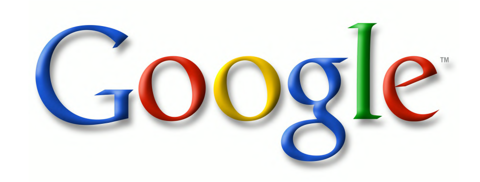
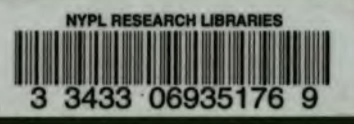
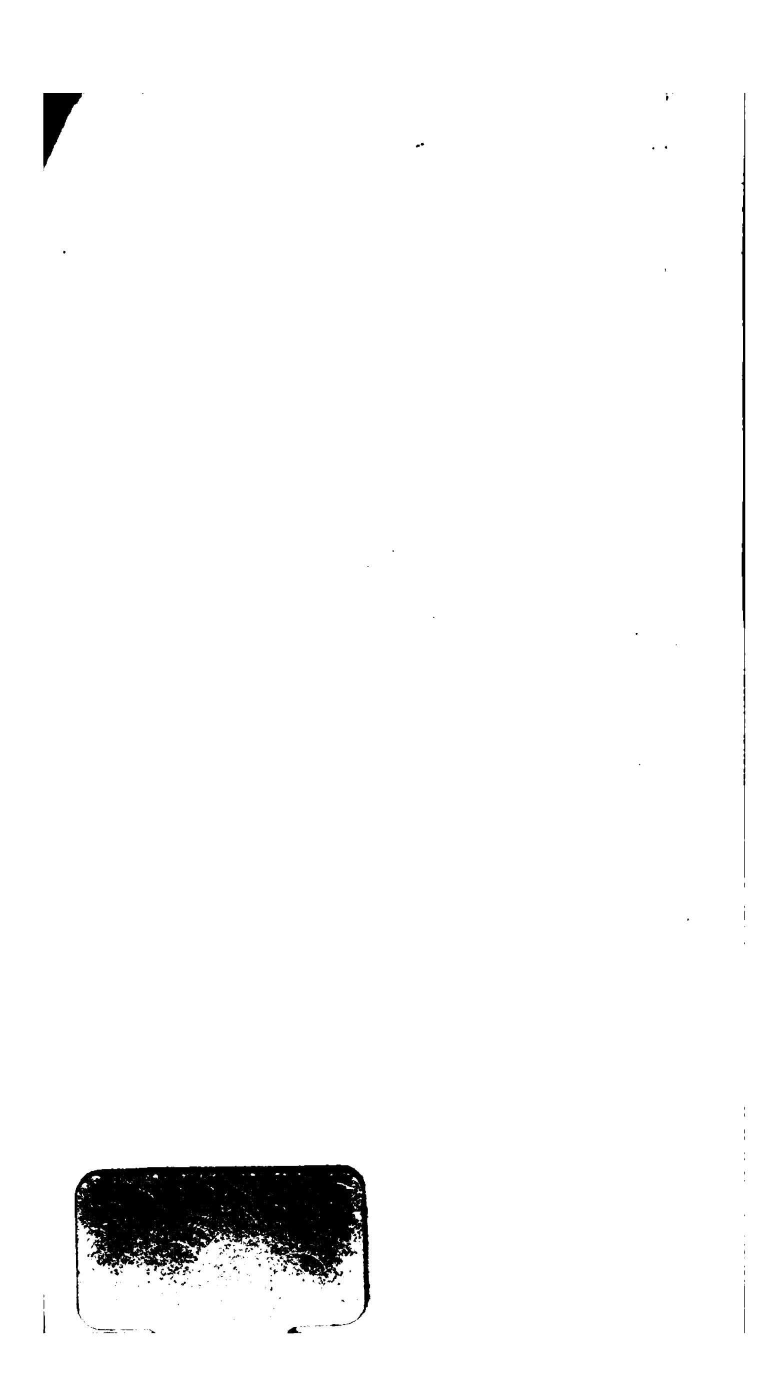






VOYAGE LITTÉRAIRE DE PROVENCE;

CONTENANT tout ce qui peut donner une idée de l'état ancien & moderne des Villes, les Curiosités qu'elles renferment; la position des anciens Peuples, quelques Anecdotes littéraires, l'Histoire-Naturelle, les Plantes, le Climat, &c. & cinq Lettres sur les Trouveres & les Troubadours.

PAR M. P. D. L.

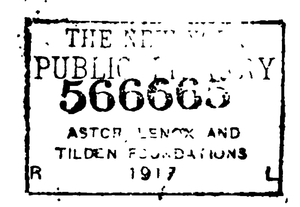


A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
566665
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1917 L

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

En faisant paroître sous vos auspices le Voyage Littéraire de Provence, je rappelle au Public que c'est à votre amour pour les Lettres qu'il est redevable de l'Histoire générale de cette Province.

ÉPITRE.

Il eſt des bienfaits, MONSEIGNEUR, *dont le ſouvenir eſt auſſi borné que les avantages momentanées qu'ils procurent. Mais faire débrouiller les annales d'une grande Province, pour mettre ſous les yeux de tout un Peuple l'expérience des ſiecles paſſés; pour éclairer les Savans ſur l'antiquité, les villes ſur leurs prérogatives, l'ancienne nobleſſe ſur l'éclat de ſon origine; c'eſt une de ces faveurs dont l'utilité ſe perpétue d'âge en âge, & tranſmet à tous les ſiecles le nom chéri du Bienfaiteur.*

Si les braves Chevaliers qui ſuivirent Charles d'Anjou à la conquête de Naples, pouvoient être encore ſenſibles à la gloire, ils joindroient leur reconnoiſſance à la nôtre; & la récompenſe la plus flatteuſe de leurs exploits, ce ſeroit de voir leurs noms tirés de l'oubli par la protection d'un FILS DE FRANCE,

fait d'habillemens, de coëffures, de danſes & de mets, en fait d'anecdotes même, de modeles propres à être ornés & à figurer dans un Ouvrage uniquement fait pour amuſer? Cette reſſource peut être bonne pour un Auteur, qui parle d'un pays éloigné, où peu de gens vont le prendre en défaut: mais elle ne ſert de rien quand il s'agit d'une Province, où une infinité de perſonnes abordent, & où le gouvernement donne aux habitants à-peu-près le même ton & le même caractere qu'aux autres habitants du royaume. Nous laiſſerons au voyageur le plaiſir de remarquer lui-même les uſages qui le frapperont davantage; nous ferons ſeulement connoître ceux qui méritent une attention particuliere, ſoit parcequ'on ne les trouve point ailleurs, ſoit parcequ'ils tiennent à des uſages an-

ciens, ou à des usages qui regnent encore en Italie.

Un article plus intéressant, parce-qu'il est vraiment utile par son objet, & qu'il porte sur des notions plus sures, est l'administration de la Province. Il n'est pas long, & il ne doit pas l'être; mais il l'est tout autant qu'il faut pour donner au lecteur des idées claires sur cette importante matiere.

Nous terminerons cet Ouvrage par cinq Lettres sur les *Trouveres* & les *Troubadours*, dans lesquelles nous examinerons si les Trouveres, c'est-à-dire, si les premiers Poètes, qui ont écrit en françois, doivent être regardés comme les Restaurateurs de la poésie moderne, & comme les modeles sur lesquels les Poètes des autres nations se sont formés. C'est une gloire qu'on avoit attribuée jusqu'à présent aux Trou-

badours, c'eſt-à-dire aux Poètes Provençaux, & c'eſt pour la leur conſerver, que nous avons fait ces lettres. Comme elles ſerviront à donner une idée de l'ancienne Littérature provençale, il eſt tout naturel de les inſérer dans un Ouvrage qui a pour objet de faire connoître la Provence.

Nous mettons à la fin du volume quelques inſcriptions intéreſſantes que nous avons découvertes depuis peu, & le nombre des poſtes d'un endroit à l'autre.

N. B. Par-tout où je parle de la lieue, j'entends la lieue de Provence, qui eſt d'un peu plus de trois mille toiſes.



VOYAGE

en qui ils trouveroient réunies les qualités qu'ils chérissoient dans les siecles de la chevalerie, & des connoissances qu'on admire dans le nôtre.

Je suis, avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
P. D. L.

PRÉFACE.

Il nous a paru que dans un ſiecle où tant de perſonnes voyagent, ce ſeroit leur rendre ſervice que de raſſembler dans un volume les connoiſſances qu'elles doivent avoir ſur la Provence, & qu'elles n'auroient ni la patience ni le loiſir de ſe procurer. Nous les préſentons au Public avec d'autant plus de confiance, que nous croyons pouvoir répondre de leur exactitude. Elles ſont le réſultat d'un très grand nombre de recherches. Quelques-unes même ſont déjà conſignées dans le premier tome de l'Hiſtoire générale de Provence, avec cette différence qu'on les trouvera ici dépouillées de tout ce que les analyſes de la critique ont de plus rebutant pour le commun des Lecteurs. Là nous

prouvons tout ce qui a rapport à la géographie ancienne, aux antiquités, à l'hiſtoire; ici nous nous bornons à l'indiquer : & peut-être trouvera-t-on par la maniere dont les choſes ſont fondues; que celles mêmes, que nous avons traitées ailleurs, ont dans ce voyage l'intérêt de la nouveauté.

Au reſte, nous n'avons pas la foibleſſe de croire que tout eſt beau dans le Pays que nous habitons. La Provence n'a qu'une grande ville, qui eſt Marſeille, ſinguliérement intéreſſante par ce mouvement que le commerce maritime imprime à un peuple dont le caractere eſt déjà ſi bouillant, & le génie ſi actif. Après ce coup-d'œil on ne trouve à Marſeille ni Palais, ni Egliſes, ni places publiques, qui méritent l'attention du voyageur. Mais la moitié de la ville eſt très bien bâtie & frappe par la beauté des rues :

on ne ſe détourne point pour aller voir à Arles quelques reſtes de la grandeur romaine. Aix, ſi vous en exceptez le cours, le baptiſtaire, &, pour les amateurs de peinture, quelques tableaux dans des Egliſes ou chez des particuliers, n'offre aucune des curioſités qu'on recherche. Toulon n'a que les Forts, l'Arſenal & la caiſſe pour la conſtruction des vaiſſaux; Fréjus quelques reſtes d'antiquités pour leſquels rarement on s'arrête; parcequ'on ne les connoît pas: on arrive à Antibes, où l'on ſent en arrivant le beſoin de s'embarquer; on fait voile, & l'on croit avoir vu la Provence dans quinze jours.

Les autres provinces du royaume, nous oſons le dire, n'offrent rien de plus remarquable en apparence; & beaucoup de voyageurs font le tour de la France dans moins de ſix mois, ſans être plus inſtruits au

terme de leur voyage que le jour du départ. Heureux encore, ſi la plupart ne revenoient pas chez eux avec des remords & quelques ridicules de plus!

Pour nous qui ne croyons pas que ce qu'il y a de plus intéreſſant dans une Province ſoient les grandes villes, les places, les édifices publics, ni même les tableaux & les ſtatues, nous avons réuni, dans cet Ouvrage, tout ce qu'un homme éclairé doit être jaloux de ſavoir, ſoit qu'il voyage en Provence, ſoit qu'il cherche à connoître cette Province par le ſecours des livres ſans ſortir de ſon cabinet.

Nous avons rapproché la géographie ancienne de la géographie moderne, de maniere qu'en traverſant des villes, des bourgs, des villages, qui paroiſſent dénués d'intérêt, on aura peut-être un plaiſir ſecret à ſe rappeller qu'il y

passoit une voie romaine; qu'elle fut rétablie sous tel Empereur; qu'on y découvre encore l'inscription milliaire; qu'avant les Romains c'étoit un canton habité par un tel Peuple, que ces vainqueurs le défricherent, qu'ils y remporterent une victoire, y bâtirent une ville, & la décorerent de divers établissements dans l'ordre civil & dans l'ordre de la Religion; qu'enfin, cette ville fut gouvernée par des Magistrats dont les fonctions ont encore pour nous quelque chose d'intéressant, &c. Nous y ajoutons ensuite tout ce qui peut en faire connoître l'état actuel, & les curiosités.

Nous citons quelquefois, mais rarement & sans affectation, un trait remarquable, lorsqu'il regarde un homme fameux, un littérateur célebre, un militaire

diſtingué. S'il ſe préſente quelqu'anecdote de Troubadour à rapporter, quelque uſage à rapprocher des uſages anciens, nous tâchons de les répandre dans l'Ouvrage avec ce diſcernement qui fait éviter d'un côté la ſécheresſe, & de l'autre la ſatiété.

Un voyageur qui ſe borneroit à ces connoiſſances, n'auroit, ſuivant nous, qu'une idée imparfaite de la Provence. Il eſt juſte qu'il en connoiſſe le climat & les productions; puiſque c'eſt par-là ſurtout qu'elle eſt célebre dans le reſte de la France & chez l'Etranger. Il faut auſſi qu'il ait une idée de l'organiſation des montagnes, dont cette Province eſt hériſſée; des plantes qu'elle produit; des foſſiles qu'elle renferme ; des révolutions phyſiques qu'elle a éprouvées. Ces différents objets réunis dans notre Ouvrage, ſe-

ront tout autant de voix qui s'éleveront ſur la route du voyageur pour l'inſtruire; & tel endroit, qui, ſans le ſecours de nos recherches, n'auroit été qu'un endroit affreux & ſtérile, s'animera d'orénavant, & fera parler la nature & l'hiſtoire. L'article des foſſiles eſt beaucoup plus étendu & plus détaillé dans cet Ouvrage que dans le premier tome de l'Hiſtoire de Provence; nous oſons même dire qu'il paroîtra neuf: nous y avons ajouté la deſcription de quelques lieux pittoreſques, & des obſervations qui en releveront l'intérêt.

On nous reprochera peut-être de n'avoir point indiqué les cabinets de livres, de tableaux, d'eſtampes & d'Hiſtoire-naturelle, qui ſe trouvent chez des particuliers, ſoit à Marſeille, ſoit à Arles, ſoit à Aix: mais ces cabinets changent ſouvent de maître: nous

aurions pu en oublier quelqu'un ; il falloit d'ailleurs en parler avec la distinction que le mérite du choix doit y faire mettre : l'oubli même auroit pu passer pour une omission volontaire ; ainsi nous avons cru devoir négliger un article auquel il est aisé de suppléer en arrivant dans une ville par les renseignemens qu'on peut se procurer chez le premier Libraire.

Nous ne dirons rien non plus des mœurs des Provençaux. Il ne faut pas qu'un voyageur se promette d'avoir une idée juste du génie du Peuple chez lequel il voyage. C'est un privilege réservé aux personnes en place, qui sont nées dans le pays ou qui y habitent depuis long-temps. Encore faut-il que ces personnes aient un coup-d'œil qui n'est pas donné à tout le monde. Nous nous permettrons seulement une réflexion.

que nous ſoumettons volontiers au jugement des lecteurs. Le caractere des Provençaux nous paroît être la nuance par laquelle l'eſprit humain paſſe des modifications, que les cauſes phyſiques & morales lui donnent en Italie ; à celles que d'autres cauſes morales & phyſiques lui donnent en France ; de maniere que les Provençaux participent du caractere des deux nations.

Nous avons également omis ce qui regarde les habillemens, les coëffures, les danſes, quelques mets particuliers, champ fertile où l'imagination de l'Ecrivain s'égaie ordinairement pour réveiller l'attention du lecteur. Ce n'eſt pas au reſte que nous ayons cru devoir faire ce ſacrifice uniquement par bienſéance ; c'eſt que des ſujets pareils, décrits exactement, ont rarement de l'intérêt.

Auſſi la plupart des Ecrivains, en les traitant, ſe plaiſent-ils à donner un libre eſſor à l'eſprit, à défigurer la vérité, en relevant par des deſcriptions brillantes des choſes très ſimples en elles-mêmes; en donnant un air ſingulier à des objets frivoles qui n'ont rien que de commun. Il en eſt auſſi qui recueillent quelqu'anecdote piquante, quelqu'aventure extraordinaire, & ils vous les font regarder comme des choſes qui ne ſont point rares chez le Peuple dont ils parlent; ils vous les donnent comme des traits qui tiennent au caractere national. Si l'on vouloit ſuivre cette méthode, en parlant de la Provence, où d'un côté le commerce maritime, & de l'autre la vie retirée & frugale des gens de la montagne, mettent tant de différence dans les uſages; combien ne trouveroit-on pas en



VOYAGE LITTÉRAIRE DE PROVENCE.

La Provence est de toutes les Provinces du royaume la plus méridionale & une des plus intéressantes à connoître par son commerce & ses productions, & par les différents objets de curiosité qu'elle renferme.

Bornée au nord par le Dauphiné; au levant par les Alpes & par le Var, qui la séparent des états du Roi de Sardaigne; au midi par la Méditerranée; au couchant par le Rhône, qui lui sert de limites avec le Languedoc; elle a du midi au nord quarante lieues d'étendue, & trente-deux du levant au couchant.

Etat de la Provence, 1°. avant la fondation de Marſeille.

Il eſt inutile de chercher à ſavoir ce qu'étoit cette Province dans les tems les plus reculés : nous n'avons aucun monument qui remonte à ſept cents ans avant J. C. Tout ce qu'on peut raiſonnablement conjecturer, c'eſt que la partie Méridionale fut habitée la premiere ; parceque la facilité de la pêche, la douceur du climat, & la fertilité du ſol, fixerent les premiers hommes qui y aborderent ; au lieu que la partie Septentrionale n'eut des Habitans qu'après qu'une nombreuſe population les eut forcés d'abandonner les bords de la mer.

Je ne dirai rien non plus de leurs mœurs ; la Provence étant ſéparée de l'Italie par des montagnes inacceſſibles, & de la Grece par une mer orageuſe, fut inconnue aux Ecrivains qui précéderent la conquête des Gaules par les Romains.

Les côtes ſeules furent connues des anciens Navigateurs ; mais cette découverte fut faite par des Pirates qui n'y trouverent que des Pirates comme eux, & qui ne pouvoient enrichir l'Hiſtoire par leurs relations, quand même il y auroit eu des Hiſtoriens attentifs à les recueillir. Tout ce qu'on peut dire de

plus probable, c'eſt que les Habitans n'avoient ni Villes, ni Arts, ni Police; qu'ils ne connoiſſoient d'autre loi que la force; d'autre regle que le beſoin. Ceux qui habitoient les côtes, & qu'on appelloit *Liguriens*, vivoient de la pêche & de la piraterie; deux profeſſions, dont l'une excluoit l'amour du travail, & l'autre la bonne foi & l'humanité.

Les Habitans des montagnes, errants & chaſſeurs, toujours en guerre avec les bêtes fauves, diſputoient avec elles de courage & de férocité.

Dans la moyenne région de la Provence on étoit moins groſſier : le ſol & le beſoin invitant à la culture des plantes annuelles, on avoit quelque idée de la propriété; & cette idée, toute confuſe qu'elle étoit, en ſuppoſe beaucoup d'autres. Ils habitoient ſous des cabanes éparſes, groſſiérement conſtruites, & couvertes de terre graſſe & de roſeaux. Ce furent les Phocéens, fondateurs de Marſeille, qui leur apprirent à ſe raſſembler dans des Villes, à cultiver la vigne & l'olivier, & une infinité d'arbres fruitiers, avec beaucoup d'eſpeces de légumes apportés de la Grece.

2°. Après la fondation de Marseille.

Alors on vit naître des besoins, des intérêts & des vices inconnus auparavant : il fallut avoir des arts méchaniques pour cultiver la terre ; des loix pour régler les différentes manieres de posséder & d'acquérir ; une Police pour contenir des hommes réunis dans la même enceinte : Les Marseillois ayant éclairé les Provençaux sur tous ces objets ; les mœurs commencerent à s'adoucir & la Province se peupla ; car, il ne faut pas s'imaginer que la population soit nombreuse chez des Sauvages : elle tient plus à la société qu'à la nature ; & si les hommes se multiplient, c'est lorsque le commerce, l'agriculture & les arts les mettent en état de se défendre & de se secourir mutuellement. Ces causes de la population n'existoient pas dans les Gaules six cents ans avant J. C., c'est-à-dire du tems de la fondation de Marseille. Les Habitants passoient six mois de l'année dans une profonde oisiveté ; consumant le peu de provisions qu'ils avoient recueillies sur la fin de l'été, & qui consistoient en bled & en légumes : encore ces légumes n'étoient-ils pas aussi multipliés qu'ils le sont aujourd'hui ; nous en connoissons un grand nombre de variétés

H. de Pr. t. 1. p. 503 & 562.

qui n'exiſtoient pas dans les Gaules à l'époque dont nous parlons: ainſi, retranchons des productions de la terre alors connues, tous les arbres étrangers, dont nous donnerons ci-après un notice, le vin & les trois quarts de légumes; retranchons encore les productions que le commerce nous procure, & nous verrons que les Provençaux & les autres Gaulois étoient, en ces tems reculés, dans le même état à-peu-près où ſont aujourd'hui quelques Peuples de l'Amérique: de-là venoient ces émigrations fréquentes dont l'Hiſtoire fait mention, & qu'il ne faut attribuer qu'à la miſere.

Ce qui contribua réellement à civiliſer les Provençaux, ce furent les colonies Marſeilloiſes fondées ſur la côte pour faire le commerce. Elles animerent inſenſiblement l'agriculture & l'induſtrie, & tranſmirent aux Peuples voiſins avec les arts de premiere néceſſité, quelques opinions & quelques uſages d'une origine grecque, les caracteres grecs pour l'écriture, & pluſieurs cérémonies religieuſes que le gouvernement romain ne put faire oublier. Telle étoit par exemple celle que Valere Maxime remarqua

dans quelques Villes voisines de Marseille ; les Habitants prêtoient de l'argent dans ce monde pour en retirer le paiement dans l'autre ; ils enterroient avec les cendres des morts les comptes arrêtés & les obligations, par une superstition grossiere dont les simples étoient la dupe, au profit des gens rusés. Cette pratique tenoit au systême de la Métempsycose, & avoit une origine étrangere, ainsi que les Divinités adorées par les Gaulois avant qu'ils passassent sous la domination romaine.

Ce fut 166 ans avant J. C. que les Romains, invités par les Marseillois leurs Alliés, entreprirent de porter les armes en-deçà des Alpes. Ils dominoient déjà dans toute l'Italie, depuis la Sicile jusqu'à Gênes, & il ne leur restoit plus à soumettre que les Liguriens qui habitoient le long de la mer entre cette Ville & le Var. Ces Barbares, maîtres de tous les passages, pouvoient arrêter une armée dans les montagnes, tandis qu'avec leurs barques ils infestoient les mers, & troubloient la navigation. Quoiqu'ils ne manquassent ni de résolution ni de courage, ils n'attaquoient jamais en bataille rangée : une action générale leur eût été

trop désavantageuse; ils se tenoient dans les défilés, dans les bois, derriere les rochers, & tomboient sur les ennemis brusquement & avec beaucoup d'impétuosité : leurs femmes les suivoient dans leurs brigandages; car chez eux, dit un ancien, les hommes ont la force des animaux, & les femmes celle des hommes, dont elles partagent les fatigues & les travaux. Il fallut donc les aller chercher dans des cavernes, dans les bois, sur des rochers, pour les combattre : cette poursuite avoit plutôt l'air d'une chasse que d'une guerre. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Romains vinrent à bout de les soumettre, & de se frayer un chemin à travers leur pays, pour venir dans les Gaules. Ils passérent le Var, environ dix ans après; & enfin ils furent maîtres de tout le pays aujourd'hui compris dans la Provence, 124 ans avant J. C.

Les Colonies que ces Conquérans fonderent, l'administration qu'ils y établirent, & cette politique constante qu'ils eurent d'altérer le caractere d'un peuple conquis, & de lui faire adopter leurs loix, leur religion, leurs usages & leurs mœurs, changerent en peu de 3°. Sous les Romains.

temps la face de la Province. Les habitants, devenus sujets d'un grand Empire, sentirent leur ame s'élever. Animés du desir de la gloire, ils se livrerent à l'étude des connoissances humaines, dont Marseille étoit devenue le berceau; &, sous l'empire de Claude, on auroit dit, suivant Tacite, qu'ils étoient nés à l'ombre du Capitole: Pline lui-même assure que, de son temps, la Province Narbonnoise étoit si bien cultivée, ses campagnes si agréablement ornées, ses habitants si polis, qu'on l'auroit prise pour une portion de l'Italie: il est du moins certain qu'on ne la regardoit pas comme une Province étrangere: les Sénateurs Romains, qui en étoient originaires, pouvoient y venir sans congé, quoiqu'il leur fût expressément défendu de quitter l'Italie sans la permission de l'Empereur.

Au reste, cet Etat florissant ne fut, pour ainsi dire, qu'éphémère. Les liaisons intimes que la Provence avoit avec l'Italie; le commerce qu'elle faisoit avec les Grecs & les Africains, la livrerent aux vices des Nations étrangeres: d'un autre côté, l'Empire Romain touchoit à sa décadence. La Provence partagea

ses vicissitudes & ses pertes : placée entre l'Italie & les Gaules, elle fut en proie à tous les partis qui se formerent en-deçà des Alpes. Les Bourguignons s'emparerent de la partie occidentale jusqu'à la rive gauche de la Durance en 474; les Ostrogoths occuperent le reste en 480; enfin, les François en chasserent ces Peuples, & furent absolument maîtres de cette Province par la cession que leur en fit l'Empereur Justinien en 536.

Ce fut alors qu'elle prit le nom de *Provincia*, d'où est venu celui de *Provence*. Sous les Gaulois elle n'avoit point de nom qui lui fût propre : sous les Romains, elle fut d'abord comprise dans la *Province Romaine*, ensuite, du temps d'Auguste, dans la Province Narbonnoise, qui renfermoit le Languedoc, le Vivarais, la Savoie & le Dauphiné. Enfin, quand on fit la troisieme division des Gaules, vers l'an 368 de J. C., la Provence forma la Narbonnoise seconde : depuis lors elle n'a plus souffert de division; mais elle a été restrainte dans des limites plus étroites par la perte d'Avignon & du Comtat Venaissin, qui ont passé sous la domina-

tion de la Cour de Rome ; & par le démembrement du Comté de Nice qui appartient à la Maison de Savoie.

4°. Sous les Francs.

La Provence ne fut point heureuse sous les Francs. Les divisions qui régnoient parmi les Souverains la livrerent au despotisme des Gouverneurs & aux ravages des Normands, des Lombards, des Saxons, des Hongrois & des Sarrazins sur-tout : les excès que ces derniers commirent, servirent de prétexte à Bozon, Gouverneur des États de l'Empereur Louis II, en-deçà des Alpes, pour se faire couronner à Mantaille en 879, dans une Assemblée composée des Evêques & des Seigneurs du Pays. Alors commencerent, à proprement parler, les Rois de Provence. Il y en eut trois, qui sont :

Bozon, depuis l'an 879, jusqu'en 887.

Louis, son fils, surnommé l'*Aveugle*, couronné Roi en 890, & Empereur en 901. Il mourut vers l'an 929.

Hugues, son parent, qui gouverna du vivant de Louis, & fut couronné Roi de Lombardie en 929.

Il céda la Provence en 933 à Rodolphe II, Roi de la Bourgogne transjurane.

Hugues ne prit jamais le titre de Roi de Provence, quoiqu'il fît tous les actes de la Souveraineté.

5°. Sous les Comtes.

Ce fut ce Rodolphe qui transmit la Provence aux Empereurs ses successeurs. Il établit des Comtes, qui, n'étant d'abord qu'électifs-héréditaires, s'attribuerent ensuite la propriété du fief. Le premier fut Bozon II en 948; ses descendants regnerent successivement sur toute la Provence jusqu'en 1054. Cette année ils se la partagerent, & formerent deux Comtés: celui d'Arles passa dans la Maison des Vicomtes du Gevaudan en 1095, & ensuite dans celle de Barcelone en 1112.

Celui de Forcalquier, après avoir été porté par des héritieres dans la Maison d'Urgel en 1093, & dans celle de Sabran vers l'an 1175, fut réuni en 1193 à celui de Provence, qui étoit alors possédé par les Comtes de Barcelone. Ceux-ci finirent dans la personne de Raimond-Berenger IV, mort à Aix le 19 Août 1245, n'ayant que quatre filles.

Charles d'Anjou, frere de S. Louis, épousa, à la fin de la même année, ou au commencement de la ſuivante, la derniere des quatre, nommée *Béatrix*, qui étoit l'héritiere ; & forma la premiere Maiſon d'Anjou, qui régna ſur la Provence & ſur le Royaume de Naples juſqu'en 1382.

La ſeconde Maiſon d'Anjou commença la même année, & finit en la perſonne du Roi René en 1480.

Voilà en abrégé le tableau des révolutions qu'eſſuya la Provence. Ceux qui les voudront connoître à fond, conſulteront l'Hiſtoire de cette Province, où ils les trouveront aſſez au long. Pour nous, contents de faire connoître la Provence relativement à la Géographie ancienne, aux Antiquités, au Climat, à l'Hiſtoire naturelle, nous ne rapporterons en fait d'Anecdotes hiſtoriques, que celles qui pourront répandre quelque variété dans cet Ouvrage. Nous ſuivrons l'ordre des Dioceſes, comme étant le ſeul auquel on doive s'aſſujettir dans un ſujet tel que celui-ci, où il faut éviter la confuſion : nous commencerons d'abord par les Dioceſes ſitués dans l'intérieur de la Provence ; nous conti-

nuerons par ceux qui ſont le long des côtes, & nous finirons par Glandeves & Senez. Cependant comme Avignon eſt ſur la frontiere, & que la fontaine de Vaucluſe attire la plupart des Voyageurs par ſa célébrité, nous ferons connoître l'une & l'autre, puiſqu'on les trouve ſur la route, quand on va de Lyon en Provence.

La ville d'Avignon eſt fort ancienne; je croirois volontiers qu'il faut en rapporter l'origine aux Gaulois, parceque ſon nom eſt dérivé d'un mot Celtique, qui ſignifie *Riviere*. Quelques habitants de Marſeille étant enſuite venus s'y établir pour faire le commerce & pour recevoir les marchandiſes qu'on leur envoyoit par le Rhône, s'y enrichirent, en attirerent d'autres, & formerent, ſinon la plus grande partie, du moins la partie la plus riche des habitants. Delà on a cru qu'Avignon étoit une Colonie Marſeilloiſe; on s'eſt trompé : les villes que les Marſeillois fonderent, avoient un nom Grec, & celle-ci porte un nom Celtique. Elle étoit compriſe dans le pays des *Cavares*, qui occupoient ce qui forme les Dioceſes de Cavaillon, d'Avignon & d'Orange. Avignon.

Avignon. M. Pelerin a fait graver des médailles frappées à Avignon. Elles représentent la tête d'un jeune homme couronné de laurier, sans légende, & au revers un sanglier, avec ces lettres grecques : ΑΟΥΕ. Ces lettres ont fait croire que les Marseillois avoient fait frapper ces monnoies ; il est plus simple de les attribuer aux Gaulois, car on trouve le Sanglier représenté sur les médailles d'un grand nombre de leurs villes. On sait d'ailleurs que les Gaulois avoient des monnoies : ils y mettoient des caracteres grecs, parceque c'étoient les seuls dont ils se servissent dans les actes publics & sur les monuments, avant que Rome étendît sa domination en-deçà des Alpes.

Les Romains envoyerent à Avignon une Colonie, qui me paroît être du même temps que celle d'Orange & d'Arles, c'est-à-dire, de l'an 48 avant J. C. Ce fut alors que la ville prit une forme nouvelle. Elle étoit bâtie sur le rocher de *Dons*, & défendue par des murailles dont on voit encore des traces dans des maisons de la *petite Fusterie*. On croit que sur le sommet de ce rocher il y avoit un Temple de Diane, bâti en forme de rotonde, incrusté de

marbre en dedans, & orné de belles colonnes. On a trouvé tout auprès un piédestal sur lequel étoit l'inscription suivante, en l'honneur d'Hercule, qui paroît avoir eu un Temple en cet endroit. Ce Dieu étoit protecteur de la Ville; & pour cette raison on lui donne dans l'Inscription le titre d Avignonois, *Avennico*. Les Habitants lui érigerent, on ne sait quel monument, pour s'acquitter d'un vœu qu'ils avoient fait. Avignon.

HERCULI AVENNICO
DEO PROTECTORI
C. TUSCILLIUS
PRO CIVIUM AVENNICORUM
SUSCEPTO VOTO
T. M. D. D.

La ville d'Avignon a été plus sujette que beaucoup d'autres aux ravages des Peuples du Nord, qui, vers la fin de l'Empire, passerent de France en Italie, ou qui vinrent d'Italie en France. Ses révolutions furent les mêmes que celles de la Provence; mais dès l'an 1220 elle se mit sous une espece de gouvernement républicain, qui dura environ 30 ans, & eut, comme les Républiques d'Italie, des Potestats dont nous ferons con-

Avignon. noître les fonctions & les prérogatives dans l'histoire où nous donnerons la liste de ses Magistrats.

Les deux freres de S. Louis, Charles d'Anjou & Alphonse de Poitiers, ayant épousé, l'un l'héritiere du Comté de Provence, & l'autre celle du Comté de Toulouse, se trouverent maîtres par indivis de la ville d'Avignon, qui leur députa neuf citoyens (*), dont les premiers étoient tirés du Corps de la Noblesse, pour traiter avec eux des conditions auxquelles ils leur remettroient la Ville. La Reine Jeanne, descendante de Charles d'Anjou, la vendit ensuite au Pape Clément VI pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or : depuis cette époque, la Cour de Rome en a toujours été en possession; elle y entretient un Vice-Légat, qui commande en même temps dans le Comtat-Venaissin.

Les Papes ont fait durant l'espace de 70 ans leur séjour dans Avignon : ç'a

(*) Ces députés étoient Berengarius Raymundi, Guillelmus Cavalerii, Bermundus mille solidos, Guillelmus Arnuldus, Bertrandus Berengarius, Bertus Macates, Rostanus Magister, Bertrandus Taulerius, Joannes Faber.

été une des causes de la destruction des anciens monuments, parcequ'on eut besoin des matériaux & du local pour loger ce grand nombre d'Etrangers que la Cour Pontificale attiroit. Avignon.

Cette Ville est bâtie dans une grande plaine fertile, & sur le bord du Rhône, qui, malgré sa rapidité, ne laisse pas d'être d'un grand avantage pour le commerce, quand on sait en profiter. La Ville est grande, mais n'est pas assez peuplée relativement à sa grandeur; car on n'y compte qu'environ vingt-six mille ames. En général elle est mal bâtie, les maisons en sont basses, & les rues étroites: ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les murailles à creneaux qui regnent tout autour, & les promenades.

Le vent souffle assez fréquemment dans Avignon; & quoiqu'il contribue à la salubrité de l'air, il ne laisse pas d'être fort incommode: de-là vient le proverbe, *Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.* Cependant il y regne à peu près, comme dans beaucoup d'autres endroits de la Provence; & cette Ville offre, du côté de

Avignon. la société, des agréments qui rachetent ce défaut.

Il faut moins attribuer cette fréquence du vent à la rapidité du Rhône qu'au voisinage des hautes montagnes, & surtout du Mont-Ventoux, dont le sommet est couvert de neige la plus grande partie de l'année : l'air y est par conséquent plus dense & plus frais que celui de la plaine, & s'y précipite avec une force augmentée par le resserrement de ces montagnes, qui donne plus d'activité au courant.

Curiosités. Les Curiosités d'Avignon ne sont pas bien considérables. On peut aller voir dans l'Eglise Métropolitaine plusieurs Mausolées, dont le plus remarquable est celui de Jean XXII.

Aux Cordeliers, dans la seconde Chapelle à droite en entrant dans l'Eglise, le tombeau de la Belle-Laure, femme de Hugues de Sade, tant célébrée par les Vers de Pétrarque. Ce Poëte, quoique riche de son propre fonds, le devint davantage par le sentiment dont il étoit animé. Il fit en l'honneur de Laure jusqu'à 318 sonnets & 88 chansons, qui prouvent combien la réputation de ces deux Amans étoit attachée

au sort qui les unit. Laure mourut à Avignon en 1348. Avignon.

Dans l'Eglise des Céleſtins, le Mauſolée de Clément VIII. Dans une des ſalles, un Tableau ſur lequel on voit un ſquelette de grandeur naturelle, & un cercueil enveloppé dans une toile d'araignée, peinte avec beaucoup de vérité. Au bas du Tableau, on lit des Vers, en lettres gothiques, qui atteſtent que ce ſquelette eſt celui d'une femme célebre par ſa beauté. On dit que le Roi René l'avoit aimée, & qu'ayant enſuite éprouvé des remords, il avoit voulu faire ſentir l'aveuglement de ſa paſſion, en repréſentant ſous cette forme hideuſe la beauté dont il avoit été idolâtre. J'avoue que ce trait eſt tout-à-fait conforme au caractere de ce Prince naturellement tourné vers la joie, les plaiſirs & la morale, & qui aſſocioit quelquefois ces trois choſes d'une maniere fort biſarre. Cependant l'idée de ce Tableau pourroit bien avoir été conçue par quelque Religieux qui l'auroit fait exécuter ; mais la tradition chez les Peres Céleſtins l'attribue au Roi René.

L'Eglise des Peres de l'Oratoire eſt d'une architecture d'un très bon goût.

Avignon. C'est une des plus jolies qu'il y ait en France.

Dans la Chapelle des Pénitents noirs, quelques bons Tableaux, & entr'autres celui de la Cene.

Enfin, le Palais du Vice-Légat.

Les piliers de pierre qu'on voit sur le Rhône, en venant de Lyon, sont les restes du pont que fit bâtir en 1127 F. Benezet, berger de profession. Il avoit dix-neuf arches, & passoit pour une merveille; mais la rapidité du fleuve en emporta plusieurs en 1669: le reste a été emporté depuis.

Je dirai en passant, que le fameux Alain Chartier, Secrétaire des Rois Charles VI & Charles VII, fut inhumé dans l'Eglise, ci-devant occupée par les Chanoines Réguliers de S. Antoine.

Fontaine de Vaucluse. D'Avignon on peut aller voir la fontaine de Vaucluse, si célebre par les noms de Pétrarque & de Laure, & par ces Vers où l'on dit, en parlant de l'Amour:

Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Petrarque soupira ses vers & ses amours.

Ce voyage, si on le fait dans la belle

ſaiſon, ſera d'autant plus agréable, que pour y aller on traverſe la plus belle partie du terroir d'Avignon & celui de Lîle qui eſt dans une plaine charmante. On paſſe enſuite dans un vallon, le long duquel s'éleve, en fer à cheval, une montagne de pierre vive, & l'on arrive par un chemin étroit & pierreux, au pied d'un rocher fort haut & taillé à pic, où l'on trouve un antre aſſez vaſte, dont l'obſcurité a quelque choſe d'effrayant. On peut y entrer, ſi l'eau eſt baſſe; on y voit deux grandes cavernes, dont la premiere a plus de ſoixante pieds de haut ſur l'arc qui en forme l'entrée; l'autre paroît avoir cent pieds de large, preſque autant de profondeur, & n'a qu'environ vingt pieds d'élévation. C'eſt vers le milieu de cet antre que s'éleve, ſans jet & ſans bouillon, dans un baſſin ovale, d'environ dix-huit toiſes dans ſon plus grand diametre, la ſource abondante qui forme la Sorgue, & porte bateau, preſque en ſortant du rocher.

Fontaine de Vaucluſe.

Quand elle eſt dans ſon état ordinaire l'eau s'échappe par des conduits ſouterreins juſqu'à ſon lit; mais, après de grandes pluies, elle s'éleve au-deſſus d'une eſpece de mole qui eſt devant l'an-

Fontaine de Vaucluse.

tre, y forme un baſſin dont la ſurface eſt unie comme la glace, enſuite elle ſe précipite avec un bruit affreux à travers les débris des rochers, les blanchit de ſon écume, & ſemble faire des efforts pour fuir vers l'endroit où ne trouvant plus d'obſtacle, elle prend un cours paiſible & tranquille. Je l'ai vue dans cet état, & il faut avouer que le bruit de l'eau, répété par l'écho, l'écume bondiſſante, la ſolitude du lieu, l'aridité & la hauteur du rocher; les blocs énormes, qui, étant déjà ſéparés de la maſſe par de larges crevaſſes, ſont ſuſpendus ſur votre tête, & ſemblent vous menacer; ceux qui ſont près de s'arracher, par leur peſanteur & par leur ſituation inclinée, du terrein rapide dans lequel ils ſe ſont enfoncés de quelques pieds en tombant de la montagne; tous ces objets font ſur l'ame une impreſſion qu'il faut avoir éprouvée, & ne ſont point rendus dans la deſcription ſuivante, qui peint d'ailleurs aſſez bien le cours de la fontaine, à la prendre depuis ſa ſource juſqu'à la plaine.

Là, parmi des rocs entaſſés,
Couverts d'une mouſſe verdâtre,
S'élancent des flots courroucés
D'une écume blanche & bleuâtre.

La chûte & le mugissement, Fontaine de Vaucluse.
De ces ondes précipitées
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt, moins tumultueuse
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux :
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable & sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différens canaux
Divisent au loin dans la plaine,
Le trésor fecond de ses eaux.
Son onde toujours épurée,
Arrosant la terre altérée
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée.

L'eau de cette fontaine est claire & pure comme le crystal, & ne forme ni mousse ni dépôt. Cependant elle ne vaut rien pour boire, tant elle est crue, pesante, indigeste ; mais elle est excellente pour la tannerie & la teinture, & fait croître une herbe qui a la vertu d'engraisser les bœufs & d'échauffer les poules, propriétés dont il est parlé dans Pline & dans Strabon.

Les habitants de Vaucluse ne man-

Fontaine de Vaucluse. queront pas de vous dire que le vieux château que vous voyez perché ſur la montagne inacceſſible, au pied de laquelle la Sorgue ſerpente, eſt le château de Pétrarque; ils ſe trompent. Il a de tout temps appartenu à l'Evêque de Cavaillon, Seigneur de cet endroit; & le fameux Philippe de Cabaſſole, lorſqu'il occupoit le Siege de cette Egliſe, venoit ſouvent dans ce château pour voir Pétrarque ſon ami. Celui-ci étoit logé près du village, dans une petite maiſon de payſan, dont il ne reſte plus aucuns veſtiges : il la comparoit à la maiſon de Fabrice ou de Caton.

« Ici, dit-il, je fais la guerre à mes
» ſens; je ne vois que le ciel, l'eau &
» les rochers : ni or, ni pierreries, ni
» ivoire, ni pourpre. La ſeule femme qui
» s'offre à mes yeux eſt une ſervante noi-
» re, ſeche & brûlée comme les déſerts
» de la Lybie. Je n'entends que des
» bœufs qui mugiſſent, des moutons
» qui bêlent, des oiſeaux qui gazouil-
» lent, & des eaux qui murmurent.
» Je garde le ſilence depuis le matin
» juſqu'au ſoir, n'ayant perſonne à qui
» parler : le peuple uniquement occupé
» à cultiver ſa vigne & ſes vergers, ou

» à

» à tendre ſes filets, ne connoît ni la
» converſation ni la ſociété. Je me con-
» tente ſouvent du pain noir de mon
» valet, & je le mange même avec une
» ſorte de plaiſir. Les figues, les raiſins,
» les noix, les amandes, font mes délices.
» J'aime les poiſſons dont ce fleuve
» abonde ; c'eſt un plaiſir pour moi de
» les voir prendre au filet, & de les
» prendre quelquefois moi-même. Je
» ne parle pas de mes habits ; tout eſt
» changé : je ne porte plus ceux dont
» j'aimois tant à me parer ; vous me
» prendriez pour un laboureur ou pour
» un berger ». Mais en liſant ſes lettres & ſes ſonnets, on le prend avec raiſon pour le plus bel eſprit de ſon ſiecle.

De Vaucluſe on vient reprendre à Avignon la route de Provence ; & à deux lieues de cette ville on paſſe la Durance près de la Chartreuſe de Bon-Pas, ancien Monaſtere qui avoit appartenu aux Templiers. La Durance.

La Durance eſt une riviere inégale dans ſon lit, & fort rapide, comme le ſont toutes celles qui ont leur ſource dans les Alpes, & qui reçoivent pluſieurs torrents : auſſi eſt-elle appellée par le Poëte Auſone, *ſparſis incerta Druentia*

Durance. *ripis*. On lit dans Tite-Live, que, de toutes les rivieres des Gaules, c'eſt la plus difficile à traverſer. Elle n'eſt pas navigable, dit-il, parceque n'étant pas contenue dans un lit fixe, elle forme à chaque inſtant de nouveaux gués & de nouveaux gouffres : elle entraîne le gravier de deſſous les pieds, roule de groſſes pierres, & préſente par-tout des difficultés ou des dangers. Le Poëte Silius Italicus rend les mêmes idées avec beaucoup de force dans les vers ſuivants :

. . . . Nam qui, montibus ortus,
Avulſas ornos & adeſi fragmina montis
Cum ſonitu volvens, fertur latrantibus undis;
Ac vada tranſlato mutat fallacia curſu,
Non pediti fidus, patulis non puppibus æquans.

Malgré des témoignages ſi précis, nous pouvons aſſurer que la Durance étoit anciennement navigable, & qu'elle l'a été juſqu'au ſeizieme ſiecle. On peut en voir les preuves dans l'Hiſtoire de Provence, tom. 1, p. 72.

Noves. Le premier endroit qu'on trouve, quand on a paſſé la Durance, eſt *Noves*; je le nomme, parcequ'il paroît que la belle Laure y prit naiſſance, & que ſon pere en étoit Seigneur. Nous connoiſſons un Troubadour du nom de *No-*

ves, qui se rendit fameux en 1235, par des poésies où il célebre la galanterie, comme un sentiment fait pour inspirer l'amour de la gloire & de la vertu. C'est du moins ainsi qu'il la peint dans des vers adressés à la Comtesse de Provence, qui fut l'objet de ses chansons, & qu'il appelle *Beldesir*. Les Dames du premier rang faisoient leur amusement des goûts brillants de la Chevalerie; & quiconque pouvoit les flatter, soit Chevalier, soit Poëte, étoit admis indistinctement à leur faire sa Cour, dans un temps, surtout, où il y avoit beaucoup de vraie grandeur & peu d'étiquette. Noves

Histoire de Provence, t. 2. p. 4 6.

Après Noves on ne trouve rien qui soit digne de la curiosité des Voyageurs; on observera seulement combien les montagnes, si variées par la diversité de leur direction, de leur hauteur & de leur aspect, mettent de variété dans les sites, parmi lesquels on en rencontrera quelques-uns de pittoresques. On verra surtout avec plaisir, que, quoique le sol soit en général stérile, il est, en certains endroits, d'une fertilité peu commune.

Lambesc est une petite ville dont la Seigneurie appartient à la Maison de Lorraine-Brionne, sous le titre de Prin- Lambesc.

Lambesc. cipauté. C'étoit autrefois un fief dépendant d'une Maison souvent nommée dans les chartes sous le nom de *Lambesc*, de laquelle il se forma plusieurs branches qui sont éteintes, ou qui rampent dans l'obscurité sous un nom étranger; car nous sommes persuadés, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il y a presqu'autant de faux roturiers que de faux nobles, & que souvent toute la différence qu'il y a entre deux hommes d'un rang tout-à-fait opposé, c'est que l'un a des titres, & que l'autre en manque. Les Communautés de la Province tiennent tous les ans leurs Assemblées à Lambesc. On tire du terroir de cette Ville un marbre qui a le fond rouge, mêlé de taches jaunes & noires.

Histoire de Prov. t. 2. p. 131.

Le marbre abonde en Provence; & si l'on vouloit s'en occuper, on en trouveroit qui orneroit les maisons & les églises aussi bien, & avec moins de frais que celui de l'Etranger. Le marbre de Lambesc se travaille à Aix, ainsi que la brêche du Tolonet, qui est fort belle. Elle a un fond jaune, mêlé de taches brunes & noires, qui font un joli effet. Celle de *Beaurecueil*, dont les Marbriers de la même ville font cas, paroît plus

jaune, plus barriolée, plus belle; mais en général on peut dire qu'elle eſt de la même qualité. La brêche eſt un amas de cailloux irréguliers, collés les uns aux autres, d'une maniere ſi unie, que les maſſes qui s'en forment ne ſont pas veinées comme les marbres ordinaires, mais marquées de taches circonſcrites & diſtinctes, qui laiſſent appercevoir la différence des cailloux.

De Lambeſc on va à S. Cannat. A une lieue de ce village, au midi, on découvrit au commencement du ſiecle une pierre milliaire poſée l'an 21 de J. C., ſous l'Empire de Tibere. C'étoit-là que paſſoit la Voie Romaine, qui alloit d'Aix à Arles; elle traverſoit enſuite le terroir d'Alanſon, & conduiſoit à un endroit nommé *Piſavæ*, dont la poſition ſe trouvoit ſur les confins du terroir de *Peliſſane* & de *Salon*. De S. Cannat à Aix, on compte deux lieues. St. Cannat.

La ville d'Aix, Capitale de la Provence, eſt la plus ancienne que les Romains aient eue dans les Gaules: elle fut bâtie dans le pays des *Salyes*, qui, ſuivant Strabon, étoient diviſés en dix Cantons, avant qu'ils fuſſent ſoumis aux Romains. Ils levoient des troupes Aix.

Aix.

considérables d'infanterie & de cavalerie ; & l'on comprenoit sous leur dénomination plusieurs peuples subalternes. Les *Salyes*, proprement dits, avoient leur quartier principal aux environs d'Aix, & occupoient au moins tout ce qui forme le Diocese. Leur Roi fit aux Marseillois une guerre dont on peut voir les détails dans l'Histoire de Provence, & fut obligé de se retirer chez les Allobroges, lorsque les Romains vinrent au secours de Marseille leur alliée. Le Consul C. Sextius Calvinius ayant défait ces Barbares, mit son camp dans l'endroit où il les avoit battus, 123 ans avant J. C.

T. 1, p. 523, & suiv.

Commencement de la ville d'Aix.

Les Soldats y logerent d'abord sous des especes de cabanes de bois ; ils bâtirent ensuite des maisons ; & la ville étoit déjà formée, quand César y envoya une Colonie, 46 ans avant J. C. l'an 707 de Rome. Les eaux thermales que les Romains trouverent en cet endroit, & que la rigueur du climat leur rendoit nécessaires, déciderent de leur choix. Peut-être aussi eurent-ils égard au voisinage de Marseille : comme ils avoient passé les Alpes pour la défense de cette République, ils vouloient être à portée de la secourir, en cas de besoin, & même

d'en tirer les provisions de toute espece que les difficultés du chemin, dans un pays couvert de bois, ne leur permettoient pas de tirer de l'Italie. Aix.

Cette Colonie se rendit considérable parmi celles que les Romains avoient en Provence : à juger de son enceinte par les antiquités qu'on a découvertes, elle s'étendoit depuis Saint-Sauveur jusqu'au-delà des Minimes. Elle eut, comme les autres, des Temples, dont les uns étoient desservis par des Prêtres, & les autres par des Prêtresses; des édifices publics, des Duumvirs, des Décurions, des Ediles, des Questeurs & un Dépositaire des registres publics, contenants un dénombrement exact de tous les biens des citoyens; ce qui me feroit croire qu'il étoit également chargé de recouvrer les contributions. On peut voir les noms de ces différens Officiers dans les inscriptions que je rapporte, & leurs fonctions dans le premier tome de l'Histoire de Provence, pag. 39 & suiv. 582 & suiv. L'ancienne ville d'Aix fut bâtie à l'endroit où étoit le Palais qu'on vient de détruire. Il y avoit trois tours, dont deux subsistent encore. Celle qu'on a commencé de démolir, & qu'on ap-

Aix. pelloit *la Tour de l'horloge*, étoit massive : on y a trouvé deux urnes cinéraires, de marbre, d'un très bon goût, enchassées dans de grosses pierres, creusées exprès : elles contenoient des débris d'ossements brûlés; & le vuide qu'elles laissoient dans le creux des pierres, étoit rempli de cendres, parmi lesquelles il s'est trouvé une médaille de Marseille.

Toutes ces circonstances me font croire que cette Tour étoit le tombeau de quelque famille considérable, pareil à ceux dont on voit encore des vestiges en quelques endroits de l'Italie : les deux tours qui subsistent encore, devoient avoir la même destination. On trouve aussi, aux environs de la ville, quelques restes d'un aqueduc superbe, qui conduisoit des eaux de source de fort loin.

Dans le douzieme siecle, la ville d'Aix étoit divisée en trois parties : on appelloit celle du milieu, *Ville Comtale*, parceque les Comtes y faisoient leur résidence; les deux autres étoient des fauxbourgs, l'un qui s'appelloit *Ville des Tours*, *Villa de Turribus*, étoit bâti là où sont les Minimes, & paroît avoir été le premier habité par les Chrétiens, puisque l'Evêque y demeuroit. Ce Faux-

bourg étant plus exposé aux attaques des Aix.
ennemis, par sa situation, & devant servir de rempart à la ville, étoit vraisemblablement flanqué de tours, selon l'usage du temps, qui vouloit que chaque maison eût la sienne; d'où lui vint le nom de *Villa de Turribus*.

L'autre fauxbourg étoit celui de Saint Sauveur.

La ville d'Aix, située à cinq lieues au nord de Marseille, est une des plus jolies du royaume, parmi celles du second ordre, & réunit tous les avantages qui distinguent une capitale; elle n'est pas grande & ne l'a jamais été, parce que le Peuple n'est nombreux que dans les villes de commerce, où l'industrie appelle tous ceux qui ont des bras à lui offrir. Il y a dans cette ville un Parlement, une chambre des Comptes, à laquelle est réunie la cour des Aides; une Université, un bureau des finances, une Sénéchaussée, un hôtel des monnoies & une chambre souveraine Ecclésiastique. Les Consuls sont Procureurs-nés du pays, & l'Archevêque Président-né de l'assemblée des trois états.

Cette ville fut le séjour ordinaire des Comtes; mais, à proprement parler, elle

Aix.

ne commença de le devenir que sous Alphonse II, Roi d'Arragon, qui fut le premier de son nom en Provence. Protecteur des Troubadours, & Troubadour lui-même, il encouragea la poésie & chanta ses amours.

Mœurs & cour des anciens Comtes.

Sa Cour étoit l'asyle des talents « je » l'ai fréquentée, disoit Peyre Vidal, à » un Jongleur, & j'y ai vu tant de bons » exemples, que j'en suis devenu meil- » leur. Si vous y aviez été, vous auriez » vu comme moi ce siecle heureux dont » votre pere vous parloit, & où bril- » loient les hommes amoureux & géné- » reux. Vous auriez entendu les Trou- » badours raconter comme ils étoient » régalés & entretenus dans les cours » qu'ils visitoient; vous auriez vu aussi » les selles de leurs chevaux garnies de » flocons; des équipages superbes, des » brides dorées, des palefrois, que vous » en auriez été dans l'admiration. Les » uns venoient d'outre-mer, les autres » d'Espagne, & ils trouvoient le Roi » Alphonse qui les combloit de joie & » de marques de générosité; vous auriez » vu la même chose chez le Seigneur de » Blacas & chez Guillaume le bon, Sei- » gneur de Baux.

Ce fut donc ſous Alphonſe que commença cette galanterie, qui, ſuivant l'expreſſion des Troubadours, *animoit les Chevaliers à la gloire, & les Dames à la vertu.* Elle ſe répandit parmi la nobleſſe avec l'amour de la poéſie, ou comme on diſoit, avec le *gaï ſaber*, lorſque Raymond Berenger IV & Béatrix de Savoie ſa femme, eurent pris les renes du gouvernement. Raymond Berenger aimoit les plaiſirs honnêtes & les choſes d'agrément, & avoit tout ce qu'il falloit pour rendre ſa cour une des plus brillantes de l'Occident. Il fut heureuſement ſecondé dans ſes goûts par la Comteſſe ſon épouſe, dont les Troubadours vantent l'eſprit & les graces.

Elle avoit amené de la cour de Savoie pluſieurs Dames d'un nom illuſtre, Agueſine de Saluces; ſa couſine, la Comteſſe Béatrix, la dame de Maſſa de la maiſon Malaſpina, la Comteſſe de Carret, & la Princeſſe Barboſſa, fameuſe parmi les Poètes par ſa ſageſſe, ſa beauté & par la connoiſſance qu'elle avoit, diſent-ils, *des ſept arts libéraux.* Ces circonſtances & pluſieurs autres concoururent à introduire à la cour & même dans toute la Province, ces mœurs chevalereſques

Aix.

tant vantées dans le XIII[e] & XIV[e] siecles, & auxquelles on est redevable de quelques institutions qui en portent l'empreinte, quoique défigurées par le mélange d'une religion mal entendue. Telle est par exemple la fameuse procession de la Fête-Dieu à Aix.

Procession de la Fête-Dieu.

Le Roi René, Comte de Provence, l'institua vers l'an 1462; c'est le tems où les freres de la passion représentoient les mysteres sur le théâtre de Paris. Ce Prince ne voulut pas que sa pieuse farce fût bornée dans l'enceinte d'une place ou d'une salle; il lui donna toute la ville pour lieu de la scene, & cinq jours de suite pour amuser le public; car ces jeux commencent le dimanche de la Trinité; d'où vient qu'on dit: *lou jour de la trinita lei diables s'assajoun*, c'est-à-dire le jour de la Trinité les diables s'essaient, afin que tout soit en état de paroître le jour de la Fête-Dieu. Voici la marche de cette procession.

Un roi, vêtu d'une longue robe blanche, & la couronne en tête, paroît le premier entouré d'une douzaine de diables, qui le harcelent avec de longues fourches. Ce Prince saute tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se servant comme

il peut de son sceptre pour écarter les fourches, & après s'être bien débattu, il finit son jeu par un grand saut. Parmi ces diables on distingue la diablesse, reconnoissable à son habillement & à sa coëffure. Je ne sais pourquoi le Peuple veut que ce Prince soit Herode; je ne vois rien qui l'annonce. On verra plus bas ce que je pense de ce personnage. On appelle ce jeu le grand jeu des diables, *lou grand juec deïs diables.* Aix.

Vient ensuite le petit jeu, *lou pichoun juec deis diables*, autrement dit *l'armetto*, ou la petite ame. Cette *armetto* est représentée par un enfant en corcet blanc, les bras & les jambes nues, portant une croix de bois d'environ cinq pieds de haut. Quand on fait le jeu, il appuie la croix à terre, en la tenant de la main gauche; un ange habillé de blanc, ayant des ailes, l'auréole en tête & un coussin sur le dos, la tient aussi de son côté; ils sont placés de maniere qu'ils se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre. Ils ont auprès d'eux quatre diables, dont trois poursuivent la petite ame, & le quatrieme est acharné contre l'ange, à qui il donne de grands coups de massue sur le coussin. Aux deux premiers coups, l'ange

Aix. & *l'armetto* ſautent comme pour fuir ; ſans abandonner pourtant la croix ; au troiſieme le jeu eſt fini. L'ange ſaute de joie, d'avoir ſauvé la petite ame.

Les Diables, dans ces deux jeux, ont un corcet & de très longues culottes noires, ſur leſquelles ſont peintes des flammes rouges ; leur têtiere eſt auſſi noire & rouge, hériſſée de cornes ; le tout enſemble rend aſſez bien la forme des diables, tels qu'on les repréſente. Le grand Diable a une têtiere un peu plus hideuſe, & quelques cornes de plus : ils ſont armés d'une fourche, & portent deux cordons de quinze à vingt ſonnettes chacun, qui ſe croiſent ſur la poitrine. On peut s'imaginer le tintamarre qu'elles font quand ils danſent.

Tous ces Diables vont entendre la Meſſe à S. Sauveur le jour de la Fête-Dieu : ils entrent dans l'Egliſe, la têtiere à la main ; & après la Meſſe, ils y jettent de l'eau-bénite deſſus, en faiſant le ſigne de la Croix, pour empêcher que quelque vrai diable ne ſe mêle à la troupe, & qu'à la fin il ne s'en trouve un de plus, comme cela eſt arrivé, diſent-ils, il y a long-temps.

La troiſieme ſcene repréſente l'adora-

tion du Veau d'Or. Moyse y paroît, accompagné du Grand-Prêtre, ou plutôt d'un Prophete, & montre aux Juifs les Tables de la Loi. L'un deux porte le Veau d'or au bout d'un bâton; les autres tournent autour de lui; & en passant devant Moyse & devant le Grand-Prêtre, ils font avec la main un signe de mépris, en criant : *ou ho ou! ou ho ou!* Après avoir fait trois ou quatre fois le tour du Veau d'or, l'un des Juifs jette, aussi haut qu'il peut, un chat enveloppé dans de la toile, & assez ordinairement il ne le laisse pas tomber par terre. Le peuple frappé des cris de ce pauvre animal, appelle cette scene, *le jeu du chat, lou juec d'aou cat*, quoiqu'il fût plus naturel de l'appeller *le jeu du Veau d'or*. L'incident du chat me paroît avoir été ajouté après coup. Aix.

Je crois qu'après cette scene venoit celle des Prophetes qui avoient prédit le Messie, & qu'on les a supprimés pour en laisser subsister un seul, qu'on a réuni à Moyse.

La Reine de Saba vient immédiatement après. Elle va voir Salomon, & se fait accompagner d'un Danseur lestement habillé, qui a beaucoup de petits

Aix. grelots aux jarretieres, & tient, de la main droite, une épée, au bout de laquelle eſt un petit château de carton. La Reine a trois Suivantes ou Dames d'atours, qui portent chacune une coupe d'argent à la main. Le jeu conſiſte en ce que la Reine de Saba met ſes deux mains ſur les côtés, & s'agite noblement & ſans ſortir de ſa place, en ſe conformant à la cadence d'un air compoſé par le Roi René : dans le même temps le Danſeur fait ſes trois tours devant elle ; & toutes les fois qu'il baiſſe l'épée pour la ſaluer, la Reine le lui rend par un ſigne de tête. Après le troiſieme ſalut, les trois Dames d'atours danſent enſemble.

Les trois Mages ne tardent pas à paroître : ils vont à Jeruſalem, à la faveur d'une étoile portée au bout d'un long bâton par un homme vêtu d'une robe blanche. Il eſt ſuivi des trois Mages, qui ont chacun leur Page & un habit de diverſes couleurs, avec une têtiere en forme de Couronne royale ; celle des Pages eſt en pain de ſucre.

Quand ils veulent faire leur jeu, le Porteur de l'étoile ſe tourne du côté des Rois, & la fait aller deux ou trois fois

à droite & à gauche. Les Rois & les Pages, qui ſont tournés vers l'étoile, & à la file l'un de l'autre, ſuivent le même mouvement, & s'arrêtent quand l'étoile s'arrête. Un de ces Pages ſalue enſuite l'étoile, en lui tournant le dos, & en faiſant un mouvement des feſſes, qu'on appelle en Provençal, *lou reguigneou*. Ce jeu s'appelle *la belle étoile, la bello eſtello*. Aix.

Il eſt relevé par celui *deis Tiraſſouns*, ou des enfants qui ſe traînent par terre. C'eſt la repréſentation du maſſacre des Innocents, ordonné par le Roi Hérode. Ce Prince eſt ſuivi d'un Enſeigne, d'un Tambour & d'un Fuſilier : des enfants, au nombre de ſept à huit, courent autour de lui en pouſſant des cris : le Soldat tire un coup de fuſil ; ils tombent & ſe roulent par terre, d'où leur eſt venu le nom de *Tiraſſouns*. Ils ont une têtiere, & ſont vêtus d'une chemiſe de toile rouge.

Dans la derniere ſcene, paroiſſent divers Perſonnages qui, dans l'origine, devoient former des ſcenes à part. Saint Siméon eſt repréſenté en Grand-Prêtre, donnant la bénédiction, & portant un panier d'œufs ; c'eſt le myſtere de la Purification. S. Jean le Précurſeur y paroît ſous la forme d'un enfant, couvert

Aix. d'une peau de mouton : enſuite vient Judas, à la tête des Apôtres, tenant dans la main une bourſe où ſont les 30 deniers : enfin, on voit J. C. allant au Calvaire, vêtu d'une robe longue, avec une ceinture de corde, & courbé ſous le poids de la Croix.

Tout cela eſt terminé par un trait, qui eſt comme la moralité de la Piece. C'eſt S. Chriſtophe, qui porte le Sauveur du monde, pour nous avertir que nous devons le porter dans le cœur.

Je croirois volontiers que les deux eux qui précedent la Piece, ſont deux divertiſſements allégoriques & moraux, imaginés pour ſervir de prologue, & que par le premier qu'on appelle *le grand jeu des Diables*, le Roi René a voulu repréſenter les dangers de la royauté en général, ſous la figure d'un Prince qui eſt obſédé par une troupe de démons.

Dans cette hypotheſe, le ſecond repréſentera les dangers de l'homme, qui ne ſe ſauve que par les ſecours de la Croix & de ſon bon Ange. Si l'on veut pourtant que ces deux jeux faſſent partie de la Piece, il faudra regarder le premier comme repréſentant Adam chaſſé du Paradis, ſous la forme d'un Roi,

parcequ'il étoit le Roi des animaux; & le second représentera l'homme attaqué par le démon après la chûte du pere des humains, & n'ayant de ressource pour se sauver que dans la Croix & dans l'assistance de son Ange.

Je dis que la Piece me paroît terminée par la scène de S. Christophe : il faut donc regarder comme des ballets les trois jeux suivants, qui sont :

1°. *Leïs chivaous frux*, ou *les chevaux fringants*. Ce sont huit à dix jeunes gens qui portent des rubans de différentes couleurs au cou, aux bras & derriere la tête : ils ont en outre des épaulettes en or & des scapulaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, &c. Ils passent leur corps jusqu'à la ceinture dans un cheval de carton bien caparassonné; & dans cet équipage, qui leur donne l'air de centaures, ils font des danses qui plaisent assez par la cadence & la vivacité des mouvements.

2°. *Leis dansaires*, les danseurs sont en corcets, culottes & souliers blancs, ornés de rubans, avec un casque garni de diamants faux: ils ont au-dessous du genou des jarretieres garnies de petits grelots, & dans la main une baguette ornée de

Aix. rubans, qui leur sert à marquer la cadence. Ils sont ordinairement suivis d'une troupe de petits danseurs qui dansent après eux, & qui méritent quelquefois autant d'applaudissements.

3°. Le troisieme ballet est figuré par des enfants mesquinement vêtus, appellés *Rascassetos* ou les *Teigneux*. Ils ont deux cordons de sonnettes, qui se croisent sur la poitrine & derriere les épaules, & pour tout habillement deux tabliers de mulets à frange, qu'ils mettent l'un devant, & l'autre derriere. Leur têtiere est rase. Un des *Rascassetos* a un grand peigne, l'autre des brosses, & le troisieme des ciseaux de tondeur. Leur jeu consiste à danser autour du quatrieme, à lui peigner une mauvaise perruque qu'il porte, à la brosser & l'agiter avec les ciseaux. Ce ballet doit être figuratif; mais il est difficile de deviner ce que le Roi René a voulu représenter par des Acteurs & par un jeu si sales & si dégoûtants.

Outre ces scenes allégoriques, il y a plusieurs Officiers, dont l'institution tient aux exercices de l'ancienne Chevalerie. On en a supprimé un, qui étoit le Prince d'amour, à cause des dépenses auxquelles il étoit assujetti : on n'a laissé sub-

ſiſter que ſon Lieutenant & ſes Officiers. Aix.
Il y a auſſi le Roi de la Bazoche & l'Abbé de la ville, qu'on nommoit peut-être anciennement *l'Abbé de la Jeuneſſe.* Tous ces Perſonnages ſont bien mis. Ils ſont élus avec beaucoup de ſolemnité, & marchent devant la Proceſſion, accompagnés de leurs Officiers & de leurs Bâtonniers, & d'une ſuite nombreuſe de parents & d'amis; ce qui forme un cortege aſſez brillant: il y a auſſi beaucoup de fifres & de tambours.

La veille de la Fête-Dieu, à l'entrée de la nuit, le Capitaine des Gardes du Roi de la Bazoche, vêtu en Bâtonnier, & les trois autres Bâtonniers du Roi, ſe rendent devant l'Egliſe de S. Sauveur, où ils trouvent les ſix Bâtonniers de l'Abbé, ayant tous leur habit de cérémonie & leur uniforme. Les ſix Bâtonniers de l'Abbé ſaluent les Officiers du Roi de la Bazoche, en leur préſentant les armes d'une maniere qui leur eſt propre; enſuite ils courent comme s'ils alloient forcer un poſte, en faiſant rouler leurs bâtons autour du corps. Les quatre Bâtonniers du Roi les ſuivent à la diſtance d'environ mille pas, en faiſant le même jeu: les fifres & les tambours jouent en

Air. même temps un air vif & animé, convenable à cet exercice. A dix heures & demie du soir, le Guet commence ; & voici les Personnages qui le composent.

1°. La Renommée à cheval, sonnant de la trompette : des tambours & des fifres ; des Chevaliers du Guet, d'autres tambours ; le Porte-Drapeau, précédé & suivi de Chevaliers : tambours & fifres.

2°. Le Duc & la Duchesse d'Urbin, montés sur des anes, & suivis de quatre Chevaliers : tambours & fifres.

3°. Momus à cheval ; Mercure & la Nuit à cheval : les Rascassetos & le jeu du chat.

4°. Pluton & Proserpine à cheval : le grand & le petit jeu des Diables.

5°. Troupe de Faunes & de Driades dansants au son des tambours, des fifres & des tympanons.

6°. Pan & Syrinx à cheval.

7°. Bacchus assis sur un tonneau, traîné sur un char.

8°. Mars & Minerve à cheval.

9°. Apollon & Diane à cheval : la Reine de Saba, & les Tambourins.

10°. Saturne & Cybele à cheval : les grands & les petits Danseurs, avec leurs Tambourins.

11°. Le grand char tout brillant, sur lequel on voit Jupiter, Junon, Venus, Cupidon, les Ris, les Jeux & les Plaisirs. Tous ces Personnages de la Fable sont distingués par leurs attributs. Aix.

12°. Les trois Parques à cheval : ces trois Personnages paroissent avoir été ajoutés par le Roi René, pour avertir que les grandeurs, les jeux & les plaisirs ont un terme où ils finissent. C'est ainsi que ce Prince a fait terminer la Procession le jour de la Fête par un personnage qui représente la Mort revêtue de tous ses attributs, & dans l'action d'un Faucheur qui promene sa faux à droite & à gauche...... Si l'on veut en savoir davantage sur cette Procession, on consultera l'Ouvrage de M. Gregoire, de qui nous avons emprunté ces détails : tous les jeux y sont décrits & représentés avec beaucoup d'exactitude.

L'Eglise de S. Sauveur, dont je viens de parler, est métropole ; on y voit un superbe Baptistaire, dont le dôme est soutenu par huit grandes colonnes d'ordre Corinthien, qui paroissent avoir anciennement servi à un Temple de Payens ; car, outre les colonnes, on a déterré au même endroit celles qui sont Curiosités.

Aix. dans le Cloître, des fragments de chapitaux, de frise, de statues & autres débris sur lesquels étoient des lettres qu'on n'a pu rassembler pour en former un sens suivi : on a seulement cru pouvoir conjecturer pat quelques-unes, que le Temple étoit dédié au Soleil. Parmi les huit colonnes du Baptistaire, il y en a six de marbre & deux de granit.

L'Eglise est un édifice considérable, dont le frontispice est chargé de petites figures de Prophetes, d'Apôtres & de Saints, placées sans goût, sans choix & mal exécutées. La porte principale n'est point sans mérite, à cause des divers ornements dont elle est décorée.

Au côté droit du Maître-Autel, on voit le mausolée de Charles du Maine, dernier Comte de Provence, mort en 1481.

Au côté gauche, dans le mur, deux lions antiques, assez bien faits. Les deux enfants qu'ils dévorent sont d'un travail grossier : l'un a la partie supérieure du corps dans la gueule du lion, & l'autre la partie inférieure.

Derriere le même Autel, on voit le mausolée d'Hubert Garde, Seigneur de Vins, l'un des plus fameux Capitaines de

de son siecle, mort le 20 Novembre 1589. Ce guerrier est représenté à genoux, mais la figure est sans noblesse & mal faite : les cuisses sont ce qu'il y a de mieux. Le marbre en fut apporté de Marseille ; & l'on croit qu'il avoit servi à la décoration du Temple de Diane. Ce mausolée fut érigé aux dépens de la Province.

Dans l'Eglise de S. Jean, le tombeau de Raymond-Berenger IV, dernier Comte de Provence, de la Maison de Barcelone, & celui de Béatrix de Savoie sa femme. Leur fille Béatrix, Reine de Sicile, & femme de Charles Ier, y fut aussi enterrée. Son corps fut embarqué à Naples pour être porté en Provence, le premier Avril 1277.

Dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire, six Tableaux de Mignard au Maître-Autel ; & le Tableau de la Chapelle des Grimaldi.

Dans la Chapelle de la Cour, plusieurs Tableaux de Daret, Peintre d'Aix.

Dans la Chapelle des Pénitents blancs, un bas-relief de marbre, qui représente Notre-Dame de pitié, & au plafond, une Résurrection de Daret : c'est un de ses meilleurs ouvrages.

Aix. Dans le Chœur de l'Eglise de S. Barthelemy, le Tombeau de Charles-le-Boiteux, Comte de Provence, remarquable par son extrême simplicité. Le squelette y est encore tout entier.

Dans l'Eglise des Carmes déchaussés, trois Tableaux de Daret. Celui de S. Jerôme, quoiqu'il ait des beautés, est ridicule, en ce que ce Saint est revêtu de la pourpre.

Il y a, dans une Chapelle de la Congrégation des Jésuites, deux beaux Tableaux de Pujet, l'un représentant l'Annonciation, & l'autre la Visitation.

Aux Capucins, on va voir un Crucifix de bois, qui reçut, dit-on, au bras gauche, un boulet, lorsque la ville fut assiégée en 1589 par le Duc d'Epernon: le bras n'en fut qu'un peu noirci, & le canon se brisa. On rapporte un trait pareil arrivé à Naples, lorsqu'Alphonse, Roi d'Arragon en faisoit le siege en 1438. *Un Crucifix de l'Eglise des Carmes*, dit Brantome, *voyant venir une canonade droit à lui, pour lui emporter la tête, la baissa fort bas, en sorte que la balle passa pardessus.*

Hommes Illustres.

Brantome rapporte le fait tel qu'on le raconte; mais il se trompe, en ce qu'il

le croit arrivé du temps que M. de Lautrec faisoit le siege de Naples. Aix.

Aix est la patrie de plusieurs Hommes illustres que nous ferons connoître dans l'histoire. On peut citer ici le P. Thomassin, que le Pape vouloit faire Cardinal pour l'attirer à Rome, & à qui Louis XIV fit manquer cette dignité, parcequ'il vouloit le garder à Paris; mais qui l'en auroit dédommagé, s'il n'eût agi dans cette occasion que par estime pour son mérite? Quoiqu'Auteur de plusieurs Ouvrages fort savants, le P. Thomassin avoit oublié, sur la fin de ses jours, qu'il eût écrit.

Le célebre Tournefort, dont le corps aussi bien que l'esprit, dit Fontenelle, avoit éte fait pour la Botanique, & qui plus d'une fois dans ses observations, prit la nature sur le fait, nâquit aussi à Aix en 1656. Sa passion pour cette science étoit extrême. Un jour qu'il étoit allé herboriser sur les Monts Pyrénées, peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de son ardeur; car une méchante cabane où il couchoit, tomba tout à coup, & il fut deux heures enséveli sous les ruines. Il y seroit mort, si on eût encore tardé quelque temps à l'en retirer.

Aix. La campagne d'Aix est fort belle, & produit les mêmes fruits que les autres endroits de la Provence, excepté des oranges. On y trouve des dépôts de la mer, tels que des empreintes de poisson, des ostracites, des cochlites & des néritites. Les fossiles les plus remarquables sont ceux qu'on découvrit le 28 Janvier 1760, à 150 toises de la ville, & à 160 au-dessus des eaux minérales. On les trouva à cinq pieds de profondeur dans le cœur d'un rocher, de la nature du marbre le plus dur, mêlé de veines jaspées & transparentes. Il étoit en forme de cailloutage, rempli de cavités, parsémé de limaçons ordinaires, & si dur qu'il fallut employer la poudre pour le faire sauter. On peut conclure de-là qu'il étoit dans son état primitif quand il fut ouvert : le gravier & les cailloux roulés qu'il contenoit, ressembloient, à ce qu'on prétend, au gravier & aux cailloux roulés par la mer ; on en a conclu que ces fossiles qu'on prenoit pour des têtes & des os de bras & de jambes humains, ne sont que des nautilles, des cornes d'Ammon & des côtes de gros poissons pétrifiées. Nous l'avons dit aussi (Hist. de Prov. t. 1, pag. 205) ; mais l'inspec-

tion du lieu & des fossiles nous portent à croire le contraire. Ce gravier & ces cailloux ressemblent parfaitement au gravier & aux cailloux qu'on trouve dans les petites rivieres & dans les gros ruisseaux qui durent toute l'année; & les fossiles à des os d'animal. Aix.

Nous ne dirons rien des eaux minérales d'Aix, parceque leurs principes nous sont inconnus. Du temps de Strabon, elles avoient déjà perdu presque toute leur vertu par le mélange des eaux douces, ou par quelque autre cause qui nous est inconnue. Les Anciens les employoient dans les maladies de l'urêtre, s'il faut en juger par un monument découvert en cet endroit au commencement du siecle : c'étoit le symbole du Dieu des jardins, offert au Dieu de la source, pour désigner le genre de maladie dont on avoit été guéri.

Quand on sort d'Aix, & qu'on prend la route d'Italie, on passe à la grande Peigiere, distante d'environ trois lieues de cette Ville. C'est une auberge que je nomme, parcequ'on place au même endroit un lieu nommé *Tegulata* dans les Itinéraires, & qui paroît avoir été une station du temps des Romains. Grande Peigiere.

Tretz. Presque vis-à-vis, & sur la gauche de Larc, est le village de Tretz, où l'on adoroit la Nymphe *Trittia*. M. de Peyresc y trouva l'inscription d'un vœu fait à cette Nymphe par *Marcus Vibius Longus*. Du mot *Trittia*, pourroit bien être venu celui de *Tretz*, désigné sous le nom de *Trittis*, dans les chartes. Ce village est bâti à peu près au même endroit que l'ancien.

Bataille de Marius. C'est dans le territoire de Tretz & dans celui de Pourrieres, que Marius livra aux Ambrons & aux Teutons cette fameuse bataille où ils perdirent deux cents mille hommes, suivant Tite-Live, & cent cinquante mille, suivant Velleius Paterculus. La riviere de Larc fut teinte du sang des morts, & le cours des eaux suspendu par les cadavres amoncelés. Les femmes de ces Barbares voyant leurs époux lâcher le pied dans le fort du combat, prirent les premieres armes qui leur tomberent sous la main ; & tout écumantes de rage & de douleur, elles frappoient sans distinction leurs ennemis & leurs époux, les uns pour les repousser, les autres pour les faire retourner au combat. Elles se précipiterent même dans la mêlée, saisissant

avec leurs mains les épées nues de l'ennemi, portant & recevant des coups avec une intrépidité sans égale. Bataille de Marius.

On lit dans les Lettres de S. Jerôme, que trois cents de ces femmes, qui étoient au nombre des prisonniers, ne pouvant se résoudre à vivre avec d'autres hommes qu'avec leurs époux, supplierent Marius de les donner à Cérès ou à Venus pour servir dans leurs Temples en qualité d'esclaves; que Marius le refusa, & que ces femmes, poussées par le désespoir, massacrérent leurs enfants & s'étranglérent de leurs propres mains dans une nuit, préférant une mort violente à la honte de servir les caprices d'un maître, & de relever le triomphe du vainqueur.

Je crois que la montagne de Sainte-Victoire, qui est tout auprès, n'a été ainsi nommée, qu'à cause de cette fameuse journée, & que le mot de *Sainte* a été ajouté dans le moyen âge.

Marius fit élever sur le champ de bataille un arc de triomphe, dont on voit encore les fondements sur la rive gauche de Larc après avoir quitté la grande Peigiere, pour aller à S. Maximin. S. Maximin.

Cette petite ville, appellée autrefois

Saint-Maximin.

Villalata, paroît moderne ; nous n'avons aucune preuve de son existence avant le dixieme siecle, quoiqu'il soit certain que le terroir a été habité du temps des Romains. Comme la voie militaire n'y passoit pas, & qu'elle se détournoit au Sud-Est vers la montagne ; leurs Itinéraires n'en font pas mention.

Le Prieuré fut donné aux Peres Dominicains en 1295, par Charles II, Roi de Naples & Comte de Provence. Ce Prince fit rebâtir l'Eglise qu'on peut regarder comme un des beaux monuments du treizieme siecle. L'ordre d'architecture est le même que celui des Eglises d'Italie, bâties en ce temps-là. Les reliques conservées dans une chapelle souterraine, sont dignes de la vénération des fideles ; elles furent visitées par Louis XIV, quand il vint en Provence avec la Reine sa mere, & son frere, en 1660.

La Sainte-Baume.

A deux lieues environ de S. Maximin on voit la Sainte-Baume, où suivant la tradition du pays, Sainte-Magdeleine fit pénitence : cette grotte est taillée à 469 toises au-dessus du niveau de la mer, dans une montagne de marbre, qui contient des morceaux de fer ; l'on

peut même en voir plusieurs dans des blocs façonnés en globe, placés devant la chapelle. Au fond de la grotte, derriere l'autel de la Magdeleine, il y a un réservoir dont l'eau est excellente : je ne connois point d'endroit dans la Basse-Provence, où elle soit aussi belle & aussi bonne ; propriétés qu'il faut attribuer à la pierre d'un grain très-fin, à travers laquelle cette eau filtre, & à l'élévation de la montagne, qui est cause que la pluie qui tombe à cette hauteur, est moins chargée d'exhalaisons que dans la région inférieure. Le Couvent des R. P. Dominicains est à côté de la chapelle, suspendu au milieu d'un rocher taillé à pic, & d'une élévation qui fait frémir les personnes qui n'y sont point accoutumées, quand elles regardent du haut des fenêtres. Sainte-Baume.

De la Sainte-Baume, on monte au St. *Pilon* par un chemin pierreux, fort incommode, bordé d'arbres, parmi lesquels est le Nerprun, dont les baies, quand elles sont mûres, purgent violemment. Il faut éviter d'en mettre plusieurs dans la bouche pour juger de leur goût, comme ont fait quelquefois des voyageurs qui ne les connoissoient pas.

Description du lieu.

La hauteur de la montagne au Saint-Pilon est de 504 toises; de-là on jouit du spectacle le plus imposant qu'il y ait en Provence. On découvre au loin plusieurs chaînes de montagnes qui s'élévent graduellement les unes au-dessus des autres, & qui étonnent par leur hauteur; celle de Tende & le Mont-Visou, toujours couvertes de neige; le Mont-Ventoux, les Cevennes & d'autres montagnes du Languedoc, bornent l'horison au nord, depuis l'Est jusqu'à l'Ouest; le midi est terminé par la mer, sur les bords de laquelle on voit le lac de Berre, l'embouchure du Rhône, & un peu plus haut le cours de la Durance, qu'on distingue aux vapeurs qui s'élevent de son lit: en un mot, presque toute la Provence alors sera sous les yeux, & si on l'a déjà étudiée dans le détail, on aura le plaisir délicieux d'en observer en grand l'organisation générale.

J'exhorte, sur-tout quand on sera au St. Pilon, à jetter les yeux sur le précipice ouvert au-dessous, du côté du nord; la montagne taillée à pic dans une élévation de 60 toises, sur une largeur considérable, présente un aspect affreux: on y verra quelques arbustes qui s'y sou-

tiennent à peine dans les fentes du rocher; des hirondelles & plus souvent des oiseaux de proie, & au bas, des masses énormes de pierres qui se sont détachées de la montagne, & qui, en tombant, ont laissé à découvert la grotte superbe, dont on a fait la chapelle de la Magdeleine: on verra dans la plaine une forêt magnifique, dont les arbres antiques, sillonnés par la foudre, forment en entrelaçant réciproquement leurs branches, une espece de berceau, qui présente l'aspect d'une riante prairie. Si c'est aux fêtes de la Pentecôte qu'on fait ce voyage, on rencontrera une infinité de personnes qui formeront dans la forêt mille groupes, où régnera une joie naïve, animée par l'amitié & contenue par la présence du lieu qui est l'objet de leur dévotion. Car, bien que les Pélerinages de la Sainte-Baume ne soient plus aussi fréquens qu'ils l'étoient autrefois; il y a peu de personnes parmi le Peuple, qui s'en dispensent la premiere année de leur mariage: & si ce voyage n'est pas stipulé dans le contrat, il est du moins regardé comme un preuve de la tendresse des époux pour leurs femmes. Sainte-Baume.

Sainte-Baume.

Du Saint-Pilon, on peut aller à la pointe des Beguines; on verra au revers de la montagne, du côté du midi, des effets de l'action des feux souterrains, qui ont soulevé, déchiré, brisé les rochers; les débris sont entassés confusément dans les endroits où l'action du feu a été la plus forte: mais il n'y a point eu d'éruption. Les pierres sont cassantes, & généralement criblées de petits trous, semblables à ceux qu'on voit à l'extrémité des os calcinés.

La pointe des Béguines, qu'on appelle aussi la montagne de S. Cassien, est appuyée sur une grotte qui va du nord au midi, dans une espace d'environ 50 pieds, depuis l'entrée jusqu'au fond, & de trente dans sa plus grande élévation: c'est du moins ainsi que j'en ai jugé à la vue simple. La matiere spatheuse, d'un grain très fin, a coulé en forme de lave, du côté du nord: on en distingue plusieurs couches l'une sur l'autre, qui font une masse d'environ trois pieds d'épaisseur. Celle qui a coulé du côté de l'Ouest-Sud-Ouest, forme en général des petites colonnes de différentes grosseurs. Vers l'autre bout de la montagne, à l'Ouest, on trouve la grotte des Œufs, dont les

Congellations ſont plus belles & plus diverſifiées. A la pointe des Béguines on eſt à 604 toiſes au-deſſus de la mer. Sainte-Baume.

En reprenant la route de S. Maximin, on traverſe, au-deſſous de la Sainte-Baume, le *plan d'Aups*, où j'ai trouvé des pierres à fuſil, des balanites, des fungites, & l'huitre appellée pied d'âne de la plus belle conſervation. On avoit commencé d'ouvrir en cet endroit une carriere de marbre qu'on a abandonnée. Le fond de la pierre eſt rouge, mêlé de taches jaunes & blanches qui font un joli effet. Le marbre eſt commun à *Nans* & dans tout le voiſinage : mais il eſt groſſier dans le terroir de *S. Maximin*. Les belles colonnes de port or, d'un noir & d'un jaune fort vif, qui parent le maître-autel de l'Egliſe de S. Maximin, ont été tirées du terroir d'Ollieres, près de l'hermitage de Saint-Hilaire. On en a même employé quelques morceaux pour décorer l'Egliſe de ces hermites.

Après Saint-Maximin, en ſuivant la grande route, l'Itinéraire fait mention de *Turrin*, aujourd'hui *Tourves*. On a trouvé à l'extrémité du territoire, du côté de Brignoles, un milliaire qui fut Tourves.

Tourves. élevé la quatrieme année du regne de Néron, l'an 58 de J. C. Feu M. le Comte de Valbelle le fit placer au bas d'une rampe, dans le Parc de son château, qui est un des plus beaux de la Provence. La terre de Tourves fut inféodée par la Reine Jeanne en 1375, à Jacques d'Arcussia, originaire de l'Isle de Caprée, près de Naples. Anne d'Arcussia, unique héritiere de sa branche, ayant épousé Gaspard de Vintimille en 1518, lui porta cette terre, qui fut donnée en dot à Marguerite de Vintimille, fille de Magdelon de Vintimille, épouse de Jean-Baptiste de Valbelle, Seigneur de S. Simphorien &c. en faveur de qui la terre fut érigée en Marquisat au mois de Juin 1678.

Volcan éteint. Il y a dans le terroir de Tourves, un quartier nommé *Caudiere*, qui présente dans un terrein noir & fort maigre, beaucoup de fragmens de laves. La lave, dans les endroits où on la voit, est compacte, pesante & ressemble aux Basaltes : comme eux elle attire le fer, & lorsqu'on la casse on trouve dans l'intérieur des fragments de quartz altérés, mais reconnoissables. Elle n'est pas éloignée de la superficie de la terre, puisque la

charrue ne peut entrer, ſans s'arrêter, qu'à peu de profondeur dans la terre végétale. Les collines voiſines de l'endroit, dont je parle, ſont formées d'une pierre tendre, dans laquelle on apperçoit de petits galets ou cloûs de lave noir & compacte. C'étoit-là vraiſemblablement qu'étoit la bouche du Volcan, & je préſume que ces collines ſont creuſes, ainſi que le terrein d'alentour. C'eſt du moins ce qu'on peut conjecturer par les éboulements qui s'y ſont faits quelquefois, & auxquels il faut rapporter l'origine des étangs de Tourves, dont l'un a environ 60 toiſes de diametre. Tourves.

Le marbre du terroir ſeroit aſſez beau, ſi l'on vouloit ſe donner la peine d'ouvrir la carriere à une certaine profondeur. C'eſt une eſpece de brocatelle variée de différentes couleurs, parmi leſquelles le rouge, le jaune & le blanc dominent. La couleur rouge qu'on apperçoit dans ce canton là, vient du fer répandu dans la terre.

Brignolle.

De Toûrves on va à Brignolle, dont on prétend que le mot latin *Brinonia* eſt composé de deux mots celtiques, *brin*, prune, & *on*, bonne; ce qui paroît juſtifié par l'excellence des prunes qui abon-

Brignolle. dent dans le terroir. Cette étymologie, si elle est vraie, prouve que le prunier, qui est un arbre exotique, & vraisemblablement apporté dans les Gaules par les Marseillois, étoit cultivé en Provence avant que la Langue latine y fût devenue générale. Au reste, il est aisé de croire que le terroir de Brignolle étoit habité du temps des Gaulois, & encore plus du temps des Romains : cependant on n'y a découvert d'autres vestiges d'antiquités qu'une urne cinéraire, une inscription peu intéressante, & un tombeau de marbre d'une élégante structure, orné de différentes figures, dont quelques-unes étoient dégradées. M. de Peyresk, qui le regardoit comme un monument précieux, le fit transporter à Aix, où il ne se retrouve plus.

Les Comtes de Provence, & sur-tout Charles II, se plaisoient à Brignolle, où ils passoient quelquefois une partie de l'année. Ils accorderent à cette ville des privileges honorables. Saint Louis, Evêque de Toulouse, fils de Charles II, y vint au monde en 1274.

La Celle, Abbaye. Il y avoit près de Brignolle l'Abbaye de *La Celle* : c'étoit la plus ancienne du Diocese ; elle remontoit à l'an 1011.

Parmi les Religieuſes de diſtinction qu'il y a eu dans cette Abbaye, nous pouvons citer Garſende de Sabran, Comteſſe de Provence, & mere de Raymond-Berenger. Elle aimoit les talents & cette galanterie romaneſque, ſi propre à flatter les goûts & la vanité des perſonnes de ſon ſexe. Son Troubadour, car il étoit de l'honneur des Dames d'en avoir un qui fît des vers pour elles, comme il étoit de l'eſſence d'un Troubadour d'avoir une Dame à célébrer; ſon Troubadour, qui, dans toutes ſes chanſons, vantoit l'eſprit, le mérite, la courtoiſie, l'honnêteté & le ſavoir de cette Princeſſe, diſoit ingénieuſement, que pour ſe rendre digne d'elle, il vouloit prendre à Aimar ſa politeſſe, à Trincaleo ſa gentilleſſe, à Rendos ſa généroſité; au Dauphin ſes réponſes obligeantes; à Pierre de Mauleon, ſa plaiſanterie; au Seigneur Beraud, ſa bravoure; à Bertrand, ſon eſprit; au beau Caſtillon, ſa courtoiſie; à Nebles, ſa magnificence dans les repas; à Miravals, ſes chanſons; à Pons de Cap d'œuil, ſa gaieté; à Bertrand de la Tour, ſa droiture. « Un tel amant, diſoit-il, ſera » parfait; tous deux vous ne ſauriez La Celle.

La Celle. » manquer de vous aimer, à cause de » la ressemblance ». Louange délicate; qui figureroit à côté des pieces les plus ingénieuses de nos meilleurs Poètes.

Le relâchement s'étant introduit dans l'Abbaye de la *Celle*, les Religieuses furent transférées à Aix en 1659.

Au-delà de Brignolle, il n'y a rien qui mérite de nous arrêter, excepté dans le Diocese de Fréjus, qui aura son article à part.

Cadenet. Une partie du Diocese d'Aix est arrosée par la Durance, près de laquelle est situé le village de Cadenet : on y a trouvé une inscription qui paroît avoir été posée sur le frontispice d'un petit Temple dédié à la Fortune & aux Dieux tutélaires des habitans de ce village.

DEXIVAE ET CAVDELLENSIBUS.

Cette inscription fut découverte en 1773, avec 37 médailles, dont la plus récente est du premier Maximin, mort en 238; une espece de médaille d'or, portant une tête de femme, sans revers & sans légende; plusieurs bijoux, tels qu'un collier de grenat avec des glands d'or; & enfin deux petits vases d'argent

avec un petit bouclier votif de même métal.

Le village de Cadenet a toujours eu des Seigneurs particuliers, depuis que la féodalité s'est introduite en Provence.

Celui qui le possédoit en 1165, étoit un pauvre Chevalier qui eut le malheur de voir détruire son château, lorsque les Comtes de Provence & de Toulouse porterent la guerre dans le Comté de Forcalquier. Son fils, encore enfant, fut emmené prisonnier. Il se fit Jongleur, quand il fut grand, & courut le monde sous le nom ignoble de *Baguas*, qui signifie *Garçon*, espérant de percer dans les Cours, & de trouver la fortune avec la gloire. Il eut des liaisons avec la Comtesse d'Auvergne, le Comte de Provence & la Reine Eléonore, sœur de Pierre II, Roi d'Arragon, épouse de Raymond VI, Comte de Toulouse; car, dans les siecles de la Chevalerie, la galanterie & l'amour des vers rapprochoient tous les rangs.

Le Troubadour Cadenet.

« Les honneurs, disoit Cadenet, » s'achetent cher; avec plus de peine » on obtient avec plus de gloire. Quand » on n'y réussiroit pas, toujours est-il » beau de s'être bien comporté; du

Cadenet. » moins je vous ai aimée, Madame ; » pour un bien qu'on ne sauroit me re- » fuser : mon cœur est content dès que » je puis étendre votre gloire. Quand » je vois tour ou château, ou homme » du pays où vous régnez, je me sens » comblé de joie ; & quand je vais à » votre demeure, je crois, dans mon » impatience, reculer en avançant, jus- » qu'à ce que je sois auprès de vous ».

« Si je pouvois, dit-il ailleurs, forcer » ma volonté à suivre ma raison, amour » ne m'auroit pas aisément soumis à » son empire. Ce n'est pas qu'on soit » plus vertueux sans amour ; car qui » aime bien ne croit jamais assez bien » faire : qui n'aime point ignore cette » noble émulation, & ne s'attire jamais » autant d'estime que l'amant heureux » ou aspirant à le devenir ».

Cadenet, dégoûté du monde, se fit Religieux dans l'Ordre des Hospitaliers, où nous croyons qu'il mourut à la fin du douzieme siecle.

Tour d'Aigues. De l'autre côté de la Durance, on trouve aussi la Tour d'Aigues, qui est une des plus belles terres de la Provence. Après avoir été possédée par une branche de la Maison de Sabran depuis le

commencement du treizieme siecle jusqu'au quinzieme ; elle passa dans celle d'Agoût en 1410 ; & y demeura jusqu'en 1505 ; car Raymond d'Agoût, dernier du nom en Provence, de la branche des Seigneurs de Sault, étant mort sans enfants, ses deux sœurs se partagerent la succession, qui consistoit en soixante-cinq terres nobles. Louise d'Agoût, veuve de Claude de Montauban, Seigneur de S. André de Bauchêne, eut la Baronie de Sault, &c. Tour-d'Aigues.

Jeanne sa sœur, épouse d'Antoine-René de Bouliers, Vicomte de Reillane, obtint la Baronie de la Tour d'Aigues & plusieurs autres terres ; mais les deux branches de la Maison de Bouliers, qui la posséderent successivement, ayant fini vers l'an 1584, elle passa, en vertu d'une substitution faite en 1533, à François-Louis de Montauban, Baron de Sault, descendant de Louise d'Agoût, & mari de Catherine d'Aguerre, veuve d'Antoine de Blanchefort-Créquy. Cette Dame eut de ce second mariage deux fils, qui étant morts sans postérité, la firent leur héritiere. Elle transmit cet héritage à Charles de Créquy son fils du premier lit, le même qui fut depuis Ma-

Tour d'Aigues.

réchal de France, Duc de Lesdiguieres, &c. Charles eut, entr'autres enfants, une fille, nommée Magdeleine, qui, ayant épousé en 1617 Nicolas de Neufville, Duc de Villeroi, Pair & Maréchal de France, lui porta des droits en vertu desquels la Baronie de la Tour d'Aigues passa dans cette maison en 1704, après la mort du Marquis de Créquy, Duc de Lesdiguieres, tué à la bataille de Luzara en 1702. C'est des Ducs de Villeroi que M. Jean-Baptiste Bruni, Seigneur de S. Canat, acquit cette Baronie. Les embellissements que ses Successeurs ont faits au château, effacent tous ceux qui sont dus à la magnificence des trois puissantes Maisons qui l'avoient possédé.

On prétend qu'Antoine-René de Bouliers en jetta les fondements au commencement du quatorzieme siecle, & qu'après lui, Antoine, & Jean-Louis-Nicolas, Baron de Cental, ses fils & petits-fils continuerent l'ouvrage : on assure qu'il est dû presque tout à la galanterie de Jean-Louis-Nicolas, qui voulut le rendre digne de recevoir la Reine Marguerite de Valois, dont il étoit amoureux. Si le fait est vrai, le Baron de Cental ne pouvoit laisser un plus beau

monument de sa folie. Mais on ne trouve rien aux archives de la Tour d'Aigues, qui confirme cette tradition que nous croyons fabuleuse. La Reine Catherine de Medicis alla à la Tour d'Aigues le 6 Juillet 1579, & séjourna au château jusqu'au lendemain au soir, accompagnée du Cardinal de Bourbon, du Maréchal de Montmorency, du Grand-Prieur de France, du Prince de Condé, de la Princesse de Lorraine sa petite-fille, de la Princesse de Condé, &c. &c. C'est sans doute à cette occasion que le Baron de Cental, âgé pour lors de près de quatre-vingts ans, fit graver en mille endroits du château, *satiabor cùm apparuerit;* expression honnête, mais bien naïve de la joie qu'éprouve un vieillard qui reçoit chez lui sa Souveraine.

Tour d'Aigues.

Le château est bâti à l'endroit où l'on voyoit autrefois une tour, appellée *la Tour des Romains.* Nous présumons en effet que, de leur temps, il y avoit une ville, quoiqu'il n'en soit parlé dans aucun ancien Auteur. Le seul monument qu'on y ait trouvé, est une inscription en l'honneur du Dieu Mars, surnommé *Belladoni*, mot Gaulois, qui signifie

Guerrier, ou qui est peut-être un nom topique.

Meyrargues.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur le Diocese d'Aix, par l'article de Meyrargues, où étoit un château très fort, qui, dans les temps de troubles, devenoit l'asyle des mécontents. Raymond de Turenne, si fameux en Provence par les guerres civiles qu'il y excita vers la fin du quatorzieme siecle, en étoit Seigneur. Il y a toute apparence qu'il le tenoit de son pere Roger, frere du Pape Clément VI, & pere de Gregoire XI. Roger le possédoit en 1395; car sa veuve, Eléonore de Cominges y fut assiégée cette année-là par le Sénéchal George de Marle.

Hardouin, Seigneur de Fontaine-Guerin, natif de l'Anjou ou du Maine, qui combattoit vraisemblablement contre Eléonore, devint son prisonnier, & composa à Meyrargues, durant sa prison, le Traité de la Chasse, fini en 1406, dans lequel on trouve notés tous les airs de chasse, qu'il divise en quatorze airs différents, depuis le départ jusqu'à l'appel des gens, lorsqu'on est de retour

à

à la maison. Voici comment il finit cet Ouvrage. Meyrargues.

Mais c'est moi étant en prison,
D'une dame en qui suis prisont,
Que de Turaine est Vicomtesse,
Et outre mon gré ma maîtresse.
Car comment qu'en prison de dame
Fait bon, j'aimasse mieux, pour m'ame,
Dedans fontaine Garin être,
C'ore avoir telle dame à mettre.
Mais il n'est huis mes-autrement:
Pour ce en son chastel proprement
Nommé Megrargues en Provence,
Duquel on voit bien la Durence;
Ai cette œuvre-ci afin traite,
Qui fut assouvie & parfaite
Au mois que tant durent les nuits,
Qui aux prisons font mains anuits,
Quand de leurs douleurs leur remembre;
Ce fut dix jours dedans Décembre
L'an XIIII « VI ans mains, (*)
Et ce c'est au plaisir de mains.

Mss. de la Bibliotheque du Roi.

(*) Cette date prouve que ce que j'ai dit d'après Bouche, dans l'histoire de Provence, t. 1, p. 218, sur les Propriétaires de cette terre, depuis l'an 1374 jusqu'en 1442, n'est point exact.

L'Arc. L'Arc, en Latin, *Laris*, eſt la ſeule riviere du Dioceſe d'Aix, comme elle eſt la ſeule auſſi dont les Auteurs Romains faſſent mention. Elle traverſe la plaine où ſe donna la fameuſe bataille de Marius : les Ambrons ayant rompu leurs rangs pour la paſſer, furent aſſaillis dans ce moment avec avantage par les Romains, qui ſurent profiter habilement de leur déſordre.

Je ne connois plus rien dans le Dioceſe d'Aix qui mérite de nous arrêter. Nous paſſerons à celui d'Apt.

Dioceſe d'Apt. La ville d'Apt, *Apta Julia Vulgentium*, étoit une colonie Romaine, vraiſemblablement fondée par Jules Céſar; le prénom de *Julia*, qu'elle porte, a pourtant été donné quelquefois aux Colonies qui reconnoiſſoient Auguſte pour fondateur. Au reſte, le nom Gaulois de cette ville, bâtie dans le territoire des *Vulgientes*, nous fait croire qu'elle exiſtoit avant la conquête de la Province; mais nous ſommes perſuadés qu'elle ne renfermoit alors qu'un certain nombre d'habitations placées ſans ordre & ſans goût. L'art de bâtir d'une maniere réguliere & commode ne fut généralement connu en Provence que ſous les Romains. Ils

firent dans cette colonie, pour la Religion & le Civil, les mêmes établissements à-peu-près que dans les autres; car dans les choses essentielles au Gouvernement, ils avoient un plan uniforme dont ils ne s'écartoient jamais. Apt.

Il y avoit un college de Prêtresses destinées à servir dans le Temple d'Auguste.

On a découvert aux environs de cette ville, au commencement du siecle, trois statues qu'on transporta à Versailles en 1728. Les deux plus grandes, qui sont d'un fort bon goût, représentent un homme, & une femme assise & vêtue d'une tunique, ayant un manteau qui la couvre jusqu'aux pieds, & la main gauche appuyée sur le côté droit : auprès d'elle est une fille d'environ neuf ans, qui se tient debout, & appuie sa main gauche sur celle de la femme, que je crois être sa mere. L'homme, représenté par l'autre statue, est couvert d'un manteau, qui, tombant en écharpe sur l'épaule, laisse le devant du corps tout nud. On trouva tout auprès une inscription, qui nous apprend que *C. Allius Celer* fit ériger un monument en l'honneur de son oncle *L. Allius Severus*, & deux statues, Antiquités.

Apt. l'une à ſon pere, & l'autre à ſa mere, & que le jour qu'on en fit la dédicace, les héritiers diſtribuerent, ſuivant la teneur du teſtament, ſoixante-douze deniers à chaque Décurion.

Ainſi ces ſtatues repréſentent un pere, une mere, & leur fille; mais on ne ſait point en quel lieu elles furent érigées; ſi ce fut dans une place, dans un jardin, ou ſur un mauſolée.

La ville d'Apt fut dévaſtée par les Lombards : à peine commençoit-elle à ſe peupler, que les Sarraſins la ravagerent. Elle ſe releva peu-à-peu de ſes ruines, & ſe forma un plan d'adminiſtration particuliere, quand l'abſence ou la foibleſſe des Comtes eut permis à nos principales villes de ſe retirer de leur dépendance, à certains égards. Malgré ces petits avantages qui lui étoient communs avec Arles & Marſeille, Apt n'a pu devenir conſidérable; ſon éloignement de la mer ne lui permet pas de profiter du commerce, qui eſt l'unique ſource de la grandeur & de l'opulence des villes. L'Évêque avoit autrefois le titre de Prince. Il ne le devoit qu'à la politique des Empereurs; car du reſte il n'avoit que la Seigneurie du Bourg, tandis que

la Maiſon de Simiane avoit celle de la ville au commencement du onzieme ſiecle. Elle réunit enſuite l'une & l'autre, & les vendit ſucceſſivement aux Comtes de Provence de la Maiſon d'Anjou.

Le village de Rouſſillon près d'Apt, devint fameux dans le douzieme ſiecle par la mort tragique de Guillaume de Cabeſtaing. Rouſſillon.

Guillaume étoit né de parents nobles, mais ſi pauvres, qu'il fut obligé de quitter de bonne heure la maiſon paternelle, & d'aller ſe préſenter à Raymond, Seigneur de Rouſſillon, pour être ſon *varlet*; car dans ces premiers temps les jeunes gentilshommes nés ſans fortune, trouvoient une reſſource aſſurée pour leur éducation dans la maiſon des Seigneurs, ſoit de la Cour, ſoit des Provinces; ils y étoient élevés en qualité de Varlets ou Varletons, c'eſt-à-dire, de pages. Mort tragique de Cabeſtaing.

Cabeſtaing avoit une figure & des manieres qui lui gagnerent les bonnes graces de Raymond & de ſa femme Marguerite, de la Maiſon de Taraſcon. Marguerite ſe défia d'autant moins des premiers mouvements de ſon cœur, qu'ils étoient réglés par ces principes

Roussillon. d'honnêteté, dont les Dames s'écartoient d'autant moins, que les maximes de la Chevalerie les y rappelloient sans cesse.

Cependant ces goûts, tout innocents qu'ils pouvoient être, firent ombrage à Raymond, qui projetta d'en tirer une vengeance terrible. Ayant conduit un jour Cabestaing hors du château, je ne sais sous quel prétexte, il fondit sur lui l'épée à la main, le tua, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, & mit l'un & l'autre dans un carnier. Ensuite étant revenu au château, il manda le Cuisinier, & lui donna le cœur comme un morceau de venaison, lui enjoignit de le faire cuire, & d'y mettre un assaisonnement convenable.

Ses ordres furent exécutés : Marguerite aimoit la sauvagine, & pour sauvagine, elle mangea ce qu'on lui servit ; puis Raymond lui dit : « Dame, savez-» vous de quelle viande vous venez de » faire si bonne chere ? Je n'en sais » rien, répondit-elle, sinon qu'elle » m'a paru exquise. Vraiment, je le » crois volontiers, répliqua le mari ; » aussi est-ce bien chose que vous avez » le plus chérie, & c'étoit bien raison » que vous aimassiez mort ce que tant

» aimâtes vivant. A quoi la femme éton- Roussillon.
» née répartit avec émotion : comment!
» Que dites-vous ? Alors lui montrant
» la tête sanglante de Cabestaing : re-
» connoissez, ajouta-t-il, celui dont
» vous avez mangé le cœur ». A ce
spectacle, Marguerite tombe évanouie;
& peu après, revenant à elle-même :
« Oui, dit-elle d'une voix où la ten-
» dresse se faisoit sentir à travers le dé-
» sespoir : oui, je l'ai trouvé tellement
» délicieux, ce mets dont votre barba-
» rie vient de me nourrir, que je n'en
» mangerai jamais d'autre, pour ne pas
» perdre le goût qui m'en reste : à bon
» droit m'avez rendu ce qui fut toujours
» mien ». Raymond transporté de fu-
reur, court, l'épée à la main, sur sa
femme. Elle échappe au coup en fuyant,
va se précipiter volontairement par la
fenêtre, & meurt de sa chûte.

Cette cruauté fut punie comme elle devoit l'être par les parents de Me Marguerite & de Cabestaing, par les Comtes & les Chevaliers du pays, & par tous les Amants, dit l'Historien, qui s'assemblerent pour venger l'honneur de la Chevalerie : ils détruisirent le château de Raymond, ravagerent ses terres, ensui-

Roussillon. te, ayant fait mettre le corps de Marguerite & de Cabestaing dans le même tombeau devant la porte de l'Eglise Paroissiale, ils en représenterent l'histoire; mais l'Ecrivain ne dit pas si ce fut en peinture ou autrement.

Gordes. Roussillon est près de *Gordes*, autre village connu par une inscription ancienne, qui nous apprend que les habitants, nommés *Vordenses*, éleverent un monument en l'honneur de *Caius Allius*, leur protecteur, Quartumvir, Prêtre & Augure, ou peut-être Prêtre *Augustal* dans la ville d'Apt, & Membre d'une des cinq Décuries. Ce *Caius Allius* étoit de la Tribu *Voltinia*, à laquelle les Provençaux paroissent avoir été communément aggrégés.

Villars, Duché pairie. Le Duché de Villars, le seul qu'il y ait en Provence, est dans ce Diocese, près de la ville d'Apt. L'érection fut faite en 1627 en faveur de George de Brancas, Lieutenant-Général au Gouvernement de Normandie, Gouverneur du Havre & d'Honfleur, Baron d'Oyse, & Seigneur de Champtercier, deux terres qui furent réunies à celle de Villars pour l'érection du Duché. Le Roi, dans ses Lettres-Patentes, rappelle les services

rendus au Roi René par Buffile de Brancas, le premier de sa Maison qui vint s'établir en France.

Les anciens Itinéraires font mention de deux villages que nous ajouterons à cet article, & qui sont *Catuiaca* & *Fines*. Nous croyons que le premier a existé à l'endroit à-peu-près où est Carluec, dans le territoire de *Ceireste*, dont le nom est dérivé, à ce qu'on croit, de *Cæsaris statio*. Le petit pont qui est sur le Calavon passe pour un ouvrage des Romains. Catuiaca & Fines.

L'autre village, nommé *Fines* dans la Table, étoit vraisemblablement aux environs d'*Oppede* dans le Comtat. Ces deux endroits étoient renfermés dans le territoire des *Vulgientes*, qui, du côté de Cavaillon, confinoient avec les *Cavares* : voilà pourquoi on appella *Fines* l'endroit qui étoit sur les limites de ces deux peuples.

Le Diocese d'Apt contient à *Vaugine* un rocher tout rempli de glossepêtres, de petoncles, de grandes huîtres singulieres, & de pelures d'oignon : des mines d'alun, de vitriol & d'argent à *Viens*; de l'ocre & de la marne argilleuse, qu'on appelle *Blanc d'Apt*, au même endroit & dans la plaine de Perrate, (*Orict. d'Ar-* Histoire naturelle.

Histoire-Naturelle. *genv.*) Le temps fera découvrir d'autres minéraux dans ce Diocese.

Mais ce qui doit le plus attirer l'attention des Voyageurs dans cette partie de la Provence, ce sont les vallons qui la sillonnent, les montagnes dont elle est hérissée; le nud & la stérilité des collines; les efforts des habitants pour retenir la terre qui les couvre vers la base; leur industrie pour forcer la nature à les nourrir par-tout où elle conserve encore quelque vigueur. A côté des endroits les plus affreux, on voit quelquefois des vallées ou des plaines d'une petite étendue, couvertes de vignes, d'amandiers, d'oliviers & de tous les autres arbres qui peuvent supporter le climat, & donner au Cultivateur le prix de ses peines.

Diocese de Riez. Vous aurez quelquefois ce spectacle agréable en parcourant le Diocese de Riez, qui n'offre d'ailleurs rien d'intéressant en fait d'Histoire naturelle. Les habitans qui l'occupoient anciennement, s'appelloient *Reii*, & vivoient vraisemblablement épars dans des chaumieres, lorsque César envoya une colonie Romaine qui jetta les fondements de la ville, où ils vinrent ensuite se réunir. Ils furent surnommés *Appollinares*, à cause du culte

particulier que les Romains y décernerent à Apollon. Auguste ayant ensuite rétabli ou augmenté la colonie, la ville s'aggrandit considérablement, à en juger par les monuments qui restent, & devint la capitale du canton. Parmi les Temples qui la décoroient, il y en avoit un en l'honneur de Rome & d'Auguste; car, pour corriger ce que l'adulation avoit de bas & de ridicule, ce Prince voulut qu'on lui associât la Divinité de Rome dans le culte qu'on lui rendoit. Le temple étoit desservi par un college de six Prêtres qui avoient un Pontife à leur tête.

Riez.

Cérémonies religieuses.

Le sacrifice des Tauroboles, qu'on faisoit à Cybele dans la même ville, est également digne d'attention. On creusoit une fosse profonde, couverte de planches trouées en plusieurs endroits, & sur lesquelles on égorgeoit un taureau. Le Prêtre destiné à faire l'expiation, se tenoit sous les planches, vêtu d'une robe de soie, & portant sur sa tête une couronne entourée de bandelettes. Il se tournoit de toutes les manieres pour recevoir le sang sur son corps. Dès que la cérémonie étoit achevée, il sortoit de la fosse, & tout le monde se prosternoit devant lui, comme

Riez. s'il eût repréſenté la Divinité pour laquelle on offroit le ſacrifice. Ses habits enſanglantés étoient regardés comme des choſes ſacrées ; on les conſervoit avec beaucoup de religion.

Cette cérémonie avoit un autre objet; nous ſerions portés à croire qu'elle fut uniquement inventée pour l'oppoſer au baptême, dont on lui attribuoit les effets : de-là vient qu'on l'appelloit *régénération.* Celui qui devoit être régénéré de la ſorte, recevoit, de la maniere que nous venons de dire, le ſang de la victime ſur toutes les parties de ſon corps, perſuadé qu'il n'y avoit point de ſouillure qui fût à l'épreuve de cette expiation.

Ces ſortes de ſacrifices ne furent avoués à Rome par le Gouvernement, que ſous le regne d'Antonin-Pie, vers le milieu du deuxieme ſiecle : ils paſſerent un peu plus tard dans les Gaules ; & celui qui ſe fit à Riez n'eſt peut-être que du commencement du troiſieme ſiecle.

Antiquités. On voit encore dans cette ville un Panthéon ſoutenu par huit colonnes de granit qui ont vingt pieds de haut. Il y avoit extérieurement à la naiſſance du

dôme & tout autour trente-six colonnes de marbre d'un petit module, & en dedans douze niches où étoient les douze grands Dieux. M. de Valavoire, Evêque de Riez fit emporter les six colonnes dans les terres de sa famille. Les douze statues avoient été transportées long-temps auparavant dans la terre de Sorps, où l'on trouva, vers le milieu du dernier siecle, un Pégase de jaspe, un Apollon de corail, une Andromède, une Minerve assez grande, & d'autres restes d'antiquités. Il fut un temps où l'on avoit changé le Panthéon en baptistaire; il est aujourd'hui converti en une Eglise dédiée à S. Clair. Riez.

Je ne parlerai pas des douze colonnes qui soutiennent l'Eglise du Séminaire: les quatre de granit qui sont hors de la ville sont remarquables, il y en a peu dans la Province qui méritent de leur être comparées pour la grandeur. On assure qu'il y en avoit autrefois huit autres à côté de celles-ci, & qu'elles sont ensevelies dans la terre. Il seroit difficile de dire à quel édifice elles servoient d'ornement, si c'étoit au Capitole ou au Temple d'Apollon, comme on le croit communément. Tous ces monuments &

Riez. & les autres, dont nous avons déjà parlé, nous donnent une idée bien avantageuse du goût des Romains pour les Arts, & de l'état floriſſant où étoit alors la Province. Ils n'auroient jamais embelli, comme ils firent, nos grandes villes, & n'y auroient pas élevé des monuments ſuperbes, ſi l'aiſance des habitants, les progrès des Sciences & des Arts n'avoient favoriſé leur goût pour les embelliſſements & la magnificence.

Ces monuments ſervent encore à faire connoître l'enceinte de la ville qui étoit anciennement fort grande, & qui a été conſidérablement reſſerrée par les ravages des Sarrazins, & par ceux que firent les ennemis durant les guerres civiles du quatorzieme ſiecle.

Je ne puis finir cet article ſans faire, ſur l'état des chemins du temps des Romains, une réflexion qui ſe préſente d'elle-même. Ils devoient être infiniment plus ſolides & plus beaux qu'ils ne ſont aujourd'hui, puiſque dans l'état actuel, on n'y pourroit jamais faire paſſer de maſſes énormes, comme ſont les colonnes de granit dont je viens de parler, & qui n'ont pû être taillées ſur

les lieux, puiſqu'on n'y trouve point de pierre de cette nature. Riez.

La ville de Riez n'offre aujourd'hui rien de remarquable que ces monuments de ſon ancienneté; mais ce qui vaut infiniment mieux, l'air y eſt très pur & le terrein fertile. Elle occupe le ſecond rang ſous la Métropole d'Aix, & quoiqu'il ſoit vraiſemblable que ſon ſiege ait été fondé vers la fin du quatrieme ſiecle, on ne connoît point d'Evêque avant S. Maxime, Abbé de Lérins, qui commença ſon Epiſcopat en 433 ou en 434.

Le petit village d'*Albioſc*, à deux lieues au Sud-Oueſt de Riez, près du Verdon, paroît avoir tiré ſon nom de l'ancienne Alebece; c'étoit la capitale des *Albicoei*, dont le territoire occupoit au moins tout ce qui forme aujourd'hui le Dioceſe de Riez. Ils vinrent au ſecours de Marſeille, lorſque Céſar voulut en entreprendre le ſiege, & dans les ſorties comme dans le combat naval, ils montrerent un courage qui étonna les Romains. Albioſc.

Céſar les dépeint comme vaillants, mais en même-temps comme barbares: *barbaros homines*.

Vérignon. Les *Verrucini*, habitoient le territoire de Verignon, ils ſont moins connus : l'Hiſtoire Romaine ne fait que les nommer, ſans rapporter aucune action qui les diſtingue.

Gréouls. L'endroit où eſt *Greouls*, étoit plus fameux ; nous croyons qu'il y avoit des habitations avant les Romains, à cauſe de la ſalubrité des eaux thermales, qui donnerent le nom à l'endroit ; *Gryſelium*, vient du Celtique *Grezum*, qui ſignifie, douleur ou maladie, & de *Lin*, eau ; comme ſi l'on diſoit *eau pour les maladies*. Quelqu'un apparemment, qui s'étoit bien trouvé de ces bains, en témoigna ſa reconnoiſſance aux Nymphes, qui y préſidoient par l'inſcription, que voici.

NYMPHIS XI.
GRISELICIS.

Il y a toute apparence que dans le temps où elle fut faite, les eaux formoient onze ſources, dont chacune avoit ſa Nymphe particuliere, ſuivant l'opinion des Anciens, & que c'eſt ce qu'on voulut déſigner par le nombre onze.

Ces eaux ont, ou peu s'en faut, les mêmes principes que celles de Digne, dont je parlerai assez au long. Leurs propriétés sont par conséquent à-peu-près les mêmes. La chaleur des eaux de Gréouls n'est que de 30 à 31 degrés, au thermometre de Réaumur; c'est-à-dire, moins forte de sept degrés que les eaux de Digne. Gréouls.

Stoublon, *Stablo*, est nommé par Paul Diacre & Grégoire de Tours, parmi les lieux que les Saxons & les Lombards dévasterent vers la fin du sixieme siecle. *Stablo* vient de *stabulum*, qui, dans le Bas-Empire, signifioit la même chose que *hospitium*, gîte pour les voyageurs, *poste ou relais:* ce village devoit se trouver sur la route de Riez à Digne. Sous les Romains les chemins étoient autant multipliés qu'aujourd'hui; puisque la Province étoit au moins autant peuplée. De Riez à Fréjus, c'étoit une grande voie militaire, qui passoit par Montpezat, Baudun, Verignon, Ampus & Draguignan. On a trouvé au terroir de Montpezat & de Baudun, des inscriptions, dont je parle dans le pre- Stoublon.

mier tome de l'Histoire de Provence, page 246. (*)

Moustiers. On en a également trouvé à Moustiers, en latin, *Monasterium*, ainsi appellé à cause d'un Couvent bâti par les Religieux de Lerins, vers la fin du onzieme siecle : cependant, le terroir étoit plus anciennement habité ; il est certain que sous les Romains il y avoit quelques villes, qui furent détruites dans le moyen âge ; les inscriptions sépulchrales qu'on y a trouvées en sont une preuve assez convaincante ; je me dispense de les rapporter ; elles ne contiennent que les noms de quelques Particuliers.

La fertilité du sol, & la bonté du climat, furent cause que cette ville se peupla, & qu'elle devint même assez considérable pour être chef de Viguerie & siege d'un Bailliage ; distinctions qu'elle a perdues ensuite, avec une partie de sa population ; car, avant l'an 1386, les guerres & les maladies lui avoient enlevé la moitié de ses habitants.

(*) Dans l'inscription du Montpezat, ligne 3 & 4, au lieu du IIII. VIR. CI. A, &c. *Lisez* IIII. VIR. C. I. A qui signifie *quartumvir colonia, julia, apta.*

Une chose digne d'attention à Moustiers, est la chapelle de Notre-Dame de Beauvezer, située entre deux montagnes fort hautes, fort escarpées & séparées par un espace d'environ deux cents-cinquante pieds : elle est ancienne & fameuse par les pélerinages qu'on y faisoit dans les siecles passés. Bouche & Salomé prétendent que Sidonius Appollinaris, quand il vint voir Fauste, Evêque de Riez, vers l'an 470, alla visiter cette chapelle, & que c'est ce qu'il a voulu dire par les vers suivants. Moustiers.

Omnibus attamen iis sat præstat, quod voluisti,
Ut sanctæ matris sanctum quoque limen adirem ;
Obrigui, fateor, mihi conscius, atque repente
Tinxit adorantem pavido reverentia vultum.

Ils n'ont pas fait attention qu'il ne s'agit ici que d'une visite faite à la mere de Fauste, qui étoit apparemment une femme respectable par son âge & sa vertu ; Sidoine, crut voir Jacob, dit-il, le conduire chez sa mere Rebecca, ou Samuel chez sa mere Anne, & il fut saisi du même respect.

Nec secus intremui, quàm si me forte Rebeccæ,
Israël, Aut Samuel crinitus duceret Annæ.

Moustiers.

Voilà comme on accrédite des fables dans un pays, faute d'entendre les Auteurs qu'on cite. Cette erreur des Historiens a été cause qu'on a fait graver sur la porte de la chapelle les vers de Sidoine, pour attester que cet Evêque y étoit allé en pélerinage.

Vœu singulier.

Les deux montagnes, dont nous avons parlé ci-dessus, soutiennent une chaîne de fer, qui s'étend d'un sommet à l'autre, ayant au milieu une grande étoile à cinq raies, au sujet de laquelle on a débité beaucoup de fables. Le lecteur éclairé n'y verra qu'un de ces vœux ordinaires dans les siecles de la chevalerie.

Nos preux chevaliers, qui faisoient des entreprises d'armes, se préparoient presque toujours à les exécuter, par des actes de piété, dans une Eglise où ils se confessoient, & dans laquelle ils devoient envoyer, à leur retour, tantôt les armes qui les avoient fait triompher, & tantôt celles qu'ils avoient remportées sur les ennemis. Souvent ils promettoient des choses aussi bizarres que le caprice qui les dictoit. Nous pourrions en citer plusieurs exemples, si notre intention n'étoit pas d'abréger. La promesse d'enchaîner deux montagnes, peut elle-

même servir de preuve de la dévotion étrange de nos bons ayeux ; car, il n'y a pas de doute que ce ne soit ici un vœu dicté par la valeur, & fait par quelqu'ancien chevalier à Notre-Dame de Beauvezer, au sujet de quelque entreprise d'armes, soit courtoise, soit à outrance. L'étoile suspendue à la chaîne n'est autre chose que les armes du chevalier qui fit le vœu. Les uns ont cru qu'elle avoit été mise par un chevalier de la maison de Blaccas, qui avoit une partie de la Seigneurie de Moustiers, & qui a pour armes une étoile à seize raies. Un manuscrit assez ancien l'attribue à Anne de Riquety, qui vivoit, suivant toutes les apparences vers l'an 1390. Si c'est un Blaccas qui fit suspendre cette chaîne, je serois porté à croire que c'est le même dont nous avons parlé dans l'Histoire, & qui se rendit célebre par son courage, par les agrémens de l'esprit, & les qualités du cœur. Il mourut en 1230 ou environ.

Vœu singulier.

Il n'y a point eu d'ancienne Abbaye dans ce Diocese ; je ne parle pas de Sainte-Catherine de Sorps, ordre de S. Benoît, parceque son établissement est moderne, remontant tout au plus à l'an

1255. Il y avoit cent Religieuſes dirigées par huit Chanoines du même ordre, qui logeoient tout auprès. Les maladies firent abandonner ces établiſſemèns dans le quinzieme ſiecle.

Hiſtoire Naturelle.

Le Dioceſe de Riez & celui de Siſteron, dont je vais parler, ſont très abondans en amandes : il y a de petites villes qui en recueillent pour environ quarante mille écus. Le défaut de l'amandier, c'eſt de fleurir trop tôt dans un pays où l'inégalité de la température occaſionnée par le voiſinage des hautes montagnes, fait quelquefois ſuccéder la gelée aux chaleurs, & détruit les fleurs. On rendroit un grand ſervice à la Provence, ſi l'on pouvoit trouver un moyen de retarder la fleuraiſon de cet arbre.

Dioceſe de Siſteron.

La ville de Siſteron en latin, *Seguſtero*, étoit connue anciennement : ce mot celtique, ſignifie lieu où la riviere eſt reſſerrée; il vient de *Ceg*, Gorge, & de *Stoer*, riviere : en effet, à Siſteron la Durance eſt reſſerrée entre deux rochers.

Cette ville n'a jamais été conſidérable dans aucun temps. C'eſt de leur poſition avantageuſe, & non pas de la fertilité du terroir, que dépend le ſort

des villes. On en voit de très grandes dans des pays qui fourniſſent à peine de quoi nourrir le quart des habitants; parcequ'elles deviennent, par leur ſituation, un lieu de communication entre des Provinces & des Royaumes entiers : mais dans les lieux écartés de la mer, des grandes routes & des rivieres navigables, l'induſtrie & la population languiſſent; les villes ſont à-peu-près toujours les mêmes; leur ſort le plus heureux eſt de ne pas décheoir. Siſteron.

Siſteron dépendoit anciennement des *Avantici*, qui s'étendoient dans la partie méridionale du Dioceſe de Gap, & avoient dans leur territoire, la petite riviere de *Vançon*, dont le nom paroît dérivé de celui de ce peuple. Elle ſe jette dans la Durance, un peu au-deſſous de Siſteron, qui eſt ſitué ſur le bord oppoſé.

Hiſtoire Naturelle.

On voit à *Curbans*, près de Siſteron, une mine de cuivre aſſez eſtimée. On avoit commencé ſous M. le Régent d'exploiter, à ongles, un minéral d'argent répandu par mouches, dans une pierre griſe : mais comme ces mouches ſont rares, on l'abandonna. On trouve au quartier du plan, terroir d'Aubénas,

Histoire Naturelle.

dans un ravin près d'une chapelle, un filon de soufre assez pur : ce même minéral se voit sur des pyrites dans le terroir de *S. Martin de Renaccas*, & du Revest. L'ocre, le vitriol & le plomb sont dans le terroir de Dromont, Diocese de Gap, Bailliage de Sisteron. Le plomb se voit encore à *Puypin* sur la montagne du Leberon. Cette montagne contient beaucoup de bitume : il est liquide en certains endroits. C'est ce minéral, qui donne au charbon de terre le phlogistique, sans lequel ce fossile ne tiendroit jamais un rang parmi les matieres combustibles les plus utiles.

Un Naturaliste curieux des coquillages fossiles, verra des belemnites & des cornes d'ammon ferrugineuses, dont plusieurs sont striées, & d'autres lisses & ramifiées, dans des marnes nommées Roubines au terroir de *S. Vincent*, montagne de Lure, d'où l'on a tiré d'assez beaux crystaux de roche. Le genevrier commun, qui croît en ces endroits-là, acquiert, en vieillissant, une odeur aromatique très agréable. Rapé sur des charbons, il parfume un appartement, & l'on assure même que pendant un temps on n'a pas brûlé d'autre encens à

l'autel.

l'autel. Plus ce bois eſt vieux, plus il acquiert de parfum. Ce ſeroit le meilleur qu'on pût employer dans les chambres des malades, parceque le genévrier eſt un des plus puiſſants antiſeptiques. La pointe la plus élevée de la montagne de Lure, eſt de neuf cents toiſes au-deſſus de la mer.

L'Itinéraire & la table font mention d'un endroit de ce Dioceſe nommé *Alaunium*, dont la poſition étoit dans le terroir de *Lurs*, au quartier de *Notre-Dame des Anges*, appellé *Aulun*, dans les actes publics; la voie militaire qui alloit d'Apt à Siſteron y paſſoit. Alaunium.

Cet endroit eſt à une lieue de Forcalquier, connu du temps des Romains ſous le nom de *Forum Neronis*. Le mot de *Forum* déſignoit les marchés établis au voiſinage des voies militaires, les lieux où les officiers des Empereurs alloient pluſieurs fois l'année pour rendre la juſtice. Il faut que celui-ci ait été établi par l'Empereur Néron, ou plutôt par Claude-Tibere-Néron, que Jules-Céſar envoya dans la Narbonnoiſe pour y fonder les colonies & y faire les autres établiſſements néceſſaires pour la commodité & la tranquillité publiques. Forcalquier.

Forcalquier.

Lorſque les deſcendants de Bozon II ſe partagerent la Provence, la portion qui échut à la branche cadette, & qui comprenoit les Dioceſes d'Apt, de Riez, de Siſteron, de Gap, & une grande partie de l'Embrunois, prit le nom de Comté de Forcalquier; parceque cette ville en fut la capitale. Les Comtes y firent leur ſéjour ordinaire, & lui accorderent pluſieurs privileges auſſi utiles qu'honorables.

Plaid tenu dans cette ville.

J'aime à citer comme une preuve de la ſimplicité des mœurs antiques, ce plaid que Raymond Berenger IV[e], tint à Forcalquier au commencement du treizieme ſiecle, & dans lequel ce Prince, dont les quatre filles épouſerent les quatre plus grands Monarques de l'Europe, nous eſt repréſenté aſſis au haut de l'eſcalier qui conduiſoit au clocher; les principaux Seigneurs de ſa Cour occupoient une place bien moins commode encore: c'étoit l'uſage alors que les grands vaſſaux rendiſſent la juſtice dans la Cour de leur château, aſſis ſur un perron ombragé, tantôt d'un orme ou d'un tilleul, tantôt d'un pin ou d'un autre arbre, & il y a des villages où l'on trouve encore un reſte de cet ancien uſage dans l'habi-

tude où l'on eſt d'aſſembler en été, le conſeil de ville ſous un orme ou ſous un chêne. Forcalquier.

Comme le Comté de Forcalquier étoit autrefois indépendant du Comté de Provence, les Rois de France, dans leurs Edits ou Déclarations qui concernent cette Province, prennent le titre de Comtes de Forcalquier.

Manoſque, à trois lieues de cette ville, n'eſt point mentionnée dans les Géographes Romains. Ces Auteurs, uniquement attachés à nommer les colonies & les principales villes bâties près des grandes routes ou ſur les côtes, ne diſent rien de celles qui étoient écartées dans les terres. Celle de Manoſque, telle qu'elle eſt, ne remonte pas au-delà du neuvieme ſiecle. Les Comtes de Forcalquier y firent bâtir un château qu'ils donnerent aux Hoſpitaliers de S. Jean de Jeruſalem, avec le domaine temporel de la ville. On voit dans la Chapelle de ce château le buſte de Gerard Tum, Fondateur de l'Ordre de Malthe. C'eſt un ouvrage du fameux Puget. On le regarde comme un de ſes chefs-d'œuvre. Manoſque.

On a ouvert à Manoſque pluſieurs mines de charbon de terre. Le minéral

Mines de charbon & de soufre.

qu'on en tire se décompose facilement à l'air, laisse voir du crystal de vitriol martial, d'alun & de sélénite. Il répand une odeur de soufre très marquée ; le soufre n'est point rare dans les montagnes du Leberon ; on le trouve même crystallisé dans les rochers voisins de Manosque, où l'on rencontre des sources sulfureuses, qui étoient fameuses autrefois pour les obstructions. Elles noircissent l'argent, & ne changent pas de couleur par le mélange de la noix de galle. Il y a dans la même ville des puits dont l'eau est bonne en la tirant, & qui devient amere en bouillant ; sans doute parceque l'action du feu atténue & développe les parties bitumineuses, qui, étant plus condensées dans l'eau froide, se précipitent au fond du vase. Enfin, on trouve dans le même terroir un banc de coquillages, qui a plus de trois lieues de long. La ville de *Manosque* est dans une contrée agréable, arrosée de plusieurs sources, fertile & couronnée de côteaux charmants.

Outre ces mines de charbon de terre, on en exploite d'autres à *S. Martin* de Rennaccas, à *Dauphin*, à *Volx* : celle de *Mane* n'est point attaquée, à cause de

sa mauvaise qualité. Des 5 veines qu'on a ouvertes à S. Martin, il y en a 4 qui donnent le meilleur charbon de terre qu'il y ait en Provence pour les forges.

Mines de charbon & de soufre.

Il couloit autrefois du haut d'un rocher voisin des mines de Dauphin, des eaux blanchâtres & gaseuses, qui s'échappent à présent par la galerie qu'on fit à l'ouverture d'une mine attaquée il y a quatre ans. Les ouvriers qui découvrirent la source, n'ayant pu résister aux exhalaisons fétides dont ils furent frappés, s'enfuirent précipitamment, sans prendre leurs outils. Ceux qui vinrent les chercher le lendemain y périrent; & personne depuis lors n'a eu le courage d'entrer dans la galerie.

Ces eaux, outre l'odeur de soufre qu'elles exhalent, ont une couleur blanchâtre & un goût de putridité exaltée. Elles déposent, à quelque distance de leur source, du soufre pur, comme la fontaine de Tivoly, ou mêlé avec un peu de sélénite. Leur couleur blanchâtre se perd quand elles ont roulé sur le gravier; mais leur goût & leur odeur se conservent.

La ville de Manosque, dans le seizie-

Fait remarquable. me siecle, a été témoin d'un trait de vertu qui mérite d'être rapporté. François Ier étant allé dans cette ville en 1516, alla loger chez un particulier, dont la fille lui avoit présenté les clefs de la ville : c'étoit une jeune personne d'une rare beauté, & d'une vertu plus rare encore. S'étant apperçue qu'elle avoit fait sur l'esprit du Roi une impression que ce Monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre du soufre dans un réchaut, & en reçut la fumée au visage pour se défigurer ; ce qui lui réussit au point qu'elle devint méconnoissable. François Ier fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'ici la vanité de subjuguer un Roi étoit un piege dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte & si naturelle. Le Monarque voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot. Toutes les circonstances de ce fait ne sont point également vraies ; car, il me paroît impossible de recevoir la vapeur du soufre autant de temps qu'il le faut pour se défigurer.

Nous ne parlerons de Lurs, que pour rappeller un événement funeste, arrivé dans ce village le 17 Août 1770, sur les 6

h. & demie du matin. Une grande partie des Paroissiens s'étant retirée dans l'Eglise, pendant un orage violent, le tonnerre y tomba, tua le Curé qui allumoit un cierge à la lampe, & renversa six autres personnes. L'Eglise parut, un instant après, tout en feu, & l'on éprouva un autre coup de tonnerre qui renversa 80 personnes. Cet événement est remarquable par les effets singuliers du tonnerre. Un homme qui sonnoit la cloche, & qui avoit laissé son chapeau à dix pas de lui, le trouva entre ses bras; un autre se vit enlever les souliers de ses pieds, qui étoient sans doute fort larges, comme le sont les souliers des paysans; ils furent portés à une petite distance, sans avoir été brûlés, & sans que les boucles eussent reçu aucune altération. Un rideau, qui couvroit un rétable, fut enlevé de la tringle qu'on trouva dans les pitons, comme si elle n'avoit pas remué: il faut qu'elle y fût retombée après avoir été soulevée par l'action du tonnerre, qui, dans le même instant, fit glisser les anneaux du rideau avec la force & la rapidité que tout le monde connoît à ce météore.

Luri.

Evénement singulier.

Ce village doit son existence, ainsi

Lus. que tant d'autres que nous pourrions citer, à l'établissement d'une Chapelle fondée par quelques Paysans, qui ayant entrepris de défricher ce terrein alors inculte, voulurent avoir un Prêtre qui leur dît la Messe. Quelque temps après, il vint d'autres Cultivateurs, & le village se forma à mesure que la terre commença de produire.

Dromon. Nous finirons cet article par celui de *Dromon*, quoique cet endroit soit dans le Diocese de Gap. *Dromon* vient du Celtique *dro*, couper, & de *mon*, pierre, parcequ'en effet on avoit taillé dans le roc un chemin pour arriver à la ville de *Théopolis*, bâtie au sommet d'un rocher, & dont le nom se conserve dans celui de *Théoux ;* car cet endroit est indifféremment appellé *Théoux* ou *Dromon*. *Théopolis* signifie *ville divine* ou *ville de Dieu :* cette dénomination remonte au tems du Paganisme, & vient peut-être de quelque Divinité particuliérement adorée dans ce canton. Il est surprenant qu'on ait donné ce nom grec à une ville située dans les montagnes, & éloignée de toutes les Colonies grecques.

On trouve une preuve de l'existence de cette ville dans les restes d'anciennes

habitations qu'on découvre ſur les ro- Dromon.
chers, tels qu'une tour, un baſſin, un chemin taillé dans le roc, des décombres de murailles, & d'autres veſtiges de cette eſpece. Dardane, après avoir été Préfet du Prétoire, aux années 409 & 410, fit fortifier cette ville dont il étoit Seigneur, pour ſervir d'aſyle aux habitants du voiſinage, contre les barbares qui avoient déjà ravagé les Gaules juſqu'au Rhône; il fit en même temps ouvrir, à une demi-lieue de là, un chemin à travers un rocher eſcarpé, pour faciliter la communication entre cette ville & celles qu'il y avoit du côté de Siſteron: ce paſſage étoit d'ailleurs facile à garder, dans le cas d'une invaſion de la part des ennemis. Enfin, Dardane voulant conſer- Hiſtoire de
ver le ſouvenir de ces ouvrages, fit graver Provence, t.
ſur le roc une inſcription par laquelle on 1, p. 95.
voit qu'il avoit été Conſulaire, c'eſt-à-dire, Gouverneur de la Province Viennoiſe, Maître des requêtes, ou chargé de recevoir les placets que les particuliers préſentoient à l'Empereur, ayant parmi ſes fonctions celle de juger ſeul ou avec le Préfet du Prétoire, des affaires dévolues au Prince: enfin, il étoit Queſteur & Préfet du Prétoire des Gaules. On y

Dremon. voit auſſi le nom de ſa femme *Nevia-Galla*, & celui de ſon frere *Claudius Lepidus*, qui avoit été Gouverneur de la Germanie premiere, & Comte ou Intendant Général des revenus que le Prince retiroit du Fiſc & du Domaine. Paſſons au Dioceſe de Digne.

Dioceſe de Digne. Cette ville, appellée *Dinia* en Latin, étoit capitale des *Bodiontici*, qui paroiſſent avoir eu des habitations près de l'endroit où elle eſt bâtie. Son nom eſt Celtique, & tiré du local même; car *din* ſignifie eau, & *ia* chaude. Elle fut ainſi nommée, à cauſe des eaux thermales qui ſont à une demi-lieue. Il n'y a aucun reſte d'antiquité dans cette ville. Sous les Empereurs Romains, elle ne fut diſtinguée de beaucoup d'autres, que parcequ'elle eût un Siege Epiſcopal; preuve que cette ville étoit une des plus conſidérables des Alpes maritimes.

Gaſſendi. Le fameux Gaſſendi, à qui le Comte d'Alais écrivoit: *ſi les grands négligeoient un homme de votre mérite, il faudroit qu'ils euſſent chaſſé les Muſes de la France*, naquit à Champtercier, à une lieue & demie de Digne en 1592. Le talent ſingulier avec lequel il rajeunit, en quelque maniere, la vieille philoſophie

d'Epicure, le rendit, pendant quelque temps, le rival de Descartes, qui en créoit une nouvelle beaucoup plus approchante du vrai. Il eut l'honneur de partager, avec ce célebre Philosophe, les suffrages des Savants de l'Europe, dont la plupart ayant vieilli dans les opinions de l'école, se refusoient à la lumiere qui leur en découvroit l'illusion. Gassendi étoit savant dans plus d'un genre; il étoit sur-tout fort versé dans les mathématiques & l'astronomie, & avoit contribué avec ses amis Peyresc & Gautier, Prieur de la Vallette, à répandre en Provence le goût de ces connoissances utiles, qui cependant n'empêcherent pas qu'on ne traitât à Aix comme sorcier un artiste qui n'avoit d'autre crime que d'être un trop habile méchanicien pour son siecle. Il avoit inventé un automate qui jouoit de la guittarre. Les spectateurs étonnés de voir la machine, placée sur une table au milieu d'une chambre, la guittarre au col, les doigts sur le manche, jouer avec beaucoup de justesse les mêmes airs que le Méchanicien jouoit, ne purent s'imaginer que tant de merveilles s'opérassent sans quelque sortilege. Les esprits s'échaufferent, la ma- Gassendi.

chine fut mise en pieces, & le malheureux, qui l'avoit inventée, sacrifié à la superstition du peuple. Les connoissances épargnent bien des crimes.

Eaux minérales.

L'objet le plus intéressant en fait d'histoire naturelle, est la fontaine thermale, qui coule à une demi-lieue de cette ville. La chaleur des eaux est de 38 degrés au thermometre de Réaumur; mais elle varie suivant le degré de température qui regne dans l'atmosphere. Elles ont un goût un peu salé, sont très limpides, & répandent une odeur tant soit peu bitumineuse.

Trois livres d'eau évaporées au feu, dans un vaisseau de terre vernissée, ont donné 62 à 63 grains d'un sel marin & commun, 18 grains de sélénite, & 9 grains de terre absorbante.

L'esprit de sel de nitre, de vitriol & de soufre répandu sur l'eau refroidie ou sortant de la source, n'a donné aucune effervescence, du moins sensible, mais un précipité blanchâtre au fond du verre. L'urine nouvellement rendue n'a produit aucun changement; le lait ne s'est point caillé. On n'a découvert dans ces eaux qu'un sel analogue à celui de la mer; & il est probable que c'est à ce sel

qu'elles doivent leur vertu purgative. On le trouve incrusté sur les murailles, & nulle part on n'a découvert les moindres traces de soufre : on a donc tort de croire que ces eaux rafraîchissent, & qu'elles soulagent les maux de poitrine.

Eaux minérales.

Ces bains sont salutaires pour les rhumatismes froids, pour les rhumatismes gouteux, pour la gale, les dartres, sciatiques, paralysies, vieilles blessures, coups de feu, ulceres, plaies faites avec l'arme blanche, coliques néphrétiques, ischuries, stranguries, surdités, bourdonnements, en un mot pour toutes les maladies où il faut diviser la lymphe & les humeurs épaissies, qui ne peuvent se dissiper par la transpiration insensible. Ainsi ces bains pourront être encore salutaires dans les apoplexies séreuses, lorsqu'il s'agit, pour dissiper l'engorgement des humeurs, de rendre aux vaisseaux & aux nerfs leurs oscillations naturelles. Mais dans tous ces cas & dans plusieurs autres on ne doit rien faire sans l'avis des Médecins.

La fontaine de Lambert n'est point thermale, mais l'eau n'est point salée ; & en la mettant dans un chaudron sur

Histoire-Naturelle.

le feu, on en tireroit un ſel aſſez bon. Celui que donne l'eau de la fontaine de *Cluman* quand on la fait bouillir, eſt ſain, beau & abondant.

Il y a dans le terroir de Digne beaucoup de foſſiles. La montagne de *S. Vincent* eſt couverte d'aſtroïtes, de peignes ſtriés de cornes d'Ammon, de belemnites, de pyrites & d'une grande quantité de Trochites. Il y a auſſi des géodes remplis des cryſtaux mobiles. Le cuivre & le fer ſont répandus par morceaux dans les pierres de la montagne de S. Benoît. Il y a une mine d'argent à *Mariaud*, une de fer à *Barles*, ainſi que dans la vallée dite l'*Ecluſe*, & près du château de S. Marc de *Jaumegarde*; une de cuivre à *Verdache*, & des cryſtaux ſur la montagne de *Champourcin*. Mais toutes ces mines auroient beſoin d'être éprouvées, pour qu'on pût juger de la qualité du minéral.

Dioceſe d'Arles.

La ville d'Arles, qui a joué un ſi grand rôle ſous les Empereurs Romains, & enſuite ſous leurs Succeſſeurs dans le moyen âge, ne commence d'être connue dans l'hiſtoire que du temps de Jules Céſar. Je ſuis perſuadé qu'elle ne fut fondée que peu d'années avant ce Dic-

tateur : si elle eût existé quand Scipion vint débarquer ses troupes près de l'embouchure du Rhône, 218 ans avant J. C. ou quand Marius vint asseoir son camp vers l'endroit où cette ville est bâtie, 104 ans avant la même époque, Polybe, Tite-Live & Plutarque auroient-ils manqué de la nommer ? L'on peut regarder leur silence comme une preuve qu'elle n'existoit point encore. Jules-César y envoya une colonie de soldats de la sixieme légion : depuis cette époque elle devint de plus en plus florissante, & mérita ensuite le titre de Métropole des Gaules, lorsque le Préfet du Prétoire & les principaux Officiers de l'Empire y eurent transféré leur Siege. Arles.

Cette colonie renfermoit dans son sein tous les établissements politiques & religieux qui pouvoient la distinguer ; mais ce qui l'éleva au-dessus de presque toutes les autres colonies des Gaules, ce fut son commerce avec les différents peuples qui habitoient les côtes de la Méditerranée, avec les Grecs sur-tout, auxquels on fut redevable de la connoissance de la Religion chrétienne ; S. Trophime, Grec d'origine, la fit connoître dans Arles & dans les Gaules vers l'an

Arles. 150 de J. C. Le cinquieme siecle vit commencer la décadence de cette ville. Les Visigoths s'en rendirent maîtres en 480, après l'avoir assiégée plusieurs fois; ensuite les Francs s'en emparerent: enfin, les Normands & les Sarrasins commirent toutes sortes de ravages dans le territoire, & furent la premiere cause des marais qui s'y sont formés par l'abandon où se trouva une partie du terroir, faute d'habitants pour le cultiver.

En faisant attention aux établissements en tout genre que les Romains firent dans Arles, on ne peut s'empêcher de croire que l'air y étoit plus sain qu'il ne l'est aujourd'hui; jamais ils n'en auroient fait la capitale de la Gaule Romaine, ni la demeure des principaux Officiers, si les exhalaisons des marais en eussent altéré le climat. Il faut donc que le vaste terrein où les eaux croupissent fût labourable, par la facilité qu'on avoit du temps des Romains, de les faire écouler, ou dans la mer, ou dans le Rhône, dont le lit étoit sûrement plus bas qu'il ne l'est à présent. Les sables qu'il a déposés sur les bords, ont élevé considérablement le terrein, & s'opposent à ce que les eaux pluviales, ou les ruisseaux qui s'y ren-

vent, puissent s'écouler dans le fleuve; elles séjournent donc au même endroit, y affaissent la terre, y forment des cavités qui les retiennent, & qui rendent leur écoulement très difficile, pour ne pas dire impossible. Sans cet inconvénient, il y auroit peu de villes plus agréables que celle d'Arles: bâtie sur un grand fleuve, à sept lieues de la mer, & dans une plaine immense, elle réuniroit à la température du climat les agréments de la campagne, & les avantages du commerce, & toutes les commodités de la vie. Cette ville se gouverna en République depuis l'an 1218 ou environ, jusqu'en 1251 qu'elle se soumit à Charles d'Anjou (*). Arles.

(*) On a prétendu, en dernier lieu, que la ville d'Arles avoit été république depuis l'an 1080 jusqu'en 1251, & l'on a divisé cet espace de temps en deux époques. La premiere finit à l'an 1131, qui est l'année où l'on créa pour la premiere fois des Consuls. L'Auteur de la brochure avoue qu'il n'y a aucune preuve que les habitants eussent auparavant des Loix & des Magistrats pour régler leurs intérêts communs. Une république sans statuts & sans Officiers-Municipaux, est un phénomene dans l'Histoire.

Arles. Elle est beaucoup moins grande & moins peuplée qu'autrefois; c'est une des raisons pour laquelle on y trouve encore quelques restes d'anciens monuments, parceque les habitants n'ont eu besoin ni des pierres ni du local pour bâtir. Cepen-
Curiosités.
dant ces monuments y sont en petit

2°. Il paroît par un diplome de l'Empereur Frédéric I, que le consulat fut établi en vertu d'une concession de l'Empereur Lothaire. La ville d'Arles, bien loin d'avoir été république alors ; n'étoit donc qu'une simple commune.

3°. Non-seulement, on ne trouve rien dans l'histoire qui ait fait perdre au Comte de Provence les droits qu'il avoit sur cette ville ; mais encore on voit qu'ils furent reconnus par l'Empereur; que l'un & l'autre ne cesserent jusqu'au commencement du treizieme siecle, de faire sentir à la ville leur autorité; l'Empereur exerça la sienne ou par lui-même, ou par l'Archevêque a qui il l'avoit confiée ; & dans tout cela on ne voit pas la moindre apparence de république : nous dirons ailleurs ce qu'il faut penser de l'état d'indépendance, où cette ville se trouva pendant environ trente ans. Il arrive souvent, quand on écrit sur un point du droit public, qui regarde la ville où l'on a reçu le jour, qu'on prend des apparences pour des réalités, & qu'on remplit une brochure d'erreurs & d'inutilités, faute d'avoir des idées nettes sur le sujet qu'on traite.

nombre. On voit au quartier des Arênes l'amphithéatre qui est assez bien conservé, mais qui ne fut point achevé : à la Place S. Julien, quelques restes d'un édifice élevé en 338 en l'honneur de Constantin-le-Grand, d'Helene sa mere, de sa femme Fausta & de son fils Claude Constantin, connu sous le nom de Constantin le jeune : dans la cour de l'ancien Couvent de la Miséricorde, deux belles colonnes, restes d'un Temple que l'on croit avoir été consacré à Diane; à l'Archevêché, quelques pierres & quelques autels votifs avec leurs inscriptions; à la Maison de Ville, un Autel votif, qui paroît avoir été dédié à Esculape, Dieu de la Médecine; c'est un monument de pierre dure, sur lequel on a gravé un serpent qui l'embrasse dans ses replis. L'Hôtel de Ville est d'une belle construction; il fut fait sur les dessins de Mansard. La façade, la voûte du vestibule, & la salle, méritent d'être remarquées. Arles.

On a mis sur l'escalier une copie de la statue découverte en 1651, & que Louis XIV fit placer dans la Galerie de Versailles. Les Antiquaires d'Arles écrivirent beaucoup sur ce monument : les

Arles. uns vouloient que ce fût une Venus, & les autres une Diane : M. Terin défendit le premier sentiment sous le nom de Callistène, & quelqu'un fit alors ces quatre Vers :

Silence Callistene, & ne dispute plus,
Tes sentiments sont trop prophanes :
Dans Arles, c'est à tort que tu cherches Venus ;
On n'y trouve que des Dianes.

Un autre plaisant fit un madrigal qui finit par ces trois Vers :

Qui juge d'une femme a de quoi s'occuper ;
La matiere est fort ambigüe ;
Il est aisé de s'y tromper.

La dispute cessa quand la statue fut à Paris ; les Antiquaires déciderent que c'étoit une Venus ; & l'on sera porté à le croire, quoiqu'un Savant moderne n'y voie qu'une femme sortant du bain. Les bras & les mains ont été rétablis par Girardon.

L'obélisque qui est au milieu de la place devant l'Archevêché, est aussi digne de l'attention des curieux. On ne sait point qui le fit élever : si ce fut Constantin-le-Grand, comme je le pense, ou l'Em-

pereur Constance, qui fit célébrer dans Arles les jeux circenses & les jeux scéniques en 354. Il est de granit, & a éprouvé, comme tous les autres ouvrages des Romains, la fureur des Barbares & l'injure du temps. Il en est parlé dans des actes de l'an 1389. Depuis ce temps-là il fut de nouveau enséveli sous des ruines, dont on le retira en 1675; & l'année d'après on l'éleva sur un piédestal devant l'Hôtel de Ville en l'honneur de Louis XIV. Il a quarante-sept pieds de haut sur une base de sept pieds de diametre. On plaça sur la pointe un globe d'azur, aux armes de France, surmonté de la figure du soleil, auquel on compare Louis XIV dans une inscription fastueuse que nous nous dispenserons de rapporter. Arles.

L'arc de triomphe qu'on voyoit anciennement dans la rue S. Claude, & celui qui étoit auprès de l'Eglise de S. Martin, sont des monuments d'autant plus dignes de nos regrets qu'ils auroient pu répandre quelque jour sur l'histoire; il n'en reste pas même de vestiges. Ceux qui aiment les tombeaux antiques trouveront de quoi se satisfaire, en parcourant les Champs Elisées, près des

Arles. Minimes. Voilà à peu près tout ce que nous avions à dire sur les antiquités d'Arles.

Voyez Histoire de Provence, t. 1, & 2.

Le Siege de cette ville nous paroît être le plus ancien des Gaules, & un des premiers par le grand nombre de saints personnages & d'hommes de mérite qui l'ont occupé.

La ville d'Arles est une de celles où l'on découvre plus de traces des anciennes mœurs. On y voit encore la course d'hommes & celle de chevaux à certains jours de l'année. On y donnoit ci-devant le combat des taureaux ; mais les dangers inséparables de ce spectacle l'ont fait supprimer. Les femmes portent autour du bras des anneaux d'or, qui ressemblent aux brasselets des anciennes Romaines. Elles ont pardessus le corps une espece de mantelet qui leur descend jusqu'à mi-jambes, & les hommes mettent une camisole sur la veste ; c'étoit à peu près ainsi qu'étoient habillées dans le onzieme siecle les personnes de l'un & de l'autre sexe en Provence.

Trait remarquable.

Arles est la patrie de plusieurs hommes célebres, dont nous avons parlé dans le 1er & le 2d tome de l'Histoire de Provence. On peut citer ce brave

Porcellet, qui avoit ſuivi à la chaſſe, avec cinq autres gentilshommes, Richard-Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, lorſqu'il combattoit en Paleſtine en 1193. Ils furent inveſtis par un corps de Sarraſins, qui tomberent ſur eux le ſabre à la main : Richard & ſes ſix compagnons ſe défendirent vigoureuſement pendant quelque temps; mais des ſix il y en avoit déjà quatre de tués, & il alloit lui-même perdre la vie ou la liberté, lorſque Porcellet, faiſant encore des prodiges de valeur, s'écria en langue Sarraſine, *je ſuis le Roi*. Auſſi-tôt les Sarraſins, qui combattoient contre Richard, abandonnent ce Prince, ſe joignent à ceux qui étoient aux priſes avec Porcellet, croyant qu'effectivement c'étoit le Roi, s'attroupent autour de lui, le ſerrent de près, & ſe ſaiſiſſent de ſa perſonne, ſans lui faire aucun mal, eſpérant d'avoir part à ſa rançon. Cette mépriſe donna le temps à Richard de ſe ſauver; & quand il fut en lieu de ſûreté, il ſe hâta de retirer des mains des Barbares l'homme généreux auquel il devoit la vie & la liberté. Il donna pour ſa rançon les dix plus puiſſants Satrapes qu'il eût parmi ſes priſonniers. Arles.

Description de la côte, & phénomene de la Crau.

Quand on parcourra le Diocese d'Arles, on ne doit pas oublier qu'on foule aux pieds une terre qui, telle qu'elle est dans son organisation, est une preuve sensible de la révolution la plus étonnante qu'il y ait eu, je ne dis pas en Provence, mais dans la plus grande partie de l'Europe; & comme ce que je vais dire, choquera les idées les plus généralement reçues; je suis bien aise de faire connoître les preuves de mon opinion; mais il faut pour cela que j'entre dans quelques détails d'oriƈtologie, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus amusant dans un voyage : ils sont courts, & je me flatte qu'on les pardonnera d'autant plus volontiers, qu'en histoire naturelle, c'est par les faits qu'on doit remonter à l'origine des révolutions & en assigner les véritables causes.

Vis-à-vis d'Arles est l'île de la Camargne, où commence la côte occidentale de la Provence : elle est formée par les deux bras du Rhône, & se prolonge dans l'espace de sept lieues, depuis la pointe la plus septentrionale, jusqu'à l'embouchure du fleuve. La terre, à deux

deux pieds de profondeur, eſt extrêmement chargée de ſel. Elle eſt tenace & argilleuſe; les pâturages y ſont gras & abondants, & fourniſſent une excellente nourriture à une grande quantité de chevaux & de bœufs qu'on y laiſſe paître hiver & été. Ces chevaux ſont très légers à la courſe, & beaucoup plus infatigables que les autres chevaux du royaume; mais ils ſont ſauvages & ombrageux. La Crau.

En s'éloignant du Rhône, on trouve à *Fonvieille*, qui eſt à une lieue au levant de la ville d'Arles, & à ſept lieues de la mer, comme la pointe la plus ſeptentrionale de la Camargue, on trouve, dis-je, en cet endroit, une carriere de terre falunaire, toute remplie de débris de coquillages marins, dont quelques-uns ſont encore entiers. On traverſe la Crau, qui eſt une plaine de ſept lieues de diametre, toute couverte de cailloux roulés; on redeſcend vers la mer, & l'on voit à *Iſtres* un banc d'huîtres d'environ 180 pieds de long & 6 de large. Beaucoup de ces huîtres conſervent encore leur nacre & leur couleur. Iſtres eſt ſur l'étang de *Berre*, où les coquillages ſe multiplient avec une prodigieuſe faci-

La Crau. lité ; car le fond & les côtés ſont tout couverts de moules, malgré la grande quantité qu'on en tire pour l'uſage des habitants.

En contournant l'étang au nord, on arrive à *S. Chamas*. C'eſt un bourg diviſé en deux parties, dont l'une eſt ſituée ſur le bord de l'étang, & l'autre derriere une colline à travers laquelle on a fait une ouverture d'environ 32 toiſes de long, pour la communication d'une partie à l'autre. Cette colline eſt toute formée de débris de coquillages. Il y a des vis, des huîtres, des peignes de pluſieurs eſpeces, & des gloſſopetres. Comme le rôcher eſt fort tendre, on y a pratiqué des habitations, & en le creuſant on y trouva à plus de 25 toiſes de profondeur un morceau de bois très bien conſervé, qui n'avoit qu'une petite incruſtation de quelques lignes d'épaiſſeur. Le terroir de S. Chamas au nord abonde en pierres arboriſées : il confine au levant avec celui de *Caliſſane*, d'où l'on tire cette pierre tendre & blanche qu'on emploie à la conſtruction des maiſons en pluſieurs endroits de la Province, & dont on fait des colonnes & des ſtatues. Je ſuſpends ici la deſcription de la côte,

pour faire quelques réflexions sur ce que l'on vient de lire. La Crau.

Les dépôts de sel qu'on trouve dans la Camargue, à deux pieds de profondeur, sous la terre végétale, sont une preuve que cette île fut couverte par la mer avant que le terrein eût acquis toute l'élévation qu'il a à présent. L'inspection du sol suffit d'ailleurs pour prouver que ce sont les sables du Rhône qui ont retréci le lit de la mer.

Cette révolution a dû se faire d'une maniere assez rapide dans les premiers âges du monde, lorsque les montagnes n'étoient point encore dépouillées, & que la terre toute neuve, pour ainsi dire, étoit facilement entraînée par les pluies & par la fonte des neiges. Il n'en est pas de même aujourd'hui : les eaux pluviales ne roulant en général que sur des pierres & des rochers arides, ne charrient que peu de sable en comparaison de ce qu'elles en charrioient anciennement. Car si la Durance & le Rhône en entraînoient encore la même quantité que dans les temps reculés, en moins de deux siecles la plage de Foz & l'étang de Berre seroient labourables. Le terme en sera plus éloigné : mais les

La Crau. progrès que les atterrissements du Rhône ont faits vers son embouchure, nous avertissent de ce qui arrivera un jour. La tour des Tignaux, qui fut construite en 1737 sur les bords de la mer, en est déjà éloignée d'environ une lieue.

Nous pouvons également assurer que les flots ont sillonné le terroir de *Fonvieille*, puisqu'on y découvre beaucoup de corps marins. Or, entre Fonvieille & Saint-Chamas, se trouve la vaste plaine de la Crau, toute remplie de cailloux, même à une grande profondeur. La difficulté est de savoir d'où ils ont été apportés; s'ils ont été formés par les dépôts de la mer, ou charriés par quelque riviere. Il ne faut être que médiocrement versé dans l'histoire naturelle, pour sentir qu'ils ne sont pas l'ouvrage de la mer. Ces cailloux sont en général d'une médiocre grosseur : les uns remplissent la main, les autres peuvent être poussés assez loin par la force du bras. Ils sont lisses, & cette qualité prouve qu'ils ont été long-temps roulés par les eaux d'une riviere; ils sont la plupart cuivreux & ferrugineux; & de-là on doit conclure que cette riviere avoit sa source dans des montagnes plus hautes & plus éloignées

que celles qui bordent la Crau au nord, où l'on ne découvre aucun de ces minéraux. Enfin, ces cailloux ſont parfaitement ſemblables à ceux de la Durance; c'eſt un fait qui réſulte de leur comparaiſon, & qui eſt démontré par la découverte que j'ai faite dans le Crau de quelques cailloux graniteux & de variolites. Les variolites ne ſe rencontrent que dans le lit de la Durance. Nous pouvons donc aſſurer que cette riviere les a roulés, & qu'elle a coulé durant pluſieurs ſiecles dans cette vaſte plaine, où il eſt probable qu'elle entroit par le terroir de Lamanon, paſſant au même endroit à-peu-près où paſſe le canal de Crapone. La Crau.

Cependant il eſt démontré que les rivieres ne charrient point de cailloux à leur embouchure : comment donc eſt-il poſſible que la Durance en ait roulé cette immenſe quantité ſur le bord même de la mer? Cette objection ne peut détruire le fait, puiſqu'il exiſte; elle prouve ſeulement combien il eſt difficile à expliquer. Mais cette difficulté tournera à l'avantage des preuves qui ſerviront à la réſoudre.

Il fut un tems où il n'y avoit point de mer méditerranée.

L'existence de ces cailloux roulés par la Durance, me paroît prouver évidemment que, dans les premiers siecles qui suivirent immédiatement la création, il n'y avoit point de mer Méditerranée; que le terrein qu'elle occupe en Provence alloit en pente jusqu'à un lac formé par les eaux du Rhône & des autres rivieres qui s'y déchargent, & que ce lac étoit vraisemblablement très éloigné des terres qui sont actuellement découvertes : ainsi la Durance, bien loin d'être à son embouchure, quand elle traversoit la plaine de la Crau, n'étoit peut-être encore qu'à la moitié de son cours, & voilà pourquoi elle y charrioit une si grande quantité de cailloux.

La terre s'étant ensuite entr'ouverte ou affaissée au Détroit de Gibraltar, l'Océan dut se précipiter avec une violence extraordinaire dans le bassin qui forme à présent la Méditerranée; les flots impétueux étant allés se briser sur cette partie de la côte d'Afrique, qui forme les caps Carbon, d'Ivi & de Tenez, furent repoussés sur la côte d'Espagne & sur celle de France vers le Golfe de Lyon, s'y précipiterent avec cette

rapidité que leur donnoient leur chûte & leur choc sur la côte d'Afrique, heurterent les cailloux de la Durance, qui étoient lisses & petits, les firent refluer contre le courant de la riviere avec les eaux de celle-ci, les entasserent les uns sur les autres; beaucoup même furent éparpillés çà & là dans cette agitation; & la Durance, forcée de prendre un autre cours, se dirigea vers l'endroit où est bâtie la ville d'Arles, jusqu'à ce qu'elle se creusât le lit qu'elle occupe derriere la montagne de Lamanon & de Senas. La Crau

Nous trouverions les mêmes traces de ce bouleversement aux environs du Rhône, si ce fleuve, en continuant de couler toujours à-peu-près au même endroit, n'eût enseveli sous les sables qu'il a charriés les cailloux qu'il rouloit alors, & qu'on trouveroit sûrement à une certaine profondeur.

Suivant cette hypothese, qui est plus que probable, la Crau aura formé un cap entre deux Golfes, l'un, qui alloit au moins jusqu'à Fonvieille, & jusqu'à la pointe la plus septentrionale de la Camargue, aura été comblé par les sables du Rhône, devenus beaucoup plus consi-

La Crau. dérables, depuis qu'il reçoit la Durance dans son lit : l'autre, qui étoit à l'orient de la Crau, & qui couvroit tout ce qui forme aujourd'hui le terrein de Saint-Chamas, de Calissane, de Rognac & de Marignane, se trouve à présent réduit à l'étang de Berre, & perd tous les jours une partie du terrein qu'il occupoit; car il est certain que le terroir d'Istres étoit autrefois sous les eaux de ce Golfe, & qu'il faisoit partie de l'étang de Berre ou du Martigues, il n'y a peut-être pas un grand nombre de siecles, puisque, dans ce banc énorme d'huîtres dont j'ai parlé ci-dessus, il y en a encore qui conservent leur nacre & leur couleur. La retraite des eaux du terroir de S. Chamas, situé à la pointe septentrionale de l'étang, est à-peu-près de la même date : les coquillages & le morceau de bois trouvé à 25 toises de profondeur dans la terre, annoncent que cette époque ne remonte pas à la plus haute antiquité.

Les atterrissements de ce Golfe ont été produits par les sables de l'Arc & de la Touloubre, qui ont forcé la mer d'abandonner son lit, & de rendre à l'agriculture un terrein qu'elle avoit cou-

vert sous ses eaux pendant plusieurs siecles. Ainsi, nous pouvons dire avec Ovide : La Crau.

Vidi factas ex æquore terras,
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

Enfin, ce qui prouve que la plaine de la Crau formoit réellement un cap, c'est que le terrein de Fonvieille & celui de S. Chamas, où nous disons qu'étoient les deux golfes, sont encore au-dessous du niveau de cette plaine, & que d'ailleurs on ne trouve dans la Crau ni sable de la mer, ni coquillage, preuve que la mer ne l'a point couverte.

On nous objectera sans doute qu'on voit de ces corps marins dans les terres qui sont au nord de la Crau, & beaucoup plus élevées qu'elle : nous en convenons ; mais la raison qu'on en pourroit donner dépend d'une autre théorie, qui nous écarteroit trop de notre sujet.

Au reste, si l'explication que nous venons de donner de l'origine de la Crau, est plus que probable, comme nous le pensons, elle est une preuve que la mer Méditerranée n'a pas toujours existé, & qu'elle ne date que du

La Crau. moment où un bouleverſement, dont il ſeroit difficile d'aſſigner la véritable cauſe, ouvrit aux eaux de l'Océan un paſſage au détroit de Gibraltar. Otez cette hypotheſe, qui, à la rigueur, n'en eſt plus une, il eſt impoſſible d'expliquer comment une riviere a pu charrier cette prodigieuſe quantité de cailloux, puiſqu'ils ſe ſeroient trouvés à ſon embouchure; & qu'il eſt auſſi contraire à l'expérience qu'aux principes de l'hydrodinamique, que des rivieres, en ſe déchargeant dans la mer au bout d'une plaine, entraînent des cailloux.

Après ce que nous venons de dire, il ne paroîtra plus ſurprenant que l'origine de la Crau ait tant exercé la ſagacité des anciens & des modernes. On ne pouvoit comprendre comment elle avoit pu ſe former. Eſchile, qui vivoit plus de cinq cents ans avant J. C., diſoit dans une de ſes tragédies, que Jupiter avoit fait pleuvoir des pierres pour fournir des armes à Hercule, lorſque ce Héros eut épuiſé tous ſes traits en combattant contre les Liguriens. Cette fable, pour le dire en paſſant, prouve qu'avant Eſchyle les Grecs connoiſſoient déjà la Crau, puiſque leur tradition y plaçoit le com-

bat d'Hercule. Ariſtote attribuoit ces cailloux à un tremblement de terre qui les avoit détachés de quelque montagne voiſine; Poſſidonius, au limon dépoſé par un lac; des Modernes prétendent qu'ils ont été roulés par la mer. Cette opinion ſuppoſe que la mer les a détachés du fond du baſſin, & qu'ils y avoient été portés anciennement par quelque fleuve. Ce ſera donc toujours à un fleuve qu'il en faudra rapporter l'origine; & cette idée rentre dans notre hypothèſe : mais eſt-il poſſible que la Méditerranée, qui n'a ni flux ni reflux, ait vomi de ſon ſein, par ſon mouvement ordinaire qui eſt très foible, & ſouvent preſqu'inſenſible, cette quantité immenſe de cailloux dans un ſeul endroit de la côte, ſans qu'il y ait aucune cauſe qui détermine le courant vers cet endroit plutôt que vers un autre? Comment d'ailleurs les y auroit-elle jettés ſans aucun mélange de coquillages, ſans aucun détriment de poiſſons? car on n'y en trouve d'aucune eſpece, comme nous l'avons déjà remarqué ci-deſſus. L'opinion des modernes ne ſert donc qu'à prouver combien il eſt difficile d'expliquer le phénomène, puiſque la cauſe a échappé à leur ſagacité. La Crau.

La Crau. La Crau, dans les endroits où l'on trouve la terre végétale, produit beaucoup; mais sa principale richesse consiste dans les herbes fines & savoureuses dont elle abonde. Les moutons qui s'en nourrissent en écartant les pierres, ont un degré de bonté qui les rend supérieurs à tous les autres. Les Romains connoissoient comme nous l'excellence de ces pâturages, suivant Strabon, qui ajoute que le vent du nord se fait quelquefois sentir avec la plus grande violence dans l'étendue de cette plaine. *On assure*, dit-il, *qu'il ébranle & qu'il entraîne les pierres; qu'il enleve les Voyageurs de dessus leurs voitures, & qu'il leur arrache les armes & les habits.* Nous n'avons pas été témoins de faits aussi extraordinaires; mais il est certain que la violence du nord & du mistral est extrême en certains endroits de la Crau.

Les variolites, dont j'ai parlé ci-dessus, ont un fond verd, tout moucheté de taches blanches, ovales ou arrondies, qui forment tout autant de petits corps isolés dans la pierre; & c'est par-là qu'elle se casse. Elle est ordinairement parsemée de petits filets de cuivre, dont la décomposition lui donne une couleur verdâtre:

cette pierre ressemble à certains égards à la serpentine des anciens.

Nous ignorons en quel temps ce pays, que la mer venoit d'abandonner, commença d'être habité; mais nous savons qu'avant la conquête de la Provence par les Romains, les *Anatilii* habitoient le long du Rhône, & qu'ils occupoient même la Camargue, où ils avoient *Anatilia* pour capitale; car *Anatilii* en Celtique signifie *habitants* d'une *île* ou d'une *terre fertile*. L'une & l'autre de ces dénominations conviennent à la Camargue. Les Anatilii.

Ils avoient pour voisins les *Avatici*, qui me paroissent avoir occupé toute la côte orientale du Diocese d'Arles, depuis ce que nous appellons *Istres* jusqu'à Marignane : l'étang de Berre s'appelloit *Mastramela*, comme vous le verrez plus bas. Les Avatici.

Quand Marius vint en Provence 104 ans avant J. C. pour y arrêter les Cimbres & les Teutons qui se disposoient à passer en Italie, il assit son camp auprès de l'endroit où est la ville d'Arles, qui n'existoit pas encore; cependant il y avoit des habitations éparses dans le pays : comme les vaisseaux de transport ne pouvoient remonter le fleuve à cause Fosses de Marius.

Fosses de Marius.

des sables accumulés à son embouchure, Marius fit creuser un canal de navigation large & profond, qui s'étendoit depuis le bras le plus oriental du Rhône, dont il recevoit les eaux, jusqu'à l'étang de Galejon, par lequel il communiquoit avec la plage de Foz.

Ce Général ayant repris le chemin de l'Italie, abandonna le canal aux Marseillois, qui firent construire vers son embouchure quelques édifices publics, & vraisemblabement un phare pour guider les vaisseaux. On apperçoit encore dans l'étang de Galejon, qui est guéable presque par-tout, des traces de ce canal; il étoit à dix milles au-dessus de l'embouchure du fleuve, à vingt au-dessous d'Arles, & en avoit environ douze dans sa longueur.

Ce canal, de quatre lieues de long, est un ouvrage considérable relativement au peu de séjour que l'armée fit en Provence; car il falloit qu'il eût une largeur & une profondeur convenables pour que deux vaisseaux de transport, ou du moins deux grosses barques y passassent de front. Je croirois volontiers que les Marseillois en donnerent l'idée à Marius: comme ils connoissoient parfaitement la

côte & tous les dangers de la navigation vers l'embouchure du Rhône, ils étoient plus en état que les Romains de diriger ces travaux. Il est surprenant, puisque ces obstacles subsistent encore, & qu'ils se sont multipliés, qu'on n'ait pas songé à ouvrir un canal semblable depuis l'étang de Berre jusqu'au Rhône au-dessous d'Arles. L'exécution n'en seroit ni difficile, ni extrêmement coûteuse, & il en résulteroit des avantages infinis pour le commerce & l'agriculture, puisqu'on pourroit dériver de ce canal de petits canaux d'arrosage.

Fosses de Marius.

Les Romains firent bâtir sur l'étang de Berre, dans le pays des *Avatici*, une ville appellée *Maritima*, entre l'embouchure de l'Arc & de la Durançole. On a trouvé en cet endroit des médailles, des statues de marbre ou de bois, de huit à neuf pouces, des restes de colonnes, de gros morceaux de pavé, soit des maisons, soit des rues; les décombres d'un réservoir dont le conduit étoit de plomb; & enfin tout ce qui peut donner l'idée d'une grande ville dont les Historiens ni les Géographes modernes n'ont eu aucune connoissance. Ces débris couvrent un espace immense, sont

Maritima.

Maritima. à peu de profondeur dans la terre, & arrêtent souvent le soc de la charrue. L'endroit où étoit *Maritima* s'appelle *Cap-d'œil*: l'ancienne voie militaire qui alloit d'Arles à Marseille, y passoit. C'est de *Maritima* dont Festus Aviennus a voulu parler dans le Vers suivant:

Oppidum Mastramelæ priscum paludis.

Etang de Berre. L'étang de Berre n'est pas la vingtieme partie de ce qu'il étoit anciennement; il fournit du poisson frais dans les bourgs & les villages qui l'environnent, & aux principales villes de la Provence. Il fournit aussi de quoi saler tous les ans jusqu'à quatre cents quintaux d'anguilles, sans compter celles qu'on mange fraîches: on y fait près de quarante quintaux de boutargue, (c'est le nom qu'on donne aux femelles des mulets, quand les œufs ont été bien nettoyés, salés, applatis sous un poids qu'on leur met dessus, & qu'ils ont été sechés au soleil.) Cette boutargue passe pour être délicate, & s'est vendue quelquefois fort cher.

Sur le bord de l'étang, du côté de la mer, est la petite ville du Martigues, qui ne remonte pas au-delà du treizieme

ſiecle. Elle doit ſon origine à quelques Pêcheurs qui abandonnerent S. Geniès pour ſe retirer dans l'île, lorſque les Pirates ravageoient les bourgs voiſins de la côté. L'île eſt un des trois bourgs dont la ville du Martigues eſt compoſée. Les deux autres, qui ſont Jonquieres au midi, & Ferrieres au nord, ſont bâties ſur des preſqu'îles; elles ne forment à elles trois qu'un ſeul & même corps de communauté depuis l'an 1581. Cette ville fut érigée en principauté en 1580 par Henri III, en faveur de Philippe-Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur, & de Marie de Luxembourg ſa femme, fille de Sébaſtien de Luxembourg, à qui la terre du Martigues appartenoit en vertu d'une ceſſion faite par Charles du Maine, héritier du Roi René. Françoiſe de Lorraine la porta enſuite en dot à Ceſar de Vendôme, qui la laiſſa à ſon fils Louis-Joſeph, dont la veuve la vendit au Maréchal de Villars, en faveur duquel Louis XIV confirma l'érection de la terre du Martigues en Principauté, par Lettres-Patentes du mois de Juillet 1715. Le titre & la ſeigneurie ont été acquis par M. le Marquis de Galifet. Le

Le Martigues.

Martigues est la patrie de Gerard Tum, fondateur de l'Ordre de Malthe.

S. Chamas. Au bord du même étang est le bourg de *S. Chamas* : tel qu'il est, il est moderne ; mais il paroît que du temps des Romains il y en avoit un dans le voisinage le long de la Touloubre, qui coule sous un pont appellé *Pont Surian* par les gens du pays, ou *Pont Flavian*.

Ce pont est bâti en plein ceintre entre deux rochers, de niveau avec le chemin qui va d'Arles à Aix, & qui est le même que l'ancienne voie *Aurelia*.

Le pont n'a qu'une seule arche de six toises de large ; il est long de onze, en y comprenant deux massifs fort épais, qu'on fit pour l'allonger. Aux deux côtés on bâtit deux arcs de 21 pieds 8 pouces, pour servir de couronnement à l'ouvrage, & non pour éterniser quelque victoire, comme on l'a faussement cru. Celui qui se présente du côté d'Aix a une frise dont les ornements occupent les deux tiers ; le reste est rempli par l'inscription suivante :

L. DONNIUS. C. FLAVOS. FLAMEN.
ROMAE. ET. AUGUSTI. TESTAMENTO.
FIEREI. JUSSIT. ARBITRATU. C. DONNEI.
VENAL. ET C. ATTEI RUFFI.

Vers les pilastres on voit des aigles, & la face intérieure de la frise est couverte d'ornements sans aucune inscription. L'autre arc est semblable à celui-là, excepté que l'inscription n'occupe que deux lignes dans la frise, la troisieme étant placée sur la grande face de l'Architrave, & commençant par un *G*. De ce côté les aigles tiennent une couronne de laurier. Il ne restoit qu'un lion accroupi sur un de ces arcs : les trois autres qui avoient été détruits par l'injure du temps, ont été remplacés de nos jours. S. Chamas.

Ces deux arcs sont d'ordre Corinthien ; les bases pourroient passer pour Attiques, si elles avoient un plinthe. M. le Marquis de Caumont, qui en envoya la description à l'Académie des Belles-Lettres en 1737, remarque 1°. que la frise & la corniche sont fort ornées, & que l'architrave ne l'est point ; 2°. que l'astragale des chapitaux est avec des *patenôtres*, ce qui ne se voit dans aucun monument antique ; 3°. que les pilastres ont sept canelures, qui se terminent en creux, par le tiers & par le haut ; ceux des côtés sont plus étroits, & le nombre des canelures y est réduit à cinq. Tous

S. Chamas. ces ouvrages paroissent avoir été faits avec soin, & sont bien appareillés.

Ce *Lucius Donnius*, qui ordonna par son testament, que le pont & les arcs fussent bâtis à ses dépens, sous la direction de *Caius Donnius Venalis*, & de *Caius Atteius-Ruffus*, étoit Prêtre d'Auguste & de Rome; deux divinités de nouvelle date, qui avoient un culte & des temples communs en plusieurs endroits de la Province. Ce respectable citoyen devoit être du pays, & fort riche: il n'y a que l'amour de la patrie & de la gloire, qui puisse engager un particulier à faire construire à ses dépens, des monuments de cette espece. Les pierres employées à la construction du *Pont Surian*, sont de la carriere de *Calissane*.

Lançon. De S. Chamas la Voie *Aurelia* conduisoit au terroir de Lançon, où elle se joignoit à l'autre voie romaine, qui venoit d'Aix, en passant par le terroir de Saint-Canat & de Pelissane. On a trouvé dans le terroir de Lançon trois pierres milliaires, sur une desquelles étoit un fragment d'inscription, qui nous apprend qu'en cet endroit, le chemin fut refait par les ordres & sous l'empire de Marc-Aurele.

La même voie paſſoit enſuite aux environs de *Sallon*, dans le pays des *Anatilii*, où un reſte d'inſcription nous apprend qu'on avoit élevé un monument en l'honneur d'un *Sevir Auguſtal*, c'eſt-à-dire d'un de ces ſix prêtres inſtitués par Tibere, pour avoir ſoin des cérémonies établies en l'honneur d'Auguſte, dont on fit l'apothéoſe après ſa mort. Ils étoient au nombre de vingt-un à Rome; mais dans les colonies & les municipes, ils n'étoient que ſix. Leur fonctions conſiſtoient à faire des ſacrifices, à préſider aux jeux, à avoir ſoin du temple & du culte établis en l'honneur des Empereurs, qu'on avoit mis au rang des Dieux. Sallon.

On peut voir à Sallon, dans l'Egliſe des Cordeliers, le tombeau du fameux Michel Noſtradamus, né à Saint-Remy, le 14 Décembre 1503, & mort à Sallon le 24 Juin 1565. Ses prophéties lui firent une réputation étonnante hors de la Provence, & ſur-tout hors de Sallon, où il éprouva des déſagréments qui lui firent cruellement ſentir que *nul n'eſt prophête dans ſon pays*; il en fut heureſement dédommagé par les marques de bonté qu'il reçut d'Henri II, & de Ca- Tombeau de Noſtradamus.

therine de Médicis, qui lui firent faire un voyage à Paris pour le voir.

Charles IX étant ensuite venu en Provence en 1564, voulut avoir le même plaisir, & lui fit présent de deux cents écus d'or: il lui donna le titre de son Médecin ordinaire, avec des appointements considérables : car, ce Prince étoit d'un caractere à devoir faire un cas tout particulier des Centuries de Nostradamus.

La Crau. En sortant du terroir de Sallon, pour aller du côté d'Arles, la voie *Aurelia* entroit dans la Crau, connue des anciens sous le nom de *Campus Lapideus*: j'en ai parlé ci-dessus.

Canal de Crapone. A l'extrémité de la Crau, est le canal de Crapone qui reçoit les eaux de la Durance, entre les rochers de Bergeret & du Barquot, il traverse les territoires d'environ dix Paroisses, & y répand la fertilité. Cet ouvrage utile fut achevé en 1558, par les soins d'Adam de Crapone, citoyen de Sallon, qui en avoit conçu le projet, & qui peut-être avoit l'idée de faire de ce canal, un canal de navigation entre la Durance & la mer. Il ne faudroit que le rendre plus large & plus profond.

d'Arles, on alloit auſſi à *Glanum Livii*, anciennement ſitué ſur le penchant d'un coteau, à plus d'un mille au Sud-Eſt de Saint-Remy. Cette ville fut vraiſemblablement détruite en 408, quand les Vandales ravagerent la Provence: les antiquités qu'on a trouvées à l'endroit dont je parle, ſont une preuve de ſa véritable poſition. S. Remy.

Les habitants de *Glanum*, quand leur ville eut été détruite, ſe diſperſerent dans la campagne voiſine, où leurs deſcendants bâtirent une eſpece de village. L'un d'eux, nommé Benoît, donna en 504 ſon bien à Saint-Remy, en reconnoiſſance de ce que ſa fille avoit été miraculeuſement guérie par ce S. Evêque; on nomma ces biens le patrimoine de Saint-Remy d'où eſt venu le nom de la ville.

On voit tout auprès de Saint-Remy un arc de triomphe, & un mauſolée. Tout reſſent dans ces deux monumens l'élégance & le bon goût du ſiecle d'Auguſte. L'arc de triomphe paroît avoir été érigé en l'honneur de *Nero Claudius Druſus*, qui vint au monde trois mois après que Livie ſa mere eut été cédée à Auguſte, l'an de Rome 716, étant alors Monumens.

S. Remy.

fort avancée dans sa grossesse. Drusus étoit par conséquent véritablement fils de Tibere Neron, fils adoptif d'Auguste, à qui Livie fut cédée par ce même Tibere Neron son mari, & frere de l'Empereur Tibere. Il étoit un des meilleurs généraux de son temps, & se signala plusieurs fois contre les Germains qui vouloient passer en deçà du Rhin. La mort le surprit près de ce fleuve le 11 Juillet de l'an 745 de Rome; il mourut d'une chûte de cheval, n'étant encore âgé que de trente ans. L'armée & tout l'Empire même firent éclater à sa mort les regrets les plus vifs, & le Sénat de Rome lui fit élever de superbes trophées, & un arc de triomphe dans la grande voie Appiene.

Histoire de Provence, t. 1, page 637, & suivant.

Les habitants de *Glanum Livii* avoient des raisons particulieres d'honorer sa mémoire, parceque *Drusus* étoit allié par sa mere *Livie* de M. *Livius Drusus Libo*, qui avoit été un bienfaiteur signalé de *Glanum*, ou qui peut être y avoit conduit une colonie, puisque cette ville avoit pris son nom.

Le mausolée est fort beau, & ne le cede point à l'arc de triomphe, pour la beauté de l'architecture, ni pour l'élégance

légance des ornemens. On peut en voir la deſcription dans l'Hiſtoire ; rien ne peut nous faire connoître l'état des perſonnes auxquelles il fut élevé. L'inſcription nous apprend ſeulement que *Sextus*, *Lucius* & *Marcus*, tous trois fils *de Caius Julius*, l'érigerent à leurs pere & mere, dont on voit encore les ſtatues. S. Remy. Ibid. p. 642.

Sex. L. M. Julii. C. F. parentibus ſueis.

On ne ſait pas ſi ces deux époux étoient nés à Rome ou à *Glanum* ; s'ils étoient attachés à la Province par quelque charge conſidérable : l'Hiſtoire ne nous apprend rien à cet égard de ce qui pourroit ſatisfaire notre curioſité : tout ce qu'on peut conjecturer, & cette conjecture ne nous conduit à aucune découverte, c'eſt que ce monument ayant été conſtruit en même temps, ou peu s'en faut, que l'arc triomphal, & étant placé tout auprès, il doit avoir quelque rapport avec lui ; c'eſt-à-dire, que ces deux monuments furent érigés à des perſonnes que les liens du ſang uniſſoient.

Outre les urnes, les inſtruments de ſacrifices, les médailles & les conſtruc-

S. Remy. tions Romaines qu'on a découvertes à *Glanum*, telles que des ponts, des temples & autres édifices, on y a trouvé une ſtatue de pierre dont Spon a donné le deſſin dans ſes Recherches d'antiquités ; & un bas-relief que M. le Comte de Caylus a fait graver avec quelques autres monuments de moindre importance, dans ſon ſeptieme tome, pl. LXXIV. Ce bas-relief repréſente 8 Soldats Romains qui marchent ſerrés, comme pour attaquer un poſte. S. Remi eſt du Dioceſe d'Avignon, & à quatre lieues ſud-eſt de cette ville. De *Glanum Livii* on alloit à *Ernaginum*, S. Gabriel. aujourd'hui *Saint-Gabriel*, Dioceſe d'Arles.

Il y avoit ſous l'Empire Romain un corps d'*Utriculaires*, c'eſt à-dire, un corps de Bateliers qui ſe ſervoient des véritables outres au lieu de barques, & c'eſt de-là qu'ils tirerent leur nom, pour ſe diſtinguer des autres Bateliers. Il y en avoit en Provence preſque dans toutes les villes ſituées près de la mer ou des rivieres Ces bateaux n'étoient ordinairement qu'un aſſemblage de deux ou de pluſieurs outres enflées ou remplies de paille, ſur leſquelles on aſſujettiſſoit des planches ou des perches pour en former

des eſpeces de radeaux : peut-être auſſi couſoit-on enſemble pluſieurs peaux, dont on faiſoit des barques ſemblables à celles des Canadiens. Il eſt probable que les Bateliers conſerverent leur ancien nom d'*Utriculaires*, même après qu'ils eurent ceſſé de ſe ſervir de ces ſortes de bateaux. Après *Ernaginum* venoit Arles, où les deux voies Romaines aboutiſſoient, quoique par une route différente. S. Remy.

Taraſco, Taraſcon, eſt placé par Strabon ſur le chemin de Niſme à Aix. L'étymologie de ſon nom qui eſt Grec, me fait croire que cette ville doit ſon origine à un comptoir que les Marſeillois y établirent, quand Pompée leur eut donné les deux bords du Rhône. Le grand nombre de marchandiſes qu'ils faiſoient remonter par le fleuve, leur rendoit cet établiſſement néceſſaire. Ce n'eſt ici qu'une conjecture; mais elle eſt fondée ſur ce que l'Hiſtoire nous apprend du commerce & de la politique de cet ancien peuple. Taraſcon.

Taraſcon vient d'un mot Grec qui ſignifie *troubler* & faire *peur*. Cette étymologie peut bien avoir donné naiſſance à la fable du dragon nommé *Taraſquo* Origine de la Taraſque.

Tarascon. dans le pays, & dont on a fait une représentation fort grossiere en bois. On promene cette machine par la ville le jour de l'Ascension & le jour de Sainte-Marthe qui, suivant la tradition du pays, délivra les habitants de la fureur de ce monstre. Gervais de Tilisbery a consacré cette fable dans son ouvrage ; on y lit, entr'autres contes, que de son temps le drac habitoit le Rhône, suivant l'opinion commune; qu'une femme de Beaucaire qui lavoit un jour du linge dans le fleuve, ayant laissé tomber son battoir, courut après pour le rattrapper; mais que s'étant trop éloignée du bord, le drac qui étoit couché dans l'eau, la tira à lui, & l'emporta dans son humide caverne, où elle nourrit le fils de cet Enchanteur. Elle y demeura sept ans, ajoute-t-il, au bout desquels elle revint à Beaucaire, où ses parents eurent de la peine à la reconnoître. Un jour qu'elle traversoit la place avant le lever de l'aurore, elle apperçut le drac qui venoit chercher sa proie, parcequ'il se nourrissoit de chair humaine : elle le reconnut, & lui demanda des nouvelles de sa femme & de son fils, ce qui surprit d'autant plus le drac, que, par sa

nature il étoit invisible ; mais la femme l'apperçut par un secret merveilleux, dont on peut voir le récit dans l'Auteur, qui l'expose avec une crédulité digne du siecle & du sujet.

Diocese de Marseille.

Marseille doit son origine à une colonie de Phocéens qui en jetterent les fondements 599 ans avant J. C. C'est la plus ancienne ville des Gaules, puisqu'on n'a aucune preuve qu'il en existât d'autres alors. La maniere dont elle fut fondée, tient de ce merveilleux dont les anciens aimoient tant à embellir les premiers siecles de l'Histoire.

Fondation de Marseille.

S'il faut en croire Justin, les Phocéens étant arrivés à l'endroit où est Marseille, envoyerent une députation au Roi de la contrée, nommé Nanus, pour lui demander la permission de s'y établir & de faire alliance avec lui. Le hasard voulut que ce Prince fût alors occupé du mariage de sa fille Gyptis. Comme c'étoit l'usage que les parents assemblassent pour cette cérémonie les jeunes gens d'une condition égale à la leur, & qu'ils acceptassent pour gendre celui à qui leur fille présenteroit une coupe remplie d'eau, les principaux du pays s'étoient rendus à la Cour, où ils attendoient que la Princesse

Marseille. déclarât son choix, quand Protis arriva avec les personnes de sa suite. Sa bonne mine, son habillement, ses manieres attirerent tous les regards ; Gyptis elle-même en fut frappée ; & sans faire attention aux inconvénients qu'il pouvoit y avoir à se décider pour un étranger, elle lui présenta la coupe, au grand étonnement de l'assemblée & de son pere sur-tout, qui, cependant, approuva son choix, parcequ'il étoit tout naturel que le chef d'un Peuple sauvage ne dédaignât pas d'avoir pour gendre le chef d'une colonie. Il céda aux Phocéens le terrein où ils bâtirent Marseille la premiere année de la quarante-cinquieme Olympiade, ce qui revient à l'an 599, avant J. C. comme je l'ai dit ci-dessus.

T. 1. p. 501. Leur tranquillité fut de courte durée. A peine Namus fut-il mort, qu'ils eurent à soutenir des guerres dont on peut voir les détails dans l'Histoire de Provence. Ils reçurent une nouvelle peuplade 57 ans après leur arrivée. La ville de Phocée étant alors tombée sous le joug des Perses, la plupart des habitants s'embarquerent avec leurs femmes & leurs enfants, & jetterent dans la mer une barre de fer ardente, jurant de ne retourner dans leur patrie

que quand cette barre ſurnageroit. Quelques-uns aborderent en Corſe, d'autres en Italie, pluſieurs relâcherent ſur les côtes de Provence & entrerent dans le port de Marſeille, où ils furent reçus au nombre des habitants. Marſeille.

Ces deux peuplades porterent avec elle les inſtruments des arts méchaniques alors connus, ceux de l'agriculture, & beaucoup de graines étrangeres, que le beſoin & l'habitude de s'en nourrir leur rendoient néceſſaires. Nous leur ſommes redevables auſſi de pluſieurs arbres que l'analogie de notre climat avec celui de l'Aſie mineure, leur fit regarder comme pouvant être heureuſement cultivés dans leurs nouvelles habitations; & ſuppoſé que la vigne & l'olivier ſauvages vinſſent ſpontanément dans nos contrées, ils furent les premiers à les rendre utiles par la culture. Il eſt cependant plus naturel de leur en attribuer les premiers plants.

Rien n'aſſura le bonheur & la durée de la République, comme ſes loix ſages que les anciens ont tant vantées. Elles étoient gravées ſur des tables & affichées dans les places publiques afin que perſonne ne les ignorât. Celle qui regardoit Ses loix.

Marseille. le ſuicide eſt une des plus remarquable par ſa ſingularité. Elle défendoit aux citoyens d'attenter à leur vie, & s'il s'en trouvoit qui fuſſent las de vivre, ils expoſoient aux Magiſtrats les raiſons qu'ils avoient d'abréger leurs jours. Si elles étoient approuvées, on leur donnoit du ſuc de ciguë que l'on tenoit tout préparé dans le lieu des aſſemblées publiques; car on s'imaginoit fauſſement qu'il y avoit des cas où l'homme pouvoit ſe défaire lui même. Cette opinion venoit ſans doute de ce qu'étant imbus du ſyſtême de la métempſycoſe, comme preſque tous les peuples de l'Aſie dont ils étoient originaires; ils ſe flattoient qu'en changeant à leur gré de maniere d'être, ils pourroient en trouver une qui les rendroit heureux.

Son commerce. Les Marſeillois eurent auſſi des loix pour le commerce : elles ſont perdues. Le commerce fut chez eux l'objet eſſentiel de leur politique, & la ſource de leur puiſſance; & le mobile ou la fin de leurs entrepriſes. Auſſi n'oublierent-ils rien pour l'aſſurer & l'étendre. Ils tournerent particuliérement leurs vues du côté de la navigation, & furent heureuſement ſecondés dans cet objet eſſentiel, par

deux de leurs citoyens, habiles astronomes & savans géographes.

Marseille.

Le premier est le fameux Pythéas, qui partit de Marseille environ 320 ans avant J. C. Il passa le détroit, &, remontant vers le nord, le long des côtes du Portugal, pour me servir des noms modernes; il continua de faire le tour de l'Espagne, cingla vers la Gascogne & la Bretagne, qu'il doubla pour entrer dans la Manche, & enfin, après avoir passé les îles de Schetland, il alla jetter l'ancre devant celle de Thule où les jours étoient de 24 heures; ce qui suppose une latitude de 66 degrés, 52 minutes. Cette île est l'Islande.

Voyez Histoire de Provence, t. 1. p. 511 à la note & p. 612 & suiv.

Tandis qu'il naviguoit dans les mers du nord, Eutimene son compatriote, faisoit voile vers le sud. Il parcourut les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au delà du Sénégal, cherchant peut-être à parvenir jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, que les Phéniciens avoient doublé plus de 600 ans avant J. C.

Si nous ne craignions d'être accusés de donner dans le paradoxe, nous dirions que Pythéas, de son côté, entreprit le voyage de la mer glaciale, parce qu'il soupçonnoit une communication

Ibid.

Marseille. avec la mer du sud. On pourroit fonder cette conjecture sur ce qu'il disoit dans sa relation, qu'on ne pouvoit pénétrer au-delà de l'Islande, ni par mer ni par terre.

Il paroît que son voyage & celui d'Euthymene furent exécutés aux dépens du public. Les lumieres que le Sénat de Marseille avoit tirées des navigations particulieres ou des découvertes des Carthaginois, peut-être aussi quelque projet soumis à ses vues par d'habiles navigateurs, l'engagerent à faire tenter en même-temps ces deux grandes entreprises dont l'effet étoit d'enrichir la république & ses colonies, qui, dans l'origine, n'étoient à proprement parler que des comptoirs.

Tome 1. p. 138 & suiv. On peut voir ce que nous en disons dans l'Histoire, où nous traitons assez au long de l'ancien commerce de Marseille, & de la maniere dont il se faisoit.

On y verra également ce qui regarde le siege entrepris par César, quarante-neuf ans avant J. C. C'est un des plus fameux de l'antiquité. La description que ce général en a laissée, prouve que la mer a englouti plusieurs rues de l'ancienne ville du côté du couchant, & que ce qui en reste ne fait gueres plus du tiers de ce

qu'elle est aujourd'hui. Le Cours, la Cannebiere & toute la Paroisse de S. Ferréol étoient en vignes ou en jardins, & la montagne de Notre-Dame de la Garde étoit couverte de Marseille.

Cette forêt sacrée
Formidable aux humains & du tems révérée.

qui inspiroit aux légions romaines une religieuse frayeur, & dont Lucain a fait une description si pompeuse.

Les Marseillois décernerent un culte particulier à Diane d'Ephese, qu'ils étoient allés consulter en partant de Phocée. Ils amenerent avec eux, par ordre de cette Déesse, une dame Ephésienne, pour régler le culte & les cérémonies. Elle étoit à la tête du collége des Prêtresses destinées au service du temple : ce collége étoit aggrégé à celui d'Ephese, autant qu'on en peut juger par une inscription, où il est dit, qu'*Ammion Ariston*, après avoir été Prêtresse à Marseille, étoit devenue Pontife à Ephese. Sa Religion. Page 29.

Le temple de Diane étoit près de l'endroit, où est l'Eglise de la Major. On peut regarder comme des restes de cet édifice, les six colonnes de granit qui sont dans l'Eglise.

Marseille. Le temple d'Apollon paroît avoir été à l'endroit où est bâtie l'Abbaye de S. Sauveur : il y a dans les caves un cippe sur lequel est une inscription grecque en l'honneur de *T. Porcius*, *fils de Proculus*, Directeur des droits établis sur les marchandises, qui passoient par la voie *Flaminia* & *Emilia*, & par celle qui traversoit la Ligurie. Il étoit aussi Directeur des droits d'entrée & de sortie, établis sur les vaisseaux.

Page 596.

Son amour pour les lettres. Rien ne fut plus brillant que la ville de Marseille, tant que dura son gouvernement Républicain. Elle fut l'*Athenes des Gaules*, suivant l'expression de Ciceron ; & la *Maîtresse* des études, suivant Pline. On y cultivoit avec succès la Géographie, la Médecine, les Mathématiques, l'Eloquence & la Poésie, puisqu'on y donna une édition d'Homere.

Des citoyens de Marseille s'étoient déjà rendus célebres par les connoissances astronomiques & par leurs voyages sur mer, long-tems avant que les Romains eussent une marine & des Astronomes : on ne connoissoit gueres dans tout l'Occident que quelques constellations, le mouvement diurne, & annuel du Soleil, & les phases de la Lune à-peu-près,

lorsque Pythéas écrivoit sur la différence des climats, sur la mesure de la terre & sur le mouvement des étoiles fixes, voisines du pole, dont il donna une description; sur l'obliquité de l'écliptique, & les révolutions des corps célestes. Marseille.

On peut juger des beaux arts par les médailles qui nous restent. Il y en a qui peuvent le disputer à tout ce que la Grece a de plus fini dans ce genre. Ce sont des chefs-d'œuvre de gravure & de dessin. Ces arts ne peuvent être perfectionnés qu'après que les autres ont fait des progrès sensibles. *Voyez* les médailles, à la fin du tome premier.

Cet état florissant finit avec le gouvernement Républicain, vers la fin du premier siecle. Marseille fut alors privée de ses propres loix; & perdit le droit d'élire ses Magistrats, étant soumise à un Préfet, que les Romains lui envoyoient tous les ans. C'étoit le sort le plus rigoureux auquel une ville pût être soumise. Nous ne savons pas comment elle mérita d'être ainsi traitée: mais il est certain que telle fut sa condition; c'est le seul exemple qu'il y ait d'une préfecture dans les Gaules. *Ibid.* p. 25 & 597. Son état dans le moyen âge.

Depuis cette époque, la décadence de

Marseille. Marseille alla toujours en augmentant. Elle fut même accélérée par les vicissitudes qu'éprouva le gouvernement Romain, sous cette foule d'Empereurs, qui occuperent le trône avec un mérite fort inégal.

Cette ville, après avoir passé successivement sous la domination des différens Peuples qui envahirent la Provence, dont elle partagea toujours le sort, devint un arriere-fief gouverné par des Vicomtes, qui n'eurent qu'une partie de la Seigneurie. L'un deux, de la maison de Baux, nommé Barral, rendit sa Cour brillante, dans le temps que les Troubadours faisoient revivre en Provence le goût des lettres & de la poésie. Ils y accouroient en foule, & y trouvoient tout ce que la magnificence, l'esprit, la politesse & la gaieté, pouvoient procurer d'agrémens dans ce siecle de la galanterie.

La premiere femme du Vicomte Barral étoit leur idole. Ils ne tarissoient point sur les éloges qu'ils donnoient à ses graces, & sur les plaintes qu'ils faisoient de son austere vertu; « je suis » bien aise, disoit en parlant d'elle le » Troubadour Folquet, qui fut ensuite » Abbé du Toronet; je suis bien aise

» de faire pleurer à mes yeux les maux » qu'ils m'ont attirés en regardant une » dame d'un mérite & d'un rang trop » élevés. Mais quelqu'élévée qu'elle soit, » je me soumets à sa miséricorde; car, » il n'est pas possible que Dieu qui a mis » tant de vertus en elle, y ait oublié » celle-là ». Aussi, pouvoit-on appliquer à cette Cour ce que disoit un Poète qui y avoit passé la plus grande partie de sa vie, *les récompenses & les bons exemples qu'on y trouve, sont des motifs pour réchauffer les vertus & ranimer les talens.* Voyez dans le tome 2, page 217, une aventure singuliere arrivée à cette Vicomtesse.

Marseille.

Ce qu'on vient de lire, se passoit à la fin du douzieme siecle. Depuis cette époque, la ville est considérablement agrandie. Elle est une des plus commerçantes de l'Europe, & des plus belles du royaume. Son terroir, naturellement stérile, abonde en toutes sortes de productions par les soins des cultivateurs, qui ont, pour ainsi dire, forcé la nature, & changé la qualité du sol à force d'engrais. Car l'influence du commerce est presqu'aussi grande sur les terres que sur le

Son état actuel.

Marseille. génie des Peuples. Il crée & féconde par-tout où son activité peut s'étendre.

Il faut pourtant avouer que ces campagnes si bien cultivées n'offrent point aux yeux des Voyageurs le même coup-d'œil que celles qui sont arrosées par la Loire, la Seine & la Saône. Il y a quelques prairies & quelques jardins sur les bords du Veaume : le reste est couvert de vignes, d'oliviers & de figuiers, qui sont, avec les amandiers, les arbres que l'on y cultive le plus. Si quelque chose doit frapper, c'est cette quantité de maisons de campagne, dont le nombre est d'environ cinq mille, & qui étant fort multipliées dans le voisinage de Marseille, font une sorte d'illusion au Voyageur, qui croit voir une ville. Elles coupent d'une maniere agréable la verdure dont la terre est couverte toute l'année; & quand on est sur quelque hauteur, à la *viste*, par exemple, d'où l'on peut découvrir tout à la fois, la mer, la ville & la campagne, on jouit d'un spectacle frappant, mais qui ne l'est guere plus que le coup-d'œil de la porte d'Aix à la porte de Rome; ce sont les deux extrémités d'une rue qui peut avoir un mille de

long ; mais il faut la voir un dimanche au soir au printemps, ou en été, quand elle est remplie de monde. Marseille.

Un autre coup d'œil bien intéressant, est celui du Port, en tems de paix, à cause de l'affluence de toutes les nations commerçantes. C'est un tableau raccourci de l'Europe par la variété des costumes, des mœurs & du langage. L'Auteur du Voyage de Languedoc & de Provence, n'a point exagéré, quand il a dit :

Telles jadis en Souveraines
Occupoient le trône des mers,
Carthage & Tyr, puissantes Reines
Du commerce de l'Univers.
Marseille leur digne rivale,
De toutes parts à chaque instant,
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez soir & matin,
Le Hollandois, le Levantin,
L'Anglois sortant de ces demeures
Où le Laboureur, l'Artisan
N'ont jamais vu pendant trois heures
Le Soleil pur quatre fois l'an....
Là, tout esprit qui veut s'instruire
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, République, Empire ;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

Marseille. Mais, pour savoir ce que c'est que le spectacle du Cours & du Port, il auroit fallu être à Marseille, lorsque Monsieur, frere du Roi, y vint, & qu'il animoit par sa présence la gaieté naturelle d'un Peuple, qui, dans les transports de sa joie, faisoit éclater son amour pour ses Souverains.

Parmi les établissements que les Marseillois doivent à la piété de leurs peres, le plus ancien, sans contredit, après S. Victor, est la Cathédrale, nommée la Major; mais je ne crois pas que l'Eglise, telle quelle est, remonte au-delà du treizieme siecle.

Curiosités. Outre les colonnes de granit, dont j'ai parlé ci-dessus, on peut encore remarquer dans cette Eglise, la colonne, & les pilastres de l'autel de S. Lazare, qui sont des fragments antiques.

Le Sauveur du monde, le baptême de Constantin, & le baptême de Clovis, trois tableaux précieux du fameux Puget, le premier sur-tout; ils sont dans la chapelle du S. Sacrement. Le Chapitre les envoyoit en present à M. le Régent; lorsqu'on apprit que ce Prince étoit mort, le Parlement de Provence, à la requi-

ſition de MM. les Echevins, ordonna qu'ils fuſſent remis à leur place. Marſeille.

A L'obſervance, le tableau de l'*Ecce Homo*, curieux, en ce qu'on prétend qu'il a été peint par René d'Anjou, Comte de Provence.

Au premier Monaſtere de la Viſitation, un S. François de Sales, en prieres; beau tableau de Puget.

Aux Dominicains, le martyre d'un Religieux de cet ordre, au premier autel à droite en entrant dans la nef, par Serres, Peintre Marſeillois. Cet Artiſte regardoit ce tableau comme ſon meilleur ouvrage.

A S. Ferréol, dans le chœur, les tableaux de MM. Natoire & Viens. Celui du fond eſt de M. Natoire.

A l'Hôtel-de-Ville, ſur la porte de la loge, l'écuſſon des armes du Roi, en marbre, beau morceau du fameux Puget, qui ne reçut que quinze cents francs pour cet ouvrage; & qui en avoit déboursé environ treize cents.

Dans la grande Salle, les deux tableaux qui repréſentent la peſte, de 1720, par Serres. Cette Salle mérite d'être vue, ainſi que la Salle conſulaire. Il y a ſur la

Marseille. porte de celle-ci l'apothéose de la ville, par de Faudran.

Sur le haut de la façade de l'Eglise de S. Martin, on voit une figure de S. Ambroise, exécutée en pierre par un artiste médiocre, d'après le beau S Ambroise fait en marbre, par Puget, dans l'Eglise de Carignan à Gênes.

A la Consigne, le fameux bas-relief de la peste de Milan, par Puget, morceau plein d'énergie & d'expression. L'autre bas-relief en marbre, qui représente un Enfant soulevant un rideau qui lui tombe sur la tête, n'est pas sans mérite : il est d'un Eleve de Puget.

On peut voir à la Jurisdiction des Prud'hommes, le Tableau qui représente la pêche de Louis XIII dans le Golfe de Marseille.

A S. Victor, l'Eglise inférieure, les colonnes de granit, les tombeaux antiques, le Cloître, bâti des débris d'anciens édifices, les inscriptions sépulchrales, les reliques. Il y avoit ci-devant le mausolée d'Urbain V, Religieux & Bienfaiteur de cette Abbaye ; on l'a fait démolir.

Voyez Histoire de Prov. t. 2, p. 14 & 15. Cette Abbaye, fondée vers l'an 408 est célébre par la réputation de Cassien, par l'austérité des anciens Cénobites, &

par le grand nombre de Prélats qu'elle a donnés à l'Eglise dans tous les temps. Elle fut sécularisée par une Bulle de Clément XII, datée du 27 Décembre 1739, & confirmée par Lettres-Patentes de 1751. Il fut alors réglé qu'on ne pourroit être reçu Chanoine sans avoir fait des preuves de noblesse. Marseille.

Les Chanoines portent, depuis l'an 1760, une Croix émaillée à huit pointes, au milieu de laquelle est, d'un côté, l'image de S. Victor à cheval, armé de toutes pieces, avec cette légende : *Divi Victoris Massiliensis*, & de l'autre, l'Eglise de S. Victor, avec ces mots : *monumentis & nobilitate insignis.*

Les Dames de S. Sauveur reconnoissent aussi Cassien pour fondateur ; d'où elles furent appellées *Cassianites.* Leur Monastere, bâti près de Saint-Victor, portoit le nom de S. Cyricius ou Ceris, quand il fut détruit par les Sarrasins. Les Religieuses furent ensuite transférées dans l'Eglise où elles sont encore.

Ceux qui voudront aller aux Chartreux hors de la ville, verront avec plaisir la façade de l'Eglise & quelques Tableaux, quoiqu'ils ne soient pas d'un grand prix.

Marseille. De-là, je conseillerois à un Peintre d'aller voir au Maître-Autel de l'Eglise de Château-Gombert, un Tableau de Puget, représentant la Vocation de S. Mathieu. C'est un des meilleurs ouvrages de cet Artiste; & l'on pourroit le citer parmi les plus précieux, si le coloris en étoit meilleur.

L'Eglise de Notre-Dame de la Garde est fameuse par la dévotion des Marins qui ont couvert en partie les murs, des marques de leur piété & de leur reconnoissance envers la Vierge. Cette Eglise fut fondée en 1218. On découvre de-là une grande étendue de mer, la ville & la campagne couverte de bastides, ce qui rend ce coup-d'œil très vivant.

Le Fort de Notre-Dame de la Garde n'est plus, comme du temps de Bachaumont & de Chapelle, une méchante masure prête à tomber *au premier vent*, ni un

Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Les réparations qu'on y a faites ont bien changé l'état de ce Fort.

Quant aux cérémonies religieuſes, celles de Marſeille n'ont rien qui leur ſoit particulier, excepté la Proceſſion de la Fête-Dieu, dont on a laiſſé affoiblir la majeſté, en permettant qu'un certain nombre de Bouchers y aſſiſtent habillés en Coureurs, conduiſant un bœuf couronné de fleurs, & couvert d'un tapis ſur lequel eſt un petit enfant de ſix à ſept ans. Il a pour tout habit une peau de mouton, & tient une banderole de la main gauche. C'eſt une repréſentation de S. Jean-Baptiſte. Marſeille.

On promene le bœuf & l'enfant dans toute la ville trois jours avant la Fête-Dieu, au ſon des tambourins & des galobets, au nombre d'une douzaine. Le galobet eſt une eſpece de flûte dont le ſon eſt fort aigu. Le même homme bat le tambourin avec une baguette, & joue en même temps du galobet.

Les manufactures d'Indienne, de porcelaine & de faïance, les fabriques de ſavon, & les raffineries de ſucre ſont encore des objets dignes de la curioſité des Voyageurs.

Le Tribunal des Prud'hommes eſt le ſeul dont je parlerai : n'ayant rien de commun avec les autres Tribunaux du

Marseille. Royaume, il mérite un article à part. Il remonte à une époque fort reculée. Un titre de l'an 1349 donne aux Prud'hommes la qualité de Consuls, & je croirois volontiers que leur jurisdiction est une émanation du Consulat maritime, dont l'institution remonte au temps des Empereurs Romains.

Ibid. T. 2. p. 225.

Ces Prud'hommes sont des Patrons pêcheurs, qui jugent sans appel de tous les faits concernant la pêche, depuis le cap de l'Aigle, près de la Ciotat, jusques au cap Couronne. Les Parties plaident elles-mêmes en Langue Provençale sans l'intervention de Procureurs ni d'Avocats. Quand le Demandeur veut faire assigner sa partie, il se présente devant le Juge, expose le fait, & met deux ou trois sols dans une boîte destinée à recevoir ces sortes de consignations. Alors les Prud'hommes font assigner le Défendeur par leur Huissier.

Ils jugent en manteau & petit chapeau de velours. Mais dans les cérémonies d'éclat, ils sont en corcet, ayant le haut de chausses & les souliers à l'antique, la fraise, le petit manteau & des pleureuses au lieu de manchettes; les cheveux ronds, une toque de velours noir, & une

une longue & large pertuisane sur l'épaule. Ils sont suivis d'une compagnie de Pêcheurs sous les armes. Marseille.

Il y a à Marseille deux Académies ; celle des Sciences & Belles-Lettres, fondée en 1726, & celle de Peinture & de Sculpture.

Histoire-Naturelle.

La ville a, au couchant, la mer, d'où s'élevent trois îles, à deux lieues du rivage ; au midi la montagne de Notre-Dame de la Garde, dont la plus grande hauteur au-dessus du port est de 82 toises ; & au levant la campagne qui forme une plaine d'environ cinq lieues de circonférence. Cette plaine est bornée au nord & au midi par deux chaînes de montagnes, qui se rapprochent à l'extrémité orientale du terroir, & forment un vallon fort agréable. La plus grande élévation de cette chaîne de montagnes qui regne au sud & au sud-est, est de 318 toises ; celle du nord ne s'éleve pas au-dessus de 345.

Toute cette plaine, dans laquelle on trouve facilement des coquillages fossiles, contient, à deux pieds de profondeur, une masse continue de petits cailloux, liés ensemble par un gluten d'une maniere indissoluble. C'est une espece

Histoire Naturelle.

de Poudingue semblable à celui qu'on voit au fond de la mer & sur ses bords. Cette identité feroit croire que la mer a autrefois couvert le terroir de Marseille.

Lorsque M. Galland, de l'Académie des Inscriptions, arriva dans cette ville; il alla voir Puget dans sa maison de campagne : il y trouva des colonnes d'un albâtre très précieux, & si transparent que, par le poli qu'il prenoit, on voyoit, à deux doigts d'épaisseur, l'agréable variété des couleurs. Puget dit qu'il étoit le seul qui connût la carriere, quoiqu'elle ne fût pas bien loin de Marseille. Il est fâcheux qu'il ait envié à ses concitoyens le secret d'une découverte aussi utile.

Le même M. Galland trouva de l'ambre jaune sur le bord de la mer dans un endroit où il n'y avoit point d'arbres ; il étoit tombé des fentes des rochers que les flots battent dans les gros temps. Peut-être le trouva-t-il du côté de l'Estaque : il y a du charbon de terre dans cette partie des montagnes, & derriere même; car je pense qu'on pourroit en trouver un filon du côté des *Pennes*. Ce village qui avoit été annexé à la Vicomté du Martigues, fut vendu par François de

Les Pennes.

Luxembourg à Charles de *Vento*, Viguier de Marseille, & érigé en Marquisat au mois d'Octobre 1678. Histoire Naturelle.

Il y a dans le terroir une brêche très agréable par la diversité des couleurs: elle prend un beau poli, quoiqu'elle soit difficile à travailler. La fontaine qu'on rencontre en venant de Marseille est remarquable par la difficulté de l'entreprise. Il a fallu percer une masse de pierre vive, de l'épaisseur de cinquante toises, & de plus de seize d'élévation. Les mineurs, qui travailloient en même temps au nord & au midi, en suivant la direction de la boussole, se rencontrerent sur la même ligne, à très peu de différence les uns des autres pour la hauteur.

La partie du Diocese, qui est au midi, vous offrira des objets d'un autre genre. Un Naturaliste pourra aller à Marseille-Veire, & s'arrêtera pour voir, à l'embouchure du Veaune, la belle maison de campagne de M. Borelli. Marseille-Veire n'a de curieux que la Baume de Rolland, longue d'environ deux cents pieds, & riche en stalactites d'un spath jaune & ondé. L'entrée en est étroite, & il faut marcher à quatre pattes l'espace de douze pieds, après quoi

Histoire-Naturelle.

on marche debout, & l'on arrive à une premiere caverne, où l'on voit déjà des ſtalactites : on continue ſa route à côté d'un précipice, & l'on deſcend enfin, en ſe traînant ſur le derriere, dans la grande caverne, où l'on voit des culs-de-lampe ſuſpendus à la voûte, & au-deſſus quelques colonnes de même matiere avec leſquelles ils ſe joindront, ſi on n'en arrête les progrès. On dit que Puget vouloit les enlever pour les employer à quelque ouvrage de l'art.

Caſſis.

A l'orient de cette montagne on rencontrera, ſur la côte, la petite ville de Caſſis, fameuſe, comme diſoient Bachaumont & Chapelle, par

Ce muſcat adorable
Qu'un ſoleil proche & favorable
Confit dans les brûlans rochers.

On pêche tout auprès de Caſſis, le corail, qui eſt une production marine, ſur la génération & la formation de laquelle nous ne ſommes pas encore parfaitement inſtruits. Nous ſavons que ce corps marin eſt l'ouvrage des animaux ; mais nous ignorons encore comment ils s'engendrent & ſe nourriſſent, & de

quelle maniere ſe forment les branches qui le compoſent.

On croit communément qu'elles proviennent d'un même polype qui en engendre d'autres par les côtés. Mais pour donner la raiſon pourquoi les rameaux en général vont en diminuant dans une certaine proportion, à meſure qu'ils s'éloignent de la baſe, il faut ſuppoſer que les polypes ſortent toujours plus minces à meſure qu'ils approchent de la ſommité de la plante; ſuppoſition gratuite, dont toutes ſortes de perſonnes ne s'accommoderont pas. Du Corail.

Il ſeroit peut-être plus ſimple de dire que le corail n'eſt qu'un tiſſu de tuyaux animés & membraneux, qui ſe ſoudiviſant en s'éloignant de la baſe, prennent différentes directions. En admettant cette hypotheſe, on voit que les premieres branches ſont plus groſſes que les autres, parcequ'il ſe détache un plus grand nombre de tuyaux; & en ſuivant cette ſubdiviſion, on explique naturellement la différence qui ſe trouve dans la ramification du corail.

Je dis que les tuyaux dont il eſt compoſé ſont membraneux; car ils impriment ſur la partie crétacée, qui les couvre

Du Corail. extérieurement, des sillons qui le dénotent. Ils pompent, par le moyen des petits corps blancs, qu'on apperçoit sur leur surface, les parties terreuses dont ils se remplissent, & qui forment, à proprement parler, la matiere coralline. Ces petits corps blancs, dont je parle, sont tout autant de trompes par lesquelles le polype prend sa nourriture. Voilà du moins ce qui me paroît de plus vraisemblable sur une matiere qui demande encore beaucoup d'expériences pour être bien connue.

Il est fait mention de Cassis dans les Itinéraires, sous le nom de *Carsicis*. On y a trouvé une inscription qui n'est autre chose qu'un vœu à la Déesse tutélaire du lieu.

TUTELAE CARCITANAE.

Tauroentum. Les Marseillois avoient fondé dans le Golfe, où est aujourd'hui la Ciotat, à l'orient, & à trois quarts de lieue de cette ville, une colonie, connue des anciens sous le nom de *Tauroentum* : on en voit encore quelques décombres dans le fond de la mer.

La Ciotat. La Ciotat est moderne : elle doit son origine à des Pêcheurs, comme presque

toutes les villes maritimes, & ses accroissements au Commerce, que sa situation avantageuse l'a mise à portée de faire. La Ciotat.

On voit, à trois quarts de lieue au nord de cette ville, le village de *Ceireste*, nommé dans l'Itinéraire d'Antonin pour désigner le port de *Tauroentum*, parceque cette ville étoit alors vraisemblablement détruite; & que les habitants s'étoient retirés à *Citharista*, dont la plupart vinrent ensuite habiter la Ciotat. Ceireste.

Bouche rapporte qu'à la fin du dernier siecle, il y avoit, dans le terroir de ce village, un olivier dont le tronc étoit creux, & si prodigieusement gros, qu'il pouvoit contenir vingt personnes. Le propriétaire y logeoit avec toute sa famille en été, & y avoit encore ménagé un petit coin pour son cheval. Si le fait est vrai, c'est un des plus singuliers qu'on puisse rapporter en ce genre.

Si, au lieu d'aller à Toulon par la Ciotat, on prend la grande route, qui est celle d'Aubagne & la plus commode, on entre, à une demi-lieue de Marseille, dans ce vallon dont j'ai parlé ci-dessus, & qui présente tout le long du Veaune,

le coup-d'œil agréable que peuvent offrir des prairies toujours vertes, des maisons de campagne bâties fort près les unes des autres, & des vignes qui s'élevent en amphithéatre sur les côteaux voisins. On ne rencontre dans ce vallon aucun objet d'histoire naturelle, qui mérite qu'on s'y arrête; nous remarquerons seulement, que se trouvant dans la direction du mistral, il est fort incommode pour les Voyageurs, lorsque ce vent souffle.

Aubagne. En suivant ce vallon, on arrive au terroir d'Aubagne. Un seul marbre découvert au quartier de la Crau parmi quelques autres restes d'antiquité, nous apprend qu'il y avoit en cet endroit une ville nommée *Lucretum*, & une autre tout auprès, nommée *Gargarium*, dont la position répondoit à celle de S. Jean de Garguier. Le gouvernement Romain avoit fait faire à ses dépens des bains à *Lucretum*, pour en laisser gratuitement l'usage aux habitants; mais un droit qu'on voulut ensuite établir, ayant excité les murmures du peuple, un affranchi, nommé *Zozime*, Membre du College des six Prêtres établis à Arles pour le culte d'Auguste, poursuivit la restitution

de ce privilege, soit auprès de l'Empereur Antonin Pie, soit auprès du Président de la Province; & non-seulement il l'obtint, mais encore il ne voulut pas être remboursé des sommes qu'il avoit dépensées (*). Ce fait est attesté par un marbre trouvé sur les lieux, & placé dans un mur au bas du grand escalier de l'Evêché de Marseille. La plus haute montagne qu'on voit près d'Aubagne, a 350 toises d'élévation au-dessus de la mer. On fait à Aubagne de l'excellente malvoisie : c'est un vin cuit fort délicat. Aubagne.

L'on passe ensuite près de *Gemenos*, qui est un village dans le terroir duquel il y avoit autrefois une Abbaye célebre de l'Ordre de Cîteaux, fondée en 1205, à côté d'un Couvent de Religieux du même Ordre, & supprimée dans le quinzieme siecle. Parmi les Religieuses, il y en avoit deux de la Maison de Baux, Huguette & Etiennette, qui, suivant un Troubadour contemporain, *étoient la gloire & le soutien des vertus &* Gemenos.

(*) Je croirois volontiers qu'Aubagne tire son nom de ces bains; c'est comme si l'on disoit *ad balnea*.

de l'honneur, & avoient fait les délices de la Cour & la joie de la Provence avant de prendre le voile.

Signe.

Enfin, on laisse à sa gauche le village de *Signe*, que je nomme pour détruire une erreur accréditée par nos anciens Historiens de Provence. Ils prétendent qu'il y avoit une Cour d'amour dans ce village & dans celui de Pierrefeu; & que cette Cour étoit une espece de Tribunal toujours subsistant pour décider les questions qui s'élevoient en matiere de galanterie. Il est certain qu'on n'en trouve aucune preuve, ni dans les anciens manuscrits, ni dans les vies des Troubadours. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Dames, les Chevaliers & les Troubadours même disputoient sérieusement sur les matieres de galanterie, qui faisoient le sujet ordinaire de leurs entretiens. Ils analysoient tous les sentiments du cœur, & proposoient quelquefois, en forme de défi, des questions qui demandoient beaucoup de raffinement. On appelloit *Cour d'amour*, les assemblées où on les décidoit, par allusion aux sujets qu'on y traitoit d'une maniere particuliere. Ces assemblées n'étoient pas différentes des autres par la qualité

La Cour d'amour.

des personnes qui les composoient; elles étoient seulement plus nombreuses & se tenoient avec plus d'appareil. Au reste, il n'y avoit en Provence aucun lieu spécialement destiné pour ces rendez-vous, où se trouvoient les Seigneurs, suivant l'expression de Peyre Vidal, avec des *Dames courtoises, sages, spirituelles, qui portoient des patenôtres & des parfums.* La Cour d'amour.

Le couronnement des montagnes qui forment les côteaux qu'on rencontre, a un aspect fort triste. Ce sont des rochers nuds & arides, qui, dans un beau jour d'été, brûlent le Voyageur par une forte réverbération, & le mettent en danger de périr dans un temps d'orage, lorsque les eaux qui coulent sur la pierre vive, s'accumulent dans des ravins, & forment en un instant des torrents, à qui rien ne résiste. C'est de là que viennent ces vallons profonds que vous trouvez sur la route de Marseille à Toulon, & dont le plus étonnant est celui des Vaux *d'Ollioules*, resserré entre des montagnes taillées à pic, absolument nues depuis leur base jusqu'au sommet, & parmi lesquelles il est très incommode de voyager en été dans le fort du jour. Histoire Naturelle. Vaux d'Ollioules.

Histoire-Naturelle.

Vous verrez dans ce vallon des pierres volcanisées. Elles ont été apportées par les eaux des environs d'*Evenos*, où l'on découvre un volcan éteint. On apperçoit d'autres volcans éteints également au *Broussan*, au *Revest*, & dans le terroir de *Mont-rieux*. Il y a dans ces endroits un minéral pyriteux, qui tient du cuivre & du fer, & qui donne aux pierres une couleur verdâtre ; dans quelques-unes il est crystallisé. Ce minéral est plus sensible sur la partie de la montagne d'Ollioules, où est la Maison de l'Oratoire : car on trouve au-dessus de cette Maison des traces sensibles de volcan : les pierres sont noirâtres, pleines de soufflures, ne font point effervescence avec l'eau-forte, & donnent quelques étincelles avec l'acier. On y apperçoit des points brillants, qui annoncent une vitrification, c'est le schorl. Beaucoup de ces pierres ressemblent à du machefer : les habitants d'Ollioules les ont employées dans tous les temps pour construire les murailles des jardins & des maisons ; & cependant, il n'y a peut-être pas plus de six ans que ces Volcans sont connus.

Les montagnes arides des Diocefes d'Aix & de Marfeille, & celles qui font au Nord-Oueft de Toulon, font toutes calcaires, & ont leur direction de l'Eft à l'Oueft. Elles contiennent prefque toutes du charbon de terre : on peut voir une defcription des mines de ce foffile, dans un Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Marfeille, par M. Bernard, affocié de la même Académie. Le charbon de terre eft une matiere fort importante dans un Pays où le bois eft rare, & où il en faudroit beaucoup pour les Fabriques de favon, les verreries, la filature des foies, la diftillation des eaux-de-vie, & les moulins à huile, fans compter tout ce qu'on peut employer dans les fours à chaux. D'ailleurs, comme il paroît que les cendres de ce charbon, mêlées avec la chaux vive, peuvent fournir un bon engrais, cette propriété doit les rendre précieufes & les faire rechercher en Provence, où les engrais font moins abondants que par tout ailleurs.

Obfervations fur les montagnes.

Voyez Hiftoire de Provence, t. 1, p. 208.

Une chofe remarquable dans les mines de charbon de terre, fituées dans les Diocefes d'Aix & de Marfeille, c'eft qu'au deffus de la derniere couche, &

Observations sur les montagnes.

immédiatement ſous le rocher qui couvre le filon, il y a beaucoup de moules & de vis fluviatiles de toutes grandeurs, & même des camites, tant à ſtries tranſverſales, qu'à ſtries longitudinales; mais dont les valves n'ont que trois à quatre lignes de longueur. Les coquilles, pour l'ordinaire, ont encore tout l'éclat de leur nacre; ce qui ſemble prouver que la formation de ces mines n'eſt point l'ouvrage de quelques milliers d'années.

Avant d'établir ſur la compoſition & la décompoſition des Êtres, des regles pour juger de l'ancienneté du monde, il faudroit connoître la maniere dont la nature agit; les cauſes & les circonſtances, qui, dans les différents temps, ont hâté ou ralenti la marche des Loix que le Créateur a impoſées à la matiere. Or, tout cela, juſqu'à préſent, a échappé à la ſagacité des Philoſophes, & l'on ne doit point ſe hâter d'établir des ſyſtêmes avant d'avoir un plus grand nombre de faits; car, ceux que nous avons ſont inſuffiſants, & quand on veut les rapprocher, on ſent, par les diſparates & même par les contradictions qui en réſultent, combien il en faut encore découvrir pour avoir tout l'enſemble, &

pour connoître parfaitement la théorie de la terre.

Observations sur les montagnes.

L'odeur du charbon des Diocèses d'Aix & de Marseille, est très désagréable : un Naturaliste l'a observé au sujet de celui de *Pepin*, près d'Aubagne ; ce charbon est très beau à l'œil, mais au feu il répand une odeur déplaisante, approchant de l'odeur que donne le courroie ou spalme, encore fraîchement fait. Je crois qu'on peut attribuer cette odeur à la décomposition des coquillages, dont nous avons parlé ci-dessus. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on n'en trouve aucun dans les mines du Diocese de Sisteron.

Je dois encore observer, en finissant cet article, que la partie supérieure des montagnes, au bas desquelles se trouve le charbon de terre, est tout à fait nue, quoique anciennement elle fût couverte de terre & d'arbres. Ce sont ces arbres qui, ayant été entraînés par les eaux pluviales, au bas des montagnes, ont fourni la premiere matiere du fossile. Aussi n'en trouve-t-on point sur les montagnes schisteuses de la Basse-Provence, où les arbres & la terre sont encore : ni dans celles de la partie la plus septentrionale, sur lesquelles les arbres

Histoire-Naturelle. ne croissent point, & qui ne produisent qu'un excellent pâturage, où l'on mene paître en été les troupeaux d'Arles.

La terre Calcaire ne regne que dans la partie Occidentale & Septentrionale du terrroir *d'Ollioules :* le reste, c'est-à-dire, la partie Orientale & Méridionale, celle sur-tout qui est la plus voisine de la mer, se trouve comprise dans la bande schisteuse.

Avant de quitter Ollioules, on peut voir des indices de marbre, d'un rouge sanguin, près de la porte qui conduit à *Toulon ;* & d'autres indices de marbre blanc, au-dessus de la maison de l'Oratoire.

Les jardins des environs commencent à donner une idée de la douceur du climat. On y trouve, quoique en moindre quantité, les mêmes richesses que dans les jardins d'Hyeres ; les Orangers & les Cédrats y croissent en plein-vent ; mais ils n'y sont pas aussi beaux. On lit dans l'Oryctologie d'Argenville qu'il y a une mine de cuivre & d'argent à *six Fours.*

Le terroir de *Toulon*, dans lequel on entre en sortant de celui d'Ollioules, n'est que Saffre au Nord, & au Nord

Oueſt de la ville. On appelle *ſaffre*, un amas de petites pierres liées enſemble par un gluten qui ſe durcit à l'air avec une facilité ſurprenante. Si on laiſſoit le terroir en friche pendant une vingtaine d'années, il formeroit une eſpece de poudingue auſſi dur que celui du bord de la mer, où il faut employer la mine pour le faire ſauter. J'ai vu une muraille de pierre ſeche, où l'on avoit mis indiſtinctement le ſaffre avec d'aſſez gros morceaux de pierre de taille & de grès: la pluie, ayant fait couler ſur celle-ci le gluten du ſaffre, avoit lié le tout enſemble, comme auroit pu faire le maſtic le plus fort. La Rocaille qu'on trouve à Marſeille ſous la terre végétale, & dont j'ai parlé plus haut, me paroît être de même nature que le ſaffre. Hiſtoire Naturelle.

Il n'eſt parlé de la ville de Toulon dans aucun monument, excepté dans l'Itinéraire maritime d'Antonin, vers le milieu du deuxieme ſiecle de l'Egliſe. Les Romains y avoient au commencement du cinquieme, une teinturerie qui donna vraiſemblablement lieu à l'agrandiſſement de la ville. Les eaux qui ſont excellentes pour la teinture, & la facilité d'avoir du kermes & du murex, Toulon.

déciderent les Empereurs Romains à établir cette manufacture.

Curiosités. L'Arsenal fait l'admiration des voyageurs, & il faut avouer que rien n'est plus capable d'exciter la curiosité que les travaux qui s'y font en temps de guerre sur-tout : les arts & métiers qui servent à l'approvisionnement d'une ville, ne sont rien en comparaison de ceux qui concourent à l'armement d'une flotte. On est étonné de voir tout ce qu'on a inventé pour perfectionner l'art de la guerre & de la navigation. Parmi les lieux qui composent l'Arsenal, on distingue la corderie, qui est un ouvrage digne de la réputation de M. de Vauban.

La caisse bâtie dans le port pour la construction & le radoub des vaisseaux, est encore un bel ouvrage. Elle a 300 pieds de long sur 100 de large & 34 de haut. Quand le vaisseau qu'on veut radouber y est entré, on ferme la porte par le moyen d'un bateau fait en cône tronqué, & chargé de tout ce qu'il y a de plus pesant pour le faire plonger. Il s'engrene parfaitement dans les rainures; & quand on a pris toutes les mesures convenables, pour que l'eau extérieure

n'entre point, on met à sec le dedans de la caisse par le moyen des pompes. La tranquillité de la mer, qui dans le port de Toulon, est exempte du flux & du reflux, a beaucoup facilité les moyens de donner à cet ouvrage la solidité dont il avoit besoin. Cependant la plus grande difficulté dans cette entreprise, étoit de déplacer un volume d'eau égal à la grandeur de la caisse, & de disposer les poids énormes dont elle étoit chargée, de maniere qu'elle plongeât sans perdre sa position horisontale. Toulon.

En passant sur le port, on s'arrêtera pour voir les deux suppôts qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville. Ce sont deux chefs-d'œuvre du célebre Puget. On dit que cet Artiste ayant à se plaindre de deux Consuls qui étoient alors à la tête de l'administration, exprima les traits de leur visage sur ces figures, avec tant de vérité, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & que ces deux Messieurs, après leur Consulat, n'oserent plus passer devant l'Hôtel-de-Ville. Ce trait d'humeur décele le caractere bourru de Puget; mais il n'appartient pas à tout le monde de se venger de la sorte.

Toulon.

Ce célebre Artiste occupoit une maison qui appartient à M. Granet : il peignit au plafond d'une chambre les trois Graces, qui sont d'une composition fort élégante ; on les y voit encore, ainsi qu'un Tableau où est représenté un Hercule qui file.

Le S. Felix, qui est dans l'Eglise des Capucins, & l'Annonciation dans celle des Dominicains, sont de lui.

Lorsque Bachaumont & Chapelle vinrent en Provence, le Chevalier Paul commandoit la Marine à Toulon. *Il est*, disoient-ils, *par sa charge, par son mérite & par sa dépense, le premier & le plus considérable de la ville.*

Le Chevalier Paul.

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer & le vent,
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Cet homme extraordinaire étoit fils d'une Lavandiere, qui s'étant embarquée à Marseille pour aller au Château d'If, lorsqu'elle étoit fort avancée dans sa grossesse, fut si agitée par une violente tempête, qu'elle accoucha dans le bateau au mois de Novembre 1597.

Paul s'éleva de l'état de simple Mousse

au grade de Chevalier de Justice, dans l'Ordre de Malthe, & de Vice-Amiral en France. Ce n'est pas ici le lieu de parler des belles actions qui lui méritèrent ces justes récompenses : il suffira de rappeller un trait qui intéressera plus encore que ses victoires. Un jour qu'il passoit sur le port de Marseille, accompagné des Officiers des Galeres & des principaux Gentilshommes de cette ville, il apperçut un Matelot de sa connoissance, qui, attiré comme les autres par le desir de le voir & d'être apperçu peut-être, n'osoit pourtant se montrer. Toulon.

Le Chevalier Paul, qui vit son embarras, s'approcha, & lui dit : « Pourquoi me fuyez-vous ? Croyez-vous que la fortune m'ait fait oublier mes anciens amis » ? Ensuite se tournant vers ceux qui l'accompagnoient : « Messieurs, leur dit-il, voilà un de mes anciens camarades : nous avons été Mousses sur le même vaisseau : la fortune m'a été favorable ; elle lui a été contraire, je ne l'en estime pas moins; souffrez que je m'entretienne un moment avec lui ». En disant ces mots, il le tire de la foule, & causant amicalement avec cet homme, il lui rappelle

Toulon.

les aventures de leur jeunesse, quand ils servoient ensemble. Lui ayant ensuite demandé des nouvelles de ses enfants & de ses affaires, il lui donna rendez-vous chez lui pour se mettre au fait de ses besoins, & finit par lui procurer un petit emploi qui le mit en état de vivre honnêtement avec sa famille.

Ce Militaire respectable mourut à Toulon le 18 Octobre 1667, ayant laissé par son testament tout son bien aux pauvres, & demandé d'être enterré parmi eux dans le cimetiere.

Histoire Naturelle.

La montagne qui est au nord de Toulon, est calcaire : elle contient, dans les crevasses, quelques filons d'un spath jaune & ondé ; & toute la masse n'est qu'une pierre dure, d'un grain très fin, dont on se sert pour les fortifications. Elle étoit, il y a environ 80 ans, couverte de vignobles jusqu'à mi-côte ; & dans la partie supérieure, il y avoit des melezes dont on a fait des poutres pour des maisons qui subsistent encore. Ce n'est à présent qu'un rocher aride depuis la base jusqu'au sommet. On y voit, à une certaine hauteur, les murailles qu'on avoit élevées pour soutenir la terre. Elles

n'ont point empêché que les eaux ne l'aient entraînée. Histoire-Naturelle.

Cette montagne est une des causes des chaleurs excessives qu'on éprouve à Toulon pendant l'été, soit parcequ'elle met la ville à l'abri du vent frais du nord, soit parcequ'elle donne une nouvelle force à la réverbération du soleil, occasionnée par le saffre dont le terroir est rempli.

On découvre, vers la hauteur de Sainte-Catherine, à 15 ou 20 pieds de profondeur dans la terre, une couche de marne incrustée de cames & de moules; dans le fond d'une caverne située du côté de la mer au pied de la montagne appellée la *Couelo Negro*, la pierre armeniene d'un bel azur, & près de l'*Eigoutier*, des indices d'une mine de plomb. Il y a des grains de ce minéral répandus sur des pierres, dont la couleur noire avoit d'abord fait soupçonner que cet endroit contenoit du charbon de terre.

Le côteau de la Malgue, si renommé par ses bons vins, & si remarquable aujourd'hui par le fort qu'on vient d'y bâtir, n'est qu'un schiste d'une couleur qui varie beaucoup.

Il y en a de couleur de plomb, de fer

Histoire-Naturelle.

rouillé, d'un gris blanchâtre, & d'un blanc fort vif. Ce schiste blanc, exposé au feu de porcelaine, n'acquiert que peu d'adhérence au fond du vase, sans perdre sa couleur, qui n'est que foiblement ternie. La couleur de plomb coule au même degré de chaleur, & acquiert une couleur martiale très foncée. On distingue à l'œil les parties métalliques mises en fusion. Je pense qu'à un plus grand feu le blanc fuseroit aussi. J'ai vu sur celui qui est couleur de fer rouillé, du bleu & du verd de montagne; ce qui annonce la présence du cuivre.

La datte ou pholade qu'on trouve dans la pierre, en plusieurs endroits de la rade, se trouve aussi au-dessous de la Malgue, dans des pierres calcaires, dont on a fait des jettées dans la mer, sur un terrein schisteux comme celui de la Malgue. Cette circonstance détruit ce que j'ai dit d'après M. de Réaumur, dans le tome 1er de l'Histoire de Provence, p. 383, que la pholade se creuse son trou dans la glaise, quand elle est jeune; qu'elle l'augmente à mesure qu'elle croît, & que pendant le temps qu'elle met à le creuser, la glaise se durcit & se change en banche. Il est certain au contraire que

ce

ce coquillage se creuse son sépulcre dans la pierre dure. Il faut donc qu'il soit rempli d'une humeur qui ait l'effet des acides ; car sans cela, comment pourroit-il, avec le seul secours de sa coquille, faire cette opération? Je sais bien que la superficie extérieure de la coquille, sur-tout vers la tête, ressemble à une lime, & que la pholade la fait mouvoir, par le moyen d'une partie charnue assez grosse, placée à un des bouts; mais ce jeu est trop foible pour creuser dans la pierre vive un trou qui n'est guere plus long que la coquille même.

Histoire Naturelle.

La chair de la Pholade est excellente, & répand dans l'obscurité, quand elle est fraîche, une lueur phosphorique, que Pline appelloit miraculeuse, & que M. de Réaumur a vérifiée; car il dit que les pholades luisent dans la bouche de ceux qui les mangent, dans les mains de ceux qui les touchent, & que les gouttes qui tombent de leur corps, soit à terre, soit sur les habits, soit sur d'autres matieres, sont luisantes.

On trouve dans le même terroir du kermès ou vermillon ; mais cet insecte est plus commun sur les collines qui bor-

Histoire-Naturelle. dent la mer depuis Toulon jusqu'à Saint-Tropèz. On le détache de l'arbre, avant que le soleil ait enlevé la rosée. Celui qui naît sur les chênes verds voisins de la mer, est plus gros & d'un rouge plus vif, que celui qu'on ramasse sur les arbrisseaux qui en sont éloignés.

Le *murex*, que les Anciens estimoient tant pour la teinture en pourpre, se trouve aussi dans la mer près de Toulon & ailleurs. Gassendi rapporte dans la vie de Peyresc, que ce Savant étant venu faire la pêche du corail à Toulon, y prit quantité de petits coquillages, parmi lesquels il trouva une espece de limaçon sans coquille, & qu'ayant voulu les faire dessécher au four pour les conserver, il s'apperçut que le limaçon étoit fondu en couleur de pourpre, & que tout ce qui l'environnoit étoit teint de la même couleur. Il conjectura que ce petit animal pouvoit bien être le véritable pourpre que les Anciens nommoient *murex*, & dont nous croyons qu'ils se servoient à la teinturerie de Toulon.

Le fameux Peyresc, que ses connoissances rendirent, pour ainsi dire, contemporain de tous les âges, & citoyen de tous les pays, prit naissance dans ce

Diocese. Il vint au monde le 1er Décembre 1580 dans le village de Beaugencier, où ses parents s'étoient retirés pour éviter la contagion qui désoloit la ville d'Aix. On lui trouva, après sa mort, dix mille lettres des plus fameux savants de l'Europe, qui le consultoient sur différentes matieres. Cette anecdote seule suffiroit pour prouver que la grande réputation qu'il s'étoit acquise, sans jamais avoir rien fait imprimer, étoit fondée sur des lumieres & des talents reconnus. Peyresc.

Hyeres. De Toulon à Hyeres, comme la qualité du terrein ne change point, vous n'aurez rien à remarquer que la beauté du vallon; & quand vous serez à Hyeres, les jardins & les plantes vous offriront un spectacle que vous ne trouverez dans aucun autre endroit de la Provence: car en hyver même, lorsque la nature est engourdie dans le reste de la France, elle est encore belle dans ces jardins, où, par une illusion dont on ne peut se défendre, on croit, en arrivant, avoir changé de saison & de climat: c'est l'endroit de la Provence qui plut davantage à Bachaumont & à Chapelle. Ils en ont consacré les agréments dans ces

Hyeres. Vers, qui ne sont pas les plus beaux qu'ils aient faits.

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France & si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers; qu'en mille endroits
On y voit sans rang & sans nombre,
Former des forêts & des bois.
Là! Jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre;
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toujours beaux, toujours verds,
Toujours fleuris en pleine terre.

Si Bachaumont & Chapelle étoient venus en Provence après l'hyver de 1709 & de 1768, ils auroient vu que le froid ne respecte pas toujours ces arbres. Il y a aussi quelques palmiers dans le même terroir, mais le fruit ne mûrit pas. On y avoit cultivé, dans le quinzieme siecle, des cannes de sucre, qui furent abandonnées, quand le commerce de l'Amérique & la modicité du produit eurent fait sentir l'inutilité de cette culture.

Le sucre transplanté en Europe.

Le sucre n'a été connu en Europe que sous le regne de l'Empereur Frédéric II, vers l'an 1230. Il fut apporté en Sicile par des Juifs, avec l'indigo, l'alchana & quelques autres plantes étrangeres. Frédéric

qui étoit alors Souverain de cette île, ainsi que du Royaume de Naples, sentit toute l'importance de cette découverte, & ordonna au Gouverneur de Palerme d'en prendre un soin particulier (*). Hyeres.

Il n'y a pas d'apparence que la ville d'Hyeres, en Latin *Areæ*, remonte au-delà du sixieme ou du septieme siecle; quelque ancien Auteur en auroit parlé. Je présume qu'elle fut bâtie, quand l'*Oblia* des Marseillois, située du côté du port de l'*Eoube*, eut été détruite par les Pirates ou par les Sarrasins. Ceux des habitants qui se sauverent, ne voulant point abandonner un pays si fertile,

(*) Significasti etiam nobis per Capitula ipsa, te concessisse pluribus de Judæis ipsis multas terras; in quibus debent seminare Alchanam, & indicum, & alia diversa semina quæ crescunt in Garbo, nec sunt in partibus Siciliæ adhuc visa crescere... Mandamus quòd des operam, quòd semina benè colentur & diligenter.... Et mittimus litteras nostras Ricardo Filangerio, ut inveniat duos homines, qui benè sciant facere zaccarum, ut illos mittat in panormum prò zaccaro faciendo. Tu verò facias etiam quod doceant alios, quod non possit deperire ars talis in panormo de Levi...

Arch. de la *Zecca*, à Naples, regist. de Fréder. p. 36.

Hyeres. où ils avoient leurs biens, se retirerent à une lieue de la mer sur une hauteur, où ils étoient moins exposés aux incursions des Pirates, & plus en état de se défendre par la situation du lieu. Cette ville fut donnée dans le onzieme siecle à un Cadet de la Maison de Marseille, de la branche des Seigneurs de Foz.

Nous présumons que ce sont eux qui fonderent à Saint-Pierre de la Mannarre, dans le territoire de cette ville, le Monastere des Bénédictins, dépendant de celui de Saint-Gervais de Foz. Le relâchement s'étant introduit dans ces deux Couvents, on fut obligé de les supprimer, & l'on donna celui de Saint-Pierre de la Mannarre, avec tous ses biens, à des Religieuses qu'on tira de Saint-Pons de Gemenos. Cette commission fut exécutée le 13 Mars 1220.

L'Abbaye de Saint-Pons étant aussi tombée dans le relâchement au quinzieme siecle, on transféra les Religieuses à la Mannarre : mais cē Monastere étoit trop exposé aux courses des Pirates, pour pouvoir subsister plus longtemps. Il fut détruit, & les Religieuses allerent habiter à Hyeres, dans celui qu'elles occupent encore.

Hyeres est la patrie du P. Massillon, le Prédicateur le plus éloquent de la France, si, pour obtenir le premier rang, il faut parer la raison des graces du style & du charme du sentiment. C'est par la réunion de ces qualités qu'on plaît & qu'on touche en même temps qu'on instruit ; & c'est par-là, sans doute, que Massillon arracha à Louis XIV, qui avoit déjà applaudi avec toute la France aux immortels discours de Bourdaloue, ces paroles remarquables : *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle ; j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi.* Après cet éloge délicat, qui honore également le Monarque & le Prédicateur, Massillon n'entendit peut-être rien qui le flattât davantage que ce mot d'une femme du peuple, qui se trouvant pressée par la foule en entrant à N. Dame, un jour que cet Orateur prêchoit, dit, avec un ton de vivacité : *Ce diable de Massillon, quand il prêche, remue tout Paris.* C'est que, parlant la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, dit l'Auteur de son éloge, tous les états couroient à ses Sermons. Massillon.

Massillon. Cependant, qui croiroit qu'il méconnut dans sa jeunesse ses talents pour l'éloquence ? Il avoit déjà 26 ans, quand il écrivit au Général de l'Oratoire, que son talent & son inclination l'éloignoient de la Chaire. N'est-ce point parcequ'un homme de génie voit de bonne heure le but, & qu'il ne connoît ses forces qu'après les avoir long-temps essayées ?

L'ancienne *Olbia*, que j'ai nommée plus haut, étoit une colonie fondée par les Marseillois sur le rivage, pour contenir les *Salyes* & les *Liguriens*, qui troubloient leur commerce. Nous pré-

Olbia. sumons qu'elle étoit au port de l'*Eoube*, mot visiblement dérivé d'*Olbia*, & vis-à-vis des îles Stoecades, que les Marseillois cultivoient, suivant Strabon, & où ils avoient mis une garnison pour en éloigner les Pirates. Il étoit tout naturel qu'ils bâtissent une ville sur le rivage voisin, pour en tirer, en cas de besoin, tous les secours nécessaires.

Les Marseillois appellerent ces îles, *Stoecades*, parcequ'elles sont à la suite l'une de l'autre. Il y avoit dans l'une, on ne sait pas laquelle, vers l'an 420, des Religieux, vraisemblablement envoyés par ceux des Lerins qui aimoient

ces sortes de solitudes. Leur Monastere fut détruit par les Sarrasins : ceux qui voulurent s'y établir dans le treizieme siecle, eurent le même sort; ils furent enlevés par des Pirates, & il n'y eut plus personne ensuite qui voulût courir les mêmes risques. Olbia.

L'air de Hyeres n'a pas, en été, toute la salubrité qu'on desireroit : ce défaut vient des eaux qui séjournent dans les terres basses, voisines de la mer. Si l'on eût achevé le canal, appellé *Ceinturon*, commencé en 1706, on auroit paré à cet inconvénient; parceque ce canal, étant destiné à conduire les eaux de la mer dans la plaine, auroit reçu celle des étangs & celle de Gapeau sur-tout, qui déborde plusieurs fois l'année. Les habitants auroient aussi eu l'avantage d'embarquer leurs denrées, & d'épargner des frais de voiture.

La partie orientale du Diocese de Marseille, & toute la partie méridionale de celui de Toulon, jusqu'au fleuve d'Argens même, étoient occupées par les *Commoni*, qui paroissent avoir été les mêmes que les *Cenomani*, dont parle Caton le Censeur. Ces peuples étoient du pays compris aujourd'hui dans le Les Commoni.

Les Commoni. Diocese du Mans. Ils se joignirent à l'armée de Bellovese, lorsque ce Général forma le projet d'aller s'emparer d'une partie de l'Italie, vers l'an 595 avant J.C. Mais quand ils furent arrivés en Provence, ils se détacherent de l'armée pour occuper cette étendue de côtes que nous leur assignons. Ils furent peut-être les premiers, après les Phocéens, qui vinrent se mêler avec les Provençaux; & il est assez singulier de voir, à-peu-près dans le même temps, deux peuples originaires de deux climats fort éloignés, donner à ces mêmes Provençaux, en se mêlant avec eux, des aïeux, les uns, dans l'extrémité des Gaules, & les autres dans l'Asie mineure, en attendant que les Visigoths, les Francs & les Bourguignons vinssent les attacher par les liens du sang aux peuples du nord, & les Sarrasins aux Arabes.

Les Bormani. Entre Hyeres & S. Tropez, en suivant la côte, on trouvoit les *Bormani*, dont parle Pline; ils paroissent avoir occupé les environs de Bormes. Tout ce Pays est intéressant pour un Naturaliste.

Les montagnes de Laverne, qui sont au Nord-Est de la ville d'Hyeres, ren-

ferment des objets d'Histoire-Naturelle d'un genre particulier; ces montagnes ont leur direction de l'Est à l'Ouest. Elles ne sont pas nues & arides comme celles de la Bande calcaire: la qualité du terrein, qui n'est point propre à la production des plantes annuelles, telles que le bled, n'a pas attiré l'attention des cultivateurs: d'ailleurs, les anciens habitants étant presque tous livrés à la pêche & à la navigation, ne s'occuperent point à les défricher; elles sont donc restées couvertes de terre & d'arbres. Ces arbres, ainsi que les plantes & les broussailles, forment par leurs racines, avec les couches argilleuses qui les couvrent, une espece de rezeau assez fort, qui, repoussant les eaux pluviales, & les tenant également distribuées par tout, est cause qu'elles s'écoulent en petits ruisseaux, ou qu'elles forment des torrens: celles qui restent à la surface sont bientôt dissipées par les vents ou par l'ardeur du soleil; il n'en pénetre donc que très peu dans l'intérieur de la montagne, dont l'organisation s'oppose à ce qu'il s'y forme de grands réservoirs: aussi, voyons nous qu'il n'en sort aucune source abondante qui dure toute l'an-

Histoire-Naturelle.

Histoire Naturelle. née; & en général, les eaux qui en viennent ſont mauvaiſes.

En allant *d'Hyeres* à Laverne, vous paſſez à *Collobrieres*, & vous trouvez près du village une mine de plomb très abondante. Si vous ſuivez le chemin de Pierrefeu, vous rencontrez de la pierre armeniene, des rochers de jaſpe brun; & à *Pierrefeu* un porphyre de couleur de lie de vin. Mais il faut aller voir la Chartreuſe de *Laverne*, ſituée dans un Pays intéreſſant pour un Naturaliſte. Le Monaſtere eſt bâti de trois ſortes de pierre qu'on tire des environs; la premiere eſt un ſchiſte compacte; la ſeconde, une pierre ollaire, dure, peu graſſe au toucher, entremêlée de petites parties d'asbeſte, & aſſez ſemblable extérieurement au plâtre gris. Elle eſt comme marbrée en gris & en noir; & n'eſt pas ſuſceptible de recevoir le poli. La troiſieme, eſt une ſerpentine talqueuſe, qu'on trouve ſur le chemin de *Cogolin*: elle eſt ſolide, opaque, d'un verd foncé, mouchetée de taches, tantôt verdâtres, tantôt noires, & prend un aſſez beau poli: elle ne fermente point avec les acides; mais elle eſt ſujette à ſe fendre dans les endroits où eſt le

talc. Quoiqu'elle durciſſe & blanchiſſe au feu, j'ai conſtamment obſervé qu'elle ſe dégrade & ſe carie à l'air dans les lieux voiſins de la mer, à S. *Tropez*, par exemple, où l'on s'en eſt ſervi pour les portes & les fenêtres. Cette carriere eſt à une demi-lieue de la montagne de la Magdelaine, où l'on découvre des traces d'un ancien volcan. Les pierres en ſont noires & pleines de ſouſflures.

Histoire-Naturelle.

On trouve encore, près de la Chartreuſe, de l'Asbeſte, du verre de Moſcovie qui ſe ſépare en lames flexibles extrêmement minces & tranſparentes; du liege foſſile, eſpece de pierre légere qui reſſemble à des oſſements en partie décompoſés. Expoſé au feu de porcelaine, il acquiert une couleur martiale & devient poreux; les parties filamenteuſes qui le compoſent, étant réfractaires par leur nature, réſiſtent, & les autres ſe diſſipent.

On voit au même endroit des bancs de talc blanc & de talc jaune ſéparé en petites lames. Celles de la premiere eſpece ſont graſſes au toucher, demi-tranſparentes & fort flexibles; les autres, quoique graſſes au toucher, ſont opaques & caſſantes. Au reſte, le mica

Histoire-Naturelle.

blanc eſt fort commun dans ces quartiers-là, & preſque par-tout mêlé avec un ſchiſte réfractaire; car, au feu de porcelaine, il n'a reçu qu'une légere fuſion, qui l'attachoit à peine au fond du vaſe. Comme le ſchiſte ſe décompoſe aiſément, le chemin qui va de *Gapeau* à *Cogolin*, eſt tout couvert de paillettes brillantes, mêlées avec un ſable fin. En ſuivant cette route, on laiſſe à droite *Bormettes*, où il y a une mine de plomb abandonnée. On en a tiré beaucoup de cryſtaux de roche, attachés au quartz où ils s'étoient formés.

Diocefe de Frejus.

La partie ſeptentrionale du Dioceſe de Toulon, n'a de remarquable que le terroir de Cuers & de Souliers, qui eſt très beau & très fertile. De-là nous irons reprendre la route à Brignolle; où nous l'avons laiſſée en parlant du Dioceſe d'Aix.

Du tems des Romains, il y avoit deux voies qui venoient ſe joindre au terroir de cette ville. L'une paſſoit à Cabaſſe, au Toronet & au Canet: l'autre avoit à-peu-près la même direction que le grand chemin qui conduit à Frejus.

Cabaſſe.

Ceux qui prenoient la premiere, trouvoient à deux lieues & demie de l'en-

droit où eſt Brignolle, un lieu nommé *Matavonium*, ſitué aux environs de Cabaſſe. On voit encore ſur une pierre de l'Egliſe, une inſcription touchant le vœu que les habitants firent pour la ſanté de l'Empereur Caligula : la voici plus exactement que nous ne l'avons rapportée dans l'Hiſtoire de Provence, tom. 1, page 37. Hiſtoire Naturelle.

PRO SALVTE. C. CAESARIS
GERMANICI. F. GERMANICI. AVGVSTI
PAGVS MATAV. N*umini* C*æſaris*. *V.S.*

L'épitaphe qui eſt derriere l'Egliſe, ne contient que les noms des perſonnes d'une ancienne famille.

Un Naturaliſte, qui ſe trouveroit à Cabaſſe, pourroit aller voir à un petit quart de lieue de ce village, du côté de Carces, une vallée fort étroite, formée par l'écartement de deux collines aſſez élevées. Celle qui eſt à droite, n'eſt qu'un roc taillé à pic depuis ſa baſe juſqu'au ſommet: on l'avoit autrefois rendue acceſſible juſqu'au milieu de ſa hauteur, & il offre encore des reſtes d'habitations, où l'on enfermoit, en temps de guerre, les effets le plus précieux. Il ſert à préſent de retraite à des oiſeaux de proie. Lieu pittoreſque.

Lieu pittoresque.

L'aigle, le duc, le faucon, y trouvent un asyle sûr : on les y voit planer presqu'en tout temps : leur cri sombre & lugubre, répété par les échos, augmente l'horreur de ce vallon.

Des fentes du rocher s'élevent de petits arbustes, qu'on chercheroit vainement ailleurs : on diroit que la nature, en leur ménageant ce dernier asyle, a songé à la conservation de l'espece ; car ces plantes, qu'on peut regarder comme primitives, & qui, autrefois, devoient être moins rares, se perpétuent à travers mille obstacles, qui semblent s'opposer à leur reproduction. Assises sur un plan presque vertical, n'ayant pour base que les interstices d'un roc, ne végétant qu'à la faveur de l'atmosphere, elles ne franchissent point les bornes de ce rocher, pour aller se confondre avec d'autres plantes, malgré la chûte de leurs graines, qui doivent être entraînées loin de leur domicile.

La face de ce roc, exposée au midi, leur fournit un abri qui les garantit du froid qu'on éprouve aux environs : elles sont en fleur vers la fin de Février : on y voit une juliene plus belle que celle de nos jardins ; une guimauve, que l'Eicluse,

Botaniſte du ſeizieme ſiecle, avoit découverte au Royaume de Valence en Eſpagne, & qui eſt connue ſous le nom d'*Altheafrutex ;* la Jacobée maritime, le Tithymale épineux ; une *Helyantheum* à feuille de coris, & une petite luzerne dont les gouſſes contournées reſſemblent à une petite couronne. Tous ces différens objets, réunis en cet endroit, le rendent digne de la curioſité d'un Naturaliſte. La riviere qui paſſe dans ce vallon eſt abondante en truites excellentes. Lieu pittoreſque.

La grotte de Villecroſe, près de *Lorgues*, mérite auſſi quelque attention. Elle eſt ſituée au haut d'une colline où l'on n'aborde que difficilement. L'entrée en eſt étroite, mais le dedans en eſt vaſte & ſpacieux. Il y a une vingtaine de colonnes de différentes figures, formées par le dépôt de l'eau, qui ſuinte à travers le rocher. Les unes pendent du haut de la voûte juſqu'à terre ; les autres en deſcendent, mais ne touchent pas le ſol : elles en ſont plus ou moins éloignées de quelques pieds. Ces ſtalactites ſont brunes, & dans quelques endroits noirâtres, apparemment à cauſe du ſable que les eaux entraînent. La grotte ren- Villecroſe.

ferme une très belle source : la terre rouge & martiale qui s'y trouve est propre à colorer les ouvrages des Potiers. Le marbre du terroir de Lorgues prend un assez beau poli.

De Cabasse pour aller au *Canet*, on passe devant l'Abbaye du *Toronet*, qui fut fondée en 1130 à Floregia, Paroisse de Tourtour, où l'on voit encore les ruines du Monastere : elle fut transférée au Toronet cinquante ans après.

Abbaye du Toronet.

Cette Abbaye avoit pour Abbé en 1197 un homme qui s'étoit rendu fameux dans le monde par ses poésies, & qui le fut ensuite sur le Trône épiscopal par son fanatisme. Il s'appelloit *Folquet :* il étoit fils d'un Marchand de Gênes, nommé *Amphoux*, homme fort riche ; mais Folquet préférant la gloire de la poésie aux avantages du commerce, se fit Troubadour ; & en cette qualité il fut très bien reçu en différentes Cours. Celle de Marseille, qui étoit une des plus brillantes, fut le théâtre ordinaire de sa galanterie. Il adressa ses chansons & ses vœux à la femme du Vicomte, qui les reçut toujours avec indifférence, quoique le Troubadour desirât qu'elle accordât *amour & merci*, puisqu'elle accordoit en

Le Troubadour Folquet.

sa personne, disoit-il, des choses beaucoup plus opposées entr'elles, qui étoient *la blancheur & l'incarnat de son teint.*

Abbaye du Toronnet.

Folquet finit par se faire chasser de la Cour de Marseille, & se retira à celle de Montpellier, où il fut très bien reçu ; mais ayant perdu ses protecteurs, il fut si touché de ces pertes, qu'il se livra à la dévotion : il détermina sa femme à se faire Religieuse dans l'Abbaye de la *Celle*, & prit lui-même l'habit de Religieux avec ses deux fils dans l'Abbaye du Toronet, & devint Evêque de Toulouse en 1205.

Le Canet.

Le *Canet* où l'on arrive ensuite, répond à la position de l'ancien *Forum Voconii.* Un monument dédié à la justice & à la clémence de Caligula, est le seul qu'on y ait trouvé. Il fut vraisemblablement érigé la premiere année de son empire ; car l'année d'après, cet Empereur ne démentit que trop les espérances qu'on avoit conçues de lui.

Cette espece d'apotheose qu'on faisoit des Empereurs, étoit passée en usage depuis que le Sénat de Rome, délivré de la crainte & de l'horreur des proscriptions, avoit fait placer dans un temple érigé exprès, la statue de la clémence

Le Canet. avec celle de César, à qui elle donnoit la main. Les Provinces, qui outrent presque toujours les usages, les ridicules & les vices de la Capitale, en les imitant, décernerent les mêmes honneurs aux Successeurs de César. C'étoit encore beaucoup qu'elles se bornassent à faire l'apothéose des vertus qu'elles croyoient voir en eux. C'étoit corriger tout ce que la flatterie a de déshonorant & de bas.

Antoine & Lepidus en cet endroit. Le Canet est fameux dans l'Histoire du Triumvirat; car ce fut dans la plaine qui est au bas & au levant de ce village, que les armées d'Antoine & de Lepidus se réunirent. Celui-ci étoit Gouverneur de la Province, & commandoit un armée sur les bords du Rhône, quand il apprit que son rival s'avançoit du côté du Var. Il marcha contre lui à grandes journées, & alla mettre son camp au-delà de *Forum Voconii* sur la rive droite du fleuve d'Argens, tandis qu'Antoine étoit campé sur l'autre bord. La maniere dont ce Général s'y prit pour débaucher les troupes de Lepidus, & le forcer de se réunir à lui, afin de détruire le parti d'Auguste, est un trait de l'histoire qui nous écarteroit de notre sujet, si nous voulions en rapporter les circonstances.

Ceux qui iront à Cotignac pourront aller voir à Notre-Dame de Graces, Eglise desservie par les Prêtres de l'Oratoire, un Tableau remarquable par un événement qui mérite d'être rapporté. Notre Dame de Graces.

Il y avoit déjà vingt-trois ans que Louis XIII étoit marié, sans avoir la consolation d'être pere, lorsque le Frere Fiacre, Augustin déchaussé, demeurant à Paris, se mit en prieres pour demander à Dieu la fécondité de la Reine. La Sainte Vierge, dit son Historien, apparut à ce Religieux le 3 Novembre 1637, & l'assura que ses prieres étoient exaucées; mais elle ordonna que la Reine lui fît trois neuvaines, dont l'une à N. D. de Graces; & pour preuve que ce n'étoit point une illusion, elle se montra à lui, ajoute l'Auteur de sa vie, telle qu'elle est représentée dans le Tableau dont je viens de parler. Vœu remarquable.

Le Roi & la Reine ayant appris de la bouche même de ce Religieux tout ce qui s'étoit passé, l'envoyerent en Provence pour vérifier si la Ste Vierge étoit réellement peinte dans ce Tableau telle qu'il croyoit l'avoir vue dans son extase: si la chose se trouvoit conforme à son recit, ils le chargerent de faire une neu-

Vœu d'Anne d'Autriche.

vaine à Notre-Dame de Graces, afin d'obtenir du Ciel le fils qu'on leur promettoit.

Les PP. de l'Oratoire conservent la lettre que le Roi leur écrivit à ce sujet. Le Frere Fiacre reconnut que la vision ne l'avoit point trompé, & remplit sa mission.

La Reine étant accouchée de Louis XIV, le 5 Septembre 1638, n'eut rien de plus pressé que de consacrer sa reconnoissance envers la Vierge. Elle fit porter à N. D. de Graces par le même Religieux, un Tableau qu'on y voit encore, & sur lequel le jeune Prince est représenté aux pieds de la Mere du Sauveur. Elle fonda ensuite six Messes pour être dites à perpétuité dans cette Eglise; & enfin elle y vint elle-même avec ses deux fils pour faire ses actions de grace, en 1660, lorsque Louis XIV alloit épouser l'Infante Marie-Thérese. Ce Prince fit présent à la Vierge de son cordon bleu que l'on conserve soigneusement, & lui envoya ensuite son contrat de mariage & le traité des Pyrénées, magnifiquement reliés en un volume. On peut les voir dans la Bibliotheque de Notre-Dame de Graces. On lit dans

l'Eglise sur une pierre de marbre noir, à côté de l'Autel, l'inscription que voici : Vœu d'Anne d'Autriche.

Louis XIV, Roi de France & de Navarre,
donné à son peuple par les vœux
qu'Anne d'Autriche, Reine de France, sa mere,
a faits dans cette Eglise,
a voulu que cette pierre fût ici posée
pour servir de monument à la postérité,
& de sa reconnoissance,
& des messes que sa libéralité y a fondées
pour l'ame de sa dite mere.
Le XXIII Avril MVCLXVII.

La petite ville de Cotignac dépendoit d'une Maison de ce nom, qui s'éteignit vers la fin du treizieme siecle. Il ne resta qu'une fille, qui épousa Raimbaud de Simiane, Seigneur d'Apt, auquel elle porta en dot la terre de Cotignac & celle de Carces : mais n'ayant point eu d'enfants de ce mariage, elle donna ces deux fiefs à Fouques de Pontevès, dont les Descendants les ont possédés longtemps.

L'autre route, qui alloit de Brignolle à Fréjus, n'offre rien de bien intéressant. Il paroît, par un milliaire qu'on trouva à l'extrémité du terroir de Brignolle,

que le chemin fut réparé ſous l'empire de *Probus*, ce Prince étant pour lors dans la troiſieme ou quatrieme année de ſa Puiſſance Tribunitienne ; ce qui revient à l'an 279 ou 280.

Hiſtoire-Naturelle.

Tout ce pays n'offre rien de curieux. Pour quelques endroits que le ſite & la culture rendent agréables, vous en trouvez beaucoup d'autres dont l'aſpect eſt fort triſte. Si vous aimez l'Hiſtoire naturelle, les collines de Vidauban vous offriront un porphyre de gris de lin fort joli, dans lequel vous diſtinguerez du feld-ſpath opaque blanc; vous y en verrez de jaune, & ce porphyre contient des cryſtaux tranſparents. La même qualité de pierre regne juſqu'au *Muy*. Si de-là vous alliez à *Roquebrune*, vous en verriez une montagne. La pierre en certains endroits eſt fort dure ; dans d'autres elle l'eſt beaucoup moins. J'en ai expoſé de cette derniere qualité à un feu de porcelaine modéré ; elle a bouilli dans le vaſe, & la ſuperficie eſt devenue poreuſe. Les ſeules parties blanches, celles qu'on apperçoit comme des points à l'extérieur, ont coulé comme le verre, parcequ'elles ſont de la même nature. Je ſuis perſuadé

ſuadé que ce porphyre pouſſé à un plus grand feu deviendroit tout poreux. Hiſtoire Naturelle.

Du Muy à Fréjus, il n'y a rien qui doive vous arrêter; car la riviere d'Argens n'a de remarquable que la limpidité de ſes eaux & leur mavaiſe qualité: je dis mauvaiſe, en ce qu'elles ne ſont pas bonnes à boire. Mais puiſque nous en ſommes à parler de l'Hiſtoire naturelle, je ſuis bien aiſe de faire connoître tout ce que ce Dioceſe renferme dans ſa partie méridionale, avant de parler de Fréjus. Ceci ſervira de ſuite à ce que j'en ai dit en parcourant le Dioceſe de Toulon.

Le terroir de Roquebrune contient une mine de plomb, appellée *Plumbago*. On croit même qu'aux environs il y en a une d'étain: ce village confine avec le *Reveſte*, où il y a beaucoup d'agathes blanches, & avec la *Garde-Frainet* où l'on découvre une mine de cuivre & une de fer. Tous ces villages ſont dans les montagnes des Maures, qui contiennent des mines d'orpiment, d'alun & de ſoufre. Les amandiers fleuriſſent ſur ces montagnes 15 jours plutôt, & la neige fond auſſi beaucoup plutôt que dans les terres calcaires du voiſinage, qui ſont pourtant

Histoire-Naturelle.

beaucoup moins élevées. Je crois que cette différence vient de ce que ces montagnes ſchiſteuſes ne permettant point à l'eau de pénétrer à une certaine profondeur, à cauſe de leur organiſation, elles ſont privées de ces réſervoirs ſouterrains, qui, dans les pays calcaires, entretiennent plus long-temps une humidité & une fraîcheur qui pénétrent juſques à la ſurface. Peut-être auſſi faut-il attribuer ce petit phénomène à une chaleur interne, occaſionnée dans ces montagnes par la fermentation des matieres métalliques qui s'y trouvent repandues.

Ces montagnes furent appellées *les Maures*, à cauſe du long ſéjour que les Sarraſins y firent dans le neuvieme & dixieme ſiecles. Leur quartier principal étoit au Fraxinet, ſitué ſur une montagne de difficile abord, vis-à-vis de Saint-Tropèz, au nord de cette ville. On peut voir dans l'Hiſtoire de quelle maniere ils s'en emparerent, & comment ils en furent chaſſés par Guillaume I, Comte de Provence. On voit encore en cet endroit un foſſé large & profond & une grande citerne; l'un & l'autre taillés dans le roc.

T. 2, page 145, 164 & 170.

Au midi de ce fort, étoit *Heraclea Caccabaria*, bâtie à l'endroit même où est *Saint-Tropèz*, ou du moins tout auprès, à l'entrée du golfe nommé anciennement *Sinus Sanbracitanus*. On croit que le nom d'*Heraclea* venoit d'un temple dédié à Hercule, dont les Prêtres, à l'exemple de la Prêtresse de Delphe, rendoient les oracles sur un trépied. Il y avoit anciennement au même endroit une ville que les Sarrasins détruisirent. On y a trouvé des tombeaux payens & d'autres vestiges d'antiquité. S. Tropez.

Il n'a fallu rien moins que la protection constante du Gouvernement pour repeupler ce pays : la crainte des Pirates le faisoit abandonner, quoique les Comtes de Provence eussent pris la précaution d'y faire bâtir une tour, & d'y entretenir une garnison pour la sûreté de la côte. Ils accorderent même de grands priviléges à ceux qui viendroient l'habiter. Mais ces avantages ne toucherent que foiblement les gens du pays. Soixante familles de la riviere de Gênes, conduites par Raphaël de Gareffio, s'offrirent d'habiter cette terre, d'y bâtir une ville, & de la garder à leurs frais & dépens, à condition qu'elles seroient exemptes à perpé-

S. Tropez. tuité, ainsi que celles qui viendroient s'y établir ensuite, de toutes tailles, impositions & subsides, tant ordinaires qu'extraordinaires. Le traité fut passé par Jean de Cossa, Baron de Grimaud, Grand-Sénéchal de Provence, le 15 Octobre 1470. Jean étoit originaire d'Ischia, près de Naples.

Il y a au-dessus de Saint-Tropèz, devant la Chapelle de Sainte-Anne, bâtie en 1629, un hangar sous lequel on a exposé, il y a peut-être quatre-vingts ans, une mâchoire de poisson, longue de douze à treize pieds, & large de six à la racine. Le crâne en dedans a près de trois pieds dans sa plus grande profondeur; l'ouverture de l'évan est ovale, & son plus grand diametre est d'environ 15 pouces.

On pêche dans les mers de S. Tropèz des pinnes marines, des nautiles papyracées, des torpilles & des coraux, sans compter les poissons qui sont les mêmes que dans les autres endroits de la côte.

Heraclea Caccabaria étoit comprise dans le territoire d'un peuple connu sous Ramatuelle. le nom de *Camatullici*, dont le chef-lieu étoit vraisemblablement à *Ramatuelle*. Ce village est près de *Cogolin*, dont les

maisons sont bâties avec des pierres tirées d'un volcan que j'ai vu à *Faucon*.

Athénopolis.

Après avoir quitté *Heraclea Caccabaria*, si l'on suivoit la côte, on trouvoit une colonie grecque nommée *Athenopolis*, bâtie au fond de l'anse d'Agaï. Nous croyons qu'elle fut fondée, ainsi qu'*Olbia*, 120 ans avant J. C., lorsque C. Sextius eut chassé les Barbares du voisinage de la mer, depuis Marseille jusqu'au Var, & qu'il eut donné aux Marseillois toute cette étendue de côtes. Les autres endroits n'offrent rien qui mérite d'arrêter un Voyageur; ainsi nous revenons à Fréjus.

Frejus.

Le territoire de cette ville étoit anciennement compris dans celui des *Suelteri*, qui confinoit au couchant avec les *Camatullici*. Les *Suelteri* avoient des habitations à l'endroit même où elle est bâtie; & César n'en fut que le Restaurateur en la faisant agrandir. Il commença le port, qui ne fut achevé que sous Auguste, quand cet Empereur y eut envoyé une colonie de soldats de la huitieme légion. Le port avoit environ 300 toises de large & 280 de long, à commencer depuis l'entrée entre les deux moles jusqu'au quai.

Antiquités. Il y avoit à l'entrée, du côté du couchant, un phare dont on voit encore quelques restes, & tout auprès des vestiges de bâtiments qui servoient, ou de magasin, ou de logement aux Officiers du Prince.

En partant de cet endroit, & en suivant les traces du quai, comme si l'on vouloit retourner à la ville, on marche le lông d'un ancien mur, & l'on arrive à une espece de mole flanqué de quatre tours, sur lequel est bâtie la Chapelle de S. Antoine. Il paroît que ce mole fut élevé, afin de mettre les vaisseaux à l'abri de la violence du mistral, & d'y ménager tout autour un aqueduc qui conduisît de l'eau douce dans le port, pour la commodité des vaisseaux & des personnes domiciliées dans cette partie de la ville. Les restes de l'aqueduc sont bien conservés.

En suivant le quai du côté de la ville, on arrive à une porte de construction romaine, appellée la *porte-dorée*. Elle est bâtie en pierre de grès avec une chaux, dans laquelle on a mêlé une pouzzolane grossiere, qui avoit été vraisemblablement prise dans les environs; car, à une lieue de Frejus on trouve des laves sur le

chemin de l'Esterel, à gauche. Les autres qui devoient être sur la montagne ont été recouvertes par la terre végétale. Les débris des anciennes constructions sont tous remplis de pierres volcanisées. Frejus.

Derriere la porte dont je viens de parler, il y a un jardin dans lequel on a découvert la sol d'un édifice, dont on ne connoît point l'usage. Il forme un carré de *66* pieds.

De-là on va au puits de S. Roch; ensuite on redescend, & le quai vous conduit jusqu'à l'entrée du port du côté de l'Orient, vis-à-vis le Phare. Là on trouve aussi des vestiges de constructions anciennes, & un peu plus haut quatre magazins voutés, qui communiquent de l'un à l'autre & sont fort larges & fort hauts.

Plus loin, vers le nord, vous trouvez sur le chemin d'Antibes, douze arcades, restes précieux du fameux aqueduc, que les Romains avoient fait construire, pour conduire de l'eau de la Siagne à Frejus. Comme le terrein s'abaisse en approchant de la ville, ces arcades sont fort hautes; elles ont trente quatre pieds depuis leur base jusqu'à la naissance du ceintre, & en certains endroits, elles sont

Frejus. éloignées de 43 pieds l'une de l'autre. il y en a une de neuf toiſes de haut; elle ſoutient un reſte de conduit, encore couvert, de la hauteur de près de ſix pieds. C'étoit la hauteur de tout le canal.

A meſure que vous vous éloignez de la ville pour aller vers la naiſſance de l'aqueduc, vous voyez ces arcades s'abaiſſer juſqu'à fleur de terre; le canal s'enfoncer, reparoître enſuite, ſoutenu par de nouveaux piliers; percer des rochers & parvenir juſqu'à la ſource, qui eſt à Mons, après avoir parcouru dans ces différents détours un eſpace d'environ 15 lieues communes de France; quoiqu'il n'y en ait pas plus de ſept de Mons à Frejus en droite ligne. Les Romains firent venir les eaux de ſi loin, parceque celles des environs de Frejus ſont mauvaiſes.

En ſortant de la ville par la porte de la Clede, vous trouvez, à cinq cents pas, les reſtes d'un Temple antique, nommé le Pantheon, dont les murs ſont très épais. Il y a des chambres, des fenêtres plus larges en dedans qu'en dehors, & des niches dans un des murs, qui pouvoient ſervir pour y placer de petites idoles, des uſtenſiles & d'autres choſes ſemblables.

Près du couvent des Dominicains, les restes de l'amphithéâtre sont assez bien conservés; mais il n'étoit pas grand; sa circonférence intérieure, n'a pas plus de deux cents quatre-vingts pas. L'arene a été exaucée par les décombres, & se trouve aujourd'hui fort inégale; Frejus.

On voit aussi près de la maison qu'occupoient les Jésuistes, les vestiges d'un édifice qui paroît avoir été un Temple: mais les restes les plus précieux de l'antiquité ont été emportés hors de Frejus. Telle est par exemple cette statue de Vénus-Uranie, qui fut trouvée, il y a environ 130 ans. Elle étoit d'un fort beau marbre. Le sculpteur trouva dans le bloc une veine rouge qu'il fit tomber sur la joue, par la maniere habile dont il disposa la figure. Cette statue fit du bruit, & M. le Président d'Oppede, Intendant de la Province, l'envoya au Ministre.

Le Chapitre fit present à M. le Cardinal de Fleury, d'un terme de marbre, qui représentoit Janus. Enfin presque toutes les antiquités, soit en bronze, soit en marbre, ainsi que les médailles, ont été envoyées à Paris; de même que le trépied, que Spon a fait graver dans son

Fréjus. *Miscellanea*. M. de Peyresc en fit present à M. le Cardinal de la Rochefoucault, Abbé de Sainte-Genevieve : il se trouve encore dans le cabinet de cette Abbaye.

Auguste entretenoit une flotte dans le port de Frejus pour protéger le commerce & les côtes de Provence. Quelques-uns de ses successeurs imiterent son exemple : mais les troubles qui survinrent dans l'Empire, ne permirent pas de s'occuper d'un objet aussi important & aussi dispendieux. D'un autre côté, les sables de la riviere d'Argens, ayant fait des atterrissements considérables, sans qu'il fût peut-être possible de l'empêcher, le port s'est comblé & la mer s'est retirée d'environ une demie lieue. Les petits bâtimens pouvoient encore y entrer dans le huitieme & neuvieme siecles.

C'étoit le temps où les Pirates commencoient d'infester les côtes. Ils ravagerent plusieurs fois la ville de Frejus, la dépeuplerent, & détruisirent les monuments que les Romains y avoient élevés. Aussi est-elle réduite à present, dans son plus grand espace, à 280 toises, tandis qu'anciennement elle en avoit environ 600.

Frejus, eſt la patrie de Julius-Agricola, un des plus grands Généraux de ſon temps, & un des hommes les plus vertueux. Ses ſuccès ne ſervirent qu'à lui attirer la jalouſie des courtiſans, & même celle de l'Empereur Domitien, qui le rappella de la grande Bretagne, & qui, pour tout accueil, l'embraſſa froidement ſans lui dire un ſeul mot. Julius Agricola.

Agricola ne parut point étonné de cette froideur : mais il ſentit qu'il falloit tempérer l'éclat de ſa réputation par des vertus obſcures. Il prit le parti de ſe retirer à la campagne, où il vécut tranquille, tachant d'oublier dans le ſein de la philoſophie, qu'il avoit toujours aimée, l'ingratitude du ſouverain, & la méchanceté des courtiſans. Il étoit beau-pere de Tacite, qui a écrit ſa vie.

En allant de Frejus à Antibes on trouve, à une lieue de cette ville, la montagne de *l'Eſterel*. On laiſſe à la droite *Pennafort* & Garron, où il y a de très beau granit, dont on pourroit tirer des colonnes, & peut-être les Romains y taillerent-ils la plupart de celles que nous voyons en quelques endroits de la province ; car la carriere paroît avoir été anciennement exploitée. A Pennafort on L'Eſterel.

L'Esterel. trouve aussi une mine de fer, & des pierres, coloriées approchantes du jaspe. Les unes sont blanches & rouges; les autres blanches & violettes. Les améthistes se trouvent dans la Rairan.

En suivant la grande route on marche sur un porphire tantôt gris, tantôt verd, & assez tendre au bas de la montagne; mais il se durcit à mesure qu'on approche de l'auberge. Là il prend communément une couleur rougeatre, & quoiqu'il soit fort dur, si vous vous élevez vers le sommet de la montagne, le porphyre, que vous rencontrez, a une finesse de grain & une dureté qui le font ranger parmi les jaspes. C'est ce que vous pourrez aisément vérifier dans les pierres du vallon que vous rencontrez au-dessous de l'auberge, & qui ont été entraînées par les eaux. Parmi ces porphyres vous en trouverez de couleur de plomb, & vous y découvrirez des taches d'un petit feld-spath, semblables à celles qu'on apperçoit dans les porphyres d'Egypte. A mesure que vous approcherez de la plaine, cette pierre qui regne jusqu'à la Napoule perdra sa dureté; là, vous verrez le pétrosilex, pierre grisatre, qui est la mere des porphyres & des jaspes.

Comme l'arbousier donne son fruit au commencement de Novembre, & que cet arbuste est fort commun à l'Esterel, si vous passez la montagne dans ce temps là, vous verrez combien il seroit propre à orner les jardins; car il déploie alors trois couleurs, dont la réunion fait un très bel effet; la verdure des feuilles, la blancheur des fleurs, & la rougeur éclatante du fruit, qui ressemble à la sorbe pour la forme & la grosseur; mais qui est tout hérissé de petites tubercules terminées en pointe. Il est fâcheux que cet arbre ne se plaise que dans les lieux humides & ombrageux. L'Esterel.

Observons en finissant cet article, que dans certains endroits de la montagne le porphyre a des taches opaques d'un petit feld-spath, semblables à celles qu'on voit dans les urnes & les bustes de porphyre d'Egypte, qui ornent la galerie de Versailles : les colonnes & l'urne du Maître-Autel de Sainte-Marie-Majeur à Rome, sont d'un porphyre semblable à celui de l'Esterel, & les restes de colonnes de même matiere qu'on voit dans le cloître de Lérins, &

devant l'ancienne Eglise, ont dû être taillés aux environs de la montagne.

Dans la partie septentrionale de ce Diocese, habitoient anciennement les *Quariates*, près de Bargeme, entre ce village & Auvaye.

Les Quariates.

Cette partie du Diocese, ainsi que celle de l'ouest, contient différentes sortes de minéraux, que nous allons indiquer. Des indices de Bizmut à Saint-Joseph, terroir de *Cotignac*; de fer au *Toronet*, au-dessus de l'Abbaye & au *Canet*. On exploitoit dans le terroir de ce village une mine de cuivre & une de plomb tenant argent; on les a abandonnées. Les indices de mine de fer se montrent encore à *Barbantane*, aux *Arcs*, à *Trans*, mais la mine doit être maigre. A *Draguignan*, beaucoup de plâtre, & une source dont les eaux ne dissolvent point le savon, & ne sont point propres à cuire les légumes. Elles font périr les haricots blancs, quand on en arrose les plantes plus d'une fois. C'est vraisemblablement la sélénite qui leur communique ces propriétés. Au terroir de *Château double*, quartier de Rebouillon, un filon de fer de bonne qualité, donnant environ quarante-cinq

Histoire-Naturelle.

pour cent ; le même métal à *Montferrat* & à *l'Efperel*. Ce village confine avec le terroir de *Comps*, qui contient des cames, des peignes, des cornes d'ammon & des griffites dont on ne connoît point l'analogue. Près de Brenon eft une mine de charbon de terre. Hiftoire Naturelle.

A la partie du nord-eft on rencontre *Mons & Efcragnolle*, dont les habitans parlent une langue qui n'eft point entendue dans le refte de la Provence. On croit communément que c'eft l'idiôme des Sarrafins : on fe trompe ; c'eft l'ancien patois de Gênes, qui s'eft confervé dans ces villages depuis que des peuplades de Genois vinrent s'y établir, il y a plufieurs fiecles. J'ai voulu me procurer une chanfon pour conftater le fait ; car les vaudevilles font, en matiere de langage, ce que les infcriptions font en matiere d'antiquités. Voici quelques Vers qui décident la queftion, Mons & Efcragnolle.

Grigueur Guignon, a lagna,
Ou di je che l'avea de lou ben à la campagna.
I m'an pilla ou ca mea ;
I n'ou m'an lafchaon pa un choun.
Mi foun entra mifero ;
Sa poffo me racatero
La ca, lou ben & la terro, &c.

Mons & Escragnolle. Ce qui signifie : *Grigneur guignon, je suis triste : j'avois du bien à la campagne ; on m'a pris ma maison ; on n'y a pas laissé un clou ; je suis dans la misere ; si je puis, je racheterai le bien, la maison & la terre.* On parle le même langage à Biot, qui est aussi une colonie Genoise.

Diocese de Grasse. Aucun Auteur Romain n'a parlé de la ville de Grasse : cependant il est vraisemblable qu'elle existoit alors, comme il paroît par son nom Celtique *Gras*, qui signifie *abondante, fertile*. Peut-on se figurer en effet qu'un terroir si voisin de la mer, fertile, arrosé de plusieurs sources, & situé sous le plus beau climat de la Provence, n'ait pas été habité dans les anciens temps ? Il est vrai qu'on n'y trouve aucuns de ces vestiges d'antiquité qui pourroient constater l'ancienneté de son origine ; mais on doit seulement conclure de-là que les Romains n'y avoient point d'habitations. Ils étoient répandus dans les villes situées sur le bord de la mer, & sur la voie *Aurelia*, laissant le territoire de Grasse aux *Ligauni*, qui l'occupoient, ainsi que nous l'avons prouvé dans le premier tome de l'Histoire de Provence.

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne qui la couvre du côté du nord, & qui contient des carrieres d'un très-beau marbre blanc, de jaſpe varié de différentes couleurs, & un filon d'albâtre oriental, précieux par la fineſſe du grain, la beauté des couleurs, la tranſparence des tranches & le beau poli qu'il prend. Quoiqu'auſſi dur que le marbre, il eſt plus doux ſous le ciſeau. On en trouve de grands blocs de quatre, cinq & ſix pieds de long, ſur un pied environ d'épaiſſeur, & aſſez large pour en faire de grandes tables & des cheminées. Les blocs moyens ou petits ſont recherchés pour en ſculpter des urnes, des vaſes & des ſeaux, qui ont beaucoup d'éclat, & ſont d'une grande beauté. La ville eſt entourée, au midi, de prairies, & ſur-tout de jardins ornés de toutes ſortes de fleurs, que les eaux jailliſſantes de la montagne animent & vivifient. Les orangers, les citroniers & les cédrats mêlés au jaſmin d'Eſpagne, répandent, quand ils ſont en fleur, un parfum délicieux. Graſſe.

On trouve dans le terroir des pierres arboriſées, des litophites, des cornes d'ammon, & d'autres coquillages foſ-

Grasse. ſiles : mais ce qui ſurprend le plus, c'eſt le grand nombre d'oliviers & leur groſſeur. Je ne me rappelle pas en avoir vu d'auſſi beaux, excepté dans la plaine de Souliers. Je n'ai point été voir la grotte de S. Céſaire, qu'on prétend être auſſi curieuſe que celle d'Arcis.

Malgré la beauté du climat & la pureté de l'air, la ville de Graſſe n'eſt pas jolie. Les rues y ſont étroites, irrégulieres, ſans ornements, & toujours couvertes de fumier, comme le ſont celles de beaucoup de villes & de tous les villages de Provence.

Cependant elle eſt aſſez commerçante. On y fabrique des cuirs tannés avec la poudre de Lentiſque, qui les rend verds & de meilleur uſage que le cuir rouge. Ils ſont plus forts, plus nerveux ; & quand ils ſont graiſſés & deſſéchés au grand air, ils réſiſtent davantage à l'humidité & aux chemins pierreux des montagnes.

La ſoie fournit une ſeconde branche de commerce. La troiſieme eſt celle des fabriques de cire, de pommades, d'eſſences, de ſavonettes & de parfums connus dans tout le Royaume.

Au nord du Dioceſe de Graſſe, nous

croyons devoir placer les *Adunicates*, dont parle Pline, entre *Audaon* & *Caille*; & vraisemblablement *Audaon* tire son nom de cet ancien peuple. Les Adunicates.

Au midi, & sur la côte, étoient les *Oxybii*, qui confinoient avec les *Suelteri*, auxquels nous avons attribué l'Esterel & le territoire de Fréjus. Les Oxibii avoient dans leur district plusieurs villes; savoir :

Aralucus, Arluc, près du pont de *Syagne*. C'étoit un endroit couvert de bois, où la Déesse Venus avoit un Temple, qui fut détruit vers l'an 616, par S. Nazaire, Abbé de Lerins. Ce pieux Solitaire y fit bâtir un Couvent de Religieuses, sous le titre de Saint-Etienne, premier Martyr. Dans les Œuvres de S. Eucher, cet établissement est attribué à Ste *Crescentia* sa fille. Arluc.

Il est fait mention dans les mêmes ouvrages, 1°. de *Mantolvocus*, Mandeluec, au terroir d'*Arluc*, où la même Sainte fit bâtir un Hôpital. 2°. De *Mons Mercurii*, Montagne de Mercure, dans le voisinage : elle conservoit encore son nom sur la fin du dixieme siecle. 3°. De la Montagne de Mars, *Mons Martii*, voisine de la précédente, & où il paroît

par une inſcription, que ce Dieu étoit adoré ſous le nom de *Olloudios*, mot vraiſemblablement tiré du Grec ὀλλυμί, qui ſignifie *détruire*.

La Napoule. Après *Aralucus*, on découvroit *Avenionetum*. C'étoit un village bâti dans le moyen âge, à l'endroit où eſt la *Napoule*.

On croit que le mot grec *Napoule*, qui ſignifie *Ville neuve*, a été donné à cet endroit dans le treizieme ſiecle, par les Seigneurs de ce nom, dont ce village a dépendu. C'eſt une erreur; je le trouve nommé *Epulia en* 1130 dans les archives du Chapitre de Graſſe; & c'eſt ſûrement de-là qu'il a tiré ſon nom moderne.

Cannes. En allant toujours vers l'orient, on rencontroit enſuite *Horrea*, à 18 milles de Fréjus, ſitué à l'endroit où eſt *Cannes*, ou tout auprès. Le mot *Horrea* paroît venir de ce que cet endroit étoit deſtiné à recevoir les grains qu'on apportoit par mer des autres Provinces. C'étoit une eſpece d'entrepôt. Il avoit été ſous la domination des Marſeillois, & pour cette raiſon on l'appelloit *Caſtrum Marſellinum*; enſuite il fut nommé *Caſtrum francum*, lorſque Raymond-Berenger lui eut accordé des franchiſes en 1132.

C'est dans la plaine de la Napoule, entre *Arluc* & *Cannes*, que les troupes de Vitellius & d'Othon en vinrent aux mains, l'an 69 de J. C. Les soldats d'Othon étoient rangés en bataille sur le bord de la mer, ayant à leur droite sur les côteaux des soldats mêlés avec les frondeurs du pays, & à la gauche, la flotte rangée si près du rivage, qu'elle sembloit ne former qu'un même corps avec eux. Bataille en cet endroit.

L'armée de Vitellius étoit dans la plaine, & composée de douze escadrons de cavalerie, de deux cohortes Tungres, de l'aîle entiere des Trevirs, de cinq cents Pannoniers; d'une cohorte de Liguriens, depuis long-temps en garnison à Fréjus, & de quelques Montagnards du pays. Il y eut deux actions dans le même jour, & toutes deux furent à l'avantage des Othoniens.

D'*Horrea* on arrivoit à *Ægytna*, bâtie au nord du Gourjan, au-dessous du village de Mongins, en Latin *Monginum*, qni me paroît dérivé de *Mons Ægytnæ*. Nous placerons au fond du Gourjan le port d'*Ægytne*, nommé le Port des Oxibiens, *Portus Oxibius* par Strabon & Etienne de Bysance. Les Oxybiis

Ces Oxibiens, qui occupoient la par-

Les Oxybii. tie méridionale des Diocefes de Graffe & de Vence, étoient redoutables par leur nombre & leur bravoure. Ils affiegerent, 150 avant J. C., les villes de Nice & d'Antibes, qui étoient deux colonies Marfeilloifes, & les auroient emportées, fi Marfeille n'eût appellé à fon fecours les Romains fes alliés, qui faifirent avec empreffement cette occafion de faire fentir leur pouvoir en deçà des Alpes.

Cependant ils réfolurent d'employer d'abord la voie des négociations, & ils firent embarquer, avec les Députés de Marfeille, trois Ambaffadeurs qui arriverent au port d'Ægytne, où les Oxibiens voulurent les empêcher de débarquer. Ces Barbares enjoignirent même à un des Ambaffadeurs Romains, nommé *Flaminius*, qui étoit defcendu à terre avec quelques perfonnes de fa fuite, de remonter fur fon vaiffeau, & de s'en retourner.

Histoire de Provence, t. 1, p. 123.

Comme il refufa d'obéir, on en vint aux mains : deux de fes gens refterent fur la place ; & lui-même ayant été dangereufement bleffé, eut de la peine à regagner les vaiffeaux & la pleine mer.

Cette infulte irrita les Romains,

comme on devoit s'y attendre, & fut cause qu'ils porterent pour la premiere fois les armes en-deçà des Alpes, & qu'ils s'ouvrirent la conquête des Gaules.

En parcourant le pays que je viens de nommer, on remarquera que, depuis Cannes jusqu'à Antibes, on marche sur le granit. Celui qui est aux environs de ce bourg, ressemble au granit d'Egypte, avec cette différence qu'il est plus abondant en quartz & en mica : en allant de Cannes à Antibes, vous laissez sur la gauche le terroir de *Valauri*, qui fournit une manganaise propre à donner à la poterie une couleur de fer. Il fournit aussi une argille tenace & réfractaire, avec laquelle on fait des vases qui résistent au feu, mais qui sont permeables à l'huile, quoique induits de vernis en dedans. Mêlée dans la proportion d'un à cinq avec la marne crayeuse de Biot, on en fait des jarres pour y mettre de l'huile. Le chemin de Cannes à Antibes est jonché d'une pierre grisatre & grossiere, entremêlée de mica, de quartz & de feld-spath : c'est une mauvaise espece de granit.

Antibes, que je viens de nommer, étoit une colonie Marseilloise, fondée Antibes.

Antibes. environ 340 ans avant J. C. Alors les Romains firent d'Antibes un ville Latine, & la décorerent des mêmes édifices publics que les colonies du premier ordre. Ils y firent construire un théâtre; on en voit encore quelques vestiges près de la porte de la ville. Une partie de l'enceinte passoit à l'endroit où est le jardin des Ingénieurs. Je crus d'abord que cet édifice pouvoit bien être un amphithéâtre; je croyois même y appercevoir quelques traces des loges, où l'on tenoit les animaux destinés au combat; mais j'abandonnai cette idée, quand je me rappellai que les Romains ne firent construire des amphithéâtres que dansles colonies du premier ordre,& qu'on n'en trouveroit peut-être pas six en France.

Comment donc auroient-ils fait élever une construction aussi dispendieuse dans une ville où ils n'avoient point mis de colonie? Cette considération me fit croire qu'il falloit prendre ces vestiges d'antiquités dont je viens de parler, pour les restes du théâtre: car nous savons positivement qu'il y en avoit un. Il en est fait mention dans une inscription gravée sur une pierre, qui a la forme d'une porte: on a représenté trois cyprès au-dessus

au-dessus de l'inscription ; & au-dessous une urne, de laquelle sortent deux tiges de lierre, arbuste consacré aux Danseurs comme aux Poètes. En effet, l'inscription fut faite pour conserver la mémoire d'un enfant de douze ans, qui dansa deux jours de suite sur le théâtre, & mérita les applaudissements du public. Il est appellé *Septentrio*, peut-être parcequ'il étoit originaire du nord ; comme aujourd'hui on appelle *Champagne*, un homme originaire ou natif de la Champagne. Antibes.

La même ville avoit des Décurions & d'autres Magistrats municipaux, & un corps d'Utriculaires. J'ai fait connoître ces Bateliers en parlant d'*Ernaginum* ou de S. Gabriel.

Une autre inscription trouvée à Antibes, fait mention d'un *Equus publicus*. C'est le nom qu'on donnoit aux Chevaliers qui recevoient un cheval, non pour servir dans la cavalerie, mais par honneur & par distinction. On étoit Chevalier par la naissance ; mais quand on recevoit du Censeur ou des Empereurs le cheval, qu'ils donnoient solemnellement au nom de la République, on entroit dans les Compagnies qui se nommoient *Turmæ Equorum publicorum*,

Antibes. & l'on devenoit alors *Eques equo publico.* Celui qui fut décoré de ce titre, & en l'honneur de qui l'inscription fut faite, étoit peut-être né en Provence; car nous avions dans nos villes des citoyens inscrits au nombre des Chevaliers Romains. Tel étoit un *Pompeius Paulinus*, dont parle Pline, lequel étoit Chevalier Romain d'Arles. *Hist. de Prov. tom. 1, p. 12.*

Les habitants d'Antibes faisoient anciennement une saumure de thon fort estimée à Rome; mais qui l'étoit moins que celle de maquereau, suivant Martial.

> Antipolitani, fateor, sum filia Thinni:
> Essem si Scombri non tibi missa forem.

Cette ville a beaucoup perdu de son ancienne grandeur par les ravages des Pirates & des Sarrasins sur-tout, qui, depuis la chûte de l'Empire d'occident, ont infesté les côtes de Provence durant plusieurs siecles. C'est une des causes qui lui fit perdre le Siege Episcopal, transféré à Grasse en 1244. La Maison de Grasse avoit, dès le douzieme siecle, une partie de la Seigneurie d'Antibes, qu'elle vendit successivement aux Evêques.

Clément VII s'empara ensuite de la ville en 1384, sous prétexte de la maintenir dans son obéissance, & la vendit à MM. de Grimaldi de Génes, auxquels Jean XXIII permit en 1413 d'élire un Ecclésiastique, pour exercer dans Antibes la même jurisdiction que l'Evêque de Grasse y avoit auparavant. Ce fut-là l'origine du Vicariat Apostolique supprimé par Arrêt du Conseil, le 8 Octobre 1732. Antibes.

MM. de Grimaldi vendirent à Henri IV en 1608 la Seigneurie d'Antibes, pour le prix de 250000 florins.

Cette ville est petite, mal bâtie, & assez bien fortifiée. Les remparts offrent, en certains temps de l'année, une promenade agréable par l'étendue de la vue & par l'air qu'on y respire.

Il y a dans ce Diocese la plus ancienne Abbaye des Gaules; c'est celle de Lerins, fondée vers l'an 408 par S. Honoré, originaire de Toul, & issu d'une Famille Consulaire. Abbaye de Lerins.

L'île de Lerins, nommée *Lerina* dans les Itinéraires, & *Planasia* dans Strabon, parcequ'elle est fort unie, n'a qu'environ sept cents toises de long sur deux cents de large. L'air y est fort bon; & la

Isle de Lerins. terre, quoiqu'argilleuse, y est par-tout si dure dans les années de sécheresse, que les hirondelles ne s'y arrêtent pas, faute d'argille molle pour faire leurs nids.

Les Romains ont habité cette île, & me paroissent y avoir eu quelque Temple; c'est du moins ce qu'on peut conjecturer des six colonnes qui portent la voûte du cloître de la citerne. Elles sont faites, la plupart, de gros morceaux de colonnes antiques réunis, & sur l'un desquels on lit le nom de l'Empereur Constantin le jeune.

CONSTANTINO AVGVSTO :::: NEPOTI. DIVI CONSTANTII. AVGVSTI.....

Peut-être à côté du Temple avoit-on élevé quelque monument en l'honneur de cet Empereur : mais nous ne savons ni en quelle occasion, ni par quels motifs. Parmi ces colonnes, il y en a trois de granit & une de pophyre : ce sont les mieux conservées.

Au midi de l'île, sur le bord de la mer, on voit une pierre qui sert de base à un Oratoire. C'étoit un autel votif, dédié à Neptune par une femme nommée *Veratia Montana*.

NEPTUNO
VERATIA MONTANA.

Isle de Lerins.

Le Monastere, quoique fort grand, est renfermé dans une seule tour, bâtie vers l'an 1160, en pierre de taille, d'un grain très fin, qui n'a pas souffert la moindre dégradation depuis tant de siecles. On y a pratiqué un four à quatre pieds au-dessous du niveau de la mer. La muraille, qui est au midi & battue par les flots, est couverte d'un sel abondant; au lieu qu'on n'en trouve point sur l'autre, qui est au nord, & seulement éloignée de la précédente d'environ quatorze pieds. L'Abbaye de Lerins, qui depuis l'an 1505, étoit unie à la Congrégation du Mont Cassin, est retournée dans l'Ordre de Cluny, auquel elle s'étoit soumise en 997.

Isle de Ste. Marguerite.

L'île de Sainte-Marguerite, située entre celle de Lerins & la terre ferme, étoit appellée *Lero* chez les Anciens, à cause du culte qu'on y rendoit à une Divinité Gauloise de ce nom. Celui de Sainte-Marguerite vient d'une Chapelle dédiée à cette Sainte. Cette île n'est séparée de celle de Lerins que par un canal, d'environ trois cents toises. Du temps

de Strabon les Romains entretenoient une garniſon dans l'une & dans l'autre.

Le Priſonnier au maſque de fer.

C'eſt à l'île Sainte-Marguerite que fut transféré vers la fin du dernier ſiecle, le fameux Priſonnier au maſque de fer, dont on ne ſaura peut-être jamais le nom. Il n'y avoit que peu de perſonnes attachées à ſon ſervice, qui euſſent la liberté de lui parler. Un jour que M. de Saint Marc s'entretenoit avec lui, en ſe tenant hors de la chambre, dans une eſpece de corridor, pour voir de loin ceux qui viendroient, le fils d'un de ſes amis arrive, & s'avance vers l'endroit où il entend du bruit. Le Gouverneur qui l'apperçoit, ferme auſſi-tôt la porte de la chambre, court précipitamment au devant du jeune homme, &, d'un air troublé, il lui demande s'il a entendu quelque choſe. Dès qu'il ſe fut aſſuré du contraire, il le fit repartir le jour même, & il écrivit à ſon ami *que peu s'en étoit fallu que cette aventure n'eût coûté cher à ſon fils; qu'il le lui renvoyoit de peur de quelqu'autre imprudence.*

Cette anecdote rappelle celle du pêcheur, qui avoit trouvé l'aſſiette d'argent, & à qui M. de Saint Marc dit: *tu es bienheureux de ne ſavoir pas lire.*

Je rapporte ce trait sur la foi de M. de Voltaire, qui ne l'a pas imaginé; mais je dois dire que les personnes du fort les plus âgées m'ont assuré n'en avoir jamais entendu parler.

Isle Sainte-Marguerite.

J'eus la curiosité le 2 Février 1778, d'entrer dans la chambre de cet infortuné Prisonnier. Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord, percée dans un mur fort épais, & fermée par trois grilles de fer, placées à une distance égale. Cette fenêtre donne sur la mer. Je trouvai dans la Citadelle un Officier de la Compagnie Franche, âgé de 79 ans: il me dit que son pere, qui servoit dans la même Compagnie, lui avoit plusieurs fois raconté qu'un *frater* apperçut un jour, sous la fenêtre du Prisonnier, quelque chose de blanc qui flottoit sur l'eau. Il l'alla prendre & l'apporta à M. de Saint Marc. C'étoit une chemise très fine, pliée avec assez de négligence, & sur laquelle le Prisonnier avoit écrit d'un bout à l'autre.

M. de Saint Marc, après l'avoir dépliée, & avoir lu quelques lignes, demanda au *frater*, d'un air fort embarrassé, s'il n'avoit pas eu la curiosité de lire le contenu. Celui-ci lui protesta plu-

Isle Sainte-Marguerite.

sieurs fois qu'il n'avoit rien lu; mais deux jours après il fut trouvé mort dans son lit. C'est un fait que l'Officier a entendu raconter tant de fois à son pere, & à l'Aumônier du fort de ce temps là, qu'il le regarde comme incontestable. Le suivant me paroît également certain, d'après tous les témoignages que j'ai recueillis sur les lieux, & dans le Monastere de Lerins, où la tradition s'en est conservée.

On cherchoit une personne du sexe pour servir le Prisonnier: une femme du village de Mongins vint s'offrir, dans la persuasion que ce seroit un moyen de faire la fortune de ses enfants; mais quand on lui dit qu'il falloit renoncer à les voir, & même à conserver aucune liaison avec le reste des hommes, elle refusa de s'enfermer avec un Prisonnier dont la connoissance coûtoit si cher. Je dois dire encore qu'on avoit mis aux deux extrémités du fort, du côté de la mer, deux sentinelles qui avoient ordre de tirer sur les bateaux qui s'approchoient à une certaine distance.

La personne qui servoit le Prisonnier mourut à l'île de Sainte Marguerite. Le frere de l'Officier, dont je viens de par-

ler, qui étoit pour certaines choses, l'homme de confiance de M. de Saint Marc, a souvent dit à son fils qu'il avoit été prendre le mort à l'heure de minuit dans la prison, & qu'il l'avoit porté sur ses épaules dans le lieu de la sépulture. Il croyoit que c'étoit le Prisonnier lui-même qui étoit mort : c'étoit, comme je viens de le dire, la personne qui le servoit, & ce fût alors qu'on chercha une femme pour la remplacer.

Isle Sainte-Marguerite.

Le terroir d'Antibes abonde en coquillages fossiles, parmi lesquels on distingue les cœurs canelés, qui ne sont point pétrifiés. On laisse sur la gauche, en allant à Vence, le village de Biot, dont le terroir contient une pierre cretacée, grisâtre, toute composée de coquilles & de détriments de coquilles marines. Si vous voulez suivre un filon de coquillages fossiles, vous le trouverez d'abord sur la partie basse de la colline de *Saint-Paul;* car les coquillages y sont incrustés dans une pierre cretacée & tendre; ensuite à Vence, qui est bâtie sur une roche coquilliere. Le filon, qui s'étend fort loin, présente auprès d'une chapelle qu'on rencontre en allant à Grasse, une quantité prodigieuse de

Histoire Naturelle.

peignes amoncelés ; enfin vous retrouverez le banc à *Tourretes*, &, outre les peignes, vous y distinguerez beaucoup de buccardites.

Diocese de Vence.

La ville de Vence, appellée *Vinciæ* dans Ptolomée, étoit Capitale de *Nerusi*, peuple des Alpes maritimes. Les inscriptions nous apprennent qu'elle fut consacrée au Dieu Mars, *Marti Vincio* ; qu'on y adoroit la Déesse Cybelle, à laquelle on faisoit le sacrifice des Tauroboles, dont nous avons parlé à l'article de Riez, & que les Habitants firent ériger un monument en l'honneur de *P. Licinius-Cornelius Satoninus Valerianus*, fils aîné de l'Empereur Gallien & petit-fils de Valerien ; il étoit Prince de la jeunesse, c'est-à-dire, Chef-Général du Corps des Chevaliers Romains, qui, depuis qu'ils furent détachés des Légions, se divisoient en six turmes ou escadrons, dont chacune avoit son Commandant, appellé Sevir *equitum Romanorum*.

Cette ville paroît tirer son nom du celtique *vin*, qui signifie *belle*, & de *zi* habitation. Elle est en effet agréablement située sous un très beau climat : aussi du temps des Romains étoit-elle plus considérable qu'elle ne l'est à présent. Le

grand nombre d'inſcriptions qu'on y a trouvées en eſt la preuve. Elle ſouffrit beaucoup dans le moyen âge, & elle eſt reſtée dans une très grande médiocrité. Vence.

La partie de la Seigneurie qui dépendoit des Comtes de Provence, fut donnée par Raymond Bérenger IV à Romée de Villeneuve, ſon Miniſtre d'Etat, homme d'un mérite rare, & dont la conduite parut à des Auteurs Italiens un fond très propre à être orné de circonſtances romaneſques.

Ils débitent que ce Romée étoit un Gentilhomme inconnu, qui, revenant du pélerinage de Saint-Jacques de Compoſtelle, s'attacha au ſervice de Raymond Bérenger, & que ce Prince, mécontent de ſon adminiſtration, lui demanda ſes comptes. Romée après les avoir rendus & avoir prouvé ſon intégrité, luit dit: « Monſeigneur, je vous ai ſervi long-» temps; j'ai mis un tel ordre dans vos » finances, que votre Etat eſt devenu » conſidérable de petit qu'il étoit. La » malice de vos Barons vous engage à » me payer d'ingratitude. J'étois un » pauvre Pélerin quand je ſuis venu à » votre Cour; j'ai vécu honorablement » des appointements que vous m'avez

Vence. » donnés ; faites moi rendre mon mu-
» let, mon bourdon, ma pannetiere,
» & je m'en retournerai comme je ſuis
» venu ».

Le Comte, ajoute-t-on, touché de ces paroles, voulut retenir le Pélerin ; mais celui-ci réſiſta aux ſollicitations, & partit ſans qu'on ait jamais ſu ce qu'il étoit devenu. Ces fables concourent avec l'Hiſtoire à prouver que Romée montra dans ſon adminiſtration des talents & une intégrité rares.

Le Loup. Pour aller d'Antibes à Vence, on paſſe la riviere du *Loup*, appellée du temps des Romains *Apros*. Elle couloit vers ſon embouchure dans le territoire

Les Déciates. des *Déciates*, qui paroiſſent avoir eu tout auprès leur chef-lieu, appellé *Deciatum* par Etienne de Byſance.

Les Neruſi. Ce Peuple & les *Neruſi*, qui étoient un peu au-deſſus, confinoient au Le-

Les Velauni. vant avec les *Velauni*, répandus vers

Le Var. l'embouchure du Var, *Varum flumen*, qui, du temps de Pline & de Strabon, faiſoit la ſéparation des Gaules & de l'Italie, comme il ſépare aujourd'hui la Provence de preſque tout le Comté de Nice, qui dépend du Roi de Sardaigne. Je dis preſque tout, parceque ce Prince poſſede

encore quelques villages entre cette riviere & l'Esteron. Le Var.

Le Var est très rapide. Il entraîne le gravier de dessous les piés, & en été, quand il y a des orages, il grossit quelquefois prodigieusement dans l'espace de deux heures, à cause des torrents qui tombent des montagnes. La facilité avec laquelle il change de lit d'un jour à l'autre, & souvent plusieurs fois dans le même jour, fait que les Etrangers ne doivent point s'exposer à le passer, sans avoir des gaieurs qu'on prend à Saint-Laurent, quand on sort de Provence; ou sur le bord opposé, quand on vient de Nice. Si l'on ne passe ni en voiture ni à cheval, on s'assied sur l'épaule de deux hommes, qui se tiennent serrés l'un contre l'autre, en prenant réciproquement avec la main le haut de leur veste audessous du cou, de maniere que l'un passe son bras droit sur le bras gauche de l'autre; on traverse le fleuve dans cette attitude; mais il faut avoir soin de ne pas regarder l'eau: elle est si rapide que la tête tourneroit, & l'on risqueroit de tomber.

A Antibes on prend un billet du Commandant pour sortir de France,

Le Var. ſans quoi l'on eſt obligé de rétrograder, quand on eſt à Saint-Laurent.

Rien n'eſt plus varié que les pierres du Var. Outre les calcaires ou les cailloux, on y trouve des morceaux de beau granit, du grès, & une pierre griſe veinée de ſpath. Ces différentes pierres ſont tout autant de preuves de la diverſité des torrents & des rivieres qui ſe jettent dans le Var, & qui ſont d'un côté, la *Véſubie*, la *Tinée*, les *Chams* & la *Roudoule*; & de l'autre l'*Eſteron*. Les quatre premieres ont leur ſource dans les hautes montagnes du Comté de Nice; l'Eſteron a la ſienne près de Saint-Auban, dans le dioceſe de Senez.

Dioceſe de Nice. Après avoir paſſé le Var on entre dans le terroir de Nice, borné au midi par la mer, & au nord par les hautes montagnes des Alpes, qui le mettent à l'abri du froid aquilon. En hiver, lorſque l'aride ſommet de ces montagnes eſt caché ſous des tas énormes de neige, c'eſt un ſpectacle bien frappant de voir à leur pied la nature ſe couronner de fleurs & même de fruits, ſur cette verdure éternelle, dont les jardins ſont émaillés. C'eſt au mois d'Avril ſur-tout qu'elle paroît dans toute ſa beauté; la vigne &

l'oranger exhalent une odeur qui, se mêlant à celle de l'œillet, de la rose & du jasmin, parfume l'air d'alentour. On voit alors qu'on peut dire de ce terroir avec bien plus de fondement que de celui d'Hyeres, Nice.

Vertumne, Pomone & Zéphyre
Avec Flore y regnent toujours;
C'est l'asyle de leurs amours,
Et le trône de leur empire.

On trouve à Nice tout ce qui peut en rendre le sejour intéressant; un air sain, des fruits, & des légumes excellents toute l'année, des promenades agréables, soit dans les jardins, soit sur le chemin neuf du côté du Port, soit sur les remparts, d'où l'on voit d'un coup-d'œil les montagnes, la campagne & la mer. Le quartier neuf de la ville est assez bien bâti. Le Port, quoiqu'il ne soit point encore achevé, est une source d'agréments & d'avantages pour les Habitants.

La ville de Nice fut fondée par les Marseillois 340 ans avant J. C. Il s'en faut bien que le terroir fût alors aussi bien cultivé qu'il l'est à présent. Il étoit habité par les *Liguriens Vediantii*, qui avoient leur quartier principal à *Cimiez*:

c'étoient des especes de Sauvages sans Agriculture, sans Arts, & presque sans Loix, vivant de la chasse & de la pêche. Ils firent tous leurs efforts pour s'opposer à l'établissement des Marseillois dans leur territoire; mais ils furent vaincus, & la colonie prit le nom de ΝΙΚΗ, qui signifie *victoire* en mémoire des avantages qu'elle venoit de remporter sur eux en cet endroit.

Nice.

Ces Colons furent les premiers qui planterent dans le pays la vigne & l'olivier, & quelques autres arbres étrangers, laissant à leurs successeurs le soin d'y transporter ceux qui sont plus propres à satisfaire des goûts de fantaisie, qu'à procurer une utilité réelle.

La colonie eut les mêmes cérémonies religieuses & le même gouvernement que la métropole. Elle se rendit florissante, & servit utilement les Romains pour la conquête de la Provence : elle fut sous la dépendance de Marseille jusques vers le milieu du premier siecle de l'Eglise. Alors elle passa entiérement sous la domination Romaine, & prit la même forme d'administration qu'avoient les autres villes de la Province. Mais les mœurs & les usages anciens s'y conser-

vèrent long-temps ; & l'on ne doit pas regarder comme une cérémonie particuliere aux Romains, ce que fit une Dame du lieu, nommée *Laïs*, qui ayant perdu ses deux fils leur décerna une statue, & donna douze mille sexterces, c'est-à-dire, trois mille livres de notre monnoie, au College des *Centonarii*, à condition que, de l'intérêt de cette somme, ils feroient tous les ans, le cinq des Ides d'Avril, qui étoit le jour de la naissance & en même temps l'anniversaire de l'un de ses fils, un sacrifice expiatoire, donneroient un festin dans le Temple, & consacreroient une statue couronnée de fleurs. Nice.

Cet usage est de tous les temps, & presque de tous les peuples ; & l'on peut lui rapporter celui où l'on est encore aujourd'hui, en divers endroits de la Province, de porter du bled, du pain & du vin à l'offrande le jour qu'on ensevelit un mort. Nous serions également autorisés à donner la même origine à la couronne qu'on met sur la tête des personnes du sexe mortes dans le célibat. Usages.

Chez les Anciens, c'étoit une distinction qu'on accordoit aux personnes des deux sexes qui l'avoient méritée par leurs vertus. Peut-être le jeune homme

Nice. dont il eſt parlé dans l'inſcription, avoit-il été enterré avec cette marque d'honneur; & ſa mere voulut qu'on la renouvellât tous les ans, en faiſant couronner ſa ſtatue le jour de ſon anniverſaire.

Les ravages des peuples du nord & des Sarraſins dépeuplerent inſenſiblement la ville de Nice. Elle ne répara ſes pertes que ſous les Comtes de Provence de la Maiſon de Barcelone. Détachée de la Provence en 1388, elle paſſa ſous la domination de la maiſon de Savoie, qui fit rebâtir ſur la montagne en 1440 un fort qui paſſoit pour imprenable, & qui, après avoir réſiſté aux forces combinées des François & des Turcs en 1543, fut pris & détruit par le Maréchal de Catinat au commencement du ſiecle.

Le voiſinage de la mer, qui expoſoit la ville de Nice aux incurſions des Pirates, quand les différens Etats de l'Europe étoient encore dans l'anarchie, fait toute ſa richeſſe, depuis que les gouvernements devenus plus fixes & plus éclairés, peuvent s'occuper du bonheur des peuples. Cette ville étant d'ailleurs la ſeule qui puiſſe échanger les productions du Pié-

mont contre celles des pays maritimes, devient pour cette raiſon intéreſſante dans les états du Souverain de qui elle dépend; & pour peu que le Gouvernement continue de s'en occuper, elle répandra le commerce dans l'intérieur des terres, y animera l'agriculture, l'induſtrie & la population, ſi la communication d'un endroit à l'autre, & l'exportation des denrées deviennent faciles par la commodité des chemins, ſans leſquels le commerce ne fait que a nguir. Nice.

Cette ville eſt capitale du Comté de Nice. Le Gouverneur & le Commandant y font leur réſidence: il y a de plus un Sénat, un Intendant, une Chambre de Commerce, & un Préfet, dont les fonctions ſont à-peu-près les mêmes que celles de nos Bailliages.

Quand vous ſerez à Nice, vous pourrez vous aller promener ſur l'ancien local de la ville de Cimiez, qui n'eſt éloigné que d'un mille & demi. Vous y verrez quelques reſtes d'antiquité, & entr'autres les veſtiges d'un amphithéâtre dans lequel S. Pons ſouffrit le martyre ſous l'empire de Valérien, l'an 258 de J. C. Cimiez.

Cimiez.

Cimiez eut toutes les marques d'une métropole civile ; de fortes tours, de bonnes murailles, des thermes, des temples, un magnifique aqueduc, qui fut rétabli vers le milieu du deuxieme siecle, par les ordres de *M. Aurelius Masculus*, Président des Alpes maritimes, à qui trois colléges de la ville, parmi lesquels devoit être celui des Prêtres, décernerent un monument public de leur reconnoissance. Il y avoit en outre à Cimiez un Sénat, une Milice, un Président ou Commandant de la Province, dont l'autorité s'étendoit d'un côté, depuis Gênes jusqu'à Digne, & de l'autre, depuis Vence jusqu'au sommet des Alpes.

Histoire de Provence, t. 1, p. 32 & 561.

Les inscriptions font mention de divers autres Magistrats. Nous y trouvons un *Albinus*, de la Tribu *Faleria*, qui étoit non-seulement Questeur & Duumvir dans sa patrie, mais encore chargé de faire valoir l'argent de la Communauté. On appelloit cet Officier *Curator KALendarii pecuniæ*. Un *P. Secundus Severinus*, Quartumvir, administrateur des fonds publics, *Curator*; & administrateur en particulier de ceux qui étoient destinés à l'entretien & à l'éducation

Inscr. 2, 3, 4 & 5.

d'un certain nombre d'enfants de l'un & de l'autre ſexe, *Queſtor alimentorum.* De riches particuliers laiſſoient quelquefois en mourant une ſomme conſidérable pour ces utiles établiſſements, que nous n'avons fait que renouveller ſous des formes différentes.

Cimiez.

Ces inſcriptions & pluſieurs autres prouvent que la ville de Cimiez étoit conſidérable. Elle étoit capitale des *Vediantii*, & on y adoroit les Déeſſes tutélaires de ce peuple, ſous le nom de *Matronæ Vediantiæ.*

Les Vediantii.

Le rang qu'elle tenoit dans les Alpes maritimes fut cauſe que les premiers Chrétiens y établirent un Siege Epiſcopal. Nice eut auſſi le ſien; mais ils furent réunis en 465 par le Pape S. Hilaire.

L'Abbaye de S. Pons, ſituée vis-à-vis de Montalban, ſur une petite élévation d'où l'on a un des plus beaux points de vue qu'il y ait en Provence, fut fondée vers l'an 775, pour le plus tard. Tous les Hiſtoriens, ſans en excepter l'Abbé Vely dans ſon Hiſtoire de France, & M. le Beau dans l'Hiſtoire du Bas-Empire, ont cru que cette Abbaye avoit été fondée par Syagrius, fils de Carloman & neveu de Charlemagne. C'eſt une erreur,

Ancienne Abbaye.

car le saint Fondateur de ce Monastere fut fait Evêque de Nice en 777 ; il ne pouvoit donc pas être fils de Carloman, qui, étant né en 751, ne pouvoit point avoir en 777 un fils déjà fondateur d'une Abbaye & Evêque de Nice.

La Turbie. Si de cette ville l'on va à Monaco, qui n'est qu'à quatre lieues, on passera par *la Turbie*, où l'on trouvera les vestiges du fameux trophée qu'Auguste fit élever en cet endroit, pour y faire graver les noms des différents peuples des Alpes qu'il avoit soumis à sa domination.

Cassini. Je ne parle point de *Perinaldo*, parceque cet endroit n'est remarquable que pour avoir été la patrie de Jean-Dominique Cassini, qui fit pour les progrès de l'astronomie, ce que les plus fameux Navigateurs & les Voyageurs les plus célebres ont fait pour l'avancement de la géographie.

Louis XIV, qui eut la passion d'attacher à la France tous les grands Hommes que la nature avoit fait naître hors de ses états, attira celui-ci à Paris ; & de toutes ses acquisitions, c'est une de celles dont la mémoire périra la derniere. M. Cassini perdit la vue dans les dernieres années de sa vie ; & selon l'esprit

de la fable, dit l'Auteur de son éloge, ce grand Homme, qui avoit fait tant de découvertes dans le ciel, ressembleroit à Tiresie, qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des Dieux. Cassini.

Monaco est une Principauté souveraine, qui, après avoir appartenu durant plusieurs siecles à une branche de la Maison de Grimaldy, a été portée en 1715 dans celle de Gouyon de Matignon, par Louise-Hypolite de Grimaldy, héritiere de ce petit Etat; mais cette Principauté n'ayant jamais été enclavée dans la Provence, devient étrangere à mon sujet, ainsi que *Vintimille*, déjà possédée par la Maison de ce nom, dès le milieu du onzieme siecle. Monaco. Vintimille.

A Vintimille, ainsi que dans la partie orientale & septentrionale du Diocese de Nice, les femmes du peuple tressent leurs cheveux en queue, & les roulent derriere la tête autour d'un poinçon d'argent, comme font les paysannes dans la plus grande partie de l'Italie. Cette coëffure étoit en usage chez les Romains. Usages.

Nous allons reprendre notre Itinéraire tout le long du Var, pour parcourir la partie occidentale du Diocese de

Nice, & entrer enſuite dans celui de Glandeves.

En ſortant de Nice, vous laiſſez à votre droite le village de *Fallicon*, qui paroît avoir pris la place d'un plus ancien, nommé *Comaicia* dans une inſcription Romaine & dans une Charte de l'an 1203.

Fallicon.

Inſcript. 6.

Enſuite, en remontant vers le Var, vous trouvez *Aſpremont*, bâti ſur les ruines, ou tout auprès d'un bourg dont les habitants érigerent, vers la fin du premier ſiecle de l'Egliſe, un monument de reconnoiſſance à leur protecteur *M. Attilius*, de la Tribu Faleria, Prêtre perpétuel de l'Empereur *Nerva*, & Tribun de la ſeptieme cohorte des Liguriens.

Aſpremont.

Inſcript. 7.

On a découvert au même endroit une autre inſcription, qui n'eſt qu'un vœu en l'honneur d'Hercule. Tout ce pays, qui eſt ſur la rive gauche du Var juſqu'à la *Veſubie*, dépendoit des *Vediantii*.

Indépendamment des objets d'hiſtoire naturelle qu'il offre à la curioſité du Voyageur, il ne laiſſe pas d'être intéreſſant pour une perſonne verſée dans l'Hiſtoire Romaine. On aime à ſe rappeller que

que long-temps avant que les Romains vinssent en-deçà des Alpes, ces montagnes étoient habitées, & que ces Conquérans y trouverent des hommes que la terreur du nom Romain n'avoit point encore subjugués. Peut-être n'avoient-ils jamais entendu parler ni de Rome, ni de ses exploits : confinés dans leurs tristes demeures, séparés des habitants de la plaine, avec lesquels ils avoient peu de rapports, dans un temps où il n'y avoit ni science, ni commerce, ni routes frayées, ils ne soupçonnoient peut-être pas qu'il y eût une nation occupée à subjuguer des hommes qui, vivant dans des climats éloignés & sauvages, n'avoient rien à démêler avec elle. Nous dirons plus bas ce que Diodore de Sicile nous apprend des mœurs de ces Montagnards : la résistance qu'ils firent aux Romains mérite que nous les nommions tous, les uns après les autres, & que nous indiquions les lieux qu'ils habitoient. Anciens Peuples.

Après les *Vediantii*, on trouvoit les *Oratelli* sur la rive occidentale de la Vesubie. Leur quartier principal paroît avoir été dans le terroir d'*Utel*, au confluent de la Tinée & du Var. Ibid. t. 1, p. 213. Utel. Les Oratellis

Les Nementuri. Sur la rive gauche de la Tinée, étoient les *Nementuri*, du côté de *Clans*, près de cette forêt superbe, qui a plus de huit lieues de tour. *Nementuri* signifie en Celtique, *habitants d'une terre couverte de bois*. Une inscription trouvée dans le terroir de Clans, prouve qu'il y avoit un village dont les habitants s'appelloient *Almancenses*. Ils firent un vœu à Hercule.

HERCULI LAPIDARIO

ALMANCENSES.

D'*Almancenses* pourroit bien s'être formé par corruption le nom de *Clans*.

Marie. Le terroir de *Marie*, qui confine avec celui de ce village, & que nous croyons avoir été compris dans le territoire des *Oratelli*, a aussi fourni une inscription

Inscript. 8. & des médailles de Vespasien, de Néron & des Empereurs qui l'avoient précédé.

Le Villars. Le Villars & le Touet appartenoient

Les Eguituri. aux *Eguituri*. Au Villars on a trouvé un marbre en l'honneur d'un Prefet de la

Inscript. 9. septieme Cohorte des Liguriens.

La rive droite de la Tinée étoit habitée par un Peuple plus considérable que ceux que je viens de nommer. Il

paroît avoir tiré son nom de cette riviere, ou le lui avoir donné. Ce sont les *Ectini* qui occupoient un pays fort étendu depuis les sources de la Tinée jusqu'au *Puget de Theniers*, ainsi nommé, sans doute, de *Pugetum Ectinorum*. Voyez deux fragments d'inscriptions trouvés en cet endroit; l'un nous apprend que les Habitants voulurent ériger un monument en l'honneur de leur Protecteur, *M. Julius Nigronius*, & que celui-ci, content de leur zele, ne voulut pas qu'ils en fissent la dépense: dans l'autre nous lisons, qu'ils décernerent, pour marque d'honneur, à *C. Attilius*, de la Tribu *Faleria*, Préfet de la septieme Cohorte des Liguriens, un lieu pour y faire bâtir, on ne sait si c'est une maison, un temple, ou un monument.

Les Ectini.

Le puget.

Inscript. 10 & 11.

Le territoire des *Eguituri*, que nous avons placé au Toet & au Villars, c'est-à-dire au midi des *Ectini*, étoit borné par celui de ce Peuple au levant, au nord & au couchant.

Vis-à-vis & de l'autre côté, vous voyez l'ancien pays des *Suetri*, qui s'étendoit tout le long de *l'Esteron*. Cette riviere pourroit bien avoir tiré son nom

Les Suetri.
L'Esteron.

de celui de ce Peuple, comme si l'on disoit *fluvius Suetrorum.*

Remarques sur ces montagnes.

Les montagnes qu'habitoient ces Peuples, sont en général calcaires : il y en a de marneuses depuis leur base jusqu'à la partie moyenne. Il en est de même de celles qui sont dans les dioceses de Glandeves, de Senez, de Digne, d'Ambrun & de Sisteron. Aussi voyons-nous que c'est cette partie de la Provence qui fournit presque toutes les rivieres & les sources abondantes. Comme le noyau de ces montagnes est couvert d'une terre qui se décompose aisément, telle que la calcaire, la marne & le plâtre, les eaux qui la pénetrent enlevent successivement ce qu'elles trouvent dans les fentes des rochers, s'amassent dans les cavernes, que les affaissements & les tremblements de terre y ont formées, & s'en échappent ensuite par mille canaux souterrains, pour aller porter la fécondité dans les campagnes. On remarque même que les prairies où on les détourne pendant l'hiver, donnent une plus grande quantité de foin que les autres, pourvu qu'elles ne soient pas éloignées de la source. Les eaux à une certaine distance,

perdroient ce degré de chaleur qu'elles ont dans leur réservoir, & qui contribue à entretenir la végétation.

Remarques sur ces montagnes.

Les rivieres qui descendent de ces montagnes sont en général fort poissonneuses, & la plupart abondent en truites excellentes. On se sert, dans certains endroits, d'un moyen assez singulier pour prendre le poisson : on fait bouillir quelques livres d'avoine, & on la jette encore chaude dans un endroit où les eaux sont dormantes ; l'odeur qu'elle leur communique attire les poissons de fort loin ; alors on tend vîte un filet dans toute la largeur de la riviere, pour les empêcher de descendre.

Parmi ces montagnes il y en a qui sont absolument nues, & composées d'une pierre tendre. Leur voisinage est très dangereux, parceque le soleil les calcine, la glace les fond, l'humidité de la neige les divise, & tous ces débris tombant dans les ravins, s'il survient une pluie d'orage, les eaux les entraînent au loin avec un mugissement affreux. On croiroit voir rouler une montagne dans la plaine, au milieu d'une poussiere d'eau qui s'échappe des vagues écumantes. L'air d'alentour en est si agité, qu'il

Remarques sur ces montagnes.

fait plier les arbres, & souvent même il les renverse. On ne voit que trop souvent disparoître sous ces monceaux énormes de pierres, des hommes, des animaux, des maisons, des prairies, & des campagnes couvertes de vignes & d'oliviers. En remontant le Var, depuis Nice jusqu'à Entrevaux, on ne rencontre que trop souvent des plaines rendues pour toujours stériles par ces effrayantes inondations, dont nous avons été nous mêmes témoins plus d'une fois.

Au reste, il n'y a guere que les montagnes voisines du Var, qui soient absolument dépourvues de terre dans la partie supérieure, & susceptibles de cette décomposition; celles qui s'approchent davantage des hautes Alpes, sont couvertes d'une herbe fine, qui fournit un excellent pâturage aux bestiaux du pays, & à ceux qu'on y mene du côté d'Arles au commencement de Juin.

Observation sur la formation de ces montagnes.

Je ne puis finir cet article sans observer que la premiere idée dont on est frappé en regardant cet amas de montagnes, c'est que toute cette contrée, ou du moins la plus grande partie, étoit originairement un terrein continu, qui s'élevoit par gradation jusqu'au dernier

terme ; qu'il s'y fit d'abord des affaissements en différents endroits ; & qu'ensuite l'action des glaces, leur fonte, ainsi que celle des neiges, & la chûte rapide des eaux pendant les orages, diviserent peu-à-peu ce terrein, le creuserent, formerent des vallons, & isolerent par conséquent des monceaux de terre que nous appellons montagnes, parcequ'ils sont beaucoup plus élevés que le sol qui les environne. La plupart de ces montagnes une fois formées, ont laissé nécessairement échapper la terre qui les couvroit, & qui, n'étant plus retenue dans sa pente rapide, est tombée par son propre poids, ou par l'action des eaux qui l'ont trop divisée. La pierre vive, qui formoit le noyau du terrein, a donc paru telle qu'on la voit encore, hérissée sur la surface de la province. Formation de ces montagnes.

Parmi ces montagnes où le roc n'est point encore visible., il y en a beaucoup dont la terre est rouge ; telles sont celles d'*Auvare*, de la *Croix*, de *Guillaume*, de *Dalluis*. Cette terre est quelquefois coupée par des bandes de terre verte ; elle contient même en certains endroits du vitriol bleu, ce qui annonce la présence du cuivre. Aussi en trouve-t-on,

Histoire-Naturelle.

non-ſeulement dans le terroir des villages que je viens de nommer, mais encore dans celui de *Saint-Léger* & du *Puget de Roſtan*. Ce minéral s'annonce ſur-tout auprès du Dalluis. Il ne doit pas être le ſeul dans ces montagnes : la couleur rouge dont elles ſont fortement imprégnées eſt un indice que le fer y eſt répandu.

Diocefe de Glandeves.

Ces villages ſont dans le diocefe de Glandeves, ainſi nommé du nom d'une ville qui ne ſubſiſte plus, & qui s'appelloit *Glannatina* : ce mot ſignifie *habitation ſur le rivage*.

Cette ville étoit en effet bâtie ſur un terrein que le Var a dégradé, mais qui ne pouvoit pas fournir une grande enceinte : auſſi y trouve-t-on peu de veſtiges d'habitations, excepté les débris de l'ancienne Egliſe de Notre-Dame-de-la-Sedz, à côté deſquels on a bâti, depuis environ cent ans, le Palais de l'Evêque. Il eſt ſeul dans une campagne reſſerrée d'un côté par le Var, & de l'autre par un roc, ſur lequel on voit les ruines de l'ancien château.

La ville de Glandeves n'a été entiérement détruite que ſur la fin du quatorzieme ſiecle, pendant les guerres civiles

qui désolerent la Provence. Cependant elle devoit avoir beaucoup souffert de la fureur des Lombards dans le sixieme, & des Sarrasins dans le dixieme : c'est peut-être dans le temps de ces derniers, que quelques Habitants, pour éviter les périls dont ils étoient menacés, se retirerent à l'endroit où ils bâtirent *Entrevaux*, qui, par sa situation au pied d'une montagne, étoit moins exposé aux attaques des ennemis, & au débordemens de la riviere. Glandeves.

Entrevaux a long-temps appartenu à la Maison de Glandevès, qui partageoit avec l'Evêque, la Seigneurie de Glandeves, & possédoit celle de plusieurs terres des environs.

Au levant de cette ville, sur la rive droite du Var, au terroir de la Penne, on trouvoit les *Beritini*, connus par un vœu qu'ils firent au Dieu Mars, surnommé *Jeusdrino*. Les mots IEVS & BERITINI étoient très propres à faire naître des conjectures sur les premiers Habitants de ce canton : l'on n'a pas manqué de dire qu'ils étoient originaires de *Berite* en Phénicie, & qu'ils étoient venus en Provence sous la conduite de quelque Chananéen, nommé *Jeus* ; car La Penne. Les Beritini.

La Penne. on sait que les Chananéens faisoient un grand commerce; qu'ils avoient des Colonies sur les côtes de la Méditerranée, & qu'après que Josué les eut chassés de leur pays, ils se répandirent dans la Gréce, en Afrique, en Espagne & dans la partie méridionale des Gaules, à ce qu'on prétend. On a donc cru qu'un petit nombre de ces fugitifs pourroit bien s'être venu établir à la *Penne*.

Cette conjecture a paru d'autant plus probable, que la vallée où ce village est bâti, porte le nom de *Chanâm*, & que parmi les différents quartiers, l'un s'appelle *Manassès*, l'autre le *Pays de Salomon*, un troisieme le *Champ d'Uriel*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce champ est rempli de pierres à fusil, & que *ur* en chaldéen signifie lumiere, feu: enfin il y a une montagne qui s'appelle *Adon*. En falloit-il davantage pour faire croire dans le pays que les Phéniciens vinrent habiter cette vallée? Pour nous qui ne croyons pas ces conjectures suffisantes pour assurer que le terroir de la Penne a été habité par des Phéniciens, nous aimons mieux dire que ces noms ont été donnés à ces différents quartiers par des Juifs, qui, dans le moyen âge,

y avoient des possessions. L'épithete IEVSDRINO, donnée au Dieu Mars, signifie *preneur de Villes*.

Au sud-ouest de la Penne, le village de *Briançon* a fourni quelques médailles d'or, d'argent & de cuivre, & des inscriptions, qui sont une preuve que ce village, du temps des Romains, étoit plus considérable qu'il n'est aujourd'hui. Une de ces inscriptions fut mise par ordre de la Communauté, en 259 ou 260, sur un monument élevé en l'honneur de *P. Linius-Cornelius-Saloninus-Valerianus*, fils aîné de l'Empereur Gallien, & déclaré César en 259. L'autre nous apprend que les Habitants honorerent comme leur protecteur, un nommé *Maternus*, qui avoit rempli avec honneur la place de *Duumvir*, à Briançon, ainsi que celle de *Flamine* ou de Prêtre. Briançon. T. 1, p. 80.

La troisieme est en l'honneur de *Lucius-Valerius-Domitius Aurelianus*, nommé Empereur vers le mois d'Avril 270, & assassiné sur la fin de Février ou de Mars 275.

Il y a dans le terroir de Briançon des pyrites luisantes, qui avoient trompé par leur éclat quelques personnes qui les

exploiterent comme une bonne mine cuivreuse.

Lieu remarquable.

Après avoir passé Briançon, on trouve la clue de S. Auban; elle est par sa singularité un des endroits les plus remarquables de la Provence. Elle est formée par deux roches de pierre vive, taillées à pic, & hautes d'environ soixante toises, depuis leur base jusqu'au sommet. Dans l'une on a creusé un chemin, où quand on y passe, pour la premiere fois, on éprouve ce sentiment d'horreur qu'inspirent la vue d'une masse énorme de rochers suspendus sur la tête; la profondeur d'un vallon où la vue ne peut pénétrer, & d'où s'éleve un bruit sourd, successivement grossi par les échos multipliés, & occasionné par les eaux de l'Esteron, qui font effort pour s'échapper à travers les gros quartiers de pierre détachés de la masse. La surface aride du rocher, qui est vis-à-vis & à très peu de distance; la solitude & le silence du lieu, interrompu seulement par le cri des oiseaux de proie, tout jusqu'aux arbrisseaux attachés par leurs racines à des morceaux de terre prêts à s'ébouler, fait de ce lieu un spectacle d'autant plus frappant, qu'il est rare.

J'aurois pu en faire une description plus détaillée, si, lorsque j'y passai, il y a neuf ans, j'avois prévu que je donnerois un Voyage de Provence; je n'en parle à présent que d'après l'impression que me firent ces objets. Je me rappelle qu'il y a vers le sommet du rocher, vis-à-vis du chemin & dans la partie le plus inaccessible, une croix & un trou, dont l'ouverture est en partie l'ouvrage des hommes. Il y a toute apparence que ce trou étoit une cache dans le temps des gerres civiles; & puisqu'on l'avoit ménagé dans un endroit où l'on ne pouvoit descendre que par le moyen d'une corde, & au péril de sa vie, il faut qu'on mît un grand prix aux effets qu'on cachoit, & que l'avidité du pillage fût bien grande. Lieu remarquable.

Au *Mas*, près de S. Auban, il y a un beau filon de charbon de terre qui n'est point exploité; & à *Peyresc*, à l'autre extrémité du Diocese, une caverne d'où sort, tous les soirs, un petit vent, qui augmente sensiblement jusqu'à minuit. Alors il commence à diminuer jusqu'au lever du soleil, qu'il tombe entiérement. Gassendi & Bouche en font mention, sans en donner l'explication. Ce vent est l'es- Peyresc.

Peyresc. fet des vapeurs qui se forment dans la caverne pendant la chaleur du jour, & qui, sur le soir, lorsque l'air extérieur se rafraîchit, sortent avec précipitation, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées, ou que la fraîcheur de la nuit les ait condensées. Pour expliquer le phénomene d'une maniere satisfaisante, il faudroit en connoître toutes les circonstances, & savoir le mois où le vent commence, & quel est le dégré de température qui lui est le plus favorable; car il doit être plus ou moins rare suivant les différentes variations de l'atmosphere.

Triullati. Le terroir de Peyresc confine avec celui de *Dalluis*, où habitoient les anciens *Triullati*.

Véamini. De-là, si vous tournez vers l'ouest, & que vous passiez le Verdon, vous entrerez dans le terroir de *Torame* haute & de Torame basse, occupé du temps des Gaulois par les *Véamini*, mot celtique qui signifie habitants d'une terre rouge, & en effet, à Torame, les montagnes sont de cette couleur. Vous remarquerez aussi que *Toramina*, a la même signification à-peu-près que *Véamini*; car, *tor* signifie habitation, & *min* rouge, d'où vient *minium*.

Enfin, vous montez un peu plus vers le nord, entre l'Issolle & le *Verdon*, vers les sources de celui-ci, & vous arrivez dans l'ancien territoire des *Gallitæ*, répandus depuis *Allos* jusqu'à *Colmars*, en latin *Collis Martius* ou *Collis Martis*, parcequ'on y adoroit le Dieu Mars.

Diocese de Senez.

Allos & Colmars.

On voit près de Colmars une fontaine intermittente, remarquable par la fréquence de ses retours. Gassendi, qui l'avoit examinée, assure qu'elle coule quatre fois dans une heure, & pendant sept minutes à chaque fois, après lesquelles il y a une cessation absolue, tantôt de huit, tantôt de sept, & tantôt de six minutes.

Fontaine intermittente.

Le méchanisme de ces fontaines est connu; c'est le même que celui du Siphon. On est persuadé aujourd'hui qu'il y a, dans les montagnes où ces fontaines prennent leur source, deux réservoirs, l'un supérieur & l'autre inférieur, qui communiquent ensemble par un conduit recourbé en siphon, de maniere que la branche la plus courte a sa base dans le réservoir supérieur, & l'autre vient aboutir au réservoir inférieur. Lorsque le premier est rempli,

Fontaine intermittente. & que l'eau eſt parvenue au-deſſus de la courbure du conduit ou ſiphon, elle s'écoule dans l'autre, & met le réſervoir ſupérieur à ſec. Celui-ci ſe rempliſſant de nouveau, le même effet recommence; ainſi de ſuite, tant qu'il n'y a point d'obſtacle qui détruiſe ce jeu de la nature. La ſeule choſe qui puiſſe embarraſſer, eſt de ſavoir pourquoi, dans cette fontaine, le temps de l'intermittence ou de la ceſſation eſt tantôt de huit, tantôt de ſept, & tantôt de ſix minutes : mais la ſurpriſe ceſſe, quand on fait attention qu'elle dépend du plus ou du moins d'eau qui arrive à la ſource.

Ubaye. Si vous paſſez la riviere d'*Ubaye*, vous entrez dans le pays qu'occupoient les *Eſubiani*, dont la riviere & le village d'Ubaye, bâti tout auprès, paroiſſent avoir conſervé le nom.

Deſcendez enſuite l'eſpace de quatre à cinq lieues au midi, & vous verrez l'ancien quartier des *Edenates*, au terroir de *Seyne*, en latin *Sedena*, viſiblement dérivé du nom de ſes anciens habitants.

Seyne.

Remarques ſur ces Peuples. Tous ces peuples, qui étoient au nombre de treize, en y comprenant les *Neruſii*, formoient ſur ces montagnes,

avant qu'ils fussent soumis aux Romains, des hordes comme les Sauvages de l'Amérique. Ils sont nommés les derniers sur le trophée qu'Auguste fit élever à la Turbie, pour y consacrer les noms de ceux qu'il avoit soumis à sa domination. Pline les appelle *Ligures capillati*, *Liguriens chevelus*, parcequ'ils portoient les cheveux longs & flottants. Ce furent eux qui, avec les Salyes, les Vediantii & les Vagienni, habitants de la partie supérieure des vallées de Sture & de Grana, opposerent aux Romains une plus longue résistance ; mais ils furent obligés de céder aux armes du Consul *Marcus Fulvius*, qui, en mémoire de cette victoire, fit ériger un monument de sa reconnoissance envers Jupiter, au terroir de S. Etienne, vers l'extrémité septentrionale du Diocese de Nice, dans les plus hautes montagnes, 125 ans avant J.C. Voici l'inscription.

Remarques sur ces Peuples.

I. O. M.
M. FULVIUS.
DEVICTIS. ET. SUPERATIS.
LIGURIBUS. BAGIENNIS.
VEDIANTIBUS. MONTANIS.
ET. SALUVIEIS.
V. S. L. M.

Remarques sur ces Peuples.

Cependant ces peuples, indociles au joug qu'on leur avoit imposé, le secouerent quelques années après, & le Sénat de Rome aima mieux leur laisser la liberté de se gouverner par leurs propres loix, moyennant un tribut, que d'envoyer de nouvelles troupes dans les défilés des Alpes, où elles auroient risqué de périr, tandis qu'elles pouvoient faire ailleurs des conquêtes plus faciles. Cette forme de gouvernement dura jusqu'au temps où Auguste se fut rendu maître de l'Empire. Alors il les soumit à son obéissance, 13 ans avant J. C. réduisit leur pays en Province; & pour conserver le souvenir d'un événement si mémorable, il fit ériger deux trophées semblables, l'un à la Turbie, comme nous l'avons dit, & l'autre à Suze; de l'autre côté des montagnes, à l'entrée du Piémont.

Ces Montagnards étoient alors barbares; ils couchoient sur des peaux ou sur des feuilles d'arbres: un petit nombre habitoit sous des chaumieres; les autres logeoient dans le creux des rochers ou dans des cavernes formées par la nature. Cette privation forcée des commodités de la vie les rendoit robustes, agiles &

propres à tous les travaux. Ils se civiliserent ensuite; & nous connoissons des pierres milliaires qui nous apprennent que sous Auguste, on commença d'ouvrir des chemins dans ces montagnes. L'un, qui alloit de Cimiez dans ce que nous appellons aujourd'hui le *haut Dauphiné*, passoit à *Marie*, *Pierles*, *Ilonse*, *Saint-Sauveur* & *Saint-Etienne*.

Remarques sur ces Peuples.

Ces mœurs étoient celles des *Sentii*, qui avoient pour capitale *Sanitium*. La position de cette ville répond à celle de Senez, & nous fait connoître le territoire des *Sentii*. Il est parlé d'un Décurion de *Sanitium* dans une inscription que nous rapportons. Le même étoit Décurion honoraire à Nîmes.

Senez.

La ville de Senez est fort petite, mal bâtie & mal située. Il n'y a que le zèle de la Religion qui ait pu y faire établir un Evêché. Le desir des richesses & des distinctions n'auroit jamais conduit les Apôtres de la Provence dans un lieu où un Evêque, obligé de vivre loin du monde & des grandeurs, n'a que des occasions d'exercer son zèle & sa charité.

Inscription 11.

Les anciens monuments ne font mention que d'une ville appellée *Salinæ*, qui

Salinæ. ne subsiste plus. Les inscriptions, les témoignages des Auteurs, & quelques restes d'antiquités sont une preuve que sa position étoit à Notre-Dame du Plan; à un petit mille de *Castellane*. Tout annonce que cette ville n'étoit pas des plus médiocres. Plusieurs inscriptions parlent des citoyens de *Salinæ*, qui occupoient ailleurs des emplois honorables. Il y en a une qui nous apprend que l'an 181 de J.C. les Cabaretiers de cette ville avoient choisi pour leur protecteur un de leurs concitoyens, nommé *Flavius*, fils de *Verinus*, lequel Flavius étoit Décurion de sa patrie. Il y avoit été Questeur & Duumvir. Il étoit Duumvir à Fréjus, Flamine ou Prêtre & Protecteur de la Province des Alpes maritimes. Ils lui éleverent par honneur un monument public.

La ville de *Salinæ* fut détruite par les Saxons & les Lombards, dans le sixieme siecle. Ceux des habitants qui échapperent au carnage, voulant se mettre à l'abri de pareilles incursions, se retirerent sur une montagne voisine, où ils bâtirent des maisons qu'ils entourerent de murailles. C'est de-là que le village prit le nom de *Petra Castellana*,

qui signifie *Roche du Château.* Ce nom étoit connu en 960. La Seigneurie du village & des environs appartenoit déjà en 1050 à la Maison de Castellane. L'un des Seigneurs ayant refusé l'hommage au Comte de Provence, sous prétexte que ses ancêtres n'avoient reçu l'investiture de leurs terres que des Empereurs, soutint un siege en 1189; mais il fut obligé de se rendre, & fit hommage de vingt-cinq terres. Castellane.

On peut voir dans l'Histoire de Provence un Troubadour de cette Maison, qui, partageant son temps entre les affaires politiques, la guerre & la poésie, employa son talent pour les vers à déclamer contre la Noblesse qui se laissoit opprimer; & ses armes, à soutenir la ville de Marseille contre Charles d'Anjou, qui le punit de sa témérité.

« Je préfere, disoit-il, les Arbalêtriers & les Cavaliers bien rangés en bataille, à ceux qui n'ont que de la beauté; & jamais je ne me lasserai de livrer assauts & combats ».

Avec des sentiments plus pacifiques il eût été plus heureux, & il auroit conservé à ses descendants des terres considérables dont Charles d'Anjou le priva.

Usages. La chaussure des Paysans dans la partie septentrionale des Dioceses de Glandeves & de Senez, ressemble à celle des paysans de Terracine, dans les états du Pape, sur les frontieres du Royaume de Naples. Elle consiste en un morceau de peau crue & non tannée, qu'ils replient sur le pied avec une corde passée en forme de lacet, depuis le bout du pied jusqu'à la jambe, autour de laquelle ils lient la corde. C'étoit la chaussure des anciens Romains, avec cette différence que les riches ne se servoient ni de corde, ni de peau crue.

Histoire-Naturelle. L'Histoire naturelle de cette partie de la Provence n'est point connue. Le temps & la dépense que ce travail exige, les difficultés des chemins, l'ennui du voyage dans un pays où l'on ne trouve pas, il s'en faut bien, toutes les commodités de la vie, ralentiront le zèle de quiconque voudra l'entreprêndre. Non-seulement il y auroit beaucoup d'observations à faire sur les oiseaux & les quadrupedes (la botanique est faite); mais encore sur l'élévation des montagnes, sur leur site, leur organisation & sur les volcans éteints; nous présumons que le lac d'Alloz occupe le ter-

rein consumé par un volcan. Le cours des rivieres, les dépôts qu'elles forment, pourroient encore fournir des descriptions curieuses. Histoire Naturelle.

L'eau, dans ces montagnes, découvre quelquefois, comme il arrive dans la vallée de *Barcelonette*, des melezes fort gros & fort longs, qu'on retire avec la plus grande peine de l'intérieur des terres, où ils étoient enfouis. Ces arbres se fendent alors avec beaucoup de facilité, selon le fil du bois, & ils répandent, quand on les brûle, une odeur très désagréable. Ils font une preuve certaine que les eaux ont entraîné les terres & bouleversé ce pays-là; & si les matieres végétales sont la base des charbons de terre, il ne manqueroit à ces arbres que d'être imprégnés d'une quantité suffisante de bitume, pour former ce fossile. Il faudra donc attribuer à cette cause la mine de houille, qui est au-dessus du village de *S. Ours*, près de Meyrones : celle de la Paroisse de *Fouillouse*, & enfin celle qui est à une demi-lieue de Barcelonette dans le vallon de *Godissar*.

Quant aux minéraux, on en trouveroit beaucoup dans ces contrées. Le

plomb n'y est point rare : il y a des mines d'argent à *Torame haute*, d'argent & de cuivre à la *Bréoule*; d'or à *Ubaye*, suivant *l'Oryct. d'Argenville*. Ainsi, les deux parties de la Provence les plus opposées entre elles par la température du climat & la hauteur des montagnes, contiennent à-peu-près les mêmes minéraux.

Histoire Naturelle.

Les fontaines salées ne sont point rares dans le Diocese de Senez; il y en a une près de cette ville; une à *Gevaudan*, une autre à *Tartone*, & deux à *Castellane*. Les eaux de l'une sont salées & ameres, à-peu-près comme celles de la mer. Cette salure vient sans doute d'un sel fossile répandu dans le sable, semblable à celui de Pologne & de Catalogne. Quant à l'amertume, il faut l'attribuer à quelque sel d'une autre nature, ou à quelque bitume dont le filon n'est pas visible.

Le puits salé de *Moriez* donne une livre de sel très blanc & très bon sur trois livres d'eau. Gassendi remarque, qu'à quantités égales, il est plus difficile à dissoudre dans l'eau commune que celui de la mer. Cette fontaine fut sûrement connue des Romains : le nom de

de *Muria*, qu'ils donnerent à l'endroit où elle coule, & dont Moriez est dérivé, en est la preuve. Elle avoit été recouverte, on ne sait par quelle cause, & ne fut retrouvée pour la seconde fois qu'en 1636, lorsqu'on augmenta le prix du sel. Les habitants s'étant apperçus que les pigeons alloient souvent boire dans un vallon voisin du village, s'imaginerent que l'eau pourroit être un peu salée; ils creuserent, & trouverent un puits grossiérement construit. Histoire Naturelle.

Les coquillages fossiles de ce Diocese se trouvent dans la partie méridionale en plusieurs endroits : en allant, par exemple, de Castellane à *Comps*, on rencontre des bancs immenses de roubines pénétrés de gryphites, ordinairement mêlés avec d'autres coquillages; mais il y a peu d'endroits qui offrent autant de cornes d'ammon que le ravin formé à la montagne de Chamate près de *Vergons*. Le même fossile n'est point rare aux extrémités du terroir de *Norante* vers celui de *Pel*, non plus qu'au terroir de *Soleillas*, du côté de *Demandols*. Il y a des amas de soufre pur à *Gevaudan*; à *Barrême*, il est répandu sur des pyrites.

Deux Sauvages.

Ces montagnes de la haute Provence sont une continuité de celles du Dauphiné, sur lesquelles on trouva au mois de Juillet 1646, deux sauvages qu'il eût été facile de prendre, & qu'il eût été fort intéressant d'interroger, quand on les auroit mis en état de se faire entendre. Voici ce que j'en trouve rapporté dans une lettre que j'ai tirée des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi : elle est datée de Grenoble, le 13 Septembre 1646, & fut écrite par M. Salvaing de Boissieu.

« L'avis qu'on vous a donné, Mon- » sieur, de deux Sauvages qui ont été » vus aux montagnes du Dauphiné, » est véritable ; & voici ce que j'en ai » appris.

» Au mois de Juillet 1646, quel- » ques Bûcherons, au nombre de six » ou sept, allant travailler dans le bois » de la Combe, ouïrent une voix fort » agréable, mais sans articulation, qui » donna curiosité à l'un d'eux de s'avan- » cer jusqu'à l'endroit d'où venoit la » voix, pour savoir ce que c'étoit ; & » après avoir fait trente ou quarante » pas, il découvrit une femme velue » par tout le corps, à la réserve d'un

» petit espace au-dessous des yeux, Deux Sau-
» ayant les cheveux pendants jusques vages.
» auprès du coude, & qui étoient re-
» pliés en forme de flocons, les ma-
» melles fort avalées, dont le bout
» témoignoit qu'elle étoit nourrice;
» & ses pieds fort petits, & semblables
» à ceux d'un enfant de trois ans. Mais
» comme ils étoient couverts de poil,
» il ne put pas remarquer s'ils avoient
» des doigts. Il demeura plus d'une
» demi-heure à la considérer de huit ou
» dix pas, sans qu'elle en fût effarou-
» chée : mais quant à lui, il n'eut pas
» la force d'aller à elle, & il s'enfuit.
» Ayant ensuite raconté son aventure,
» un autre Bûcheron plus déterminé dit
» qu'il iroit le lendemain au bois, &
» que s'il avoit la même rencontre, il
» ne feroit pas aussi timide : il tint
» parole; car à peine il eut donné quel-
» ques coups de coignée à un arbre,
» qu'il entendit le chant de cette Sau-
» vage; & étant allé, avec un autre
» Bûcheron qui l'avoit suivi, vers l'en-
» droit d'où venoit la voix, il l'apper-
» çut, & courut à elle; & comme elle
» s'enfuyoit, il la prit par les cheveux.
» Cette femme alors poussa un cri sans

Deux Sauvages.

» articulation, & fit un signe de la
» main pour appeller à son secours le
» mâle, qui vint en même temps à
» grands pas, laissant tomber quelques
» racines qu'il tenoit dans la main. Le
» Bûcheron, qui se voyoit abandonné
» de son compagnon, eut peur, de
» sorte qu'il lâcha prise. A l'instant le
» mâle prit la femelle par la main, &
» tous deux gagnerent fort vîte le haut
» du rocher, étant vus des deux paysans
» l'espace de trois ou quatre cents pas.
» Il demeura un flocon de poil dans la
» main de celui qui l'avoit saisie, lequel
» a confirmé la relation qui avoit été
» faite par le premier, à laquelle il
» ajoute que la femelle avoit l'haleine
» puante, que l'un & l'autre sont de
» fort petite taille, mais ramassés &
» membrus; que le poil dont ils étoient
» couverts, étoit de la longueur de six
» lignes, de couleur noirâtre, hormis
» l'extrémité qui étoit blanche; qu'ils
» n'en avoient point à la paume de la
» main, non plus qu'au-dessous des yeux.

Voilà, ajoute l'Auteur, tout ce qui est véritable de ces deux Sauvages, que j'ai pris soin de savoir parfaitement, & digne d'être considéré.

La même relation ſe trouve confirmée par une autre lettre datée de Grenoble le 3 Août 1646, ſans nom d'Auteur : il eſt fâcheux qu'on ne fît point de recherches pour prendre ces deux Sauvages, qui vraiſemblablement n'ont point laiſſé de poſtérité. *Manuſcrits de Dupuy*, n°. 639.

Deux Sauvages.

ADMINISTRATION DE LA PROVINCE.

IL ſemble que la Provence, qui eſt réduite à des limites aſſez étroites, ne devroit former qu'un ſeul corps politique. Cependant comme les révolutions dans le moyen âge avoient détaché pluſieurs Communautés de ce petit état, elles vinrent enſuite s'y joindre avec les coutumes, les franchiſes & les prérogatives qui leur étoient propres ; & pour les conſerver, elles demanderent à n'être point réputées de la Province. Il eſt arrivé de-là qu'elles ſont ſéparées du corps, & qu'elles ont une adminiſtration particuliere, n'ayant pas voulu être ſoumiſes à la direction des Etats généraux. On les diſtingue ſous la dénomination de terres adjacentes. Elle ne ſont point, comme on voit, des démembre-

Administration. ments d'autres Provinces, mais des portions de la Provence elle-même, réunies sous des conditions particulieres, dépendantes du même Gouverneur, soumises au même Parlement & au même Intendant. MM. les Procureurs du pays n'y ont aucune autorité, & n'y peuvent pas même paroître avec les ornements de leur place, quoiqu'ils aient cette prérogative dans toute l'étendue du pays, dépendant du corps de la Province.

Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ces terres adjacentes, parmi lesquelles Arles & Marseille sont villes privilégiées, ne sont pas même réunies entr'elles par une administration commune : ce sont autant d'especes de Républiques & d'administrations particulieres, qu'il seroit inutile de faire connoître chacune séparément. Nous nous bornerons à donner une idée de l'administration du pays soumis aux Etats, qu'on regarde comme le corps de la Province, parcequ'il en est la partie la plus considérable.

On l'appelle aussi les *Vigueries*, parceque ce corps est divisé en vingt-deux districts nommés *Vigueries*, qui sont, Aix, Tarascon, Forcalquier, Sisteron,

Anot; Grasse, Hyeres, Draguignan, Toulon, Digne, Saint-Paul-les-Vence, Moustiers, Castellane, Apt, Saint-Maximin, Brignolles, Barjols, Colmars, Seynes, Lorgues, Val-de-Barrême, & Aubagne qu'on a substitué à Guillaume, depuis que cette derniere ville a passé sous la domination de la Savoie. Administration.

Toutes ces villes sont chefs de Viguerie, & en cette qualité elles ont un certain nombre de Communautés qui leur sont en quelque façon subordonnées. Ces Communautés s'administrent d'elles-mêmes par des Officiers Municipaux qu'elles élisent.

Outre leur administration particuliere pour le payement des impositions établies par les états, & des dépenses de leur police intérieure, elles ont encore des intérêts communs avec un certain nombre d'autres communautés, qui leur sont unies, pour former cette espece de corps politique, que nous appellons *viguerie*. On entend par ce mot, l'association de plusieurs communautés qui portent le nom de la cité principale.

Nous avons donc trois Corps qui composent, à proprement parler, la Province; savoir, les Communautés,

Adminiſtration.

qui ſont elles-mêmes compoſées des Habitants; les Vigueries, qui ſont compoſées des Communautés; & la Province, qui n'eſt que la réunion des Vigueries.

Chacun de ces trois Corps a ſes deniers & ſes impoſitions.

La Province impoſe pour la généralité: l'Aſſemblée & la Viguerie impoſent ſur toutes les Communautés de ſon diſtrict, pour ſes affaires particulieres. La Communauté impoſe pour ſatisfaire aux charges de la Province & de la Viguerie, & encore pour les beſoins particuliers de ſon adminiſtration.

On ſuit pour la levée de ces trois ſortes d'impoſitions, deux regles de répartition, qu'il eſt bon d'obſerver; l'affouagement & le cadaſtre.

On appelle affouagement, l'opération générale, par laquelle la Province fait eſtimer, ſur des regles communes, la valeur du territoire, & les avantages locaux de chaque Communauté.

Cette eſtimation générale des biens eſt diviſée en différentes parties, qu'on appelle *feux*, mot de convention inventé pour exprimer une certaine valeur; par exemple, pour exprimer une étendue de terrein eſtimée cinquante mille livres.

Ainsi une Communauté qui seroit évaluée dix feux, seroit jugée avoir deux fois autant d'avantages & de ressources que celle qui seroit évaluée cinq feux: par conséquent elle supporteroit le double des impositions. Administration.

Les estimations des vingt-deux Vigueries réunies, donnent la valeur totale du corps entier de la Province; considérées séparément elles donnent la valeur de la Viguerie; & en les sous-divisant en tout autant d'estimations qu'il y a de Communautés, on connoît la valeur proportionnelle de chacun de ces petits Corps politiques. Si vous poussez la subdivision plus loin, vous trouverez la valeur des biens fonds de tous les Habitants. Ainsi l'affouagement est une estimation proportionnelle du Corps & de toutes ses parties.

C'est sur cette regle de proportion que sont reparties les impositions de la Province. On sait ce que doit payer chaque Viguerie, chaque Communauté, d'après la connoissance exacte qu'on a de la valeur de ses biens, par le nombre des feux.

Mais lorsqu'il s'agit de répartir sur les contribuables de chaque Communauté,

Administration.

la charge que cette Communauté supporte, alors on suit une autre regle de proportion pour connoître la valeur relative de tous les biens fonds qui sont dans le territoire, & l'on appelle *cadastre* l'opération que l'on fait pour y parvenir.

De même que l'affouagement détermine ce que chaque Communauté doit supporter dans les impositions de Province ou de Viguerie, de même le cadastre regle le contingent de ce que chaque particulier doit payer, soit pour l'imposition de Province ou de Viguerie, soit pour les dépenses particulieres de la Communauté. *

(*) On donne aussi le nom de cadastre ou de compoix, au livre terrier de la Communauté, c'est un registre en papier timbré, où, sous le nom de chaque Propriétaire, rangé par alphabet, on trouve la note de toutes les propriétés qui lui appartiennent, leur contenance & leur estimation à un certain nombre de livres cadastrales. La livre cadastrale est ordinairement supposée de mille livres, & divisée en seize onces, en quarts & demi quarts. Ainsi, une propriété, qui est estimée au cadastre une livre quatre onces, est supposée de la valeur de 1250 liv. & si l'on impose 10 liv. 10 s. par liv. cadastrale, elle paiera 12 liv. 10 s.

Il y a donc deux regles de répartition, l'affouagement & le cadaſtre ; trois ſortes d'impoſitions, impoſition de la Province, impoſitions des Vigueries, impoſition des Communautés ; & par conſéquent trois ſortes d'Aſſemblées pour établir les impoſitions, & pour décider les affaires de leur reſſort. Adminiſtration.

Si l'on vouloit faire un Traité complet ſur cette matiere, il faudroit donc le diviſer en adminiſtration de la Province, en adminiſtration des Vigueries, en adminiſtration des Communautés ; examiner ſur quels principes chacune de ces adminiſtrations doit rouler ; quelles ſont les perſonnes qui compoſent l'Aſſemblée de la Province, l'Aſſemblée des Vigueries, l'aſſemblée des Communautés ; parler enſuite des droits de ces Aſſemblées, des modifications qu'on y a miſes, & de celles dont ils peuvent être ſuſceptibles. Il faudroit enfin dire deux mots de la forme des délibérations, de l'élection des Officiers & de leurs fonctions.

Mais pour traiter cette matiere, il faudroit m'engager dans des détails qui me feroient ſortir des bornes que je dois me preſcrire. C'eſt aſſez que je donne

une idée de l'état actuel de l'administration, dont je viens de montrer le méchanisme.

Administration.

Les Etats de Provence ont été suspendus il y a cent quarante ans; car la derniere Assemblée se tint à Aix en 1639; &, malgré les reclamations qu'on a faites, on n'a jamais pu en obtenir le rétablissement. On leur a substitué l'Assemblée générale des Communautés, qui exerce les pouvoirs de ces mêmes Etats, & décide en dernier ressort des intérêts du Pays.

Cette Assemblée est composée de Monseigneur l'Archevêque d'Aix, qui la préside; de MM. les Consuls d'Aix, Procureurs du Pays; de deux Evêques, Procureurs joints pour le Clergé; de deux Possédants fiefs, Procureurs joints pour la Noblesse; de vingt-deux Députés des Chefs de Viguerie, & de quinze autres Députés des principaux lieux de le Provence, faisant en tout trente-sept Votants.

M. le Gouverneur, & en son absence M. le Commandant, & M. l'Intendant, Commissaire départi, y assistent.

La premiere séance est uniquement employée à des préliminaires d'usage,

fur lefquels il eft inutile de nous arrêter. Le lendemain on lit les Lettres-Patentes du Roi pour la convocation de l'Affemblée, & pour la demande du don gratuit. On fait auffi lecture des lettres de cachet que Sa Majefté écrit à ce fujet aux Procureurs du Pays, & aux Députés des Communautés, & l'on accorde le don gratuit, après avoir délibéré. Administration.

Le jour fuivant M. l'Intendant, Commiffaire du Roi, qui affifte à toutes les féances, remet les inftructions que M. le Gouverneur & lui ont reçues touchant certains objets fur lefquels l'Affemblée délibere. M. l'Affeffeur rend enfuite compte de la geftion des MM. les Procureurs du Pays, à laquelle l'Affemblée générale donne fa ratification & fon approbation. Enfin, on propofe tout ce qu'on croit devoir être foumis à la délibération de l'Affemblée, & l'on fixe les impofitions pour le courant de l'année. Elles font réparties fuivant les regles que nous avons expofées ci-deffus.

Les affaires qui demandent des difcuffions trop longues pour être traitées dans les trois jours que fe tient l'Affemblée des Communautés, celles qui furviennent dans le courant de l'année &

Administration.

qui demandent une prompte expédition, sont terminées dans des Assemblées particulieres, indiquées & présidées par M. l'Archevêque d'Aix, & composées de MM. les Procureurs-nés & Procureurs-joints. Ces Assemblées ne sont que les représentantes de l'Assemblée générale, les exécutrices de ses volontés, & ne statuent que sous son bon plaisir, & sauf sa ratification.

M. l'Archevêque d'Aix est premier Procureur du Pays, & Président de toutes les Assemblées. Il est inamovible, au lieu que les quatre autres Procureurs-nés du Pays, ne sont en place que pour un an ou deux. Il opine le premier, propose toutes les graces, & la nomination au remplacement des Officiers du Pays, & à l'audition du compte : les Députés aux Assemblées ne peuvent rien proposer sans l'avoir prévenu, &c. &c.

MM. les Consuls & Assesseur de la ville d'Aix, sont aussi Procureurs-nés du Pays. La procuration du Pays a été jointe à leur place par une Ordonnance de 1535, & par un Edit de 1594. Ils sont Administrateurs & Ordonateurs des ponts & chemins ; nomment les Experts & les Arpenteurs pour les cadastres des

Communautés; suivent en Justice les procès de la Province; procédent à la répartition de la capitation, conjointement avec M. l'Intendant, & donnent leur avis sur les Requêtes que les Communautés lui présentent pour avoir la permission de plaider. Aucune de ces Communautés ne peut même rien fournir aux troupes, si ces MM. n'ont mis leur attache aux ordres des Gouverneurs & Commandants; enfin ils veillent sur les impositions des Communautés pour qu'elles soient suffisantes, & que les deniers n'en soient point divertis à d'autres usages. Administration.

Les impositions ne sont assises que sur les fonds de terre. Cependant quand une fois le nombre des feux est fixé, & que chaque Communauté connoît ce qu'elle doit payer relativement aux charges de la Province, & aux dépenses qu'elle est obligée de faire pour elle-même, elle a la liberté de s'imposer de la maniere qui lui paroît la moins onéreuse, & la plus convenable à sa situation, à moins qu'il n'en résultât une impossibilité de payer les charges.

La levée des deniers se fait d'une maniere fort simple. Chaque Communauté

Administration.

a un Trésorier particulier, à qui elle paye son contingent des impositions ; & celui-ci le porte au Receveur de la Viguerie, qui la verse dans la caisse du Trésorier des Etats.

Au reste, tout ce que nous venons de dire ne regarde que le pays des Vigueries. Les terres adjacentes sont immédiatement soumises à M. l'Intendant, & payent directement au Receveur-Général des finances.

Comme elles ne sont point du corps de la Province, elles ne contribuent point à ses charges, excepté dans quelques objets d'utilité commune, tels que la solde de la milice, le terrein pris pour les fortifications, la paye de la Maréchaussée, la gratification des Maîtres de Poste, & les appointemens de l'Inspecteur des Manufactures.

Elles payent le tiers de la dépense que ces objets entraînent ; & le tiers des charges communes imposées sur la Provence par Sa Majesté. Nous ne parlerons point des regles qu'elles suivent entr'elles pour la réparation de cette quotité : ces détails nous meneroient trop loin.

Nous ne parlerons pas non plus du corps de la Noblesse, qui a ses intérêts à

part, ses assemblées générales & particulieres, ses syndics au nombre de douze, dont six d'Epée & six de Robe, tous possédans Fiefs. La Noblesse paye sa part des impositions, dont elle fait elle-même la répartition sur les membres, en se réglant sur l'*Afflorinement*, qui est aux biens nobles, ce que l'affouagement est aux biens taillables. Adminis-tration.

Voilà tout ce que nous avions à dire sur cette importante matiere. Une personne qui voudroit la traiter à fond, auroit sans doute beaucoup de réflexions à faire sur les avantages & les inconvéniens de l'Administration, telle qu'elle est, depuis la suppression des états; sur l'instabilité des personnes destinées à la régler, & qui se succedant avec beaucoup de rapidité, n'ont que le temps de laisser dans leur gestion une foible empreinte de leur zele, de leur caractere, ou de leurs vues.

DU CLIMAT.

Du climat.

D'après la description que je viens de faire de la Provence, on se doute bien qu'il n'y avoit point de Province dans le Royaume, qui ait un climat aussi varié.

Du climat. La partie septentrionale, toute hérissée de hautes montagnes, est très froide, & l'on y trouve les mêmes plantes que dans la Laponie, telles que le *Chamarododendros*, *Alpina humifuga*, *l'uva ursi*, & plusieurs especes de saules nains; aussi la récolte y est-elle extrêmement tardive, & l'on y seme l'orge en même temps que l'on moissonne dans la partie méridionale. Celle-ci produit, à quelque différence près, le même fond de plantes que le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Corse & les côtes d'Afrique; de façon qu'en réunissant les extrêmes, c'est-à-dire, les Alpes & les côtes, on ne trouveroit pas cinquante plantes qui fussent communes à ces deux régions.

La partie moyenne de cette Province tient, quant à la température, un milieu entre la partie septentrionale & la partie méridionale.

Celle-ci est fort chaude; & ce qu'il y a de pis encore, les chaleurs y durent long-temps; car en géneral, depuis le commencement de Juin jusques au 15 Septembre, le thermomètre, à deux heures après midi, se soutient au-dessus de 20 degrés. Ces chaleurs sont cause que l'hiver commence fort tard dans la

basse Provence, parceque les terres, & sur-tout les montagnes voisines de la mer, se refroidissent lentement. Le thermomètre, à Marseille, le 6 Août 1774, étoit à 30 degrés & demi hors de la ville, dans un endroit élevé au nord, & où il n'y avoit aucune réverbération qui pût agir sur le mercure. Qu'on juge par-là des chaleurs qu'on devoit éprouver dans des lieux bas, situés au midi, & couverts du côté du nord par des bâtiments ou des montagnes qui augmentoient l'action du soleil. On m'a assuré que le thermomètre ayant été suspendu pendant une demi-heure dans cette exposition, au bois d'une fenêtre fermée, à plus de trente pieds au-dessus de terre, étoit, à deux heures environ après midi, à 47 degrés. Du climat.

Ces chaleurs vinrent de ce que la neige des Alpes avoit été fondue de bonne heure. Quand elle dure jusqu'au mois de Juillet, les montagnes conservent pendant tout l'été une humidité froide, dont nous ressentons les effets. L'air qui les presse, étant infiniment plus dense que celui de la partie méridionale, s'y précipite, parcequ'il trouve peu de résistance, & y porte cette fraî-

Du climat. cheur qui tempere l'ardeur du soleil ; mais quand le vent se renforce, & qu'il vient des plus hautes montagnes, il refroidit considérablement l'air dans le mois de Mai & de Juin.

Le froid a parmi nous ses excès comme la chaleur ; car le 4 & le 5 Janvier 1768 à 7 heures trois quarts du matin, le mercure, à Marseille, descendit à neuf degrés au-dessous de la congellation. C'est le plus grand froid qu'on ait ressenti de mémoire d'homme, puisqu'il n'est pas certain que celui de 1709 ait été aussi fort. Depuis la nuit du 5 au 6 il ne gela plus dans la ville ; la liqueur alla toujours en montant. Le 9, à 7 heures du matin, elle étoit à huit degrés au-dessus de zéro, & ne descendit jamais, avant minuit, plus bas que de sept au-dessus du même terme, depuis le 12 jusqu'au 20 : aussi tous les amandiers du terroir étoient-ils en fleurs avant la fin du mois.

Température à Marseille.

Ces faits prouvent que notre climat est fort doux en hiver, lorsqu'il n'est point altéré par quelque cause étrangere ; car, à Marseille, on voit rarement de la neige & de la glace ; on en voit encore moins à mesure qu'on avance tout

le long des côtes jusqu'à Nice, qui est l'endroit le plus chaud de la Provence. A Marseille il est rare que le mercure tombe à six degrés au-dessous de zéro, qui est le terme où les orangers périssent, & où les oliviers souffrent beaucoup : on le voit quelquefois à trois, mais rarement deux jours de suite. Du climat.

Sa variation, dans le courant de Décembre & de Janvier jusqu'au 15 Février, est en général

Depuis —3, jusqu'à 13. —3. 13.

Du 15 Février à la fin de Mars, les deux extrêmes sont, . . . —1 . . . 15.

En Avril,	2	16.
En Mai,	8	21.
En Juin,	11	23.
En Juillet,	15	25.
En Août,	16	26.
En Septembre,	13	23.
En Octobre,	8	17.
En Novembre,	1	13.

Ces variations de 13 ou 14 degrés dans le même mois se font quelquefois sentir dans un jour; car en 1774, le thermometre, qui, le 12 Novembre, un peu avant minuit, étoit à 13 degrés

Du climat. au-dessus de zéro, se trouva au terme de la glace le lendemain à la même heure.

Des Vents. Ce sont les vents qui occasionnent ce dérangement dans notre température; car lorsque le temps est calme & serein, on trouve en Décembre & en Janvier les beaux jours du printemps. Mais un vent de nord ou de nord-ouest vient abattre, au moment qu'on s'y attend le moins, cette chaleur douce qui ranime ici la nature lorsqu'elle languit par-tout ailleurs.

Le nord-est souffle quelquefois; mais l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest dominent depuis le mois de Novembre jusqu'aux premiers jours d'Avril. Ils commencent, & même assez fortement, quand il tombe de la neige sur les montagnes, & dans les Provinces qui sont au nord ou au couchant de la Provence; ils continuent, quoique foiblement pour l'ordinaire, pendant tout le temps qu'elle couvre la terre, & se renforcent quand elle fond. En Avril & en Mai, ils soufflent alternativement avec le sud-est & le sud-ouest. Ces deux vents de mer qui moderent les chaleurs de l'été, regnent presque seuls dans les mois de

Juin, Juillet, Août, Septembre & Octobre; mais, vers la fin d'Octobre, & quelquefois en Septemb. leur force augmente; & comme ils viennent alors de plus loin, ils nous apportent les nuages & la pluie. Du climat.

Un vent bien singulier, quant aux effets, est le sud-sud-est. Il relâche les fibres, abat la vivacité, la bonne humeur, le feu de l'imagination, & répand dans le corps & dans l'esprit une lassitude qui rend incapable de travail & d'application; les oiseaux même se ressentent de cette impression de l'air : on n'entend plus leur gasouillement ; un morne silence regne dans la campagne; tous les animaux sont assoupis : les personnes sujettes à des rhumatismes, ou qui ont eu des contusions ou des blessures dans quelque partie du corps, sentent leurs douleurs se réveiller; il est aisé d'en expliquer les causes, mais il y en a une à laquelle il me paroît qu'on ne fait pas assez d'attention : c'est cette prodigieuse quantité de matiere électrique, dont les vapeurs qui surchargent alors l'atmosphere sont imprégnées, & qui ne donnent point de commotion à la partie sensible des fibres, où l'on a reçu la

Du climat. blessure ou la contusion, sans y exciter quelque douleur.

Il seroit difficile de donner la raison de toutes ces variations des vents; mais parmi les causes que la Nature tient encore cachées, nous pouvons compter sans doute l'inégalité de raréfaction dans l'air. Celui des côtes étant plus raréfié, depuis le mois de Novembre, jusqu'au commencement d'Avril, que celui de l'intérieur des terres & des montagnes, celui-ci doit se mouvoir vers la Méditerranée avec d'autant plus de force, que l'inégalité de raréfaction sera plus grande. Tout le contraire arrivera quand la neige sera fondue & la terre desséchée. Alors l'action du soleil n'étant plus diminuée par l'humidité du sol, & se trouvant même augmentée par la réverbération, l'air, qui presse la terre, s'échauffera & se raréfiera plus que celui de la mer, qui, par cette raison, se précipitera jusqu'à une certaine distance dans les terres, & tempérera les grandes chaleurs.

Mais quand ces chaleurs sont si fortes que les deux atmospheres sont également raréfiés & en équilibre, il n'y a plus du zéphyr; alors la matiere électrique

trique de la mer, qui, pendant le jour, a été mise en mouvement par l'ardeur du soleil, sur-tout dans les endroits voisins des ports, s'éleve au-dessus des flots, & n'étant point dissipée par les vents, elle offre aux yeux du Spectateur, après le coucher du soleil, l'image d'une aurore boréale. A Marseille on est quelquefois témoin de ce spectacle durant les belles soirées d'été. Des Vents.

Il y a des vents qui se font quelquefois sentir en Provence avec une force extraordinaire. Le plus fréquent & le plus impétueux de tous est le nord-ouest, connu sous le nom de *mistral.* On appelle aussi de ce nom l'ouest-nord-ouest. Les anciens Auteurs parlent souvent de sa violence : il ôte la respiration quand on parle, dit l'un d'entre eux ; il ébranle un homme armé & un chariot chargé : mais, ajoute-t-il, les gens du pays, loin de s'en plaindre, sont persuadés qu'ils lui doivent la salubrité de l'air.

Pline en a parlé plus au long ; & comme il observoit la nature, dans la vue de se rendre utile, il avertit que c'est être bien mal avisé que de planter les arbres, dans la Gaule Narbonnoise, contre la direction de ce vent. La pru-

Des Vents. dence, dit-il, exige qu'on les mette à l'abri, parceque si ce vent tempere la chaleur du climat, il est en même temps si violent, qu'il enleve le toît des maisons.

Diodore de Sicile en parle dans les mêmes termes; & tous ces différents témoignages prouvent que si le défrichement des terres & le desséchement des marais ont produit quelque différence dans notre climat, elle n'a point influé sur les vents, dont la violence & la direction dépendent de bien d'autres causes.

Le mistral régna pendant quatorze mois de suite en 1769 & 1770, sans qu'on puisse expliquer ce phénomene. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il souffle constamment durant plusieurs jours quand il a beaucoup plu dans le Languedoc, & sur-tout du côté du Vivarais. Peut-être que si l'on comparoit les observations météorologiques qui se font dans cette Province & même en Gascogne, avec celles qu'on fait à Marseille, on viendroit à bout de découvrir la cause de ce vent.

L'ouest-sud-ouest, un de ceux qui nous amenent la pluie, est quelquefois

Des Vents.

très violent. Le 2 du mois de Janvier 1768, il se fit sentir depuis les cinq heures du soir, jusqu'au lendemain à midi, avec une force dont on n'avoit point d'exemple. Le froid étoit fort vif, des masses de glace flottoient près du rivage; une bruine épaisse couvroit la surface de la mer, & la poussiere d'eau, que le vent emportoit sur les rochers, sur les mâts & sur les cordages des vaisseaux, s'étant glacée, offrit aux yeux des Marseillois un spectacle aussi étonnant que nouveau, quand le soleil donna dessus. La lune étoit ce jour-là dans sa plus grande déclinaison boréale, & le 4 elle fut dans son dernier quartier.

On peut encore se rappeller l'ouragan qu'il y eut en Provence le 8 Avril 1761. Dans l'espace d'une heure il renversa, dans le terroir, compris entre Aubagne & Roquevaire, dix-huit cents pieds d'arbres fruitiers, & six mille oliviers dans celui du Bausset. A Aix & à Marseille, il ébranla ou abattit de gros arbres, & les cheminées de plusieurs maisons. La lune avoit été nouvelle le 5, à sept heures cinquante-deux minutes du matin; sa déclinaison boréale étoit le 8, de vingt

Des Vents. degrés vingt-trois minutes ; elle fut dans son périgée le 10, qui étoit le jour de sa plus grande déclinaison. Voici un autre fait.

Le 20 Novembre 1770, elle approchoit de son apogée, qui ne fut que le 22 ; elle avoit été nouvelle le 17 à dix heures vingt-sept minutes du matin, & dans sa plus grande déclinaison australe le 19 ; car elle étoit de vingt degrés cinquante-neuf minutes. On éprouva un ouragan des plus forts le 20 de ce mois à onze heures du matin, par un vent de sud-ouest. Les eaux du Port surmonterent tous les quais ; vinrent jusqu'au premier degré de la Loge, & entrerent dans la plupart des boutiques, s'étant élevées à vingt-quatre pouces environ au-dessus de leur état ordinaire. Le barometre étoit alors à vingt sept pouces une ligne, trois quarts, & le thermometre à treize degrés au-dessus de la glace.

Au reste, ces coups de vent dont je viens de parler, sont très rares ; car s'ils étoient fréquents le Pays seroit désolé, à cause de la position des montagnes, au milieu desquelles le vent s'engouffre, pour se déployer ensuite avec plus de fureur dans la plaine.

La pluie nous offre en son genre des singularités aussi surprenantes ; il ne tomba depuis le 24 Novembre 1769, jusqu'au 13 Octobre 1770, qui est le temps où regna le mistral dont nous avons parlé ci-dessus, que 6 pouces d'eau ; ce qui fut d'autant plus nuisible, que le climat est fort chaud, & le sol naturellement aride. De-là vient que la plus grande partie des sources & des puits, étoit tarie, & que plusieurs de nos rivieres, qui ne sont que des torrents, n'avoient point d'eau. Les arbres & les vignes dépérissoient, & n'auroient pu résister à cette grande sécheresse, si les fortes rosées, dans les pays voisins de la mer, n'avoient réparé durant la nuit les pertes qu'ils faisoient pendant le jour. Voici les différentes quantités d'eau tombée en dix ans. De la pluie.

Depuis le 24 Novembre 1769, jusqu'au 31 Décembre 1770, 10 pouces, dont 6 seulement en dix mois & demi.

En 1771, 13 pouces 3 lignes, dont 6 pouces une ligne en onze mois, & 7 pouces 2 lignes en Décembre.

En 1772, 50 pouces 2 lignes, dont 16 pouces 8 lignes en Septembre.

Il en tomba 10 pouces en douze heu-

De la pluie. res le 15 de ce mois, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé. Si le terroir de Marseille étoit disposé de maniere que toutes les eaux vinssent aboutir au même endroit, à la ville, par exemple, ces 10 pouces l'auroient submergée. La lune avoit été pleine le 12, apogée le 13, & le 15 sa déclinaison boréale étoit de 10 degrés 54 minutes.

En 1773, il tomba 24 pouces 1 ligne $\frac{3}{4}$ d'eau, dont 4 pouces 5 lignes en Décembre;

En 1774, 16 pouces 8 lignes $\frac{3}{4}$;

En 1775, 17 pouces 8 lignes $\frac{1}{4}$;

En 1777, 21 pouces 5 lignes $\frac{1}{3}$, dont 4 pouces 6 lignes $\frac{3}{4}$ en Novembre, & 4 pouces 11 lignes $\frac{1}{3}$ en Octobre: ce sont les mois où la pluie a été la plus abondante.

En 1778, 20 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, dont 7 pouces 8 lignes $\frac{1}{3}$ en Mars.

En 1779, 17 pouces 7 lignes $\frac{1}{3}$, dont 9 pouces 2 lignes $\frac{1}{3}$ en Octobre. Il en tomba 5 pouces 3 lignes le 1er du mois.

Ces observations regardent particuliérement la ville de Marseille, & ne sont applicables qu'avec beaucoup de restrictions aux autres endroits de la côte jusqu'au Var. Le thermomètre, le 4 Janvier

1768, à 7 heures du matin, lorsqu'à Marseille il étoit à 9, ne descendit à Toulon qu'à 5 & demi : ce fut le terme le plus bas. Je veux que, dans l'exposition des deux instruments, il y ait eu quelque différence, qui en ait mis une dans l'abaissement du mercure, mais elle ne sera jamais de deux degrés & demi, suivant le rapport qu'on m'a fait de l'observation. De la pluie.

Les montagnes qui regnent tout le long de la mer, changent la direction du vent, ou en moderent l'effet, & empêchent que le froid ne soit par-tout le même, & qu'il ne tombe par-tout la même quantité de pluie : c'est ce qu'on remarque particuliérement à Toulon, qui, par sa position, est à l'abri du nord; & où l'on éprouve le nord-ouest beaucoup plus foiblement qu'à Marseille.

Ces différences deviennent encore plus sensibles à mesure qu'on avance dans les terres. Les montagnes sont si confusément entassées, que les nuages qui partent de la mer, sont ordinairement divisés & dispersés dans leur course avec le vent qui les emporte; car autrement le pays seroit continuellement ra-

De la pluie. vagé par les inondations. Mais toutes les fois que les nuages, étant bas, sont arrêtés par quelque montagne autour de laquelle ils s'entassent, on peut s'attendre à voir, dans moins de deux heures, les torrents furieux dont j'ai parlé ailleurs.

Une Province qui, par la différente situation des terres & l'élévation des montagnes, participe de tous les climats sous lesquels la plus grande partie de l'Europe est située, doit être extrêmement variée dans ses productions. Aussi un Naturaliste qui voudroit décrire les trois regnes avec attention, y trouveroit-il à-peu-près les mêmes especes & les mêmes variétés que dans le reste du Royaume, avec cette différence pourtant, que nous en avons quelques-unes qui ne sont point dans les autres Provinces. Notre plan ne nous permet pas de traiter cette matiere à fond; mais comme un Voyageur est bien aise de connoître les productions du pays où sa curiosité l'attire, nous allons mettre sous ses yeux le catalogue des plantes que nous avons déjà fait insérer plus au long dans l'histoire générale, & qui nous a

été communiqué par M. Gerard de Cotignac, Docteur en Médecine. De la pluie.

Pour donner des idées exactes sur cette matiere, nous distinguerons les productions indigenes ou spontanées, d'avec les étrangeres qui se sont naturalisées en Provence, afin qu'on puisse reconnoître en même temps ce qui nous est propre, & ce que nous avons acquis. En admettant cette division, on verra ce que nous avons possédé dans tous les temps, & ce que l'art & le commerce nous ont procuré; en un mot, on verra quels ont été les progrès de notre industrie.

Des Plantes indigenes, les plus remarquables qui croissent en Provence.

1°. *Crocus.* Le Safran se trouve sur les collines & les endroits les plus stériles. Il fleurit vers la fin de l'hiver, & ne differe de celui des jardins, que par le défaut de culture.

2°. *Lilium.* Le Lis jaune & le martagon, qui en est une espece, viennent sur les hautes montagnes & dans les grandes forêts. Ces plantes méritent d'être citées pour la beauté de leurs fleurs.

Plantes indigenes.

Il en eſt de même des fritillaires jaunes, pourprées & blanches. Celle qui naît ſur la montagne de Sainte-Victoire, forme une eſpece à part, qui eſt très rare.

3°. *Iris*. La Flambe, dont les racines ſont hydragogues, pourroit ſervir à divers uſages économiques. Si l'on en garniſſoit le haut des murailles de pierre ſeche, elle en préviendroit ſouvent l'écroulement, par le moyen de ſes racines, qui fourniſſent un lien naturel à des pierres qui n'en ont point, & pourroit être employée dans la Médecine comme l'Iris de Florence.

Narciſſus. Le Narciſſe vient dans les prés. La jonquille, qui en eſt une eſpece, naît ſur les collines les plus arides de la Baſſe-Provence.

Tulipa Narbonenſis. La Tulipe jaune, qui eſt une eſpece différente de celle des jardins, ſe trouve dans les endroits les plus incultes de la Baſſe-Provence, & dans quelques prairies d'Aix.

Colchicum. Le Colchique fleurit aux mois d'Août & de Septembre. On n'apperçoit alors que ſa fleur, après quoi ſes feuilles commencent à pouſſer, & ſon fruit n'eſt mûr que l'année d'après, vers

le mois de Mai & de Juin. Cette plante vient dans les prés. Plantes indigenes.

Lilium convallium. Le Muguet, qui vient dans les pays Septentrionaux, mérite d'être cité à cause de l'odeur pénétrante & agréable de ses fleurs.

Asparagus. L'Asperge, outre l'espece sauvage, il en croît une autre, dont les pousses sont bonnes à manger, & dont la racine est diurétique.

Aristolochia. L'Aristoloche. On en compte quatre especes, la ronde, la longue, la clématite & la pistoloche. Les deux premieres ont des racines en forme de truffe; les deux autres les ont fibreuses. Ces plantes sont très ameres. L'aristoloche clématite, qui se multiplie quelquefois autour des vignes, cause, par son odeur, une amertume très désagréable aux raisins.

Hipocistis. L'Hipociste est une petite plante parasite, adhérente, par sa base, à la tige des différentes especes de ciste, & qui ne se nourrit que du suc qu'elle puise dans la substance de cette racine. Elle differe des autres plantes parasites qui s'attachent indifféremment, en ce qu'elle n'a d'autre attache que celle du ciste.

Plantes indigenes.

Althæa arborea olbia, espece de guimauve qui croît à Hyeres.

Scorzonera. La Scorzonere, qu'on cultive dans les jardins, vient dans les prairies naturelles de la Haute-Provence. On en trouve aussi une autre espece remarquable sur les montagnes les plus élevées, appellée par les Botanistes, *scorzonera humilis latifolia nervosa*.

Absinthium. L'Absynthe. Outre l'absynthe ordinaire, on en trouve sur les montagnes des Alpes, deux ou trois especes, qu'on appelle genepi, & auxquelles on attribue de grandes propriétés, dont l'essentielle est d'être un puissant sudorifique.

Dipsacus. Le chardon à Bonnetier, vient dans les endroits humides. Celui qu'on cultive pour peigner & polir les draps, a les écailles qui séparent ses fleurs, terminées par un crochet.

Rubia tinctorum. La Garance est commune le long des haies, des sentiers & autour des buissons. On sait que sa racine fournit une teinture rouge, & que cette partie colorante pénetre les os des animaux à qui on en a fait manger. Cette racine est une des cinq apéritives; & on

l'emploie avec succès contre les obstructions du bas-ventre. Plantes indigenes.

On trouve plusieurs plantes analogues à la garance, telles que l'écaille-lait, dont les racines fourniroient aussi une teinture rouge. Mais la garance a un avantage sur ces plantes, qui consiste en ce que ses racines sont beaucoup plus grosses.

Marum cortusi. C'est une espece de germandrée qui naît aux îles d'Hyeres. Cette plante à une odeur forte & pénétrante. Les chats ont un penchant à la flairer, & ensuite à s'y vautrer.

Chamædris pomum redolens. C'est une autre germandrée des îles d'Hyeres, remarquable par sa rareté & par l'odeur agréable qu'elle répand.

Acanthus. L'acanthe vient autour de la ville d'Hyeres.

Anchusa. L'Orcanete. L'écorce de cette racine donne une couleur rouge. On s'en sert pour colorer la cire, l'onguent rosat, &c. On pourroit extraire une couleur semblable de plusieurs especes de buglosse & de gremil.

Auricula ursi. L'oreille d'ours se trouve sur les plus hautes montagnes des Alpes.

Plantes indigenes.

Azalea. Plante rare & alpine.

Gentiana. La gentiane. Outre la jaune, il en croît sur les hautes montagnes de la Haute-Provence, plus de dix autres especes à fleurs bleues, violettes & pourprées.

Verbascum. Le bouillon blanc. On ne fait pas assez usage de ses fleurs qui sont béchiques, adoucissantes & vulnéraires. On doit recueillir de préférence celles de cette espece, dont la tige est bordée d'un prolongement de la feuille.

Kali. La soude. C'est de la cendre de cette plante, qui croît sur le bord de la mer, qu'on retire ce sel alkali, qu'on emploie dans les verreries.

Alypum. Le Turbith blanc ou séné des Provençaux, est un sous-arbrisseau qu'on rencontre dans le terroir d'Aix, & qu'on substitue au séné. Mais comme c'est un purgatif violent, on feroit encore mieux de s'en abstenir. La buglosse à feuille de romarin, est un autre sous-arbrisseau qu'on recherche à cause de sa rareté, & qui vient dans les mêmes lieux que le précédent.

Jasminum luteum. Le jasmin jaune est commun tout le long des sentiers de la basse Provence.

Camphorata, la Camphre. Rien n'eſt ſi commun aux environs d'Aix, tout le long des chemins & autour des champs. Elle eſt réſolutive, vulnéraire & céphalique; on l'a préconiſée pour l'aſthme. Malgré ce qu'on en a dit, elle eſt fort dénuée des grandes qualités qu'on lui avoit attribuées. Plantes indigenes.

Plumbago. Cette plante, qui vient le long des chemins, eſt ſi âcre, qu'elle ſeroit capable de cautériſer la peau, par la ſeule application de ſes feuilles.

Iſatis, le Paſtel. On le cultive dans les champs. Celui qu'on cultive ne diffère en rien de celui qui vient ſans culture. On ſait que cette plante fournit une teinture bleue, dont les Teinturiers ſe ſervent pour donner aux laines la couleur bleu-de-Roi, & que les crayons bleus des Peintres proviennent des feuilles du paſtel qu'on a fait macérer, & qu'on a réduits en maſſe.

Heſperis, la Julienne. L'eſpece naturelle croît dans les fentes d'un rocher eſcarpé du terroir de Cabaſſe. Cette plante y fleurit au commencement du printemps.

Leucoium. La Giroflée jaune vient dans les fentes des vieilles murailles.

Plantes indigenes.

Celle des jardins, & plusieurs autres especes, sont très communes le long des côtes maritimes.

Nimphæa. Le Nénuphar est une plante aquatique, dont les feuilles sont étendues sur la surface de l'eau. Il y en a de deux especes : l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur jaune. Le nénuphar est un excellent calmant, qu'on emploie très fréquemment, & qui est d'un usage journalier.

Viola, la Violette. On en trouve sur les hautes montagnes une espece à très petites feuilles & à grandes fleurs, qui sont violettes, rouges, jaunes & blanches. On voit aussi dans les mêmes endroits une autre violette à feuilles rondes & à fleurs jaunes. La Pensée, qui est une espece de violette, naît dans les champs.

Luteola. La Gaude fournit une teinture jaune. On s'en sert aussi pour donner une couleur verte aux étoffes qu'on fait tremper auparavant dans la cuve du pastel. Cette plante est très commune.

Ruta. La grande & la petite Rue naissent dans les endroits arides, exposés au soleil. La rue est antiputride, incisive & propre pour dissiper les vapeurs

hystériques. La vapeur de sa décoction résout les taies de la cornée. Plantes indigenes.

Fraxinella, la Fraxinelle ou Dictame blanc. Ses feuilles, & sur-tout les calices de ses fleurs, sont parsémées d'une infinité de petites glandes, à travers lesquelles exude un suc huileux, qui a une odeur de bouc. Ce suc, exalté par la chaleur, s'enflamme, si l'on approche une bougie allumée.

Pœonia. La Pivoine, qui a été si célébrée par les Anciens, est fort déchue des qualités merveilleuses qu'on lui attribuoit, depuis qu'on a banni les amulettes & toutes les superstitions ridicules qu'on mettoit en usage, quand on arrachoit cette plante, dont la belle fleur sera toujours l'ornement des parterres.

Ranunculus. On trouvé plus de vingt especes de Renoncules, parmi lesquelles il y en a deux qui sont cultivées par les Fleuristes; l'une à fleur blanche, qui vient sur les montagnes des Alpes; & l'autre à fleur jaune : on la trouve dans les prés.

Anemone, l'Anémone, qu'on rencontre dans les bois de l'Abbaye du Toronet, est la plus belle des anémones sauvages. Sa fleur est composée de huit

Plantes indigenes.

à dix feuilles, au lieu que les autres n'en ont que cinq.

Pulsatilla. On trouve plusieurs Coquelourdes sur les plus hautes montagnes.

Helleborus. L'Hellébore noir vient presque par-tout. Celui qui est à feuilles d'aconit, est commun dans les prairies de la haute Provence.

Staphysagria, Staphysaigre. La graine de cette belle plante, qui est une espece de pied d'alouette, fait mourir les poux de la tête. On en saupoudre les cheveux, qu'on assujettit avec un bandeau.

Aconitum. L'Aconit est une plante alpine. On en distingue trois especes; le Napel, dont la fleur est pourprée, l'Aconit Tue-loup, & l'Anthora. Ces deux dernieres ont la fleur jaune. On a cru, pendant long-temps, sans aucun fondement, que l'Anthora étoit le contrepoison du Thora, espèce de renoncule. L'usage de ce prétendu antidote seroit presque aussi pernicieux que celui de l'aconit.

Aquilegia. L'Ancholie vient sur les montagnes de la haute Provence.

Saponaria. La Savoniere ainsi appellée, parcequ'elle enleve les taches des

habits, croît le long des ruisseaux. Ses fleurs sont odorantes.

Plantes indigenes.

Lychnis coronaria sylvestris, Passe-fleur sauvage. C'est la plus belle plante des Alpes.

Linum, le Lin. On en trouve plusieurs especes à fleurs jaunes, blanches & purpurines.

Fragaria sterilis sericaa. Espece de fraisier à fleur jaune, qui vient sur la montagne de Sainte-Victoire.

Onobrychis aquisextiensis. Ce sainfoin sauvage naît dans les endroits stériles du terroir d'Aix. Cette espece pourroit être cultivée au défaut du sainfoin ordinaire. L'aspect du local où elle se trouve devroit engager les Cultivateurs à la multiplier dans des terreins semblables, qui ne produisent rien. Ce seroit un moyen bien simple de les mettre en valeur, sans recourir à des essais dispendieux.

Ricinoides. Le Tournesol vient dans les champs qui sont en gueret. Sa graine, qui tombe en automne, ne leve point le printemps suivant. Le champ qui a été ensemencé, & le chaume la conservent & l'empêchent de germer. Ce n'est que l'année d'après, lorsque les terres

Plantes indigenes.

ont reçu un labour, & qu'elles reposent; que cette plante se reproduit.

Le Tournesol fournit une couleur bleue qu'on acheve d'apprêter en Hollande, & qu'on achete ensuite d'une nation étrangere, quoique nous possédions la matiere premiere qui reçoit son premier apprêt dans le bas Languedoc.

Rosmarinus, le Romarin. Tout le monde connoît ce petit arbrisseau, dont on feroit plus de cas, s'il étoit moins commun.

Vitex, l'Agnus-castus. On l'appelle aussi Poivrier, & à la faveur de cette mauvaise dénomination, on croit que la graine est une espece de poivre. Le seul rapport qu'il y a, vient de la ressemblance des graines. On trouve l'agnus-castus dans plusieurs endroits, & principalement vers le golfe de Saint-Tropèz.

Nerium. Le Laurier rose vient à l'Esterel, où il a été observé par M. de M.

Rhus coriaria. Le Roudou vient entre Figaniere & Seillans. On s'en sert pour teindre en noir, & pour apprêter les cuirs.

Vaccinium, l'Airelle. Son fruit est employé pour teindre les étoffes en vio-

let. Ce petit arbrisseau est une production de la haute Provence, où l'on en rencontre deux autres especes. Plantes indigenes.

Thymelæa foliis candicantibus. La Tartonraire est un joli sous-arbrisseau qu'on trouve à Marseille, vers Montredon.

Laureola mas & fœmina. La Lauréole mâle & la Lauréole femelle. La premiere est toujours garnie de feuilles, & la seconde s'en dépouille. Ces plantes purgent violemment. La lauréole mâle se trouve dans les forêts de la basse-Provence. La femelle, du côté de Barcelonette. Au surplus cette dénomination de mâle & de femelle n'a été donnée que sur des rapports qui n'ont aucun fondement.

Thymelæa foliis lini. Le Garou vient le long des chemins & dans les lieux incultes de la basse Provence. C'est un purgatif dangereux ; on l'emploie utilement pour les cauteres.

Thymelæa tomentosa foliis sediminoris. Plante maritime que j'indique à cause de sa rareté.

Casia poëtica, Ce petit sous-arbrisseau est, à cause de sa verdure & de ses baies rouges, d'un très-joli aspect.

Plantes indigenes.

Elæagnus. On trouve cet arbre à Gardane. La ressemblance de ses feuilles avec celles du saule, l'a fait appeller en Provençal, *Sauze muscat*. Ses fleurs ont une odeur agréable, & son fruit a la forme de l'olive.

Myrthus, le Myrthe. Les côtes maritimes de S. Tropèz en sont grrnies. On le trouve aussi dans plusieurs autres endroits. Il présente quelques variétés, suivant l'exposition dans laquelle il se rencontre. N'oublions pas que le myrthe à fleur double a été une production spontanée de la Provence, & qu'on en est redevable au fameux Peyresc, qui, en réunissant tous les goûts, avoit acquis toutes les connoissances possibles. Ce Savant le découvrit par hasard. Il en vit pour la premiere fois un rameau dans les mains d'un Muletier qu'il rencontra près du Castellet, en allant de Beaugensier à Marseille. Il se fit conduire dans le bois où cet arbuste se trouvoit; & quand il l'eut cultivé pendant quelque temps avec succès dans son jardin, il en fit passer des rejettons dans toute l'Europe.

Terebinthus, le Térébinthe.

Lentiscus, le Lentisque. Celui-ci &

le précédent ne se rencontrent que dans la basse Provence. Le lentisque ne perd point ses feuilles ; le térébinthe s'en dépouille : l'un & l'autre ont leurs fleurs mâles, distinctes des fleurs femelles, sur différents individus ; en sorte qu'une plante ne porte que des fleurs mâles, & l'autre des fleurs femelles. Plantes indigenes.

(*Tamariscus Narbonensis*, *Tamariscus Germanica*). Le Tamaris de Narbonne & le Tamaris d'Allemagne. Ces deux especes sont très distinctes. Elles aiment les endroits aquatiques. La premiere semble être destinée pour la région du midi ; la seconde pour celle du nord.

Rhododendron, arbrisseau qu'on rencontre à Colmars.

(*Arbutus*), l'Arbousier. Les montagnes de la basse Provence en sont garnies, & entr'autres, celles de l'Esterel & des Maures. Cet arbre se plaît dans les endroits ombrageux & humides.

(*Uva ursi*). La Bousserole est une plante originaire des Alpes de la Provence.

(*Styrax*). L'Aligousier. On le trouve en différents lieux, près de Cuers, à Montrieux.

Plantes indigenes.

Anagyris. Le Bois-puant, vient à Arles.

(*Rhamnus catarticus minor*). La graine d'Avignon ne differe du nerprum, production de nos montagnes, qu'en ce que sa feuille & sa tige sont plus petites. Leurs baies sont purgatives. On recueille avec plus de soin celles-ci, qui servent à teindre en jaune.

Cerasus mahales, le Mahalès, espece de cérisier. On emploie son bois, qui prend un assez beau poli, à divers usages de tabletterie; & on lui donne le le nom de bois de Sainte-Lucie.

Mespilus folio rotundiore, fructu nigro. L'Amélanchier est un arbrisseau qu'on trouve sur les collines & dans les bois.

Mespilus folio rotundiore, fructu rubro. L'Amélanchier des Alpes. Ses feuilles sont cotonneuses.

Cotonaster folio oblongo serrato. L'Amélanchier lisse. Celui-ci & le précédent ne se trouvent qu'aux Alpes.

Pyracantha, le Buisson ardent. C'est avec cet arbrisseau qu'on forme des haies vives, qui sont si éclatantes, quand son fruit est parvenu à sa maturité.

Genista juncea. Le Genêt d'Espagne est une production de la basse Provence.

Genista.

Genista, seu Spartium purgans. Le Genêt purgatif. On trouve encore plusieurs especes de genêt; celle entr'autres qui sert à teindre en jaune. Plantes indigenes.

Le Cytise. On en trouve plusieurs especes; savoir, 1°. le cytise épineux, commun dans toute la basse Provence; 2°. celui de Montpellier; 3°. celui des îles d'Hyeres; 4°. le velu; 5°. l'argenté; 6°. enfin, le cytise des Alpes, beau cytise, plus connu des Cultivateurs que des habitants chez lesquels on le rencontre.

Le *Barba Jovis*, très belle plante à feuille argentée, qui se trouve vers le bord de la mer.

L'*Emerus*, petit arbrisseau des montagnes.

Salix, le Saule. Outre l'osier & le marceau, on a trouvé des especes de saules, dont la plupart naissent aux Alpes.

Suber, le Liége. C'est une espece de chêne verd, répandu dans les Maures.

Ilex aculeata cocciglandifera, est un chêne verd, qui n'est qu'arbrisseau, & dont les feuilles sont vertes de chaque côté. La graine d'écarlate ou kermès est due aux œufs de l'insecte répandu sur

Plantes indigenes.

ſes feuilles & ſes jeunes branches. Quoique cet arbuſte ſoit commun dans les endroits chauds & ſtériles, il n'eſt pas également chargé de kermès, qu'on récolte abondamment aux environs d'Aix. On ſait que le kermès fournit une belle teinture rouge.

Betula. Le Bouleau, à la vallée de Barcelonnette.

Rhus, le Sumach naît dans la baſſe Provence. On ſe ſert de ſes feuilles & de ſon fruit, qui ſont très aſtringents, pour tanner les cuirs.

Cotinus, le Fuſter. Son bois ſert à teindre en jaune, & ſes feuilles, aux mêmes uſages que le précédent.

Juniperus major baccâ rufeſcente, le Cade. Ses baies ſont plus groſſes que celles du genievre, & d'une couleur jaunâtre. Rien n'eſt ſi commun dans toute la baſſe Provence que cet arbre, qui s'accommode de toutes ſortes de terreins, & qui n'eſt bon qu'à être brûlé.

Juniperus. Le Genévrier eſt auſſi commun que le précédent dans la moyenne & la haute Provence.

Sabina, la Sabine.

Larix. Le Meleze vient ſur les montagnes de la haute Provence. On fait

que la manne de Briançon se recueille sur le Meleze. Le cedre du Liban a beaucoup de rapport avec cet arbre. La plus grande différence qu'on y trouve, c'est que le cedre ne perd point ses feuilles. Plantes exotiques.

On auroit pu augmenter ce catalogue, si l'on n'avoit craint de passer les bornes où l'on croit devoir se renfermer dans un Voyage.

PLANTES EXOTIQUES.

De toutes les productions dont l'Europe jouit, les plus précieuses, sans contredit, sont les fruits, les graines & les légumes qui s'y sont naturalisés. Nous en devons une partie aux expéditions militaires des Romains, les seuls peut-être qui aient su tirer parti de leurs conquêtes, tant qu'ils furent libres. Ils profitoient des découvertes & des arts des Vaincus pour s'instruire, & prenoient, dans chaque pays tout ce qui pouvoit enrichir le leur.

Ils cultiverent beaucoup de plantes, d'arbres & d'arbustes étrangers, longtemps avant qu'on les connût en deçà des Alpes.

Plantes exotiques.

Les Peuples des Gaules, renfermés dans leur pays par les montagnes & la mer, séparés les uns des autres par de grands fleuves, ne connoissoient que la terre qu'ils habitoient; car on ne doit compter pour rien, les émigrations qu'ils firent au-delà des Alpes, puisque les peuplades qui s'y établirent ne conserverent aucunes liaisons avec la Métropole. Ils n'avoient donc que des arbres indigenes, dont le fruit mûrissoit à peine, dans un pays couvert de bois & de marais. Ainsi l'agriculture, chez ces Peuples, ne date, à proprement parler, que de la fondation de Marseille. Le commerce de cette ville, en excitant leur industrie, & en leur donnant des besoins, leur donna aussi des rapports avec la Grece, l'Afrique & l'Italie, d'où sont venues successivement les plantes étrangeres, qui font la richesse & l'ornement de nos jardins.

Elles furent d'abord cultivées dans le terroir de Marseille & de ses Colonies, ensuite dans toute la Provence, lorsque les Romains en eurent fait la conquête. La conformité de notre climat avec le leur, seconda heureusement l'envie qu'ils avoient de faire de cette Province une

autre Italie. De-là ces productions se répandirent dans le reste des Gaules, lorsque la rigueur du climat, adoucie par les desséchements & les défrichements, permit de les cultiver. Plantes exotiques.

La plupart étoient déjà connues en Provence avant la chûte de l'Empire Romain. On lit dans un Edit de l'Empereur Honorius, de l'an 418, qu'il croissoit dans cette Province les fruits les plus renommés des autres pays, & qu'on y trouvoit les parfums de l'Arabie, les richesses de l'Orient, de l'Espagne & de l'Afrique. On peut inférer de-là, que les productions qui s'y sont naturalisées, étoient à-peu-près les mêmes alors qu'aujourd'hui. Celles qu'on n'avoit point encore, on les a peut-être tirées de l'Italie, de la Sicile ou de l'Espagne, depuis qu'elles y ont été transplantées par les Arabes ou par le commerce. Mais il est certain que les plantes qui viennent originairement de l'Afrique ou de l'Asie, ont pénétré dans les Gaules par la Provence, excepté un petit nombre, qui, n'étant connues que depuis deux siecles, sont dues au commerce de l'Océan.

L'Oranger, le Citronnier & le Limonier, originaires d'Afrique, étoient connus

Plantes exotiques.

des Grecs, & l'on a dû les transplanter en Provence, quelque temps après l'établissement des Phocéens. Les liaisons que cette Colonie eut avec la Grece me font croire qu'elle ne tarda pas à se procurer des arbres aussi précieux. Quoiqu'ils soient répandus dans toutes les contrées de l'Asie méridionale, & qu'ils soient cultivés à la Chine de temps immémorial, la fable d'Hercule, qui nous apprend que ce Héros apporta des jardins des Hespérides, dans la Grece, des plants d'orangers, prouve que les Grecs étoient persuadés que cet arbre leur étoit venu d'Afrique; car on convient généralement que c'est dans cette partie du monde qu'il faut placer les Hespérides.

L'Olivier (*Olea*) vient naturellement dans la Syrie, la Palestine & les îles de l'Archipel. Nous devons cet arbre aux anciens Marseillois qui le transporterent de la Grece. L'olivier sauvage, duquel sont dérivées tant de variétés, se rencontre dans les lieux devenus incultes, & où ces abres, abandonnés à eux-mêmes, ont poussé des rejettons au-dessous de la greffe, lesquels en grandissant, l'ont épuisée.

On ne cultive l'olivier que dans la

basse-Provence, & dans une partie de la moyenne, parceque cet arbre ne peut endurer un trop grand froid. L'Hiver de 1709, les ayant fait périr jusqu'à la racine, on laissa croître les rejettons; on en transplanta, on greffa les sauvageons, & par ce moyen on les renouvella. Cet arbre est d'une très longue durée: comme son accroissement est très lent, on présume qu'il peut subsister plus de trois cents ans. Rien ne montre mieux l'utilité de l'olivier, que le soin avec lequel on le cultive. De toutes les découvertes, dont l'Agriculture s'est enrichie, la plus importante est celle qu'on a faite depuis quelques années: elle consiste à émonder l'arbre de trois en trois ans, & à retrancher tout le bois mort & inutile. Depuis que cet usage s'est introduit, les récoltes sont infiniment plus abondantes. La graine ne leve que très difficilement. Aussi a-t-on renoncé à ce moyen de s'en procurer des plants.

Plantes exotiques.

L'Aloès (*aloe folio in oblongum aculeum abeunte*) Cas. Bauh. Pin. Garidel s'est trompé lorsqu'il a rapporté cet aloès à l'*aloe vulgaris* de Cas. Bauhin. On emploie celui-ci en Médecine; l'autre sert à divers usages économiques.

Plantes exotiques.

Notre aloès eſt naturaliſé depuis long-temps en Provence. On le trouvoit aux îles d'Hieres il y a plus de deux cents ans.

Sa fleuraiſon excite l'admiration du public ; &, comme il eſt aſſez rare de lui voir pouſſer des fleurs, on a regardé comme un phénomene le développement de ſa tige, qui, en peu de temps, s'éleve juſqu'à vingt-cinq pieds, & jette divers rameaux qui ſont terminés par un grand nombre de fleurs. Il ne ſeroit pas difficile de donner de ce développement, une explication plus ſatisfaiſante que celle de Garidel. Il eſt certain qu'il eſt dû à une abondance de ſeve ; mais elle ne doit pas avoir lieu quand toutes les parties ſont parvenues à leur parfait accroiſſement, parceque les feuilles précédent la tige. Ainſi, lorſque les racines & les feuilles auront acquis cette plénitude dans leur façon d'être, la végétation s'excitera dans une autre partie, par le moyen d'une ſeve qui deviendroit ſuperflue, ſi elle n'alloit développer des organes reproductifs. Si l'on compare ce prompt accroiſſement, avec celui des autres plantes, & notamment des liliacées, qui ont plus de rapport avec l'a-

loès, on trouvera la même uniformité, proportion gardée. Il faut encore observer que tout ce qu'on rapporte du prétendu bruit qui précéde la naissance de la tige, est destitué de fondement. Plantes exotiques.

Le Coignassier (*Cydonia*) sorti originairement de l'île de Crête, ou du territoire de Cydon, qui en étoit la Capitale, naît aussi sur les collines qui bordent les rives pierreuses du Danube. On le rencontre assez fréquemment le long des haies, dans les endroits humides. La facilité avec laquelle il prend racine, par le moyen de boutures, a du beaucoup contribuer à sa propagation. Parmi les variétés qu'on cultive, celle qui nous vient de Portugal mérite la préférence, pour la grosseur de ses coings, qui pesent jusqu'à deux livres.

Le Prunier (*Prunus*) : je n'ai pu découvrir quel est son lieu natal. Il faut pourtant que ce lieu ait beaucoup d'affinité avec notre climat. Cet arbre étoit cultivé dans la Grece avant qu'il fût répandu en Italie.

Les prunes séches sont un objet de commerce pour la Provence. Celles de Brignolles tiennent le prémier rang. On

Plantes exotiques. en recueille aussi beaucoup à Digne & à Castellane.

Le Poirier (*Pyrus*) : l'espece sauvage, de laquelle dérivent tant de variétés, naît par-tout. L'âpreté, la sécheresse de ce fruit, comparée avec la délicatesse d'une excellente poire, nous montrent jusqu'à quel point l'homme exerce son empire sur les végétaux, & combien la culture contribue à leur amélioration. C'est par elle en effet que les plantes prennent un nouvel aspect, & se dépouillent de la rudesse qu'elles contractent dans les endroits stériles & sauvages.

Le Pommier (*Malus*) a la même origine que le poirier. Les variétés des pommes sont aussi nombreuses que celles des poires. J. Bauhin en comptoit soixante, & depuis ce temps-là elles sont encore plus multipliées. Cet arbre est plus commun dans la haute-Provence que dans la basse. Il a, sur les autres arbres fruitiers répandus en Europe, une primauté d'origine inconcevable, &, quoique le poirier y vienne aussi naturellement, il n'est pas douteux qu'on a fait usage des pommes plutôt que des poires ; car le fruit du pommier sauvage pouvoit se manger, au lieu qu'il a fallu, pour se

procurer de bonnes poires, une culture assidue, qui a dû exiger un long espace de temps. Il y a bien moins de différence entre le fruit du pommier sauvage & la plus excellente pomme, qu'entre celui du poirier sauvage & une poire beurrée. Plantes exotiques.

L'Abricotier (*Armeniaca*) est ainsi appellé, parceque les premiers plants sont venus de l'Arménie, d'où on les transplanta en Grece, & de-là en Italie. L'abricotier est commun en Provence, & sujet à moins de variétés que les autres arbres dont nous venons de parler. Quant à son lieu natal, tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'il naît dans l'Asie septentrionale, parcequ'on en a découvert une espece dans la Sybérie, avec laquelle il a beaucoup de rapport.

Le Pêcher (*Persica*): son nom indique le pays où il naît, ou bien d'où il a été transporté; car il n'est pas décidé qu'il vienne naturellement dans la Perse. Cet arbre, dont les variétés sont très nombreuses, & qu'on cultive par-tout, à cause de l'excellence de son fruit, est d'une courte durée dans les terreins aquatiques, & sujet à périr lorsqu'il est adossé contre un mur trop exposé à l'ardeur du soleil.

Plantes exotiques.

Le Figuier (*Ficus*) s'est naturalisé en Provence, puisqu'il naît dans les fentes des rochers où il n'a pas été planté, s'étant ainsi multiplié par le moyen de ses graines. On doit vraisemblablement cet arbre, ainsi que ceux dont nous venons de parler, aux anciens Marseillois, qui ont dû l'apporter du Levant, où il croît naturellement, & où il a été connu de temps immémorial.

La fructification du figuier est unique dans son espece. La figue n'est pas à proprement parler, le fruit du figuier : c'est un assemblage de fleurs renfermées dans une enveloppe commune, qui les recouvre de par-tout, & qui est percée à son sommet : mais ce trou est environné de petites écailles qui le ferment. Ainsi les fleurs sont intérieures, & pour les appercevoir il faut ouvrir l'enveloppe.

Depuis que nous nous sommes approprié le figuier, nous jouissons d'une des plus précieuses productions de la nature, & nous avons sur les pays qui nous l'ont transmis, l'avantage de recueillir les meilleures figues. Celles qu'on séche, & dont on fait une branche de commerce, sont fort recherchées.

Le Pistachier (*Pistacia*), originaire

du Levant, se greffe sur le térébinthe & le lentisque, qui sont du même genre que le pistachier. Son fruit mûrit assez bien dans toute la basse Provence. On doit observer à ce sujet, que les fleurs mâles sont distinctes des fleurs femelles, & que l'individu, qui n'a que des mâles, n'a point de fleurs femelles, *& vice versâ*. Plantes exotiques.

Le Jujubier (*Ziziphus*) nous est venu de l'Afrique & du Levant. Cet arbre n'exige aucune culture; il se multiplie de lui-même par le moyen de son fruit, & par ses racines qui poussent de nouveaux jets; car on voit autour d'un jujubier, dont le terrein n'a pas été labouré, beaucoup de jeunes plants venus de graine; ce qui prouve que notre climat lui est assorti.

L'Amandier (*Amygdalus*) a été observé dans plusieurs contrées de l'Afrique, à Alep, à Tripoli, &c. Cet arbre n'exige point de culture, & s'accommode de toutes sortes de terreins, pourvu qu'ils ne soient pas trop humides. On en retireroit un meilleur produit, s'il étoit possible de retarder sa fleuraison. Quand l'hiver est doux, l'amandier fleurit en Janvier & Février. S'il survient ensuite de grands froids, son fruit gele & se

Plantes exotiques.

détache. On est sujet à cet inconvénient dans les endroits sur-tout où le climat est plus tempéré, & où les chaleurs sont plus précoces. Aussi les complantations d'amandiers sont-elles plus nombreuses dans la Provence que par-tout ailleurs.

Le Cerisier (*Cerasus*). Les premiers plants furent apportés par Lucullus, au retour de cette expédition mémorable, qui fut suivie de la conquête des Etats de Mithridate. Ce fut à Cerasonte, ville principale du Pont, qu'on trouva cet arbre, qui conserva le nom du lieu d'où on l'avoit tiré.

Le cerisier s'est presque naturalisé, puisqu'il se multiplie de graine, sans aucune culture. Ce que nous appellons *aigriotte*, est la cerise de Paris; & comme c'est de toutes les variétés du cerisier la plus estimée, on la greffe sur tout autre, quand on veut se procurer le meilleur fruit.

Le Grenadier est, suivant Pline, une espece de *Malus*, qui croît à Carthage, & à qui on a donné le surnom de *Punicus*, dérivé du lieu où il naît; ou de *Granatus*, à cause des grains que son fruit renferme. Les fleurs du grenadier sont d'un rouge éclatant, & son fruit;

quand il eſt d'une bonne eſpece, eſt excellent. Les meilleures grenades viennent d'Hyeres & de Toulon. Plantes exotiques.

Le Laurier-Ceriſe (*Lauro-Ceraſus*) eſt un arbre toujours verd, dont les feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du laurier, & le fruit a beaucoup de rapport avec la ceriſe. Pierre Belon, Naturaliſte François, l'obſerva à Trébizonde en 1546. Trente ans après, Leicluſe en reçut un plant qu'il cultiva avec ſuccès, & depuis ce temps-là, il eſt employé à garnir les allées & à décorer les parterres, que ſon feuillage toujours verd, embellit & vivifie.

Le Laurier (*Laurus*) eſt un grand arbre toujours verd, natif de la Grece & des contrées orientales qui l'avoiſinnent. On ſait quelle étoit la vénération des Anciens pour le laurier. L'uſage qu'on en fait à préſent, ſe réduit à quelques compoſitions médicinales, à des aſſaiſonnements de cuiſine, & à une teinture groſſiere. On pourroit multiplier le laurier en ſemant ſes baies qui levent facilement. La canelle, le cinnamome, le camphre, le benjoin & le ſaſſaffra, ſont le produit de tout autant d'eſpeces de laurier.

Plantes exotiques.

Le Marronnier d'Inde (*Hypocastanum*) n'est connu en Europe que depuis 220 ans. Il est originaire de l'Asie septentrionale.

Le port de cet arbre, la hauteur de sa tige, l'étendue & la beauté de son feuillage, ses fleurs en grappe, son prompt accroissement, son aspect sous quelque point de vue qu'il se présente, lui ont acquis une préférence fondée sur la réunion de tant de qualités. De tous les arbres uniquement destinés à orner des allées, des avenues, à donner de l'ombrage, le marronnier est sans contredit celui dont on retire le plus d'agréments. Il seroit à souhaiter qu'on en pût retirer autant d'utilité que de plaisir.

Le Platane ou Plane (*Platanus*). On en connoît deux especes. Le platane oriental & le platane occidental. La premiere, célébrée par les Grecs & les Romains, naît dans la Grece, les îles de l'Archipel & l'Asie mineure; la seconde vient dans l'Amérique septentrionale. On désigne assez communément, sous le nom de platane, une espece d'érable qui ne lui ressemble que par les feuilles, & qu'on doit nommer érable plane. Il en est de même d'un autre érable qui croît sur nos montagnes, & qu'on

appelle *ſycomore*. Le vrai ſycomore est une eſpece de figuier qui vient en Egypte & dans la Paleſtine. Plantes exotiques.

Le platane eſt un très bel arbre, qui ſert aux mêmes uſages que le marronnier. Le premier qui ait été connu en France, a été planté dans le terroir de Marſeille. On les y a beaucoup multipliés.

Le Noyer (*Juglans*) eſt un arbre depuis long-temps naturaliſé en Europe, & qui nous eſt parvenu de l'Aſie ſeptentrionale. Les propriétés économiques & médicinales du noyer ſont connues de tout le monde. On en rencontre plus fréquemment vers la haute Provence, où l'on trouve, en divers endroits, la variété la plus remarquable par la groſſeur de ſes noix. Depuis la découverte de l'Amérique, on a obſervé pluſieurs autres eſpeces de noyer dans la Virginie, la Caroline, la Jamaïque, &c. Le bois de noyer, ſi généralement eſtimé, le devient encore davantage lorſque cet arbre eſt venu ſur un ſol ſec & ſtérile, qu'il y a vieilli, & qu'il s'y eſt rabougri. Son bois en eſt plus compacte, plus brun, plus veiné & plus ſuſceptible d'un beau poli.

Azedarach : c'eſt un nom arabe don-

Plantes exotiques.

né à un arbre qui se trouve dans la Sirie, & dont on rencontre quelques plants dans la Provence méridionale. Son feuillage est disposé comme celui du frêne. On fait des chapelets avec ses noyaux.

La vigne (*vitis*), on voit assez fréquemment le long des rivieres & des sentiers humides & ombrageux, des ceps de vigne en échalas venus de graine, dont la fleur répand une odeur agréable, & dont le raisin est infiniment plus petit que celui de la vigne cultivée. C'est la lambrusque, ainsi appellée, parce-qu'elle naît au bord des terres *in marginibus seu labris*.

C'est à la situation & à la nature d'un sol maigre, sec & pierreux, plus favorable à la vigne qu'aux autres productions, qu'il faut attribuer la propagation de cette plante. Elle s'est extrêmement accrue en Provence, malgré les réglemens généraux, dont l'application ne pouvoit concerner une Province qui ne peut subsister du produit de ses grains, à cause de la nature du sol; & qui ne s'en procure, que par le produit de la vigne, de l'olivier, & des autres productions qui lui sont particulieres.

Le faux Acacia (*pseudo acacia*) vient

de l'Amérique ſeptentrionale. On le connoît depuis le commencement du dernier ſiecle. Ses fleurs légumineuſes, & diſpoſées en grappes, répandent une odeur très agréable. Ses graines levent facilement. Le prompt accroiſſement des plantes qui n'exigent aucune culture particuliere, & qui ont trouvé en Europe à-peu-près la même température, que celle dont ils jouiſſoient en Amérique, a contribué à les multiplier. Toutes les plantes légumineuſes fourniſſent un bon fourrage, & la feuille du faux acacia eſt dans le même cas. On ne doit excepter de cette regle, que celles dont les feuilles ſont entourées de piquants qui en écartent le bétail. Plantes exotiques.

Le caſſier (*acacia indica farneſiana :*) on le cultive dans les endroits bien expoſés, à cauſe de ſa fleur, qui répand une bonne odeur. Les Parfumeurs l'emploient dans leurs eſſences & pommades. Il vient de graine & croît aiſément, mais il craint le froid. Le caſſier vient de Saint-Domingue; on ne doit pas le confondre avec l'arbre qui produit la caſſe.

Le cyprès (*cupreſſus*), grand arbre toujours verd, natif de l'Aſie mineure,

Plantes exotiques.

& des îles de l'Archipel ; symbole funebre des Grecs & des Romains, si souvent célébré par leurs Poètes, qui, en nous transmettant leurs idées, nous ont inspiré pour cette arbre une aversion fondée sur des usages anciens, inséparables de la tristesse. Le port du cyprès, sa verdure perpétuelle, sa longue durée, son bois presqu'incorruptible, sont des avantages, dont la réunion auroit dû effacer un préjugé trop adopté. Le moyen peut être le plus efficace de se garantir des punaises, seroit d'avoir des lits faits de bois de cyprès. L'odeur résineuse, qui s'en exhale continuellement, ne leur permettroit pas de s'y fixer.

Le Mûrier (*Morus*). On sait qu'il y en a deux especes dans ce Pays, qu'on éleve avec beaucoup de facilité; le mûrier noir & le mûrier blanc, qui est infiniment plus répandu que l'autre. Le mûrier noir produit des mûres bonnes à manger, avec lesquelles on compose des syrops & des gargarismes.

De tous les arbres étrangers, le mûrier blanc est celui qui s'est le plus aisément familiarisé avec notre climat, & l'on pourroit le regarder comme une production indigene, s'il suffisoit d'ac-

corder cette qualité à celles dont la conservation est due à la nature plutôt qu'à l'art. Plantes exotiques.

Le mûrier blanc, originaire de la Chine, est parvenu en Europe, sans avoir éprouvé aucune altération ; & ses qualités, bien loin de dégénérer, se sont plutôt renforcées.

Par-tout où le mûrier vient naturellement, le ver à soie, qui est sa chenille, s'y attache, y vit, & s'y métamorphose, sans aide & sans soin. Mais dès qu'il quitte son lieu natal, sa chenille l'abandonne. Dans cet état, il faut, pour gouverner cette chenille, que l'art supplée à la nature, & que le mûrier dont on arrache la feuille avec violence, ne soit pas plus affecté de ce retranchement que celui qui, servant de domicile aux vers à soie, leur fournit la nourriture dont ils ont besoin, & qu'ils puisent, sans meurtrir les parties de l'arbre, qui ne peuvent leur servir d'aliment.

Les complantations du mûrier se sont excessivement accrues.

Le Rosier. Quoique son nom soit dérivé du Latin, comme le Latin est dérivé du Grec, cette omonymie n'est

Plantes exotiques.

point une preuve exclusive en faveur de la Grece ; car rien n'est plus commun que le rosier sauvage. Il paroît vraisemblable que tous les rosiers, tant sauvages que cultivés, ne viennent que d'une espece, & que cette espece a subi, à la longue, tous les changements qu'on remarque dans cette prodigieuse variété de rosiers.

La Tubéreuse (*Hyacinthus Indicus tuberosa radice.* Cluf. Hist. Plant.) Simon de Tovar, Médecin Espagnol, en eut le premier oignon qu'on lui envoya des Indes orientales. Il en fit part à Bernard Paludanus, qui doit en avoir fait mention dans l'Itinéraire de l'Inschot, & qui en communiqua un échantillon à Charles de l'Ecluse, connu sous le nom de Clusius, lequel en donna la figure dans son Histoire des Plantes, imprimée à Anvers en 1601, avec la description de Simon de Tovar, qui dès-lors avoit envoyé à ce Botaniste plusieurs oignons de tubéreuse.

Cette plante à été apportée en Europe avant l'année 1594; & depuis la publication de l'Histoire des plantes de Clusius, elle s'est répandue par-tout, avec cette différence qu'on est obligé de la tenir dans

des ſerres, dans les climats qui ſont moins tempérés que le nôtre. Plantes exotiques.

Le Jaſmin (*Jaſminum vulgare*) eſt originaire des Indes, & connu de tout le monde.

Le Jaſmin d'Eſpagne (*Jaſminum catalonicum*) ainſi nommé, parcequ'il fut d'abord apporté en Eſpagne, vient naturellement dans le Malabar. Il eſt cultivé en Europe depuis plus de deux cents ans.

Le Jaſmin jaune odorant (*Jaſminum indicum, flavum, odoratiſſimum*) eſt dû au fameux Peyreſc, qui, au rapport de ſon Hiſtorien, le reçut de la Chine. Ce Savant, dont les talens s'étendoient ſur tous les objets, cultivoit dans ſon jardin de Beaugencier, les plantes les plus rares. Il fit part de celle-ci à Gui de la Broſſe, démonſtrateur des plantes du jardin du Roi, de Paris, & depuis ce temps-là, ce jaſmin n'a ceſſé d'être cultivé, excepté en Provence où il n'exiſte plus.

Le Jaſmin d'Arabie (*Nyctanthes*) a été tranſporté d'Egypte depuis près de deux cens ans. Comme il étoit répandu dans les contrées voiſines, & ſur-tout dans l'Arabie, il en a conſervé le nom,

Plantes exotiques.

comme le jasmin d'Espagne, quoiqu'il ne vienne naturellement que dans les Indes orientales.

Le lilas, dont on cultive trois especes, vient de la Perse. La plus commune a des feuilles larges & entieres. L'autre, qui est plus recherchée, les a étroites & découpées ; & la troisieme à les feuilles étroites & non découpées.

Ces arbrisseaux ne sont recherchés qu'à cause de l'agrément qu'on retire de leurs fleurs, qui sont odorantes & printanieres. Leur disposition en grappe, forme un coup d'œil agréable.

Le Siringa est employé aux mêmes usages que le Lilas ; & comme on l'éleve avec beaucoup de facilité, on le trouve presque par-tout. Celui qui est à fleur double, est assez rare, & plus odorant que l'autre.

Le Palmier (*palma major*) : on en voit d'assez beaux dans les contrées méridionales, qui fructifient, & dont les fruits parviendroient à leur maturité, s'ils étoient fécondés par un individu mâle. J'en ai vu un à Cavalaire, dont les dattes étoient sans noyau : ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, parce-qu'il n'y avoit point de palmier mâle dans

dans le voisinage, & qu'il faut le concours des deux sexes pour féconder le fruit. Plantes exotiques.

Le Caprier (*capparis*) naît en Sicile, dans la Grece, dans l'Egypte, &c. Il est cultivé en Provence de temps immémorial: car son fruit conserve encore le nom Grec dans le mot provençal *tapenos*, qui signifie rampant. En effet, cet arbrisseau rampe à terre ou le long des murailles, où il croît. On le plante en pleine terre, dans les endroits où le climat est plus chaud, & ailleurs, au pied d'un mur. Les capres sont les boutons de la fleur qui n'est pas encore épanouie.

Voilà ce que nous avions à dire des plantes. Les autres parties de l'Histoire-Naturelle ouvriroient un vaste champ aux recherches d'un Physicien. Mais dans un Ouvrage tel que celui-ci, c'est assez d'en indiquer les principaux objets.



Des Poiſſons qu'on eſtime le plus en Provence, ou qui méritent d'être remarqués.

Des Poiſſons. Le Rouget, poiſſon très délicat, en hiver ſur-tout, qu'il a la chair plus ferme.

Deux ſortes de Soles, dont l'une eſt l'*Oculata* de Rondelet, poiſſon excellent.

La Vive, dont la chair eſt très bonne, & de facile digeſtion ; mais elle a des arrêtes fort piquantes, que l'on croit fauſſement venimeuſes.

Le Merlan, bon poiſſon, & fort commun.

Le poiſſon Royal, en Provençal, *peis rei*, ainſi nommé, à cauſe de la délicateſſe de ſa chair.

Le Rouchau, *Scarus varius*, ſi eſtimé des Grecs, n'eſt pas commun dans la Méditerranée. On le pêche à Marſeille & à Antibes : il eſt excellent.

Le Gerres, *Smaris*, eſt le même dont les Anciens faiſoient leur véritable *Garrum.*

Le Serran, *Hiatula*, eſt fort bon ; mais il n'eſt pas commun. On le pêche quelquefois du côté du Martigues.

La Perche de mer, la Dorade & le

Denti, méritent aussi d'être distingués. Ils sont compris, sur-tout le Denti, dans l'espece connue sous le nom de *Sparus*. Des Poissons.

Les Anchois : les meilleurs se pêchent dans la mer de Fréjus, où ils sont plus abondants qu'aux environs de Marseille.

Les Sardines, celles de Provence sont très bonnes, quoique moins grosses que celles de l'Océan.

Le Mulet, en Provençal *Mujou*. Il y en a de cinq especes, toutes fort communes dans la mer & l'étang du Martigues. La plus singuliere est celle du Mulet aîlé. C'est avec les œufs du Mulet & du Loup, autre poisson commun en Provence & bon, qu'on fait la poutargue au Martigues. La poutargue est un mets que les anciens Grecs aimoient beaucoup, & il paroît que l'usage s'en est toujours conservé en Provence.

La Vergadelle, ainsi nommée en Provence, à cause de l'agréable variété de ses couleurs. On l'appelle en Latin *Salpa*. Ce poisson n'est pas rare dans l'étang du Martigues.

Le Turbot, bon poisson, qui abonde vers l'embouchure du Rhône.

Le Fanfre, que je nomme à cause de

Des Poissons.

sa rareté. On l'appelle en Latin *Gasterosteus Ductor*.

Le Pageau, le Tourdre, en Latin *Turdus*, remarquable par la variété de ses couleurs, mais peu estimé. On en compte jusqu'à onze especes.

L'Esturgeon remonte dans le Rhône, où l'on en trouve d'assez gros.

La Pélamyde, l'Orcynus, le Thon; on prétend que les deux premiers sont des especes de Thon. La chair de celle-ci est délicate. Les Anciens faisoient la pêche du Thon à-peu-près de la même maniere que nous la faisons aujourd'hui. Le Thon a quelquefois six à sept pieds de long. La pêche la plus abondante s'en fait en Avril & en Mai; on en prend aussi, mais beaucoup moins, en Août & en Septembre. On en a quelquefois pris en un seul jour jusqu'à deux mille.

Ce poisson a été fort rare après le tremblement de terre de Lisbonne, arrivé en 1755. On prétend qu'il fuit quand il voit du blanc dans la mer. Le tremblement de terre avoit-il occasionné, dans le détroit de Gibraltar, quelqu'éboulement de terre cretassée, ou d'une autre matiere blanche, qui le fit reculer ? car

on ſait qu'il vient de l'Amérique dans la Méditerranée. Si cette conjecture eſt fondée, le Thon ne doit paſſer le Détroit qu'à meſure que le fond de l'eau reprend ſa couleur ordinaire. En effet, ce poiſſon eſt aujourd'hui moins rare qu'il ne l'étoit il y a ſix ans.

Des Poiſſons.

L'Empereur, ou poiſſon épée, eſt peut-être meilleur que le Thon. Il a au-devant de la tête un os en forme d'épée, plat & pointu, long quelquefois de quatre à cinq pieds, avec lequel il ſe défend & coupe les filets. Oppien parle de la pêche qu'on faiſoit de ce poiſſon auprès de Marſeille.

Le Veau marin. Rondelet a fait deſſiner dans ſon Ouvrage celui qu'on prit, de ſon temps, aux îles de Lerins. Il vécut quelque temps dans le Monaſtere, où il ſe traînoit ſans faire aucun mal, ſans avoir peur des hommes, & montoit les degrés en rampant. Ce poiſſon fait en dormant un bruit ſemblable au meuglement des veaux; c'eſt de-là que lui eſt venu ſon nom. Aux îles de Lerins on en voit qui s'endorment au ſoleil, ſur les bords de la mer; & quand le bruit les réveille, ils pouſſent un mugiſſement & ſe culbutent dans l'eau.

Des Poissons. Le Dauphin : de tous les poissons c'est peut-être celui qui nage avec le plus de rapidité. Dans les beaux jours d'été on le voit bondir sur l'eau dans la rade de Marseille. On sait tout ce que les Anciens ont débité sur la prétenduę amitié du Dauphin pour l'homme. Ils prenoient pour amitié, cette voracité qui le fait courir après les vaisseaux pour atteindre sa proie.

Le Requin. Je ne nommerai plus que celui-ci parmi les gros poissons de la Méditerranée : c'est un des plus voraces. Il a six rangs de dents en forme de dard crénelé, trois à chaque mâchoire. Comme la mâchoire supérieure avance beaucoup sur l'inférieure, il se renverse sur le dos pour attraper sa proie : il fait ce mouvement avec tant de rapidité qu'elle ne sauroit lui échapper. On en prit un près de la Ciotat, il y a environ trente-cinq ans, qui avoit au moins vingt pieds de long. On lui trouva deux thons dans le ventre, & un homme tout entier avec ses habits.

Nous pouvons encore nommer parmi les poissons singuliers, le Marteau, le Serpent de mer, qui est bon à manger, & qu'on rejette à cause de sa forme;

la Morene, eſpece de ſerpent de mer, que l'on confond mal-à-propos avec la Lamproie. Le poiſſon volant que nos vaiſſeaux rencontrent après avoir paſſé le Détroit pour aller aux Canaries, ſe voit quelquefois dans les mers de Provence. Rondelet aſſure que de ſon temps on en pêcha pluſieurs vers l'embouchure du Rhône. Le Silat, en françois le *Congre*, eſt un poiſſon de mer & de riviere, qui reſſemble à l'anguille. Le Spondile ſe pêche dans la mer du Martigues, & quelquefois dans le Rhône. Il y a dans le même fleuve des Brochets, des Aloſes, des Cops, des Barbeaux qui peſent juſqu'à dix livres; des Perches excellentes; enfin on trouve en Provence des Tanches, des Carpes & des Truites fort délicates. Les meilleures Truites ſont au lac d'Alloz, Dioceſe de Senez. Des Poiſſons.

DES OISEAUX.

Parmi les oiſeaux, nous remarquerons le Coq de bruyere & le Faiſan, l'un & l'autre aſſez communs dans les montagnes de la haute-Provence. On voit auſſi des faiſans dans celle des îles d'Hyeres, qu'on appelle Porquerolles,

Des oiseaux. où Louis XIV en fit transporter pour les y perpétuer.

La Grandoule, *attagen seu perdix asclepica herculei campi*, oiseau très délicat, un peu moins gros que la perdrix, avec laquelle il a beaucoup de ressemblance; on ne le trouve que dans la crau d'Arles, où l'on assure qu'il niche.

Le *Garrulus argentoratensis*, & *le Loxia curvirostra*, deux oiseaux curieux, mais qui ne sont que passagers.

L'Outarde: on en a trouvé qui pesoient plus de trente livres.

Le Fenouillet, *Regulus non cristatus*, plus petit que le Roitelet, car il ne pese pas deux dragmes; ainsi la Nature rassemble dans la même Province, le plus gros & le plus petit oiseau qu'on voie dans nos climats: ils sont l'un & l'autre passagers.

Le Moineau Solitaire, comparable au Rossignol par la douceur de ses accens.

Le Chardonneret, dont le chant est si agréable, & que je nomme pour avoir occasion de rapporter, sur le témoignage d'un Savant digne de foi, que cet oiseau, qui vit jusqu'à vingt-trois ans, est sujet à mourir d'apoplexie ou d'épilepsie. On

connoît en Provence un autre Chardonneret, plus gros que le précédent & moins beau ; mais il est étranger. Des oiseaux

Le Tarin, *Citrinella*, est aussi un oiseau de passage, qui n'a pas le chant aussi agréable qu'on le prétend.

Le Lucre, *Spinus* ou *Ligurinus*, est un oiseau de passage qui se trouve quelquefois en Provence, quoiqu'Aldrovande assure qu'on n'en voit point, ou que du moins on en voit très rarement en France & en Allemagne : il a un chant agréable quoique foible.

L'Impériale, *Carduelí congener*, ressemble au Chardonneret, quoiqu'il en differe un peu par la grosseur, & par deux taches purpurines qu'il a sur les côtés de la tête, & qui, à cause de leur situation, sont appellées petites oreilles par les Oiseleurs.

Deux especes de Chic, *Cirlus*; le jaune & le gris.

La Pétronelle des Italiens.

La Bouscarle, *Cannevarola Bononiensium*, dont le chant est assez mélodieux.

Le Pendulino. Il en est parlé, ainsi que de son nid, dans le Journal de Physique du mois de Décembre 1774. Cet oiseau niche anx environs du Rhône.

Des Oiseaux.

Je ne parle pas des oiseaux de proie, des Pics, dont on compte jusqu'à cinq especes, & d'une infinité d'autres oiseaux qu'on voit en Provence, mais qui se trouvent aussi dans le reste du Royaume; ces détails nous meneroient trop loin. Quant à ceux qui sont recherchés pour la délicatesse de la table, les personnes occupées de ce soin doivent s'applaudir des ressources que la Provence leur offre. Je dois remarquer en finissant cet article, que M. de Chasteuil, qui s'étoit fort occupé de l'Histoire de son Pays, prétendoit que la Perdrix rouge avoit été apportée de Sicile dans cette Province, par le Roi Robert, Comte de Provence.

Oiseaux aquatiques.

Les oiseaux aquatiques, dont les marais d'Arles sont remplis, offrent des variétés pour le moins aussi remarquables. Nous nous bornerons à les nommer.

Le Fuma, gros comme une pie, ayant sur la tête quatre plumes en forme d'aigrette.

Le Rei de Faucre, dont le corps est noir, & du poids de deux livres & demie. Sa tête ressemble à celle d'une macreuse. Il a sous le gosier deux pendants

comme les coqs ; les yeux sont rouges, les jambes & les pieds bleus, & garnis d'écailles. Des Oiseaux.

L'Aissadelle, du poids de quatre livres. Cet oiseau est blanc, excepté le bec & les doigts du pied, qui sont noirs & séparés comme ceux d'une poule.

La Gallinesegue, grosse comme un pigeon, ayant le devant de la tête, le bec & les yeux rouges ; le col, les ailes & la queue noirs ; les pieds & les jambes jaunes.

La Galligastre, de la grosseur d'un gros canard, & du poids de trois livres, pond jusqu'à trente œufs dans les trous de lapin.

L'Œil de verre, qui pese environ deux livres, est ainsi nommé, à cause de sa vue perçante. On assure qu'aussi-tôt que le feu prend au bassinet du fusil, cet oiseau plonge dans l'eau, & évite le coup.

Le Babiloni, gros comme un canard, a la tête, le bec & le col rouges, & le reste du corps, d'un blanc d'albâtre.

Le Ganté pese jusqu'à neuf livres. Son bec, en forme de rasoir, a environ neuf pouces de long.

Le Cueilleras, qui pese près de deux

Des oiseaux

livres, tire son nom de la forme de son bec, qui ressemble à celui d'une cuiller.

Le Moa est un des oiseaux les plus remarquables, si ce que les gens du pays assurent est vrai; savoir, qu'il a sept fiels, un dans le corps, un à chaque aile, deux à chaque cuisse.

Le Flammant *ou* Phœnicoptere, gros comme un coq-d'inde, & remarquable par la beauté de ses plumes. Celles de son corps tirent sur l'aurore; celles des ailes sont d'un rouge éclatant dans la partie supérieure, & d'un très beau noir à l'extrémité. Cet oiseau niche vers l'étang de Berre, & ne fait qu'un ou deux œufs fort gros.

On dit que les Romains, les plus recherchés pour la délicatesse de la table, se faisoient servir des langues de cet oiseau, comme un mets exquis. Cependant Gassendi rapporte, qu'étant malade, son ami M. de Peyresc, lui en fit servir, & qu'il ne les trouva rien moins qu'excellentes: mais sur cette matiere on peut bien ne pas s'en rapporter à un homme malade & dégoûté.

On voit aussi en Provence, du côté d'Arles, la Cicogne, quoique rarement;

la Grue ; plusieurs especes de Hérons. Des oiseaux.
Le héron se bat quelquefois avec l'épervier, pendant près d'une heure, avec un acharnement qui étonne. On peut encore nommer :

Le Cormarin, gros comme une poule; il fait un bruit semblable au mugissement d'un bœuf. La chair de cet oiseau est excellente.

Deux sortes de Pluvier, le verd & le doré.

Le Cygne sauvage, pesant ordinairement vingt-cinq livres. Rien ne seroit plus étonnant que la longue vie de cet oiseau, si ce qu'on dit est vrai, qu'un cygne avoit vécu trois cents ans.

Trois sortes de Méjan : la Sarcelle, un peu différente de celle que l'on connoît ailleurs, & dont la chair est d'un goût exquis.

Le Siffleur, pesant environ deux livres. Il a un fort joli plumage.

Plusieurs especes de canards.

Le Cormoran, gros comme une oie domestique, quoiqu'il ait beaucoup moins de chair. Les Provençaux l'appellent Gabian.

Enfin l'on voit quelquefois l'Onocrotale, dans les marais formés par le

Rhône. Les Consuls d'Arles firent exposer à l'Hôtel-de-Ville, celui qu'on tua au mois de Juin 1722 : on l'y voit encore. On prétend que cet oiseau vit quatre-vingts ans.

Insectes. Si l'on vouloit parler des insectes, on en trouveroit de beaucoup plus d'especes que dans les autres Provinces du Royaume : pour nous, c'est assez de nommer la mouche luisante, les mouches à dard, qui piquent les olives, dont se nourrissent les vers qu'elles y déposent ; la cigale, le scorpion, cet animal cruel à l'égard même de ses petits, que la mere dévore presque tous à mesure qu'ils naissent. Les scorpions, dit un Moderne, n'observent pas mieux les loix de la société entr'eux, que les sentiments de la nature ; car ils se mangent les uns les autres. Leur piquure est rarement mortelle. Plusieurs circonstances concourent ou s'opposent à ses effets, comme la qualité des vaisseaux que l'aiguillon rencontre, les aliments qu'aura mangés l'insecte, une trop grande diete qu'il aura soufferte ; peut-être aussi que la liqueur empoisonnée ne découle pas toutes les fois qu'il pique.

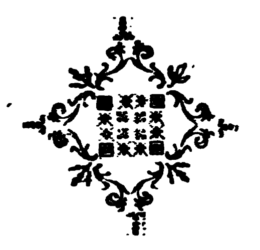
On pourroit encore parler de plusieurs

eſpeces de ſauterelles & de papillons ; du lézard allongé, qui ne differe de l'orvet que par ſes quatre pattes courtes, dont il ſe ſert pour ſortir des tas de pierres où il vit ; & du lézard moyen, connu ſous le nom de Tarente de Marſeille, un peu plus grand que le petit lézard gris, & moins que le lézard jaune & verd. Il eſt d'un blanc ſale, & n'a aucune des mauvaiſes qualités que le peuple lui attribue. Des Inſectes.

Animaux. Nous laiſſons aux Naturaliſtes le ſoin de parcourir la claſſe des animaux, parmi leſquels on remarque le caſtor du Rhône, peu différent de ceux du Canada, & les loutres du même fleuve. Dans la haute Provence, on voit le jumerre, qui naît de l'accouplement de l'âneſſe & du taureau. Il a la tête plus courte que le mulet, auquel il reſſemble par les jambes, les pieds & la queue; mais il a beaucoup de rapport avec le bœuf par le muſeau, les narines & la couleur du poil. Le jumerre ne ſe reproduit point ; il eſt d'un grand uſage dans la vallée de Barcelonette.

On trouve encore en Provence le chevreuil, le cerf, le ſanglier, deux eſpeces de bléreau, dont l'un a quelque

Des animaux. rapport avec le cochon, & l'autre avec le chien ; enfin le loup cervier : il y en eut un qui fit beaucoup de ravage aux environs de Grasse en 1712. Les ours paroissent quelquefois dans les hautes montagnes : on en tua un fort gros à Saint-Vincent en 1776.



OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR

LES TROVERES ET LES TROUBADOURS.

*Lettre de M. A..... à M.**.*

COMME vous aimez, Monsieur, tout ce qui a rapport à notre ancienne Littérature, je vous envoie un Ouvrage où l'on en débrouille l'origine. C'est un recueil de Fabliaux que j'ai vu louer par quelques personnes, critiquer par d'autres, & dont je crains que vous ne soyez pas infiniment content; je suis bien sûr du moins que vous n'approuverez pas la maniere dont l'Auteur parle de nos Provinces méridionales, auxquelles on diroit, à l'entendre, que la Nature a refusé les *dons éminens de l'esprit*. Il est également injuste envers nos *Troubadours*, qui valent bien les *Trouveres*; (*)

(*) On entend par *Trouveres* les Poètes François, & par *Troubadours*, non-seulement les Poètes Provençaux; mais encore ceux qui

quoiqu'à tout prendre, ni les uns ni les autres, n'aient eu des talens dont on doive se glorifier. Vous ne feriez pas mal, Monsieur, si vous en aviez le temps, de faire le parallele de ces Poètes, de rapprocher les divers genres dans lesquels ils se sont exercés, & d'examiner si les *Trouveres* ont eu effectivement à l'exclusion de leurs rivaux, comme on l'insinue, *cette vertu créative, cette vigueur & cette fécondité de production, qui depuis, pour la seconde fois, mais à plus juste titre, a rendu nos bons Ecrivains les modeles & l'admiration de l'Europe.* J'ai voulu lire ces Fabliaux, que j'entendois vanter par une personne qui, non plus que moi, je gage, n'a eu la patience d'aller jusqu'à la fin du second volume; & je pensois, en les lisant, à ce mot de Madame la Duchesse de Longueville, qui disoit, en parlant de la Pucelle, à un admirateur de Chapellain; *oui, cela est parfaitement beau, mais il*

Pref. p. 53.

étoient nés dans les Provinces situées au midi de la Loire, & que l'on comprenoit sous la dénomination générale de *Provence*. Je donnerai aussi quelquefois aux *Trouveres* le nom de *Fabliers*, à cause des Fabliaux, dont ils sont Auteurs.

est bien ennuyeux. Vous en jugerez peut être différemment : vos connoiſſances vous feront découvrir dans cet Ouvrage des beautés qui m'ont échappé. Je vous prie de me faire part de vos obſervations ; & ſi vous avez le temps de leur donner une certaine étendue, ſoyez perſuadé qu'elles feront plaiſir aux gens de lettres ; & à ceux de nos Provençaux qui s'intéreſſent encore à nos anciens Poètes & à la gloire de leur Patrie.

Je ſuis, &c.

Paris, le 28 Février 1780.



RÉPONSE
A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Défauts essentiels dans le recueil des Fabliaux, & questions qu'on se propose d'examiner dans ces Lettres.

LETTRE PREMIERE.

J'AI reçu, Monsieur, avec bien de la reconnoissance, votre lettre & les Fabliaux que vous m'avez envoyés. Je n'ai rien eu de plus pressé que de les lire, & j'ai mieux fait que vous, je n'en ai passé aucun; les lisant tous avec attention pour voir si je pourrois faire sur le sujet que vous me proposez, quelques observations qui méritassent d'être publiées. L'entreprise est difficile : l'Ouvrage est fait de maniere qu'on a bien de la peine à porter un jugement sur le mérite des *Trouveres*. Ma réflexion vous surprendra peut-être; mais elle n'en est pas moins juste. M. Le *, qui a publié ce recueil, n'a point gardé l'ordre chronologique des Poètes, dont il nous donne les Fabliaux. Il les a distribués avec art pour

corriger, par la variété des sujets & du style, ce que les premiers contes, rangés suivant l'ordre des temps, auroient eu de fade, de rebutant & d'insipide. Il a donc mis à la tête du premier volume ceux qui roulent sur la féérie, persuadé que les traits d'imagination, les descriptions, & les choses merveilleuses qu'ils contiennent, pourroient intéresser un certain nombre de lecteurs. D'ailleurs il a voulu se ménager l'occasion de présenter, au début, des notes sur les mœurs & les usages de la Chevalerie; c'est peut-être ce qu'il y a de plus estimable dans l'Ouvrage. Nous le remarquons avec d'autant plus de plaisir, que l'Auteur ne partage avec personne les éloges qu'elles méritent. Voulez-vous juger vous-même, Monsieur, s'il est vrai qu'il ait interverti l'ordre des Fabliaux? Lisez les vers suivants, cités dans le tome premier, page 5 & 8.

Cil en sorlant li dist, Dame
Vos estes ma mie & ma fame
Or ne me criez pas si seure *
En peti de tems diex * labeure *

* Si fort.
* Dieu * Travaille, fait beaucoup.

Et ceux-ci.

Einsi orgueil paie son oste * ...
Et mi enfans les mains me tendent,
Et plorent qu'ils meurent de faim....
Si que pitié le cuer me part, *
Et leur mere vient d'autre part
Qui m'assaut de rage & d'amors.

Je demande à tout juge impartial, qui connoît nos anciens Poètes & prosateurs, si c'est-là le langage du milieu du douzieme siecle? Car, puisque ce conte se trouve le premier, il y a toute apparence qu'on nous le donne comme le plus ancien; mais vous verrez dans une autre lettre ce qu'on en doit penser.

Les vers que vous venez de lire me font regretter qu'on n'en ait pas rapporté un certain nombre de chaque Fabliau: c'eût été un supplément à la chronologie, & un moyen sûr de connoître le temps où ces différentes poésies ont été faites: nous aurions vu la langue se dépouiller de son ancienne rouille, prendre insensiblement du nombre & de la clarté, s'enrichir de nouveaux termes, se prêter à des tours de phrase inusités aupara-

* Son hôte....
* Me fend.

vant, & ſe former par dégrés, ce caractere, qui devoit l'élever au-deſſus des autres langues, quand elle auroit été maniée par des hommes de génie.

Ce n'eſt pas encore là tout ce que j'ai à reprocher à l'Editeur. Je ne puis me réſoudre à lui pardonner la liberté avec laquelle, de pluſieurs fabliaux ſur le même ſujet, compoſés dans des temps différens, il n'en a fait qu'un ſeul, retranchant ce qu'il y avoit de mauvais, n'en préſentant que l'agréable ou le ſupportable, tanſpoſant, rapprochant & arrangeant à ſa maniere tous ces morceaux épars, pour en faire un conte, qui ne reſſemble à aucune des copies qu'il a eues ſous les yeux. Je conviens qu'il n'a pas toujours uſé d'une liberté ſi grande; mais ſoyez perſuadé qu'il y a peu de pieces dans ſon recueil qui ſoient une copie fidelle de l'original. Il les a toutes embellies par quelques changements. C'étoient la plupart des ſquelettes dans le tombeau; il les en a tirés pour leur donner la vie & la couleur. Je ſais bien que cette maniere plaît davantage aux Lecteurs, qui ne cherchent qu'à s'amuſer. Mais vous qui cherchez dans ce Recueil les progrès de la Lan-

gue, & sur-tout cette succession & cette progression d'idées, par laquelle l'esprit s'épure, pour ainsi dire, s'éleve, & se fraye le chemin de la perfection, vous auriez voulu que l'Auteur eût suivi l'ordre chronologique; qu'il eût rapporté quelques vers de chaque fabliau; qu'il nous eût donné un tableau exact de notre ancienne littérature, au lieu de suivre une méthode défectueuse, en ce que, après quelques contes du premier volume, qui annoncent du talent & du goût, vous en trouvez dans le second, & sur-tout dans le troisieme, qui ne sont que des productions informes d'une raison dans l'enfance. Est-ce là un tableau philosophique de l'esprit humain?

Cependant, soyons de bonne foi, Monsieur; ces défauts que je reproche avec trop de sévérité peut-être à l'Auteur, sont l'effet d'un art nécessaire, pour corriger la sécheresse & la monotonie du sujet, & sur-tout pour cacher la pauvreté de ces Poëtes, *que toutes les nations ont copiés ou imités; de ces Modeles sur lesquels l'Europe s'est formée dans le treizieme siecle, & chez qui l'on est venu puiser dans le genre agréable des contes.*

Préface, page 42, 55.

contes. Pour moi, Monsieur, qui ne leur ai point voué tant d'admiration, j'ai entrepris d'examiner, sans préjugés, ce que ces Patriarches de la littérature moderne ont tiré de leur propre fonds, & de vous montrer les dépouilles étrangeres dont on les pare : quand cette discussion sera faite, vous serez étonné de les voir dans un dénuement total de tout ce qui peut attirer l'attention ; dépourvus d'imagination & de sentiment, réduits à nous présenter pour toute preuve *de cette vertu créative & de cette fécondité de production* dont on les gratifie si libéralement, quelques fabliaux insipides, remplis de choses triviales & froidement contées.

Je m'engage dans cet examen avec d'autant moins de répugnance, que ma critique ne tombera sur rien de ce qui appartient à l'Editeur. Les notes, le style, l'art même avec lequel il distribue les contes ; art qui est pourtant la source de quelques défauts, méritent des éloges. Personne en un mot n'aura à se plaindre de mes observations. Qu'importe après tout aux habitants des Provinces septentrionales du Royaume, que leurs premiers Fabliers aient été des

hommes ſans talent & ſans goût ? Eſt-ce avec leurs ouvrages qu'ils prétendent diſputer la ſupériorité aux autres nations ſavantes de l'Europe ? N'ont-ils pas des titres plus glorieux & plus ſolides de leur prééminence dans les ſciences & dans les lettres ? Et doivent-ils envier aux Orientaux, aux Italiens & aux Provençaux l'honneur de leur avoir fourni ce qu'ils ont eu anciennement de plus propre à les amuſer, & alimenter leur gaieté naturelle & leur ſenſibilité ? Car c'eſt à ces trois peuples qu'on eſt redevable des meilleurs contes qu'il y ait dans ce Recueil.

Cependant, Monſieur, je vous avoue ingénument qu'en conſidérant de ſang-froid la tâche que je m'impoſe, je devrois peut-être y renoncer. Mes occupations forcées me laiſſent peu de loiſir. Je n'ai aucun des livres & des manuſcrits néceſſaires pour remonter au temps où les fabliaux, auxquels j'attribue une origine étrangere, ont été connus en France, en Italie & en Provence ; cependant ce moyen de critique ſeroit d'autant plus néceſſaire, comme je l'ai remarqué ci-deſſus, qu'il trancheroit la difficulté. Malgré cela, j'oſe me flatter que

vous vous rendrez à l'évidence de mes autres preuves, & que mes réflexions pourront faire naître à quelqu'un l'idée de faire la comparaison de l'ancienne Littérature françoise avec l'italienne & la provençale : ainsi vous ne devez regarder mes observations que comme une ébauche légere d'un ouvrage qui seroit véritablement intéressant, s'il étoit bien fait.

Je suis, &c.



LETTRE SECONDE.

Beaucoup de Fabliaux des Trouveres ont été imités des orientaux. Caracteres auxquels on peut les reconnoître.

TOUTES les nations, Monſieur, ont un caractere, un tour d'eſprit qui leur eſt propre; & leurs ouvrages, de quelque nature qu'ils ſoient, en portent néceſſairement l'empreinte. Je ſais bien que, dans les ſiecles éclairés, lorſque le commerce, les lumieres & l'amour des voyages rapprochent tous les peuples, ce caractere national s'altere & s'affoiblit, ou, pour mieux dire, il ſe généraliſe. Mais dans les ſiecles d'ignorance, lorſque chaque peuple vit iſolé; lorſque, circonſcrit dans ſes propres idées, il n'a ni les moyens ni la volonté d'en emprunter d'étrangeres; ſes productions ont une teinte ſi forte de ſon génie, que vous les diſtinguez facilement des productions que le même ſiecle voit naître dans les autres parties de l'Europe.

Je vous demande à préſent, Monſieur, ſi vous connoiſſez un pays où les Arts & les Lettres aient dû pénétrer plus

tard & plus difficilement qu'en France, depuis le regne de Louis d'Outremer, jusqu'au milieu du douzieme siecle ? Le Royaume, dont les limites étoient bien plus resserrées qu'elles ne le sont aujourd'hui, se trouvoit partagé entre une infinité de Seigneurs, qui n'aimoient que la chasse & les exploits guerriers. Le Souverain lui-même, tantôt aux prises avec ses vassaux, tantôt en guerre avec ses voisins, n'avoit guere le loisir d'encourager les talents ; ou du moins il n'encourageoit que les connoissances généralement reconnues pour utiles, telles qu'une mauvaise théologie scholastique, & une dialectique plus mauvaise encore.

Les peuples voisins étoient peut-être plus ignorants que les François : les autres, ceux qui conservoient quelques restes précieux de l'ancienne littérature, tels que les Grecs & les Italiens, n'avoient aucun rapport avec les Provinces septentrionales du Royaume, dont les limites ne s'étendoient point jusqu'aux ports, qui lui ouvrent aujourd'hui une communication libre avec le reste de l'univers.

Ainsi, la France réduite, pour ainsi dire, à sa propre expérience ; privée des lumieres que les Anciens lui avoient

transmises, & qui, dans les siecles de barbarie, ne jetterent qu'un foible éclat, à la faveur duquel l'esprit humain s'égara dans les subtilités de l'école, que pouvoit-elle produire qui méritât l'attention de la postérité ? La Langue Latine, dans laquelle on écrivoit, étoit devenue barbare, inintelligible : la Romane Françoise, pauvre, stérile, informe, telle en un mot qu'elle devoit être dans sa naissance, ne pouvoit fournir ni images, ni expressions ; & un homme de génie qui auroit voulu l'employer pour rendre ses idées, ou auroit renoncé à s'en servir, ou n'auroit écrit que des choses basses, triviales & méprisables ; telles en un mot que sont les productions des premiers Romanciers & des premiers Fabliers, sur-tout lorsque ceux-ci n'ont imité ni copié les Orientaux, les Italiens & les Provençaux.

Si vous en voulez des preuves, lisez dans le premier volume, les Contes que je vais vous citer, & qui appartiennent tout entiers aux François. Commencez par celui qui est intitulé, *de Cocagne*, *pag.* 227, vous verrez par le choix du sujet, que l'Auteur se proposoit d'amuser & de plaire ; mais, malgré le soin

que l'Editeur a pris de le remanier & d'élaguer tout ce qu'il y a de fade & d'ennuyeux, ce conte, dans l'original, devoit être fort insipide. Lisez encore le *Bachelier Normand*, *p.* 274. *Le Siege prêté & rendu*, 291, & presque tous ceux qui suivent; je dis presque tous, parcequ'il y en a quelques-uns, où se trouvent des circonstances imitées des Auteurs étrangers.

Voyez dans le second volume, *la Robe d'écarlate*, pag. 87; *les deux Anglois*, p. 107; l'*Arracheur de dents*, p. 110; l'*Indigestion du Vilain*, p. 112; le *Prud'homme qui retira de l'eau son compere*, p. 164; le *Curé qui eut une mere malgré lui*, p. 259; le *Curé & les deux Ribauds*, p. 272; *Dom Argent*, p. 369; & enfin le *Grand-Chemin*, p. 425; car il faut abréger, sans aller chercher dans le troisieme volume des exemples que le Lecteur appercevra aisément.

La plupart de ces contes roulent sur un sujet plaisant; mais comme la plaisanterie demande une délicatesse & un agrément dans l'esprit, que les *Trouveres* n'avoient pas; comme elle dépend aussi beaucoup du choix de l'expression, des allusions ingénieuses, & du rappro-

chement de certaines idées, qui ne paroiſſoient pas d'abord faites pour aller enſemble : ces mêmes *Trouveres*, qui n'avoient ni aſſez de talent, ni aſſez de goût pour réunir ces qualités, ſont froids, inſipides, & vous étalent avec une diffuſion inſupportable des idées quelquefois baſſes, & preſque toujours triviales. Ainſi, Monſieur, ne faites pas difficulté de leur attribuer les fabliaux où vous trouverez une gaieté ſans vivacité & ſans ſaillie ; une plaiſanterie ſans ſel & ſans agrément. Je vous avertis que vous les diſtinguerez à ces défauts, qui leur donnent un air de famille auquel on les reconnoît aiſément.

Peut-on s'imaginer, me direz-vous, que tels aient été des hommes nés chez une nation gaie, vive, ſpirituelle, féconde en ſaillies, & fameuſe par le talent qu'elle a de badiner avec autant d'eſprit que de grace ? Oui ſans doute ; & leur caractere prouve combien la culture de l'eſprit influe ſur les qualités de l'ame, & leur donne de jeu & de reſſort.

Le Laboureur, qui nourrit ſa patrie du fruit de ſes travaux ; le ſoldat, qui la défend, l'Artiſan, qui la vivifie, parlent aujourd'hui une langue polie &

ſavante; ils puiſent dans la fréquentation des autres hommes des idées & des lumieres qu'on n'avoit pas, il y a ſix cents ans : cependant, allez les voir dans leurs habitations loin de la capitale ; aſſiſtez à leurs jeux, écoutez leurs hiſtoriettes, voyez les farces qui les amuſent, vous trouverez des hommes gais ; mais rarement, dans ces exercices de l'eſprit, aurez-vous occaſion de remarquer de l'agrément & de la bonne plaiſanterie. Pourquoi cela? Parceque les Acteurs n'ont que cette doſe de raiſon que la nature départ au commun des hommes, & qui ne ſuffit pas pour exciter de l'intérêt, quand elle n'eſt pas cultivée par la réflexion & l'étude? Or, tels ont été les Fabliers depuis le douzieme ſiecle juſques vers la fin du treizieme. Je vous demande ſi, dans cet état de barbarie, où l'hiſtoire nous les repréſente, vous croyez qu'ils aient été capables de donner de l'agrément & de l'intérêt à leurs poéſies? Non, Monſieur, & je me flatte de vous faire connoître les différentes ſources où ils ont puiſé leurs meilleurs fabliaux. Je vous ai promis de vous prouver d'abord, qu'ils en ont beaucoup pris des Orientaux ; vous verrez qu'ils

ont imité servilement les uns, en y faisant des changements pour les adapter à leurs usages, & qu'ils ont mis simplement les autres en vers.

Les Contes qu'ils ont imités sont ceux où regne la féerie, inventée par les Arabes, & ensuite employée par les Troubadours. Mais je n'insisterai pas sur le mérite de ces productions, calquées toutes sur le même dessein, comme le remarque l'Editeur, & qui, ne contenant pour le fond, que *de la féerie, des combats incroyables, de grands moyens qui ne produisent que de petites choses;* & pour les détails, *un Nain, un Géant, des Monstres, des entreprises périlleuses, une belle, pour qui le héros expose ses jours sans la connoître*, ne sont guere propres à intéresser.

Les autres Contes, ceux que je crois littéralement traduits, ont un mérite bien différent: on s'y propose, non d'étonner par des événements invraisemblables, mais d'instruire, tantôt par une morale sage, tantôt par une philosophie indulgente. Voyez, par exemple, dans le Tom. I, pag. 197, *le Lai d'Aristote*, de ce Philosophe grave, qui, ayant combattu dans Alexandre la passion qu'il

avoit pour une jeune personne, tombe lui-même plus grossiérement encore dans les filets dont il vouloit retirer son éleve. L'aventure est plaisante, agréablement contée, & le récit est semé de réflexions, orné de circonstances qui en relevent le fond. J'en dis autant d'*Hippocrate*, pag. 212 : c'est la même teinte de génie que dans l'autre. Le nom du Médecin & le lieu de la scene, qui est à Rome, font d'ailleurs présumer que ce n'est point en France que ce Conte fut imaginé. Voyez aussi dans le deuxieme volume, pag. 167, *le Jugement de Salomon*. Deux freres d'un caractere fort opposé, l'un inhumain & féroce, c'est l'aîné; l'autre vertueux & doux, se disputent l'héritage de leur pere, qui vient de mourir. Salomon leur fait donner à chacun une lance, & promet l'héritage à celui qui montrera le plus d'adresse. Le but où ils doivent tirer, c'est le corps du pere. L'aîné accepte la condition, tout abominable qu'elle est; le cadet recule d'effroi, & jure de punir quiconque osera outrager le cadavre. Salomon, touché de ces sentiments, le déclare héritier, disant qu'il ne reconnoît pour fils que celui qui, après la mort du pere,

fait encore le respecter & le chérir. *Le Jugement sur les deux Barrils d'Huile*, pag. 170, est encore un Conte oriental; le sujet le décele. Un François qui en auroit été l'inventeur, n'auroit pas imaginé deux barrils d'une liqueur qui n'est point une production de son pays; & n'auroit pas reservé le Jugement à un Philosophe grave, plus digne de l'ancienne école de Platon, que de celle d'Aristote dans le XIIIe. siecle.

J'en dis autant *du Marchand qui perdit sa bourse*, pag. 175; vous y trouverez la même subtilité de sens, le même tour d'esprit. Le Juge est encore un grave philosophe, & le sujet de la dispute un serpent d'or; c'est-à-dire un animal pour lequel on a toujours eu dans les Gaules une espece d'horreur; & qui en Orient étant regardé comme le symbole de la vie, eut d'abord un rang parmi les idoles, ensuite parmi les bijoux.

Le fabliau intéressant du *Chien & du Serpent*, pag. 303, est le même que dans les Fables de Bidpaïs, à quelques changements près. Enfin le *Prud'-Homme qui donna des instructions à son fils*, pag. 379; & les *deux Amis*, où tout respire l'amitié la plus tendre, & l'honnêteté de

sentiments la plus naive, sont également orientaux. Il regne dans le dernier un pathétique qui en décéle l'origine. J'en pourrois citer un plus grand nombre ; mais il suffira que vous lisiez ceux-ci, & que vous les compariez avec les suivants ; le *pauvre Mercier*, Tom. 2, pag. 240 ; *le Tailleur du Roi & son Sergent*, Tom. 3, pag. 109 ; *le Vilain qui vit sa femme avec un ami*, pag. 122 ; *le Bourgeois d'Abbeville*, pag. 220, & *le Palefroi vair*. Je vous cite ce dernier pour vous donner une idée de la maniere des *Trouveres*. Le fond du sujet est intéressant ; mais le Conte est ennuyeux, froid, insupportable ; parceque l'Auteur, comme les autres Fabliers, ses Contemporains, n'a aucuns détails agréables de poésie, & manque de cette sensibilité qui anime tout.

Lisez donc ces Contes, Monsieur ; faites-en la comparaison avec les Contes orientaux que je vous indique, & jugez vous-même si la teinte du génie est la même dans les uns & dans les autres ; si vous croyez qu'ils aient été inventés & composés par des hommes nés dans le même pays & dans le même temps, élevés dans les mêmes écoles, imbus dès

leur enfance, de ces idées, de ces maximes & de ces préjugés qui, joints aux usages reçus, laissent dans chaque individu l'empreinte ineffaçable du caractere national & de l'esprit du siecle.

Quand vous les aurez lus, Monsieur, vous reconnoîtrez les Fabliaux imités, ou traduits des Orientaux, à deux caracteres; les uns à la féerie, & aux avantures extraordinaires, dont elle est le mobile : ce sont en général les moins estimables, excepté par quelques détails poétiques, qui leur donnent, comme au *Lai de l'Anval* sur-tout, Tom. 1, pag. 93, de la chaleur & de l'intérêt.

Vous distinguerez les autres à la gravité du style, à la moralité, qui est presque toujours une leçon de sagesse, de prudence, d'honnêteté & de vertu; vous les reconnoîtrez encore à ce bon sens rafiné, qui annonce la subtilité des Grecs, & à cette maniere de conter qui tient au bon goût, à la culture de l'esprit, & au ton d'un siecle où regnoit la politesse. Je pourrois étendre un peu plus mes réflexions sur un sujet aussi important; mais je vous ai prévenu que je prétendois ébaucher la matiere, & non pas faire un Ouvrage; & je sortirois des bornes que

je me ſuis preſcrites, ſi j'ajoutois encore à ces obſervations. Ainſi, Monſieur, je terminerai ici ma Lettre, & demain je vous parlerai des obligations que les *Trouveres* ont aux Italiens. Mais je ſerai plus court; c'eſt un mérite que je regrette de n'avoir pu donner à celle-ci.

Je ſuis, &c.



LETTRE TROISIEME.

Les Trouveres ont pris des Italiens un grand nombre de Contes. Origine de la Poésie Italienne.

Si c'est la France, Monsieur, qui a fourni aux Italiens les premiers modeles de la Poésie moderne, il faut avouer qu'elle a obligé des ingrats. Comme les Italiens sont naturellement railleurs, je ne sais pas s'ils écouteroient sans rire celui qui leur diroit sérieusement qu'ils ont imité nos Fabliaux, excellents, si vous voulez, pour amuser, dans nos Provinces septentrionales, les bonnes gens du XIII, XIV & XVme. siecles; mais incapables d'intéresser une Nation qui avoit des Poëtes de mérite, tels que *Ugolin Ubaldini*, qui florissoit en 1240; le *Dante*, né en 1265; *Cinno de Pistoie*, en 1270; *Pétrarque*, en 1302; *Boccace*, en 1313. Je pourrois vous en citer de plus anciens; je pourrois, s'il falloit approfondir la matiere, appeller à mon secours les Savants d'Italie, qui connoissent les Ouvrages manuscrits de leurs premiers Poë-

tes, & vous découvririez la mine cachée d'où nos Fabliers ont tiré plusieurs de leurs Contes. Mais j'ai promis d'être court; & je vous manquerois de parole, si j'allois m'engager dans des recherches qui demandent trop de temps.

Ainsi, Monsieur, discourons sur ce sujet, comme nous avons fait dans la Lettre précédente, sans aucun étalage d'érudition. Vous savez que, de l'aveu de l'Auteur, la plupart des Fabliaux qu'il a tirés de la poussiere, se trouvent depuis long-temps imprimés en tout ou en partie, dans des Ouvrages Italiens. Je vous demande en quel temps & comment ils ont été connus au-delà des Alpes, tandis que la plupart étoient inconnus parmi nous? Furent-ils portés en Italie par les Normands? Ils n'étoient pas faits lorsque la race de ces Conquérants finit dans la personne de Guillaume le Bon, en 1189. Le furent-ils par des Voyageurs Italiens? Mais ceux qui alloient dans les Provinces septentrionales de la France, étant plus occupés de la banque & du commerce que des Lettres, ne s'amusoient guere à copier des Fabliaux écrits dans une langue qu'ils n'entendoient pas, ou qu'ils entendoient fort

mal. Dira-t-on que ce fut le Dante & Boccace, qui, étant venus à Paris, enrichirent leur Patrie de ces productions littéraires ? Mais le voyage du Dante, exilé de Florence en 1301, fut si court que quelques Auteurs le révoquent en doute. Pour Boccace, si je ne me trompe, il naquit à Paris, où son pere & sa mere se trouvoient pour des affaires de commerce, & il fut ramené si jeune en Italie, qu'il n'étoit guere en état de profiter des leçons de nos Poëtes : l'honneur de former ses talens étoit réservé à Cinno de Pistoie. Il est donc certain que nos Fabliaux ne furent point introduits en Italie par ces deux hommes célébres : il restoit d'ailleurs à prouver que ceux que nous les accusons d'avoir imités, existoient en 1310 : or c'est ce qu'on n'a point encore fait.

Plusieurs de ces Contes ont été si souvent retouchés qu'il est difficile de fixer la date du premier qui parut, & qui, en passant par d'autres mains a acquis de nouvelles circonstances, & s'est grossi de divers incidens. En voulez-vous une preuve, Monsieur, lisez le Conte des *trois Voleurs*, qui renferme plusieurs tours de finesse, rapportés séparément

dans les Auteurs Italiens. Un Poëte François les aura réunis ; mais en les arrangeant à sa maniere, il n'a pu leur ôter ce je ne sais quoi, qui décele leur origine. Vous en allez juger vous-même : la scene se passoit pendant la nuit.

Deux Frippons, dont le pere avoit été pendu, volent fort adroitement un cochon mort, à un nommé Travers ; celui-ci, qui étoit un Maître-Filou, trouve à son tour le moyen de le leur enlever. Que fait l'un des Voleurs ? il se dépouille, met sa chemise par-dessus ses habits, se fait une espece de coëffe de femme, & dans cet accoutrement, court à toutes jambes par un autre chemin à la maison de Travers, qu'il attend auprès de la porte ; & quand il le voit arriver, il s'avance au-devant de lui, comme si c'étoit sa femme, & lui demande, en contrefaisant sa voix, s'il a rattrapé le cochon ? *Oui, je le tiens*, répondit-il : — *hé bien, donne le moi ; je vais le rentrer : cours vîte à l'étable ; j'ai entendu du bruit, & je crains qu'ils ne l'aient forcée.* Travers lui charge les épaules, & va faire sa ronde.

Ne croyez-vous pas voir Arlequin faisant un de ces tours d'adresse & de tra-

veftiffement tels qu'on en voit en Italie, dans les farces que les Charlatans donnent au peuple ? Dites-moi encore fi vous ne reconnoîtrez pas le même génie dans le tour fuivant ?

Tome 3, page 1.
Travers, qui ne vouloit point perdre fon cochon, ayant appris le tour que les Voleurs venoient de lui jouer, les fuit dans une forêt voifine où ils s'étoient retirés, & où ils faifoient déjà quelques grillardes. Il fe déshabille tout nud, monte fur un chêne, fe fufpend d'une main, dans l'attitude d'un pendu; puis, quand il les voit occupés à fouffler le feu, d'une voix de tonnerre, il s'écrie : *malheureux! vous finirez comme moi!* Ceux-ci troublés, croient voir & entendre leur pere, dans un fiecle où l'on croyoit aux revenants, & ne fongent qu'à fe fauver.

Si vous aimez à démêler le génie des Nations par leurs Ouvrages, lifez encore dans le Tom. 2, *la Culotte*, &c. pag. 66; *les trois Aveugles de Compiegne*, pag. 149, qui eft peut-être originairement un Conte Arabe, remanié par les Auteurs Italiens, chez lefquels on le trouve; car ces mots qu'on met dans la bouche d'un des Aveugles, *allons man-*

ger le besant de ce brave Chrétien, paroissenta voir été employés dans un pays, où tout le monde n'étoit pas Chrétien, & où le besant étoit assez commun pour qu'on le donnât en aumone ; ce qui n'arrivoit pas en France, même sous le regne de S. Louis. Voyez *L'Enfant qui fond au soleil*, pag. 229. On suppose qu'il étoit fils d'un Marchand qui vint à Gênes le vendre à un Sarrasin. Les Marchands nés sur les bords de la Meuse, de la Seine ou de la Loire, n'alloient guere à Gênes avant la fin du XIIIe. siecle. Ainsi, les Italiens qui ont mis ce Conte dans leurs Recueils, ne font que se servir d'un bien qui leur appartient.

Lisez encore le *Testament de l'Ane*, p. 249 ; *la Femme qui ayant tort, parut avoir raison*, pag. 281. Quant à celui-ci, la jalousie du mari décele, par sa maniere seule, le lieu où le Conte a été inventé. Enfin, vous pouvez regarder comme puisés dans la même source, *le Vilain & sa Femme*, pag. 330 ; *le pré tondu*, 334, & *la Dame qui fut corrigée*, 336. Si vous en voulez connoître un plus grand nombre, vous parcourrez le troisieme Volume ; &

vous conviendrez vous-même qu'en général il faut attribuer aux Italiens l'invention des Contes, où, avec du choix dans les détails, des circonstances bien amenées, de la facilité, & un certain agrément dans le tissu de la narration, vous trouverez quelque trait de libertinage, ou la satire des Moines, des Gens d'Église & des femmes; avec cette différence pourtant, que ces traits, qui ne sont point rares chez les Fabliers, ont dans les Contes, qui sont originairement Italiens, une tournure subtilement ingénieuse. Je vous avoue que le Fabliau intitulé le *Manteau mal taillé*, Tom. 1, pag. 60, me paroît tout-à-fait dans ce genre, & je ne ferois pas difficulté d'en faire honneur à l'Italie.

Cette Contrée, Monsieur, a eu des Poëtes dans tous les temps. Un Auteur Italien du Xe. siecle, se plaignoit que tout retentissoit de vers, la ville & la campagne.

Desine: nunc etiam nullus tua carmina curat.
Hæc faciunt urbi, hæc quoque rure viri.

Script. ver. ital. t 2. part. 1, p. 387.

Vous savez que tous les peuples ont commencé par avoir des Chansons &

des Contes ; & vous voulez qu'une Nation gaie, qui s'eſt toujours diſtinguée dans ce genre de littérature, ne s'y ſoit point exerçée avant que les Francois lui en aient fourni des modeles ! Les Grecs & les Arabes, c'eſt-à-dire les deux peuples qui, les premiers ont excellé dans ce genre, auront occupé long-temps la partie méridionale de l'Italie ; ils y auront fait connoître ces ſortes de Poéſies, que la tradition conſerve parmi le peuple, lors même que la barbarie a détruit l'empire des Lettres, & les Italiens ne les auront pas traduites, ou imitées en leur langue ! D'après ces modeles, ils n'en auront pas fait de plus analogues à leur goût & à leur génie ! Qu'étoit-ce donc que ces petits Poëmes Latins dont la ville & la campagne retentiſſoient dans le X[e]. ſiecle ? *Hæc faciunt urbi, hæc quoque rure viri.* N'eſt-il pas naturel de croire que c'étoient des Fabliaux, puiſque c'eſt par les Fabliaux que les Nations modernes ont ouvert la carriere de la Poéſie ? Les mêmes ſujets furent enſuite remaniés en Italien par des Auteurs de la même Nation, qui nous les ont tranſmis dans leurs Ouvrages, & l'on trouveroit les

Originaux dans les Bibliothéques d'Italie, si l'on vouloit s'occuper de ces sortes de recherches.

C'est de-là qu'ils nous ont été apportés par les François, qui, depuis l'an 1205, jusqu'en 1260, fréquenterent les Universités de Bologne, de Vicence, de Padoue, de Milan, &c. On comptoit parmi eux des Flamands, des Poitevins, des Normands & des Bourguignons : c'est un fait qui résulte des Histoires de ces Universités. Quelle absurdité y a-t-il à supposer que c'est à eux que nous sommes redevables de ces Contes où respire encore le génie Italien, soit pour l'invention du sujet, soit pour la maniere dont il est raconté ?

Cependant, Monsieur, l'Italie n'eut des Poëtes qui écrivirent dans leur propre Langue, & d'autres qui écrivirent en Provençal, que vers l'an 1200 : on n'en trouvera point d'exemple antérieur à cette époque. Mais avant que cette aurore des beaux jours de la Littérature se levât, (*) les Troubadours avoient fait

(*) Je ne fais que développer ici ce que j'ai déjà dit dans le deuxieme volume de l'Histoire de Provence. Mais je ne prétends pas, comme

briller

briller au-delà des Alpes, les charmes de leur Poésie; les Calabrois & les Siciliens avoient transmis au reste de l'Italie les Ouvrages d'agrément dont ils étoient Auteurs, & ceux qu'ils avoient imités ou traduits du Grec & de l'Arabe. Le goût des vers fut alors général; les Lombards sur-tout se distinguerent, & dès l'an 1227, on les vit disciples des

on pourroit le croire, que la Provence ait été la berceau de la Littérature moderne : la Littérature embrasse plusieurs genres, dont l'un est la Poésie, & c'est de la Poésie seule, & même de la Poésie, en langue vulgaire, que les Troubadours, dont l'un florissoit en 1070, ont donné les premiers modeles. Je suis autorisé à le croire & à le dire, par rapport à l'Italie sur tout, jusqu'à ce qu'on m'ait cité un Poète, qui ait écrit en Italien en 1185; c'est le temps à peu-près où nos Troubadours passerent les Alpes. Muratori prétend que le plus ancien Poète moderne en Italie, ne remonte pas à l'an 1200. Pour décider cette question de Littérature, il ne faut que des faits. Quant à ce qui regarde la langue Provençale, son origine, ses progrès, & son influence sur les langues Italienne, Françoise & Espagnole, on peut voir le Mémoire que j'ai fait imprimer dans le t. 2. de l'Histoire de Provence, page 453, tel que je l'avois lu dans une Séance publique de l'Académie de Marseille en 1773.

Provençaux, dont ils empruntoient souvent le langage ; briller avec eux à une Cour pléniere tenue à Gênes cette année là. Ainsi la littérature en Italie, devint un fond où les Provençaux, les Lombards & Siciliens, puisoient & versoient tour à tour.

Antiq. ital. med. avi. t. 2. p. 843.

Les François furent les seuls qui ne purent l'accroître de leurs productions, lorsqu'ils passerent les Alpes avec Charles d'Anjou, en 1265 ; ou du moins je ne trouve aucun monument dans l'Histoire, qui dépose en leur faveur. Tout prouve au contraire que leurs Poëtes, formés sur ceux que le XIIIe. siecle vit naître en Italie, commencerent sous Charles d'Anjou, d'alimenter leurs talents des Ouvrages étrangers ou nationaux, dont cette Contrée faisoit alors ses délices ; & ce fut là l'époque où leur Poésie, jusqu'alors morte & inanimée, prit une sorte de vigueur, & sortit de cette longue stérilité qui l'avoit déshonorée.

Le Traducteur des Fabliaux vient à l'appui de mon sentiment, quand il dit que la plupart des *Fabliers* sont Contemporains de Jean de Condé. Jean parle des Francifcains qui ne s'établirent à Paris qu'en 1240 : ils eurent des Cou-

Tome 1. p. 259.

vents plus tard dans le Hainaut, dont Jean étoit natif, & d'où nous croyons qu'il écrivoit : il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait vécu avant la fin du XIIIe. siecle. Cette époque s'accorde parfaitement avec le temps où beaucoup de Fabliaux furent transportés d'Italie en France. (*)

Il me reste à vous parler de ceux que la Provence à fournis. Comme on affecte de ne pas rendre aux Troubadours la justice qu'ils méritent, je profiterai de cette occasion pour venger l'honneur de notre ancienne Littérature. La matiere est assez importante pour mériter que je consacre une Lettre entiere à la discuter.

Je suis, &c.

(*) Les vers suivans, cités dans le t. 1. des Fabl. page 44 & 45, sont encore une preuve de ma conjecture. Ils sont de la fin du treizieme siecle.

Sachiez que je n'ai chose faite
Par coi je doie être à mort traite.
Lors l'en a gauvain mercié :
Sire, dit-il, bien suis payé
De la Pucelle seulement.

LETTRE QUATRIEME.

Les Trouveres ont aussi imité ou copié les Troubadours. La langue Provençale fut générale dans tout le midi de l'Europe.

LES Ouvrages des Troubadours, Monsieur, jouissoient du temps de ces Poëtes d'une réputation étonnante. On les recherchoit non-seulement en Italie, mais encore en France, en Angleterre, en Espagne; & la plupart n'existent plus que dans les traductions qu'on en a faites, & qu'on veut nous faire regarder comme des productions des Fabliers. Je sens bien que je n'ai aucun titre authentique pour vous prouver le plagiat! Mais, Monsieur, quand un Fabliau respirera la loyauté & l'amour pur, tels qu'on les trouve dans plusieurs Chansons amoureuses des Troubadours, ou dans quelques-uns de leurs Contes; quand ces sentiments seront peints avec une naïveté, une candeur & une simplicité que n'ont point les Ouvrages qui appartien-

nent véritablement aux Trouveres; quand les Fabliaux contiendront des circonſtances locales qui déſignent le pays où ils ont été faits; quand ils paroîtront viſiblement calqués ſur des poéſies provençales; enfin, quand ils ſeront publiés ſans nom d'Auteur, ne ſerons-nous pas autoriſés à dire qu'ils ont été traduits du Provençal; ou du moins qu'ils ont été faits d'après des pieces que vous connoiſſez dans cette langue, & qui ſont d'une ancienneté à laquelle le Fabliau ne peut remonter? Or c'eſt ce que vous avouerez en liſant *Gautier d'Aupaïs*, Tom. 3, pag. 23, & *Guillaume au Faucon*, pag. 41. (*)

Gautier & Guillaume étoient deux jeunes damoiſeaux, qui, ſervant en qualité de Pages chez deux Seigneurs différents, ſe rendirent amoureux, l'un de la fille, & l'autre de la femme du Châtelain, auquel ils étoient attachés. Vous

(*) Je croirois volontiers que l'Auteur du Fabliau, en tranſportant dans la langue françoiſe, ce conte qu'il tiroit du Provençal, a mis *Guillaume au Faucon*, pour Guillaume de *Faucon*. Faucon eſt un village près de Siſteron & d'*Aupaïs*.

connoissez l'histoire de Guillaume de Cabestaing & la vie de Rambaud de Vaqueyras? Imaginez-vous qu'elles ont servi de modele à ces deux contes; que toutes ces pieces portent l'empreinte du même caractere national, & de cette sensibilité vive, qui étant l'effet du climat, prend une teinte forte des mœurs du siecle, & l'imprime aux productions de l'esprit. Il s'en faut bien que vous trouviez la même couleur dans les ouvrages des Fabliers.—Que direz-vous donc si je vous montre, dans ceux-ci, des endroits visiblement calqués sur les autres, tels, par exemple, que celui où Rambaud de Vaquieras & Guillaume au faucon font leur déclaration d'amour? Ils demandent conseil à leur Dame sur la maniere dont ils doivent se comporter; l'un, comme si ce n'étoit point elle qu'il aimât; l'autre, comme s'il consultoit pour un ami: les deux morceaux sont assez curieux pour mériter d'être rapportés: les voici.

Rambaud étant à la Cour de Montferrat vers l'an 1195, devint amoureux de la sœur du Comte; mais il n'osoit, par respect, lui parler de ses feux. L'ayant un jour trouvée seule dans sa chambre,

il crut que l'occasion étoit favorable pour s'expliquer ; & voici de quelle maniere il s'y prit. « Madame, daignez me don-
» ner conseil, j'en ai un besoin ex-
» trême ; j'aime une dame gentille &
» pleine de mérite, que je vois familié-
» rement, sans oser lui dire tout le bien
» que je lui veux, sans oser même le
» laisser entrevoir, tant je redoute sa
» vertu. Pour Dieu, & par pitié, dites-
» moi de grace ce que je dois faire, si
» je dois mourir plutôt que de prier
» d'amour celle qui possede mon cœur
» & ma volonté ».

Madame Béatrix, qui pénétroit sa pensée, lui dit, touchée de pitié : « En-
» core faut-il bien, Rambaud, qu'un
» loyal amant, qui aime une dame de
» mérite, pour laquelle il a autant de
» crainte que de respect, lui explique
» ses sentiments plutôt que de se laisser
» mourir. Je vous conseille de lui dé-
» clarer votre amour, & de la prier
» de vous prendre pour serviteur &
» pour ami. Si la dame est sage & cour-
» toise, bien loin d'en être offensée,
» vous en estimera davantage. Je suis
» donc d'avis que vous lui ouvriez votre
» cœur : avec le mérite que vous avez,

Histoire de Prov. t. 2. p. 249.

» il n'y a point de dame dans le monde
» qui ne se fasse un plaisir de vous re-
» tenir pour Chevalier. J'ai bien vu la
» Comtesse de Saluces souffrir l'amour
» de Peyre Vidal. Madame Marie de
» Ventadour, celui de Gaucelin Faidit,
» & la dame de Marseille, femme du
» Seigneur Barral, celui de Folquet
» de Marseille : c'est pourquoi je vous
» conseille de la requérir d'amour, &
» je vous assure, sur ma parole, qu'elle
» en sera bien aise ».

Quand Rambaud eut entendu ce conseil, il lui déclara que c'étoit elle-même qu'il aimoit ; & l'aveu ne pouvoit être fait avec plus de candeur & de naïveté.

Dans le Fabliau, c'est à-peu-près la même chose. Vous y voyez un jeune Ecuyer combattu, comme Rambaud, par l'amour, la crainte & le respect, & qui s'étant enfin armé de courage, entre chez la Châtelaine, un jour qu'elle étoit seule dans sa chambre ; & feignant de la consulter pour un de ses amis, malade d'amour, lui dit : « depuis sept ans
» entiers il soupire pour la plus belle &
» la plus accomplie des femmes ; mais
» quoiqu'il ait le bonheur de vivre au-
» près d'elle, il n'a point encore eu la

» hardiesse de lui parler de son amour.
» J'ose implorer pour lui vos lumieres.
» Que doit-il faire ? Aimer ailleurs, si
» on ne veut point l'aimer, répondit la
» dame, qui se doutoit de la feinte :
» mais, avant tout, je lui conseille de
» parler, puisqu'il en a l'occasion; amour
» favorise les cœurs hardis : qu'il ne
» craigne rien, je présume que sa belle
» aura pitié de lui ».

Guillaume alors soupira; & se jettant aux genoux de la Châtelaine : « Ma
» douce dame, reprit-il, le voici cet
» Ecuyer malheureux, qui, depuis sept
» ans, meurt d'amour. Malgré tout ce
» qu'il a souffert jusqu'ici, il vous l'au-
» roit laissé ignorer encore, si votre
» bouche compatissante ne venoit de
» l'encourager », &c.

Vous voyez, Monsieur, que c'est le même esprit qui a présidé à la composition de ces deux morceaux, avec cette différence pourtant, que celui-ci est bien inférieur à l'autre par le naturel & par la tournure délicate que prend Rambaud pour faire l'éloge de Béatrix.

Je vous avertis que vous trouverez la même empreinte de sentiments & de mœurs chevaleresques dans le Fabliau

S. V.

de Gautier d'Apaïs : c'est, comme dans les deux autres, une déclaration d'amour faite par le jeune Page à la fille du Châtelain. Mais les circonstances & la tournure en sont différentes ; cependant le tout ensemble donne à ce Fabliau un ton que n'ont point ceux que les Provinces septentrionales ont vu naître. Que sait-on même si Aupaïs & Beauvais dont il y est fait mention, ne seroient point Aupaïs dans le Diocese de Gap, près de Sisteron ; & Beauvais dans le haut Languedoc, à cinq lieues de Montauban.

Les noms de *Beaucaire* & de *Saluces* par exemple, où se passent l'aventure intéressante d'*Aucassin* & de *Nicolette*, t. 2, p. 180, & l'attendrissante histoire de *Grizelidis*, t. 1, p. 269, nous autorisent à disputer aux *Trouveres* l'invention de ces deux contes, qui, par les rapports & l'affinité qu'ils ont avec les productions des Troubadours, viennent se ranger d'eux-mêmes parmi leurs ouvrages, & semblent se détacher de la foule des fabliaux par un air étranger qui les fait remarquer. Lisez sur-tout *Aucassin* & *Nicolette* : ces deux personnages élevés

dans nos climats *, en ont pris les mœurs & le langage. On diroit même qu'ils se sont nourris de la lecture de nos meilleurs Troubadours, tant on leur trouve de ressemblance avec eux pour les pensées & le tour d'esprit.

Vous me direz peut-être que c'est un art des Trouveres qui, ayant imaginé ces deux héros, & leur ayant choisi pour théâtre de leurs actions, la ville de Beaucaire, ont eu le talent de les naturaliser par un effort de génie. Cet effort heureux méritoit bien qu'on nous fît connoître l'Auteur à qui nous devons cette fiction charmante, ainsi que le fabliau de Grizelidis & les deux autres, que je vous ai déjà cités. Cependant personne ne les réclame, quoiqu'il n'y eût alors aucun Poëte qui ne dût se faire gloire de les avouer, s'il en eût été véritablement l'Auteur. C'est que ces contes n'étoient en France que par adoption;

(*) La scène se passe à Baucaire, où l'Auteur fait naître Aucassin. Les circonstances locales, les usages particuliers, sont, comme l'a judicieusement remarqué un Journaliste, des moyens de découvrir le pays où les Fabliaux ont été faits.

ils y ſont reſtés ; & le temps auroit fait oublier le lieu de leur origine, s'il avoit pu effacer ce caractere national qui fait leur mérite.

Je ne finirai point cet article ſans dire encore un mot de Grizelidis. On prétend que l'hiſtoire pathétique qui fait le ſujet de ce conte, eſt arrivée à Saluces au commencement du onzieme ſiecle. Si quelque choſe peut en faire douter, c'eſt le caractere de l'héroïne qui eſt trop beau pour n'être pas idéal. Il eſt vrai qu'il a pu être embelli par le Poète qui a mis l'aventure en recit. Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, il eſt certain que le conte eſt fort ancien. Je vous demande s'il eſt vraiſemblable qu'une hiſtoire qu'on ſuppoſe être arrivée à Saluces en Piémont, à une époque auſſi reculée, ait été traitée pour la premiere fois par des Auteurs François vers la fin du quatorzieme ſiecle ; car on n'en cite point de copie plus ancienne. Croyez-vous que les Troubadours du douzieme & du treizieme ſiecles, qui faiſoient, par leurs poéſies, les délices de l'Italie, de la Savoie, du Dauphiné & des Provinces méridionales ; qui ne laiſſoient échapper aucun des ſujets propres à faire briller

leurs talents, & à piquer la curiosité, auront été les seuls à ne pas traiter une historiette, qui, vraie ou fausse, avoit pris naissance au milieu d'eux ? Je dis au milieu d'eux, parceque nous connoissons des Troubadours de Gênes, du Piémont, de la Savoie, du Dauphiné & de la Provence.

Vouloir nous faire croire que ce sont les Fabliers qui les premiers l'ont mise en recit; que c'est d'après eux que Pétrarque & Boccace ont travaillé, n'est-ce pas trop compter sur notre crédulité ? Ces deux Auteurs, ainsi que le Dante, ont puisé dans les ouvrages des Troubadours; ils en parlent avec éloge; mais je ne crois pas que nulle part ils fassent mention des Fabliers, ignorés par-tout ailleurs, excepté dans la partie du Royaume où l'on parloit leur langue : aussi n'a-t-on découvert aucun Recueil de Poésies, hors de ces Provinces où se bornoient la Littérature Françoise & leur réputation : & supposé qu'il s'en trouve quelqu'un dans les Bibliotheques d'Italie, il y aura été mis comme un simple objet de curiosité, long-temps après la renaissance des lettres; & non comme renfermant les premiers modeles sur les-

quels les Italiens se sont formés (*).

Il est arrivé tout le contraire pour les Poésies des Troubadours. Les Provinces qui furent leur berceau, sont les seules où leurs ouvrages ne se soient pas conservés. L'empressement des Nations étrangeres, qui estiment souvent plus que nous les choses, dont l'usage diminue le prix en nous les rendant familieres, l'a emporté sur l'amour national. Les Poésies Provençales n'étoient pour nos Ancêtres que des objets d'amusement; pour les François, les Italiens & les Espagnols, elles étoient des ouvrages de goût & de littérature : voilà pourquoi ils les recueillirent & les traduisirent; mais la Langue Italienne & la Françoise s'étant ensuite perfectionnées, tandis que la Provençale est tombée dans l'oubli, les pieces écrites en cette Langue ont disparu; il n'en est resté que la traduction.

Je vous demande s'il sied bien, quand

(*) J'ai vu en Italie beaucoup de manuscrits; j'y ai trouvé quelques Romans fort anciens, écrits en Provençal, & d'autres écrits en françois; mais je n'ai trouvé aucun recueil de contes en notre langue.

on est tout brillant de nos dépouilles, de venir nous reprocher notre pauvreté? On nous accuse *de n'avoir pas un seul roman d'amour, pas un seul de chevalerie.* Mais cela prouve-t-il que nos Poètes n'en aient jamais fait? Giraud de Calanson, qui florissoit avant l'an 1210, fait une énumération des contes & des romans, dont un Jongleur doit être instruit pour être bien venu dans le monde. Il en cite plus de trente. La plupart sont de pure invention, & roulent sur des sujets tirés de la Fable, de l'Ecriture-Sainte & de l'Histoire. Il parle des *Fables d'Orc*, du *Jeu de Borc*, de *Dracon*, du *Roi Amon*, de *Natan*, du *Roi Bressus*, de *Doer*, de *Barachi* & du *Devin*, *qui ne put jamais échapper au loup*; de l'*Histoire tragique de Didon*, *qui se donna la mort*; de *Loiselet*; de *Teris*, *que l'amour fit mourir*; du *Duc bâtard de Laziart*; du *Berger* & du *Pêcheur*; de *Clodomir*; d'*Arnier*, *le fils de Renier*, *&c. &c.*

Ces Romans, & les autres que je ne vous cite pas, étoient écrits en Provençal; car vous jugez bien, Monsieur, qu'on ne conseilloit pas à un homme qui se destinoit à faire l'amusement des

cercles & des cours, où l'on n'entendoit & ne parloit que cette langue, d'apprendre & de débiter des Contes & des Romans écrits en François? Nous avons donc eu les nôtres; & ils étoient sûrement en plus grand nombre qu'on ne pense; car je vois un autre Troubadour nommé Arnaud d'Entrevenes, citer *Bertalei*, *Renard le Roux*, *Belin le Mouton*, *Isangrin le Rusé*, *Floris Amant*, *Tilsas de Roai*, *Raoul de Cambrai*, *& les questions de Perceval l'Enfant.* Je finis cet article en ajoutant qu'on lit dans la vie de Pierre d'Auvergne, qu'il se tenoit des *assemblés aux flambeaux*, *où l'on récitoit les nouvelles ou fabliaux.* Après des autorités si décisives, est-on bien fondé à nous reprocher la stérilité de nos Poëtes?

Eh! Monsieur, si nous avions nos anciens Romans, nous verrions peut-être qu'il en est des Romans François, dont on fait tant de bruit, comme de ces Contes auxquels nous avons trouvé une orgine Provençale: car nos premiers Poëtes Provençaux ont précédé de 80 ans au moins les premiers Fabliers. D'ailleurs notre Langue, quoi qu'en dise M. le ** étoit répandue dans presque tout l'Occi-

dent. Les Auteurs Italiens les plus versés dans la Littérature & du Cange dont l'autorité est d'un grand poids, en conviennent; les Anglois nous rendent le même témoignage. *Chaucer*, dit Dryden, *comme vous l'avez appris de notre savant Rymer, orna & enrichit notre langue de beaucoup de mots & d'expressions tirés de la Langue Provençale, qui étoit alors la plus polie des langues modernes.* Fabl. de Dryd. Préf.

Je vous citerois, si je voulois, des Troubadours de l'Etat Vénitien, de la Lombardie proprement dite, de la Toscane, du Piémont & de la Savoie: je vous prouverois que ceux de nos Provinces étoient accueillis dans toutes les Cours d'Italie: je vous les montrerois ensuite chez les Rois de Castille & de Léon, chez les Rois d'Arragon, à la Cour de Normandie & à celle d'Angleterre. Je vous ferois voir que la langue Espagnole & la Françoise se sont enrichies de mots & d'expressions tirées du Provençal: faisant enfin paroître parmi les Troubadours illustres l'Empereur Frédéric Barberousse; Frédéric III, Roi de Sicile, & Richard Cœur-de-Lion, Roi

d'Angleterre (*). Je vous demanderois, après tant de preuves éclatantes de l'universalité de notre Langue, si l'on est bien venu à dire qu'étant *propre à certaines Provinces, elle ne pouvoit être entendue dans les autres, & à plus forte raison dans les Royaumes étrangers.*

Préf. p. 57.

N'est-ce pas vouloir s'aveugler & se rendre suspect de partialité, que de nier un fait attesté par les meilleurs Auteurs & par les vies des Troubadours ? Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'après avoir contesté à la Romance sa supériorité sur les langues contemporai-

(*) Je mets Richard de ce nombre, parce-qu'il fut un des plus zélés protecteurs des Troubadours ; il aimoit leur Poésies, & plusieurs lui furent adressées. N'est-il pas naturel, après cela, de lui attribuer deux pieces provençales qui se trouvent sous son nom dans des manuscrits provençaux du treizieme siecle, & dont l'une est adressée au Dauphin d'Auvergne, & l'autre aux Poitevins & aux Gascons, c'est-à-dire à des hommes qui ne parloient que la *romance*? Mais cela n'empêche pas que Richard, qui savoit le françois, n'ait pu faire aussi une chanson françoise avec un Jongleur, nommé Blondel ; car nous ne chicanerons pas sur ce fait, puisqu'il ne détruit pas l'autre.

nes, & son espece d'universalité, on veut attribuer ces avantages à la Romane Françoise; & pour établir ce systême tout-à-fait nouveau, on nous dit qu'elle fut transportée à *Naples & en Sicile par les Normands; en Angleterre par Guillaume le Conquérant; en Syrie, en Palestine, dans la Morée, dans l'île de Chypre, à Constantinople par les Croisades & les conquêtes qui en furent faites.* Préf. p. 43.

Eh! que ne dit-on aussi qu'après le Grec & le Latin, la plus belle de toutes les Langues fut celle du nord, parce-qu'après la destruction de l'empire d'Occident, elle fut portée dans les Gaules par les Francs & les Bourguignons; en Italie, par les Ostrogoths & les Lombards; en Espagne & en Portugal, par les Sueves, les Alains & les Visigoths; en Afrique, par les Vandales; en Angleterre par les Pictes, & dans une partie de l'Asie, par les Huns (*). Sont-ce les

(*) Je crois que tous ces Peuples parloient, au fond, la même langue & qu'elle ne différoit dans les divers Pays qu'ils habitoient, que par de légeres altérations, qui ne les empêchoient pas de s'entendre entr'eux. Au reste, dans le cas présent, on me pardonneroit ma supposition, quand même elle seroit fausse.

conquêtes qui font la fortune des langues; ou les ouvrages des bons Ecrivains? Les Grecs n'ont pas été de grands conquérants; cependant voyez quel a été le triomphe de leur langue, même après qu'ils furent soumis à l'Empire Romain? Elle fit une fortune prodigieuse. Tous les gens polis se faisoient gloire de la parler ou de l'entendre.

La Romane Françoise au contraire, quoiqu'appuyée de l'autorité des Vainqueurs à Naples, en Sicile & dans l'Orient, du temps des Croisades, n'a laissé dans ces pays aucun monument qui ait survécu à la race des Conquérants. Personne en Italie ne s'avisa même de l'employer dans ses écrits sous la domination de Charles d'Anjou, qui gouvernoit presque toute cette contrée, depuis Naples jusqu'à Gènes, comme maître ou comme protecteur.

Antiq. med. ævi. t. 2. p. 841. Sous son regne, les Boulonnois chasserent de leur ville en 1278 (*), des

(*) Ce n'est pas en 1228, mais en 1278, lorsqu'une partie de la France combattoit pour Charles d'Anjou en Italie. Ces chansonniers, gens désœuvrés, avoient suivi l'armée; mais ils éprouverent que ce qui étoit bon pour amuser la Soldatesque, n'étoit pas fait pour

Chansonniers François, qui, à la faveur de la supériorité que leur nation avoit en Italie, se hasarderent les premiers d'y porter leurs poésies. Ce fait n'est pas d'un préjugé favorable à ces Poètes : cependant on en conclut « que les Fran- Préf. p. 42.
» çois qui disputent aujourd'hui si vi-
» vement sur le mérite de la musique
» Italienne, introduite chez eux depuis
» quelques années ; les François qui se
» glorifient quelquefois de voir leur
» langue, leur théâtre, & jusqu'à leurs
» modes en honneur par toute l'Europe,
» sont bien loin de se douter assurément
» que leur patrie, il y a quelques sie-
» cles, a joui d'une gloire bien plus
» étendue encore ; que c'est à elle qu'on
» doit les premiers Poètes & le renou-
» vellement de la poésie ; que sa musi-
» que fut recherchée, ses contes.....
» admirés...... chez toutes les nations ».
Cette conséquence d'un fait peu honorable, ne peut pas être moins heureuse.

L'Auteur avoit-il oublié, quand il

---

plaire à un Peuple poli. Cependant, ce Peuple goûtoit depuis quatre-vingts ans les Poésies provençales, & les Troubadours, & c'est peut être ce qui les rendit si difficiles sur le compte de ces chansonniers françois.

écrivoit ceci, qu'avant cette scène humiliante pour les Trouvères, neuf Troubadours Italiens avoient déjà écrit en Provençal ? que ceux de nos Provinces étoient en possession depuis cent ans, d'être accueillis au-delà des Alpes dans les Cours & dans les villes les plus polies, & qu'on y recherchoit leurs ouvrages. « que les Jongleurs qui entendoient » le Provençal accouroient chez les » Marquis d'Est, lorsque ces Princes » donnoient des fêtes & des tournois ; » que Ferrari, natif de Ferrare, s'étoit » rendu fameux, parcequ'il l'entendoit » mieux que personne en Lombardie, » & qu'il composa de meilleurs livres » en cette langue ».

Histoire des Troub. t. 1. p. 411 & 412.

Par quelle fatalité, Monsieur, aucun Peuple étranger n'a t-il fait le même honneur à la Romane Françoise ? N'est-ce point parcequ'elle étoit rude, barbare & pauvre ? N'est-ce point parcequ'elle n'avoit à produire pour titres uniques de sa supériorité, que des nazalles, de syllabes muettes, des sons durs, des constructions embarrassées, & des poésies incapables d'amuser & d'instruire ? Car une langue s'éleve d'elle-même au-dessus de ses rivales, & se répand lorsqu'elle

est née parmi des hommes, qui, par la beauté de l'imagination, l'ont rendue riche, harmonieuse, élégante; & lorsque parmi ces hommes il s'en est trouvé qui étoient faits pour éclairer les autres, ou pour les intéresser en les amusant. Vous devinez à présent, Monsieur, la cause de cette prédilection générale qu'on avoit pour notre Romane. Il faut donc, ou qu'elle eût, ainsi que nos Poésies, un mérite que la Romane Françoise, & les Contes des Trouveres n'avoient pas; ou, ce qu'on n'oseroit soutenir, que les Italiens, les Espagnols, les Anglois & les François même, fussent alors bien barbares; les uns pour composer dans notre langue; les autres pour estimer & rechercher nos Ouvrages preférablement à ceux de nos rivaux.

V. diss. sur la lang. prov. Hist. de Prov. t. 2. p. 453.

Je tirerai de là, Monsieur, une autre conséquence qui n'est pas moins naturelle, & à laquelle je vous prie de faire attention. Il faut nécessairement que les François ne soient point Auteurs des Contes auxquels j'ai attribué une origine étrangere; car les mêmes Nations qui ont rendu justice aux Provençaux, se seroient fait un devoir de citer avec éloge les François, s'ils avoient été les

Auteurs de ces productions charmantes. D'où vient donc ce silence de tous les Littérateurs de l'Europe sur les phénomenes littéraires que leur siecle auroit vu naître ? Vous ne pouvez l'expliquer qu'en disant avec moi, que ces Contes, ainsi que je l'ai prouvé, n'appartiennent point aux François ; & qu'ils n'ont passé chez eux, qu'après avoir excité l'admiration des autres Peuples ? D'un autre côté, Monsieur, ne sommes-nous pas autorisés à dire que, puisque les Ouvrages des Troubadours jouissoient d'une si grande réputation chez les étrangers, on devoit y trouver autre chose que des *sirventes*, des *tensons*, *d'éternelles & ennuyeuses Chansons d'amour*, *sans couleur*, *sans images*, *sans aucun intérêt*. En un mot, autre chose qu'une *assoupissante monotonie*. Vous jugez bien, Monsieur, que cette critique mérite d'être examinée ; mais comme j'ai déjà outrepassé les bornes d'une lettre, je vous ferai part une autre fois de mes réflexions.

Préf. p. 48.

Je suis, &c.



LETTRE

LETTRE CINQUIEME.

Mérite des Troubadours. Utilité de leurs Poésies.

CEUX qui connoissent, Monsieur, les Poésies des Troubadours, traduites en notre Langue, sont étonnés de la fortune prodigieuse qu'elles firent autrefois dans le monde, & s'imaginent que nos peres étoient bien grossiers, pour avoir admiré des productions, qui, en général, ont pour nous fort peu de sel & d'agrément. Ils ne font pas attention à une chose qu'on ne devroit jamais perdre de vue, quand on lit des Ouvrages anciens; c'est qu'il y a des beautés qui dépendent du style, & d'autres qui sont relatives aux mœurs, aux usages du temps où l'on écrit.

Quant aux premieres, il faut nous en rapporter au jugement des Contemporains; & lorsque vous verrez, non-seulement les Nationaux, mais encore les Etrangers, rechercher des Ouvrages de

pur agrément, ſoyez aſſuré qu'ils leur trouvent du côté du ſtyle, un charme qui ne peut être ſenti que par eux. Or, ce mérite, Monſieur, eſt abſolument perdu pour nous. Il n'y a peut-être perſonne aujourd'hui qui puiſſe ſe flatter d'entendre toutes les Pieces des Troubadours; ſoit à cauſe de la difficulté de la Langue; ſoit auſſi parceque le texte eſt ſouvent corrompu. Eſt-il juſte, Monſieur, de rendre ces Poëtes reſponſables des penſées triviales, louches ou baſſes, que nous liſons dans les traductions? Vous ſavez combien le choix des mots, le tour de phraſe, une métaphore, une image, donnent de grace & d'agrément à la Poëſie: ſi vous ne connoiſſez parfaitement les richeſſes de la Langue, comment rendrez-vous ces beautés? La penſée, qui avoit de la vie & de la couleur dans l'original, reparoîtra dans la traduction; mais elle y ſera froide, inanimée. La monotonie même, par cette raiſon, ſe fera ſentir malgré l'élégance & l'art du Traducteur, dans tous les Ouvrages qui roulent ſur le même ſujet, & qui dans l'original different eſſentiellement entr'eux par la variété piquante du coloris. Ainſi, Monſieur, ſoyons

plus réservés à condamner les Troubadours, & les Nations qui les ont admirés.

D'ailleurs ne vous imaginez pas que leurs Poésies soient aussi méprisables qu'on veut le faire entendre : on y trouve souvent des traits fort délicats. Voyez, par exemple, à l'article du diocese d'Aix, l'Eloge de la Comtesse Garsende, p. 65, & cet autre, *je voudrois qu'elle accordât amour & merci, puisqu'elle accorde en sa personne des choses bien plus opposées, qui sont la blancheur & l'incarnat de son teint.* L'endroit suivant où vous trouverez quelques idées gracieuses, est terminé par une pensée ingénieuse & fine.

« Tout me peint la dame que j'aime : » la fraîcheur de l'air, l'émail des prés, » le coloris des fleurs en me retraçant » quelques-uns de ses appas, m'invitent » sans cesse à la chanter ; grace aux exa» gérations des Troubadours, je puis la » louer autant qu'elle en est digne ; je » puis dire impunément qu'elle est la » plus belle dame de l'univers. S'ils n'a» voient pas cent fois prodigué cet éloge » à qui ne le méritoit pas, je n'oserois » le donner à celle que j'aime, *ce se-*

» *roit la trahir* ». Je ne finirois pas si je voulois citer tous les endroits où la monotonie du sujet est corrigée par des images gracieuses, ou par des traits pleins de sentiment : tel est le morceau que voici : « A la vue du rossignol qui caresse » sa fidelle compagne, qui prend dans » ses regards autant d'amour qu'il lui » en donne, qui chante si mélodieuse- » ment leurs plaisirs communs, je sens » passer dans mon ame toute la joie » qui les anime .... Heureux oiseaux ! » il vous est toujours permis de dire ce » que vous sentez ; & moi, retenu par » des loix que vous ne connoissez point, » je n'ose parler à celle que j'aime » !

Au reste, Monsieur, il me semble que pour nous mettre en état de juger du mérite des *Troubadours* & des *Fabliers*, on auroit dû produire les Chansons amoureuses, le tensons & les sirventes de ceux-ci ; les uns & les autres seroient entrés dans la lice avec des armes égales ; & par le succès, nous aurions jugé de la force & de l'art des Champions : mais on a mieux aimé laisser dans la poussiere ces productions insipides des *Fabliers* ; & l'attention qu'on a de les ca-

cher, prouve combien elles étoient peu faites pour le grand jour.

En fait de Pastourelles l'Auteur n'en cite qu'une, & vraisemblablement il n'a pas choisi la moins intéressante. Je voudrois pouvoir la transcrire, & mettre à côté la premiere de *Giraud Riquier*; Vous verriez dans celle-ci, Monsieur, beaucoup de naturel & de vivacité dans le dialogue; de la naïveté dans les pensées, & quelquefois un retour sur ces pensées plein de finesse. Le caractere honnête de la bergere, & son enjouement répandent dans cetre piece un charme que la Pastourelle françoise n'a pas. Le dialogue dans celle-ci est très brusque, & la bergere semble n'être redevable de sa vertu qu'à la crainte qu'elle a de son pere; en quoi l'Auteur a manqué d'art.

Fabl. t. 1. p. 309.

Troub. t. 3. p. 333.

L'autre Pastourelle de Giraud Riquier se fait aussi lire avec plaisir; ainsi que celle qui est rapportée dans le tom. 2 des Troubadours, pag. 461: elle intéresse particuliérement par le naturel & la simplicité qui la caracterisent. L'art du dialogue est porté dans toutes les trois à un point, qui me fait croire que les

Troubadours s'étoient exercés sur des sujets plus sérieux & plus relevés que les Chansons (*).

Ce seroit à présent le cas de vous parler des Contes de nos Troubadours : mais que puis-je ajouter à ce que j'en ai dit en parlant des plagiats des Trouveres ? Cependant, si vous êtes bien aise de connoître les seuls Contes Provençaux qui nous restent, lisez ceux de Pierre Vidal & de Raymond son fils. Ils sont en tout au nombre de quatre. Dans l'un Pierre donne des instructions à un Jongleur ; tantôt vous croirez entendre un Sage formé dans la meilleure compagnie ; tantôt un homme d'esprit, nourri de la lecture des meilleurs modeles.

T. 2. p. 292.
« N'imitez pas, lui dit-il, ces insipi- » des Jongleurs, qui affadissent tout le

(*) Comme un des principaux mérites des pieces de théâtre, est l'art du dialogue, & l'expression marquée & soutenue des caracteres; & comme ces qualités se font remarquer dans les Pastourelles des Troubadours, je croirois en effet qu'ils s'exercerent dans le genre dramatique. Nostradamus parle quelque part des tragédies d'un Troubadour.

» monde par leurs chants amoureux &
» plaintifs. Variez vos Chansons selon
» le temps, les lieux, & les personnes;
» changez à mesure que le siecle change;
» proportionnez-vous à la tristesse & à
» gaieté des auditeurs; évitez sur-tout
» de vous rendre méprisable par des
» récits bas & ignobles.

Je vous invite à comparer ce Jongleur avec les deux Ménestriers françois, dont il est parlé dans le premier tome des Fabliaux, pag. 299. Vous jugerez de la différence des deux Nations, par le mérite des personnes destinées à les amuser. L'une vouloit avoir des Jongleurs qui eussent du goût, des talents, des sentiments, de la conduite, de l'honnêteté: l'autre, qui est aujourd'hui la plus polie de l'Europe, celle qui met le plus de délicatesse dans ses amusements, se contentoit de misérables bouffons, faits tout au plus pour amuser la populace.

L'autre piece, de Pierre Vidal, est une allégorie pleine d'imagination, de détails poétiques & de descriptions agréables. *Ib. p. 297.*

Ce seroit vous ennuyer, Monsieur, que de vous faire l'analyse des deux *T. 3. p. 296.*

Contes de Raymond de Bezaudun. Le second, plaiſant pour le fond, pourroit, ſous une plume légere, devenir auſſi intéreſſant que ces ſortes de Poéſies peuvent l'être.

Au reſte, ſi vous aimez à connoître les mœurs du XIIIe. ſiecle, vous en trouvererez une peinture vraie & naturelle dans tous ces Ouvrages. Il y regne une teinte de Chevalerie qui fait plaiſir, & que n'ont pas les Ouvrages des Trouveres.

Voilà, Monſieur, ce qui éleve nos Troubadours au-deſſus de leurs rivaux. Ce ſont les Peintres des mœurs & des uſages. L'eſprit de leur ſiecle reſpire dans leurs Poéſies. Vous le voyez ardent & impétueux dans les combats; magnifique & libéral dans les Cours; loyal dans les ſociétés; fidele dans les liens de l'amitié; reſpectueux & tendre ſous la loi de l'amour : mais vous le voyez auſſi emporté dans la haîne; groſſier dans la jalouſie; ſatyrique dans le dépit; deſtructeur dans le brigandage; barbare dans le fanatiſme; cruel dans la vengeance; en un mot, il s'y montre ſous toutes les faces : & les Ouvrages des Troubadours forment un tableau, qui, malgré ſes dé-

fauts, est précieux pour quiconque veut connoître l'homme, l'histoire, les familles, les usages & les mœurs.

En effet, combien d'anecdotes n'y trouve-t-on pas, touchant le caractere & la conduite privée des Princes & des autres personnes qui ont eu le plus de part aux événemens du temps? Combien de faits inconnus sur les Croisades; sur la guerre des Albigeois, sur les guerres particulieres de Seigneur à Seigneur? sur les légats du Pape, sur le clergé, sur les moines? Combien de lumieres sur tout ce qui regarde l'état des personnes, la vie privée des grands & des gens du peuple, leur éducation, les lettres & les arts (*)?

(*) Je ne trouve par exemple rien de plus intéressant que les instructions qu'Amanieu des Escas donne à un Damoiseau, & à une Demoiselle de qualité, sur la maniere dont ils doivent se conduire dans le monde. Vie des Troub. t. 3, p. 199 & suiv.

Les conseils que donne Arnaud de Marsan à un Chevalier, sur le même sujet, ont le même prix à mes yeux: indépendamment du mérite qu'il y a d'avoir mis cette matiere en vers, il faut convenir que ces pieces sont d'une utilité bien supérieure à tout ce qu'il y a dans les Fabliaux françois.

Ajoutez à cela tout ce que nous y apprenons touchant les anciennes familles, qui subsistent encore, & dont les ancêtres, à la faveur de ces poésies, reparoissent sur la scène avec un éclat que le temps avoit effacé. Vous les voyez briller à la guerre, & aux Tournois par leur courage; à la suite du Prince par leur fidélité; dans leurs châteaux, au milieu d'une Cour pleiniere, par leur magnificence; souvent ils entrent dans la lice des Troubadours, où tantôt armés de la satyre ils sont aussi naïfs que les Héros d'Homere; & tantôt aveuglés par l'amour, ils se montrent aussi tendres & aussi passionnés que les Héros de Romans.

Les fabliaux, Monsieur, ne présentent aucuns de ces avantages ni pour l'histoire générale, ni pour celle des familles. La nation y est absolument muette. Que nous offrent-ils pour nous dédommager? Je vous en fais le juge. Vous avez vu quel étoit leur mérite du côté de l'invention & des détails de poésie: vous êtes en état de décider à present, si c'étoit la peine d'en faire un titre aux provinces septentrionales pour les élever si fort au-dessus des nôtres, & leur donner à l'ex-

clusion de celles-ci les *dons éminens de l'esprit; une vertu créative, la vigueur & la fécondité de production.* Toutes ces réflexions, qui ont pour objet de flatter une partie de la nation aux dépens de l'autre, sont aussi injustes que déplacées; & je suis surpris qu'elles aient échappé à l'Auteur, qui est trop versé dans l'histoire moderne, pour ignorer que le midi de la loire a vu naître plus d'un grand homme dont la France se glorifie.

Vous me demanderez peut-être, pourquoi avec touts ces avantages, les poésies des Troubadours sont ennuyeuses, & en général insuportables à la lecture? C'est qu'elles n'ont pu conserver dans le françois, les beautés qui sont propres à la langue Provençale: c'est que l'amour qui fut presque le seul sujet que les Troubadours traiterent dans leurs chansons, y répand une uniformité fatigante: on voit souvent dans la traduction françoise, les mêmes images & les mêmes tours, quoique dans l'original ils soient variés: d'ailleurs il faut l'avouer, la langue provençale n'ayant pas acquis dans le XIIe & le XIIIe siecle toute sa perfection, & les Poètes ayant l'esprit peu cultivé, il leur étoit difficile de rendre les différentes nuances d'un sentiment qui

Histoire de Prov. t. 2. p. 219.

pour être bien peint demande des traits trop fins, & des combinaisons d'idées trop recherchées. Ces poésies ne pouvoient donc rien avoir de neuf ni de piquant pour un siecle, qui jouit des poésies érotiques des anciens, & de tout ce que les modernes ont de plus agréable dans ce genre. Ainsi telles que nous les avons dans les traductions, vous ne devez pas les juger comme ouvrages de goût; mais les regarder comme des monuments précieux pour l'Histoire, & ce mérite rachete bien des défauts. Cependant je crois vous avoir prouvé, que comme poètes, nos Troubadours étoient de beaucoup supérieurs aux fabliers; & si l'on vouloit faire un choix de leurs pieces, on pourroit en donner un volume in 12 qui feroit aussi agréable qu'instructif, & qui feroit honneur à notre ancienne Littérature.

Je finirai ici mes observations : il seroit aisé d'y ajouter; j'en laisse le soin à quiconque voudra l'entreprendre. C'est assez pour moi de vous avoir donné une preuve de mon zele pour la Patrie, & de ma déférence pour vous.

Je suis &c.

Marseille, le 22 Mars 1780.

INSCRIPTIONS.

Terroir de Brignolle vers le Luc.

N°. I.

IMP. CAES. M. AUR. PROBO..
P. F. INVICTO. AUG. P. M.
GERM. TRIB. P. IIII CONS III
PROCONS.....

A Cimiez.

N°. II.

P. SECUNDO. SEVERINO. M. F.
EQUITI. PUBLICO. IIII VIRO....
CURATORI. CEMENELENSIUM.
Q. ALIMENT........
. . . .
L. D. DECR. DECC.

N°. III.

C. ALBINO. C. F. FALER.
Q. II VIRO. ET. CURATORI
KALEN. PECUNIAE
CEMENELENSIUM.
L. D. DECR. DECC. CEMEN.

N°. IV.

C. I. VALENTI. I. F.
VI VIRO. CIVIT. SALIN.
ALPIUM. MARITIMARUM.
PATRONO OPTIMO
TABERNARII. CEMENEL....

N°. V. FLAVIO. VERINI. FIL. QU. *esfori.*

ALBINO. DECURIONI. IIVIRO... *fa*.

LIN CIVITAT. IIVIRO.... *for*

OFULIENS. FLAMINI. PROVIN... *cia*

ALPIUM MARITIMARUM. OPTIMO

PATRONO. TABERNAR. SALINIEN

POSUERUNT. CURANTIBUS. MATU...

...NSUETO ET. ALBUCI ...

...IMP. COMMODO. III. ET. AN... *tistio*

BURRO COSS.

A Falicon près Nice.

N°. VI. JUNII COGNATI

ECOMAICI....FECER.

A Aspremot près Nice.

N°. VII. M. ATTILIO. L. F. FALER. ALPINO

FLAMINI. DIVI. CAESARIS

NERVAE. PERPETUO

PATRONO. MUNICIPII.

TRIBUN. MILIT. COHORT.

LIGURUM.

D. D.

A Marie, Diocese & Comté de Nice.

N°. VIII. IM. CAES.

CONSTANTINO

PIO. FELICI. INVICTO

AUGUSTO

XXII.

Au Villars Diocese & Comté de Nice.

M. A. ELPIDIO. M. F. AIPINO. N°. IX.
PRAEF. MILIT. COHOR. 7. LIGUR.
ACCIA. C. FIL. VXOR. . . .

Au Puget, Diocese de Glandeves.

M. IVLIO. A. F. NIGRONI N°. X.
PATRONO MUNICIPI.
. . . .
. . . .
QUO HONORE CONTENTUS
IMPENDIUM. REMISIT.

C. ATTILIO. M. F. FAL. . N°. XI.
. . . .
. . . . . . PRAEF .
LEGIONIS. LIGUR. COHOR. 7.
HONORIS. CAUSA. LOCUS
EX DECR. . . . . .

A Nîmes.

D. M. N°. XII.
L. VELLOVDII
STATUTI. DEC.
SANIT. ET. DEC.
ORN. COL. AUG. N.
SEMPRON. STATUTA. PATRIS
PIISSIMI.

NOMBRE DES POSTES.

SUR LES GRANDES ROUTES DE PROVENCE.

D'Aix à Avignon.

D'Aix à Saint-Cannat, deux postes.
De Saint-Cannat au Pont royal, deux postes.
Du Pont royal à Orgon, deux postes.
D'Orgon à Saint-Andiol, une poste.
De S. Andiol à Avignon, deux postes & demie.
Total, neuf postes & demie.

D'Aix à Antibes.

D'Aix à la Galiniere, poste & demie.
De la Galiniere à Porcioux, deux postes.
De Porcioux à Tourves, poste & demie.
De Tourves à Brignolles, poste & demie.
De Brignolles au Luc, deux postes & demie.
Du Luc à Vidauban, poste & demie.
De Vidauban au Muy, poste & demie.
Du Muy à Frejus, deux postes.
De Frejus à l'Esterel, deux postes.
De l'Esterel à la Napoule, poste & demie.
De la Napole à Antibes, deux postes & demie.
Total, vingt postes.

D'Aix à Tarascon.

D'Aix à Orgon, six postes.
D'Orgon à Saint-Remy, deux postes.
De Saint-Remy à Tarascon, deux postes.
Total, dix postes.

D'Aix à Toulon.

D'Aix à Roquevaire, trois postes.
De Roquevaire à Cujes, poste & demie.
De Cujes au Beausset, deux postes.
Du Bausset à Toulon, deux postes.
Total, huit postes & demie.

D'Aix à Marseille.

D'Aix au Pin, deux postes.
Du Pin à Aix, deux postes.
Total, quatre postes.

De Marseille à Toulon.

De Marseille à Aubagne, deux postes.
D'Aubagne à Cujes, une poste & demie.
De Cujes au Beausset, deux postes.
Du Beausset à Toulon, deux postes.
Total, sept postes & demie.

De Toulon au Luc, pour aller prendre la route d'Antibes.

De Toulon à Cuers, deux postes & demie.
De Cuers à Pignan, deux postes.
De Pignan au Luc, poste & demie.
Total, six postes.

Distances des principaux lieux.

D'Aix à Antibes, 24 lieues de Provence.
D'aix à Saint-Remy, . . . 10.
A Tarascon, . . . 13.
A Vence, ... 26.
A Apt, ... 8.
A Arles, ... 12.
A Aubagne, . . . 8.

D'Aix. . . .	A Avignon, . .	12.
	A Aulps, . .	14.
	A Barcelonette, .	26.
	A Barjols, . .	10.
	A Brignolle, . .	9.
	A Carpentras, . .	16.
	A Castellane, . .	21.
	A Digne, . . .	16.
	A Draguignan, .	16.
	A Entrevaux, . .	26.
	A Fréjus, . . .	15.
D'Aix. . . .	A Grasse, . . .	23.
	A Gréouls, . .	8.
	A Lorgues, . . .	14.
	A Manosque, . .	6.
	A Marseille, . .	5.
	A Nice, . . .	29.
	A Riez, . . .	12.
	A Salon, . . .	5.
	A Senez, . . .	25.
D'Aix. . . .	A Sisteron, . .	16.
	A Saint-Maximin, .	6.



NOMS des lieux mentionnés dans ce Voyage; & quelques noms propres.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

N.

O.

P.

R.

S.

Fin de la Table.

